



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LETTRES

ANGLOISES.

TOME TREIZIEME.

BEATTIE

WILLIAMSON

LOVE LETTERS

1841

LETTRÉS
ANGLOISES.

OU

HISTOIRE
DE MISS
CLARISSE HARLOVE.
NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de l'Éloge de RICHARDSON,
des Lettres posthumes & du Testament
de CLARISSE.

AVEC FIGURES.
TOME TREIZIÈME.



Handwritten signature or mark, possibly 'Goussier'.

A PARIS,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXVII

A2
7403

/13-14

①

HISTOIRE
DE
CLARISSE
HARLOVE.

LETTRE CCCVI.

Miss CLARISSE HARLOVE, à miss HOWE.

Jendredi, 27 Juillet.

APRÈS vous avoir fait des remerciemens fort vifs, du plaisir que vous m'avez procuré par la visite de M. Hickman ; je vous dois, ma très-chère miss Howe, (dans la sincérité d'une fidelle amitié, qui ne feroit pas ce qu'elle est, si elle n'admettoit pas cette liberté) quelques reproches

A iij

pour avoir suspendu la déclaration de ma réponse décisive. Je suis fâchée, ma chère, que vous, qui me connoissez si bien, vous m'obligiez de répéter que, quand j'aurois beaucoup d'années à vivre, je ne serois jamais rien à M. Lovelace. Bien moins puis-je penser à lui, lorsque je me crois peu éloignée de mon dernier terme. A l'égard du public & de sa censure, vous savez, ma chère amie, que, quelque prix que j'ai toujours attaché à la bonne réputation, je n'ai jamais cru devoir que le second rang à l'opinion du public. D'ailleurs, tout m'apprend que ma réputation est perdue : & que me serviroit-il d'avoir cherché les moyens de la réparer, si je ne pouvois me justifier à mes propres yeux, Je vous ai reproché si souvent les libertés qui vous échappent à l'égard de ma famille, que je ne peserai point aujourd'hui sur cet article. Mais lorsque vous me faites entendre qu'il s'est passé depuis peu quelque chose que j'ignore, vous m'alarmez également pour eux & pour moi-même, puisque c'est les avoir irrités nécessairement contre moi. J'aurois souhaité, ma chère, que vous m'eussiez laissé le soin de traiter avec eux, dans une occasion si intéressante pour mon repos. J'ai écrit à ma sœur. Je dois

redouter plus que jamais sa réponse ; supposé même qu'après ce fâcheux incident elle daigne m'en accorder une. Permettez-vous, ma chère, que je finisse là-dessus par une remarque ? C'est que, dans les occasions même, où le zèle de ma tendre amie est louable, il paroît que le reproche la chagrine plus que la faute. Si vous me pardonnez cette liberté, je reconnoîtrai, en faveur de votre opinion sur la conduite des parens dans ces occasions délicates, que souvent l'opposition indiscrete cause autant de mal que les imprudences de l'amour.

J'ai dit à M. Hickman que je prendrois quelques jours, pour délibérer sur l'offre obligeante que vous me faites d'un logement dans votre voisinage. Mais si vous avez la bonté de recevoir mes excuses, il y a peu d'apparence que je l'accepte, quand ma santé ne cesseroit pas de s'y opposer. Je dois vous expliquer mes raisons, lorsqu'assurément la reconnaissance de l'amitié me feroient regarder une visite, que je pourrois quelquefois espérer de vous, comme ma plus douce consolation.

Je vous dirai donc, ma chère, que cette grande ville, toute méchante qu'elle est, n'a aucun point d'occasion pour devenir

meilleure. Les exercices de la religion s'y font régulièrement dans un grand nombre d'églises; & la diminution de mes forces m'avertit que ces secours sont convenables à ma situation. Lorsque je suis en état de sortir, je me mets dans une chaise, & si le temps est un peu favorable, je me fais conduire à quelque église éloignée, avec le double avantage de remplir mes devoirs de religion, & de prendre un peu l'air, par déférence pour un médecin fort attentif à ma santé. Je ne doute pas que la continuation de cette méthode ne serve beaucoup, comme elle a déjà fait, à calmer le trouble de mes pensées, & peut-être à m'établir dans cette parfaite résignation à laquelle je dois aspirer: car je vous avoue que ma douleur & mes réflexions l'emportent quelquefois sur mes forces, & que toute l'assistance que je tire de mes exercices de piété suffit à peine pour soutenir ma raison. Je suis bien jeune, ma chère, hélas! bien jeune, pour me trouver abandonnée à ma propre conduite dans de si malheureuses circonstances.

Un autre motif, qui m'empêchera d'accepter vos offres, c'est la crainte des nouveaux différends qui pourroient naître, à mon occasion, entre votre mère & vous. Si vous étiez mariée, & que l'honneur

homme qui auroit droit alors à votre affection souhaitât comme vous de me voir plus proche de votre demeure, je ne fais pas si je serois capable de résister. Quoique ma première raison soit d'une importance qui lui feroit peut-être conserver tout son poids lorsque je quitterois Londres pour vous faire ma visite de félicitation, je doute qu'étant une fois près de vous, je pusse me refuser la satisfaction d'y demeurer.

Je vous envoie la copie de ma lettre à ma sœur, & j'espère que vous la trouverez écrite dans un véritable esprit de repentir. Tels sont du moins mes sentimens. Ne m'accusez pas de m'abaisser trop dans les termes. Un enfant, qui se reproche d'avoir malheureusement offensé ceux dont il tient le jour, ne sauroit porter trop loin l'humiliation. S'il arrivoit que, plus irrités encore par les dernières libertés dont vous me faites l'aveu, ils laissassent ma lettre sans réponse, je dois apprendre à trouver de la justice dans cette rigueur, sur-tout lorsque c'est la première fois que je m'adresse à eux par ma sœur. Mais s'ils me font la grace de me répondre, & peut-être dans des termes que la vivacité de votre amitié me fera craindre de vous communiquer, je vous prie instamment,

ma chere , de réprimer votre censure
 Considérez qu'ils ignorent ce que j'ai
 souffert , qu'ils sont remplis d'un ressentiment
 qu'ils croient juste , & qu'ils ne
 peuvent juger de la vérité de mon repentir.
 Après tout , que peuvent-ils faire pour
 moi ? Ils ne peuvent m'accorder que de
 la pitié. A quoi servira-t-elle qu'à redoubler
 leur douleur , que leur ressentiment
 a peut-être soulagée ? leur pitié sera-t-elle
 capable de rétablir ma réputation ?

Je me recommande aux prieres de ma
 chere amie , & je renouvelle , en finissant ,
 mes remerciemens les plus tendres
 pour la visite de M. Hickman ; avec des
 vœux pour leur bonheur mutuel & pour
 la prompte célébration de leur mariage.

CL. HARLOVE



L E T T R E CCCVII.

Miss Howe, à Miss. CLARISSE HARLOWE.

Vendredi, 28 Juillet.

C'EST à présent, ma chère, que je veux vous ouvrir entièrement mon âme sur la résolution inébranlable où vous êtes de ne pas prendre pour votre mari le plus vil de tous les hommes. Vous m'en avez apporté des raisons si dignes de ma chère Clarisse, que l'intérêt de mon amour-propre, & la crainte de perdre une si parfaite amie, ont pu me faire souhaiter sens de vous voir changer de disposition.

A la vérité, ma chère, je m'étois figuré que l'effort nécessaire, pour vaincre une passion telle que l'amour, lorsque tant de raisons s'accordent à la favoriser, étoit au-dessus de notre sexe; & j'ai voulu vous presser encore une fois de surmonter votre juste indignation, avant qu'elle vous fit porter le ressentiment plus loin; dans la crainte qu'il ne vous fût plus difficile & moins honorable de vous rendre alors, que dans les circonstances présentes. Mais

puisque je vous vois ferme dans votre noble résolution, & qu'il est impossible à votre ame pure & vertueuse de s'unir avec un sale misérable parjure, je vous en félicite du fond du cœur; & je vous demande pardon d'avoir paru douter, dans cette occasion, de vos sentimens & de vos principes.

Je ne puis que vous souhaiter, ma chère, de ne rien négliger pour rétablir vos forces, je fasse entrer dans vos motifs, que cet heureux dénouement couronneroit votre triomphe, & feroit connoître avec éclat que vous êtes supérieure, en effet, au vil auteur de toutes vos infortunes. On vous auroit vue, pendant quelques instans, hors du chemin qui vous est si naturel, mais on verroit avec édification que vous avez été capable de le reprendre, & que vous continuez, par vos exemples & par

vos instructions , de faire le bonheur de tous ceux que vous connoissez. Au nom du ciel, pour l'amour du genre humain , pour l'honneur particulier de notre sexe , pour moi, qui vous aime si parfaitement, efforcez-vous de vaincre tout ce qui s'oppose à votre santé. Si vous remportez cette glorieuse victoire sur vous-même, je suis heureuse, j'obtiens tout ce que je desire au monde, car d'un grand, d'un très-grand nombre d'années, il m'est impossible, ma chère, de soutenir la pensée de nous séparer.

Vos raisons sont si convaincantes, pour ne pas accepter le logement que je vous ai fait offrir, que je sens la nécessité de m'y rendre à présent. Mais lorsque vous aurez l'esprit aussi tranquille qu'il le sera bientôt, après la résolution que vous avez formée, je vous attends près de nous, & peut-être avec nous; pour y trouver la fin de toutes vos peines dans les douceurs d'une solide amitié. Vous réglerez tous mes pas, & je serai sûre de marcher droit avec un si bon guide.

Vous souhaiteriez que je n'eusse pas employé ma médiation auprès de votre famille. Je le souhaiterois aussi, parce qu'elle n'a produit aucun effet, parce qu'elle peut donner lieu à de nouvelles

persecutions , parce que vous en êtes fâchée. Mais comment pouvois-je demeurer indifférente à la vue de vos peines ? Je veux m'arracher de cette idée ; car toute ma chaleur renaît & je crains de vous déplaire. Il n'y a rien au monde que je voulusse faire , rien qui pût m'être agréable , si je croyois vous désobliger ; & rien aussi que je ne fusse capable d'entreprendre pour vous faire plaisir. Comptez , ma chere & rigoureuse amie , que je m'efforcerai d'éviter également *le reproche & la faute*.

La même raison m'empêchera de vous expliquer mon sentiment sur la lettre que vous écrivez à votre sœur. Elle est bien , parce qu'elle vous paroît telle ; & si la réponse vous apprend qu'elle ait été reçue comme elle doit l'être , vous serez confirmée dans l'opinion que vous en avez. Mais s'il arrive , comme il n'y a que trop d'apparence , qu'elle ne vous attire que des injures & des outrages , il me semble que votre intention n'est pas de m'en informer.

Vous avez toujours été trop prompte à vous accuser des fautes d'autrui , trop disposée à soupçonner votre propre conduite , lorsqu'elle ne s'est point accordée avec le jugement de votre famille. Si c'est

une vertu, je vous ai dit bien des fois que je ne suis pas capable de l'imiter. Je ne connois rien qui m'oblige à croire que la sagesse consiste dans les années, ni que l'imprudence & la folie soient le partage nécessaire de la jeunesse. C'est peut-être le cas le plus commun qui se trouve vérifié, je le veux, dans l'exemple de ma mere & dans le mien : mais je soutiens hardiment qu'il ne l'a point encore été entre les chefs des Harlove & leur seconde fille. Pourquoi chercher d'avance des excuses pour leur cruauté, en supposant qu'ils ignorent ce que vous avez souffert, & le mauvais état de votre santé ? Ils sont informés de vos souffrances, & je sais qu'ils n'en sont pas affligés. On ne les a pas moins instruits de votre maladie, & j'ai de fortes raisons de juger comment ils ont pris cette nouvelle. Mais je n'éviterai ni la faute ni le reproche, si je m'arrête plus long-tems sur cet odieux sujet. Ce que j'en conclurai seulement, c'est qu'à leur égard, votre vertu est poussée jusqu'à l'excellence ; & que, par rapport à vous, leur dureté va... de grace, ma chere ; permettez que je leur rende un peu de justice. Mais vous me le défendez ; je le fais, & je vous obéis malgré moi. Cependant, si vous devinez le mot que j'aurois

employez, ne doutez pas qu'il ne soit d'une justice extrême.

Vous me faites entendre que, si j'étois mariée, & si M. Hickman étoit dans la même disposition que moi, non seulement vous seriez portée à me rendre une visite, mais il vous seroit difficile de quitter le lieu où nous aurions eu la satisfaction de nous embrasser. Quelle force, ma chère, vous donnez aux instances de M. Hickman ! Ne doutez pas qu'il ne fût tel que vous le supposez, & qu'il ne desirât sur toute chose de vous voir près de nous, ou plutôt avec nous, si vous nous accordiez cette faveur. S'il n'est pas un insensé, la politique lui feroit naître ce desir, quand il n'y seroit pas aussi porté qu'il l'est par la vénération qu'il a pour vous. Mais je ne vous dissimulerai pas, ma chère, qu'il dépend de vous, plus que vous ne le pensez, de hâter le jour que ma mère presse avec tant d'impatience, & pour lequel vous faites vous-même tant de vœux. Du moment où vous pourrez m'assurer que votre santé se rétablit, & que vous êtes assez bien pour avoir congédié votre médecin, avec son propre aveu, je vous donne ma parole que ce jour ne sera pas reculé plus d'un mois. Ainsi, ma chère, ce que vous desirez est entre vos mains. Hâtez-

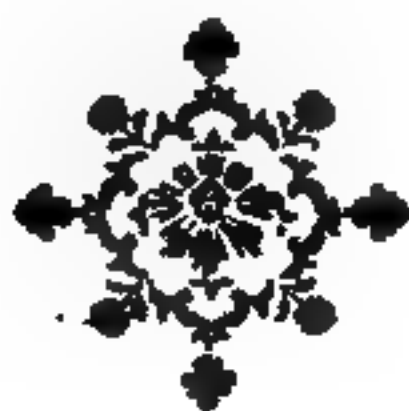
vous de vous bien porter , & cette affaire sera bientôt terminée , avec plus de douceur & de joie , que je ne puis jamais l'espérer autrement.

Je fais partir un exprès, pour informer milord M..... & les dames , de votre juste refus. Vous ne trouverez pas mauvais que j'aie transcrit, dans ma lettre, quelques fragmens des vôtres, comme vous m'avez jémoigné d'abord que vous le desiriez vous-même.

Nous apprenons de M. Hickman que votre plume vous occupe sans cesse , & que votre santé ne s'en trouve pas mieux. Auriez-vous entrepris d'écrire quelque partie de votre malheureuse histoire ? Ma mere me conseille de vous y exhorter , dans l'idée qu'un ouvrage de cette nature, publié sous des noms feints , feroit quelque jour un honneur extrême à notre sexe. Elle ne cesse point d'admirer , dans votre refus , la justice & la noblesse de votre ressentiment. Elle seroit bien aise aussi de savoir ce que vous pensez de la proposition que je vous fais de sa part. Votre conduite, dit-elle, & l'élévation de vos sentimens dans un si grand nombre d'épreuves , seroient, non seulement un puissant exemple , mais un motif de précaution pour toutes les jeunes personnes de notre âge.

Le jour de notre départ est fixé à lundi. J'espère que cet incommode voyage ne sera que de quinze jours. A mon retour, je presserai ma mere de me faire passer par Londres; & si le prétexte doit être d'acheter quelques habits, mon véritable motif sera l'esperance d'embrasser encore une fois ma chere Clarisse, avant que les soins de M. Hickman aient pris une autre face, & tandis que je puis me dire encore à moi-même, c'est-à-dire, à elle, sans ménagement & sans partage.

ANNE HOWE.





(*) LETTRE CCCVIII.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Mardi, premier d'Août

JE suis au désespoir. Un messager de miss Howe apporta samedi à mes cousines une lettre qui ne me fut communiquée qu'hier au soir, à l'arrivée de mes deux tantes, & sur laquelle milord les avoit fait prier de se rendre ici pour me soumettre encore une fois à ce redoutable tribunal. Jamais ours n'essuya une aussi rude chasse que ton pauvre ami. Et pourquoi ? pour seconder la cruauté de miss Harlove ; car ai-je commis quelque nouvelle offense ? N'étois-je pas prêt à recevoir ma grace à toutes les conditions qu'elle auroit voulu m'imposer ? Est-il beau de me punir de

(*) On supprime ici un grand nombre de lettres, qui n'ajoutent rien à l'histoire ni à l'intérêt, telles que de Clarisse à sa sœur, à madame Norton, &c. avec les réponses. Mais on doit faire remarquer qu'entre beaucoup d'injures, la sœur de Clarisse lui apprend que son père a levé sa malédiction, sans en être plus disposé à lui pardonner. Clarisse, dans une autre lettre à miss Howe, s'excuse d'écrire son histoire, & lui communique une autre vue, qui sera éclaircie dans la suite.

mon infortune? Tous mes proches sont des insensés qui ne jugent que par l'événement, des gens à qui j'ai honte d'appartenir.

La lettre de miss Howe contenoit diverses réflexions de miss Harlove, qui aboutissent à me rejeter entièrement; & dans des termes si violens, si positifs! Elle prétend néanmoins que la raison a plus de part à son refus que le ressentiment. Mensonge aussi noir qu'il y en ait jamais eu. Et, pour preuve de sa modération, elle assure qu'elle est capable de me pardonner, & qu'elle me pardonne, à condition que je cesserai de la chagriner. Toute la lettre est tournée de manière à lui attirer plus d'admiration, mais à me rendre plus détestable. Ce qu'on raconte des agitations & de l'enthousiasme des Quacres, n'approche pas de la scène que mes tendres parentes m'ont donnée, à la lecture de cette lettre & de quelques passages tirés de celles de ma belle implacable. Que de lamentations pour la perte d'une si charmante nièce! Que d'applaudissemens donnés à sa vertu, à sa grandeur d'ame, à la noblesse de ses sentimens! Combien de fois n'a-t-on pas répété la menace de me déshériter! moi, qui n'ai pas besoin de leurs reproches, pour sentir

la pointe de mes remords , & la rage de me voir abandonné ! moi qui ne l'admire pas moins qu'eux ! Que diable dire ? Je me suis écrié , en les regardant d'un air furieux : « n'est-ce donc pas assez d'essuyer » des mépris & des refus ? Puis-je apporter remède à son esprit implacable ? » Mon intention ne seroit-elle pas de » réparer tous les maux que je lui ai fait souffrir : » Il s'en est peu fallu que je ne les aie tous donnés au diable , avec elle-même & mis Howe pour compagnie ; & j'ai juré de bon cœur qu'elle n'en seroit pas moins à moi.

Je te le jure à toi-même. Dût-elle en mourir la semaine d'après , le nœud sera formé. Il le sera , j'en jure par le Maître du ciel ; & Clarisse Harlove rendra l'ame avec le nom de Lovelace. Tu peux lui faire cette déclaration , si tu veux. Mais n'oublie pas de lui dire en même tems , que je n'ai aucune vue sur sa fortune , & que je la résignerai solennellement en faveur de qui elle voudra , avec toutes mes prétentions , si elle meurt sans être mère. Je n'ai pas l'ame si basse , que sa fortune puisse me tenter. Qu'elle examine donc , pour elle-même , s'il ne lui est pas plus honorable de quitter ce monde avec le nom de Lovelace , qu'avec celui d'Harlove.

Mais ne t'imagines pas que je me repose entièrement, d'une cause si chère à mon cœur, sur un avocat qui a plus d'admiration pour ma partie que pour son client. Je me rendrai à Londres, dans peu de jours, avec la résolution de me jeter à ses pieds. Je serai accompagné d'un prêtre aussi résolu que moi ; & la cérémonie sera exécutée, quelles qu'en puissent être les suites.

Si, pour éviter cette extrémité, elle vouloit se rendre à l'une des deux églises dont la permission de l'évêque nous laisse le choix, (cette permission est entre ses mains, & , grâces au ciel ! elle ne me l'a pas renvoyée avec mes lettres) je promets de ne lui causer aucun trouble, mais de me trouver au pied de l'autel dans l'église qu'elle aura choisie ; & je m'engage à lui envoyer mes deux cousines, pour l'accompagner, ou même à lui mener mes deux tantes & milord M..... de la main desquels je me ferai un second bonheur de la recevoir.

Où, s'il lui étoit plus agréable, je garantis qu'au premier mot, l'une ou l'autre de mes deux tantes, & toutes deux, s'il le faut, entreprendront le voyage de Londres, pour l'amener ici : & notre mariage sera célébré dans la chapelle du

château, sous les yeux de toute ma famille.

Ne trahis pas mon espérance, cher Belford. Emploie vivement & de bonne foi toute la force de ton éloquence, pour la faire consentir au choix d'une de ces trois méthodes. Il faut qu'elle en choisisse une. Il le faut, te dis-je, ou que je sois confondu.

J'entends Charlotte qui frappe à la porte de mon cabinet. Que diable me veut-elle ? Point de reproche, s'il lui plaît : je n'en souffre pas davantage. Entrez, entrez, petite fille,



Ma cousine Charlotte me voyant écrire avec trop d'attention, pour en faire beaucoup à sa visite, & devinant le sujet de ma lettre a souhaité absolument de voir ce que j'avois écrit. J'ai eu cette complaisance pour elle. Le ton dont je te presse lui a causé tant de satisfaction, qu'elle m'a offert d'écrire elle-même à miss Harlove ; & j'ai accepté son offre, en lui permettant de me traiter comme elle le trouvera bon. Je t'enverrai, dans ma lettre, une copie de la sienne. Après l'avoir écrite, elle a cru me devoir des

excuses, pour la manière dont elle me traite. J'ai donné des applaudissemens à son style; & la voyant prête à m'embrasser, dans la joie qu'elle avoit de mon approbation, je lui ai donné deux baisers, pour la remercier de ses injures, en l'assurant que j'en espérais beaucoup de succès, & que je rendois grâces au ciel de lui avoir inspiré cette idée. Tout le monde l'approuve ici comme moi, & paroît charmé de la patience avec laquelle j'ai souffert d'être maltraité. S'il n'arrive point de changement dans mes espérances, tout le blâme retombera sur l'opiniâtreté de la chère Clarisse. On doutera de cette douceur & de cette disposition à pardonner, dont elle fait tant de parade; & la pitié, dont elle est en pleine possession, passera peut-être sur moi.

Ainsi, mettant toute ma confiance dans cette lettre, je suspends mes autres alternatives & mon voyage de Londres, jusqu'à la réponse que ma souveraine fera, sans doute à miss Montagu. Mais si tu vois qu'elle persiste, & qu'elle ne prenne pas du moins quelque temps pour délibérer, tu peux lui communiquer ce que je t'envoie, avant l'arrivée de ma cousine: & si son obstination ne diminue pas, ne manque

manque point de l'assurer que je veux la voir , que je la verrai , mais avec les plus parfaits sentimens d'honneur & d'humilité. Enfin , si je ne puis la toucher en ma faveur , je quitte l'Angleterre , & peut-être pour n'y revenir jamais.

Je suis fâché que , dans un tems si critique , tu sois aussi employé , que tu me le dis , à servir Belton. Si ses affaires demandent mon assistance , parle , & je vole à tes ordres. Tout occupé , tout rempli que je suis de cette perverse beauté , j'obéis au premier signe.

Je compte sur ton zele & sur le caractère de ton amitié. Ne perds pas un moment ; & reviens donner tous tes soins aux plus chers intérêts d'un ami qui en perd le repos nuit & jour.



Je joins ici la lettre de mis Montaigne.

A miss CLARISSE HARLOVE.

Mardi , premier d'Août.

✓ TRÈS-CHERE MISS,

Toute nôtre famille est infiniment sensible aux injures que vous avez reçues d'un homme que votre seule alliance peut rendre digne du degré dans lequel il

nous appartient. Si, par un miracle d'indulgence & de bonté, vous nous faisiez à tous la grace d'oublier sa méchanceté & son ingratitude, pour accepter la qualité de notre parente, vous nous rendriez la plus heureuse famille du monde : & je puis vous garantir que milord M... miladi Sadleir, miladi Lawrance & ma sœur, qui font profession d'admirer vos vertus & la noblesse de votre ame, ne cesseroient jamais de vous aimer, de vous respecter, & d'apporter tous leurs soins à réparer ce que vous avez souffert de M. Lovelace. C'est une faveur néanmoins que nous n'auroions pas la hardiesse de vous demander, si nous n'étions bien sûrs que son repentir est égale à l'offense, & qu'en implorant à genoux votre généreuse pitié, il se liera par des sermens éternels d'honneur & d'amour. Ainsi, ma chère cousine, (quel charme pour nous, si cet agréable style nous est permis!) notre intérêt commun, celui d'une ame que vous pouvez sauver de la perte, &, souffrez que je le dise, celui de votre réputation même, doivent être capables de toucher votre cœur. Si, pour encourager nos espérances, vous m'assurez seulement que vous ne serez pas fâchée de me voir, & vous permettez que j'aie l'honneur de vous

connoître personnellement , comme nous vous connoissons depuis long-tems par l'éclat de votre mérite , je ne tarderai pas deux jours à me rendre auprès de vous , pour recevoir , de votre bouche , des ordres que nous ferons gloire d'exécuter fidèlement. Je vous demande , ma chere cousine , (car nous ne pouvons nous refuser le plaisir de vous donner un nom si doux) , je vous demande la permission d'entreprendre exprès le voyage de Londres , & de mettre milord M. . . & mes tantes dans le pouvoir de vous faire toutes les réparations dont ils sont capables , pour les outrages que la plus respectable personne du monde a reçus du plus audacieux & du plus coupable de tous les hommes. Quels droits n'aquerrez-vous pas sur notre reconnoissance , & particulièrement sur celle de votre très-humble, &c.

CHARL. MONTAIGU.





L E T T R E C C C I X.

*Miss CLARISSE HARLOVE , à Miss
CHARLOTTE MONTAIGU.*

J e u d i , 3 d'Août.

MADEMOISELLE ,

Je suis vivement pénétrée des témoignages que je reçois de votre estime. Une lettre si obligeante & des sentimens si généreux augmentent mes regrets , en me faisant sentir plus vivement que jamais, quelle auroit été ma félicité dans une alliance que votre bonté vous fait desirer avec tant de chaleur, & qui, de votre part & de celle du milord, m'auroit également comblée d'honneur & de plaisir. Mais en vérité , mademoiselle , mon cœur rejette sincèrement un homme qui , vous appartenant de si près par le sang, a pu se rendre coupable d'une violence préméditée , & qui a maintenant la bassesse de vouloir engager , dans une famille telle que la vôtre , une personne qu'il n'a pas eu honte de ravalier à la plus vile compagnie

de son sexe. Souffrez donc, mademoiselle, que, demeurant dans la résolution où je suis, je déclare hautement que je ne me croirois pas digne de tenir rang entre les dames de votre nom, si j'étois capable de just fier, par des sermens solennels, & de sanctifier, comme je le puis dire, de si noirs & de si criminels excès.

Cependant vous me permettez de demander à milord, à miladis vos tantes, à vous-même, mademoiselle, & à votre sœur, une grace qui me reste seule à désirer: c'est de joindre votre autorité & vos instances, pour obtenir de M. Lovelace qu'il cesse de me chagriner. J'intéresse votre humanité à lui représenter que, si je suis destinée à vivre, il seroit cruel de me chasser de la vie par ses persécutions; car je suis déterminée à ne le voir jamais, si je puis l'éviter: d'autant plus cruel, qu'il sait que je suis sans protection, & que jamais je ne solliciterai personne à lui nuire. Si ma mort n'est pas éloignée, n'y auroit-il pas autant de cruauté à ne pas me laisser mourir en paix, lorsque je lui souhaite moi-même une fin heureuse & tranquille? Qui, mademoiselle, c'est le vœu que je fais pour lui.

Que toutes les prospérités se réunissent pour le bonheur & la durée de votre illus-

tre maison ! Ma reconnoissance n'a que cette voie pour s'exprimer , lorsque mon malheur m'oblige de renoncer à toute autre titre que celui , mademoiselle , de votre très-humble & très-obligée servante ,

CL. HARLOVE.



L E T T R E C C C X.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Jeu*di*, 3 d'Ao*ût*, après midi.

QUELLE surprise ! je viens de recevoir la lettre que je t'envoie. J'ai renvoyé , sur le champ , celle dont tu verras qu'elle étoit accompagnée , sans en prendre de copie , parce que je m'imagine qu'elle te sera bientôt communiquée par une autre voie. Elle contient un renoncement absolu à toutes tes offres ! Pauvre Lovelace !



A Monsieur BELFORD.

3 d'Août.

MONSIEUR,

Vous m'avez offert plus d'une fois de m'obliger ; & j'ai si bonne opinion de vous , que je ne regarde point cette offre comme un simple compliment. Ainsi , je ne fais pas difficulté de vous demander deux services : l'un , que je vais expliquer ; l'autre , dont je ne vous parlerai qu'après avoir obtenu le premier.

Il est important , pour mon honneur , de laisser après moi quelques éclaircissements qui soient capables de justifier ma conduite aux yeux de plusieurs personnes dont l'inquiétude n'est pas fort vive aujourd'hui pour ma situation. Miss Howe & sa mere me pressent ardemment de prendre ce soin. Je crains de n'en avoir pas le tems ; & vous ne serez pas surpris que mon inclination m'y porte peu , lorsque je n'ai pas même la force de me rappeler patiemment ce que j'ai souffert , & que le trouble nécessaire d'une si pénible entreprise m'ôteroit inévitablement la tranquillité d'esprit , dont j'ai besoin pour des occupations beaucoup plus importantes.

Il est évident pour moi que votre misérable ami vous a quelquefois rendu compte de la conduite qu'il a tenue avec moi, & des inventions qu'il a fait servir à ma ruine. Vous m'avez même assuré que de bouche & par écrit, il avoit rendu à mon caractère toute la justice que je pouvois souhaiter.

Ce que je vous demande, monsieur, c'est de me donner, par un exemple tiré de ses récits, dans quelqu'une des plus intéressantes occasions, le moyen de juger s'il est nécessaire, en effet, pour mon honneur, que j'exécute ce qui m'est proposé. Vous serez assuré, par ma réponse à miss Montaigu, que je joins à cette lettre, & que vous aurez la bonté de me renvoyer après l'avoir lue, qu'il m'est impossible de penser jamais à devenir la femme de votre ami; & que, par conséquent, la communication que je vous demande ne peut lui faire aucun tort. D'ailleurs, je m'engage, devant le ciel, à n'en faire jamais aucun usage dont il puisse se plaindre; & , pour aller au devant de toutes les défiances, je vous assure que, suivant une partie de mes vues, les détails que vous ne communiquerez doivent tomber dans vos mains après ma mort, & ne passeront dans celles d'aucun autre.

Si vous jugez à propos, monsieur, de m'accorder cette demande, les endroits que vous me feriez plaisir de transcrire, sont ceux qui regardent le 7 & le 8 de Juin, c'est-à-dire, ce qu'il peut vous avoir écrit à l'occasion de l'incendie dont je fus alarmée; & ce qu'il vous écrivit ensuite, le 11 & le 19 du même mois. Vous obligerez sensiblement votre très-humble servante,

CL. HARLOVE.

A présent, Lovelace, puisqu'il faut perdre tout espoir de te rétablir dans son cœur; puisque tu as quelque avantage à tirer de ton ingénuité, n'ayant jamais cherché comme d'autres libertins, à déguiser tes excès par des récriminations contr'elle ou contre son sexe; puisqu'elle peut en recevoir quelque soulagement; puisque tu seras mieux traitée par ta propre plume que par la sienne, car tes actions ont fait assez connoître que tes écrits ne peuvent être la plus criminelle partie de l'aventure; je ne vois aucune raison qui m'empêche de l'obliger; sur-tout avec les restrictions qu'elle s'impose, avec les raisons qu'elle apporte, & lorsqu'elle s'engage à ne pas violer le secret qu'on doit toujours aux communications de

l'amitié : sur-tout , devrois-je dire plutôt, lorsque tu fais également gloire de ta plume & de ta méchanceté , & lorsqu'en vérité je ne connois rien qui soit capable de te faire rougir.

Mais de quelque maniere que tu le prennes , elle sera satisfaite avant que tes représentations ou tes clameurs puissent arriver. Ainsi , je te prie de prendre patience , & de ne pas faire l'extravagant ; à moins que tu ne cherches un prétexte pour t'emporter contre moi , & l'occasion d'exercer ton talent pour les exécutions. A ces deux titres , extravague, mon ami extravague tant que tu voudras.

J'ai une extrême impatience d'apprendre la seconde demande. Ce que je fais déjà , c'est qu'à moins qu'il ne soit question de te couper la gorge , ou de m'exposer à l'échafaud , je la satisferai sans ménagement , & je serai fier d'avoir eu le pouvoir de l'obliger.

Je te quitte pour travailler aux extraits.





L E T T R E C C C X L

*M. BELFORD , à miss CLARISSE
HARLOVE.*

3 d'Août.

MA D A M E ,

Vous m'avez engagé , sur votre parole d'honneur , à vous confier quelques extraits des lettres de M. Lovelace , & vous m'assurez que votre unique vue est d'examiner si l'intérêt de votre réputation vous oblige absolument de traiter un sujet douloureux , sur lequel on vous demande des éclaircissèmens. Vos ordres , madame , sont d'une nature si délicate , qu'ils paroissent blesser directement les droits de l'amitié. Cependant , comme vous êtes incapable d'aucune vue dont vous ne puissiez pas avouer les motifs , & que cette communication peut faire du moins quelque honneur à l'ingénuité de mon malheureux ami , quoique sa conduite , à l'égard de la plus excellente de toutes les femmes , lui ait fait perdre tout droit à des qualités plus honorables ,

B vj

je vous obéis avec autant de joie que d'empressement.

(M. Belford fait entrer ici les extraits.)

A présent , madame , que j'ai eu le bonheur d'exécuter vos ordres , je me flatte de n'avoir fait aucun tort à mon ami , puisque vous voyez à chaque ligne qu'elle justice il rend à votre vertu. C'est le langage qu'il tient dans toutes ses lettres , quoiqu'à sa propre condamnation. Je prendrai la liberté d'ajouter que , si vous pouviez obtenir de vous-même , après avoir bien vérifié son repentir , de recevoir ses vœux à l'autel , je ne doute pas le moins du monde que vous n'en fîssiez le plus tendre & le meilleur des maris. Quelle joie ne répandriez-vous point dans une noble famille , qui vous regarde avec admiration ; & j'ose dire , dans la vôtre , aussitôt qu'une aversion mal conçue , & poussée trop loin contre lui , auroit fait place à la réconciliation ? En effet , si l'on retranche l'objection des mœurs , qui ne croira pas que deux personnes si admirables sont faites uniquement l'une pour l'autre ?

A quelque résolution que vous jugiez à propos de vous attacher , permettez ,

madame , que je vous laisse à décider , à présent que vous tenez de moi les confidences les plus délicates de mon ami , si l'honneur ne vous oblige pas de n'en révéler aucune , & de ne pas laisser paroître que vous en ayiez la moindre connoissance ; enfin , de n'en prendre aucun avantage , pas même pour soutenir , comme vous pouvez en avoir l'occasion , qu'il avoit un dessein prémédité , non contre vous précisément , mais , dans votre personne , contre votre sexe entier ; sur lequel je suis fâché de pouvoir rendre témoignage que tous les libertins cherchent à remporter quelque triomphe. Je ne voudrois pas , si j'avois jamais quelque démêlé avec lui , qu'il pût me reprocher que le malheur qu'il auroit eu de vous perdre , & peut-être de perdre avec vous tous ses amis , fût venu de ce qu'il ne manqueroit pas de nommer une trahison contre l'amitié ; du moins , s'il en jugeoit par les événemens que je suppose , plutôt que par mon intention.

J'ai l'honneur , madame , d'être avec la plus profonde vénération , votre , &c.

BELFORD.



L E T T R E C C C X I I .

Miss CLARISSE HARLOVE , à M. BELFORD.

Vendredi , 4 d'Août.

JE vous dois, monsieur, une reconnoissance extrême pour vos communications. Je n'en ferai jamais d'usage dont vous puissiez me faire un reproche, ni que vous ayiez sujet de vous reprocher à vous-même. Je n'avois pas besoin de nouvelles lumières , pour me convaincre du dessein prémédité de votre ami , & ma lettre à miss Montaigne en fait foi. J'avouerai , en sa faveur, qu'il a observé quelque d'écence dans le récit qu'il vous a fait de ses indignités les plus choquantes. Si toutes ses étranges confidences sont aussi mesurées dans les termes , je n'y vois rien de plus criminel que son infame cœur , qui a pu s'occuper de tant de ruses barbares , où l'inhumanité n'est pas du tout sur le compte de son esprit. Les hommes du sens le plus borné peuvent réussir dans les plus horribles entreprises, lorsqu'ils se mettent au-dessus de toutes les loix ; & plus facile-

ment encore, contre un cœur innocent, qui, se reposant sur sa propre droiture, en est moins porté à se défier de celle d'autrui.

Je trouve, monsieur, que j'ai beaucoup à me louer de vos intentions dans tout le cours de mes souffrances. Il est impossible de n'en pastirer la conséquence qui se présente d'elle-même, contre sa bassesse préméditée. Mais je m'arrête, pour ne pas vous donner lieu de croire que je me prévaux de vos communications.

Comme rien n'est plus inutile que les nouveaux argumens que vous pourriez employer en sa faveur, je dois vous dire, monsieur, pour vous en épargner la peine, que j'ai tout pesé avec une juste attention; tout, c'est-à-dire, tous les avantages que la vanité humaine peut me faire envisager; tous les agrémens que je puis me promettre dans une parfaite réconciliation avec mes amis; les douceurs même que je suis sûre de trouver dans l'amitié de miss Howe, & qui sont, n'en doutez pas, la plus parfaite consolation que je puisse espérer dans la vie : en un mot, j'ai tout pesé; &, sans attendre la lecture de vos extraits, j'ai préféré l'espérance d'une mort que je crois peu éloignée, à tout ce qui pourroit m'arriver

d'agréable dans l'alliance de M. Lovelace. quand je serois sûre d'y trouver le plus tendre & le meilleur des maris. A l'égard du reste, s'il veut se borner aux maux qu'il m'a causés, & ne pas pousser plus loin ses persécutions, je demanderai pour lui les faveurs du ciel jusqu'au dernier moment de ma vie. J'oublierai qu'il a jeté dans l'abîme une malheureuse orpheline, & creusé le tombeau d'une amie. A qui le nom d'orpheline convient-il mieux qu'à moi, qui me vois abandonnée de mon pere, & sans aucune espérance de pardon du côté de ma mere ?



Après la faveur que vous m'avez accordée, je passe volontiers, monsieur, à la seconde partie de ma demande. J'ai besoin de courage, pour vous l'expliquer; & ce qui vous étonnera, le courage dont j'ai besoin ne peut me venir que de l'excès de mon infortune & du misérable état de ma santé. Mais, s'il me rend indiscret, vous en ferez quitte pour un refus; & je suis sûre même que vous me pardonnerez.

Vous me voyez, monsieur, absolument livrée à des étrangers; gens pitoya-

bles, à la vérité, & d'un zele dont je dois me louer beaucoup, mais de qui je ne puis attendre que de la compassion & des vœux obligeans. Pour ma mémoire, comme pour ma personne, quels secours puis-je espérer d'eux; si j'en avois besoin pour l'une ou pour l'autre?

Mais si je me reposois, de la justice que je crois due à mon caractère, sur la seule personne qui possède les matériaux qu'on y peut employer, & qui a le courage, l'indépendance & l'habileté nécessaires pour me rendre cet important service; si je lui propoisois de se faire le protecteur de ma mémoire, d'être mon exécuteur testamentaire, & de veiller à l'observation de quelques-uns de mes derniers desirs; si j'abandonnois des intérêts si précieux à sa propre discrétion, à sa méthode, à sa commodité, sans autre restriction que de consulter ma chère miss Howe sur quelques points qui peuvent la toucher; il me semble que cette partie de ma demande pourroit être accordée; & si j'étois assez heureuse pour l'obtenir, les consolations que j'espère croitroient encore, par la bonté de l'homme généreux à qui j'en aurois l'obligation.

Il seroit honorable pour ma mémoire , que , n'ayant point eu le tems d'écrire ma propre histoire , je me sois cru assez sûre de mon innocence , pour me fier , de ma justification , au récit même du destructeur de ma réputation & de ma fortune. Je ne craindrois point de susciter des querelles entre ma famille & votre ami ; sur-tout méditant quelques dispositions dont mes parens ne seront peut-être pas aussi satisfaits que je le desire ; car mon dessein n'est pas de blesser la justice ni la raison : mais vous savez , monsieur , que , dans les plus honnêtes gens , l'amour-propre est toujours partial pour ses intérêts. Je serois délivrée aussi du chagrin de rappeler quantité de circonstances , qui me causeroient un nouveau trouble ; & dans un tems où je ne dois penser qu'à rétablir la paix de mon esprit , pour le rendre propre à de plus importantes préparations. Qui fait si le généreux bienfaiteur qui est déjà touché de mes infortunes par un mouvement d'humanité , s'occupant de mon histoire , dont il ne sera peut-être pas long-tems sans avoir la catastrophe devant les yeux , & s'y trouvant même intéressé , ne sera pas remué plus fortement encore par des principes supé-

rieurs, qui lui feront trouver la récompense de sa générosité dans un attachement inviolable à la vertu ? C'est le souhait de sa servante très-humble & très-obligée ,

CL. HARLOVE.

M. Belford accepte , dans une lettre fort civile , la qualité d'exécuteur testamentaire de miss Clarisse ; s'il lui survit , contre ses desirs & son espérance.



LETTRE CCCXIII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi au soir , 4 d'Août.

LES extraits que miss Harlove m'a demandés , sont actuellement entre ses mains. Tu peux t'assurer que j'ai eu tous les égards possibles , je ne dirai pas à la conscience , mais à l'amitié. J'ai changé ou supprimé plusieurs expressions. J'ai retranché absolument la description de sa personne , dans la scène de l'incendie. Je lui ai dit que , dans toutes vos lettres , vous n'aviez jamais cessé de rendre justice ,

à sa vertu , & j'ai fini par une peroraison fort vive , dont j'ai conservé la copie. Je vous l'envoie sous cette enveloppe, sans y changer un mot.

Cette incomparable fille est vivement alarmée du dessein que vous avez formé de la voir. Au nom du ciel , souvenez-vous que vous êtes engagé d'honneur avec moi ; & par pitié pour elle , car elle est d'une extrême foiblesse , renoncez à ce misérable projet. Elle reçut , hier après midi , une lettre cruelle , que madame Lowick juge de sa sœur , par l'effet qu'elle a produit sur elle. C'est apparemment une réponse à celle qu'elle lui avoit écrite samedi dernier , pour demander le pardon & la bénédiction de son pere.

Elle reconnoît que, si toutes les tiennes sont aussi décentes , & lui rendent autant de justice que je n'ai pas fait difficulté de l'en assurer , elle pourra se croire dispensée de la nécessité qu'on lui impose d'écrire son histoire. C'est un avantage de plus , qui te reviendra des extraits que je lui ai communiqués ; quoique peut-être tu ne croies pas m'en avoir beaucoup d'obligation.

Mais que t'imagines-tu qu'elle m'ait proposé pour seconde demande ? Elle me prie , Lovelace , d'accepter l'office de son

exécuteur testamentaire. Tu seras informé de ses motifs , lorsqu'il conviendra que tu le sois , & je te garantis d'avance que tu les approuveras.

Vous ne sauriez vous figurer combien je suis fier de la confiance. Ma crainte est que le tems d'y répondre n'arrive trop tôt. Elle écrit sans cesse. Quel triste plaisir ne prendrai-je pas à lire toutes les idées & les dispositions ? Une femme d'un naturel si doux , si patient , si résigné , qui exerce sa plume sur ses propres disgrâces , & dans le sentiment actuel de sa douleur ! Combien son style ne sera-t-il pas plus touchant que toutes ces relations seches , inanimées , qui nous représentent les dangers ou les infortunes d'autrui , & dont les historiens , n'étant agités , ni par les horreurs de la crainte , ni par les tourmens de l'incertitude , pour des événemens cachés encore sous le voile du destin , tranquilles au contraire dans les révolutions dont ils font la peinture , ne peuvent causer une émotion qu'ils ne ressentent point eux-mêmes ?

Samedi matin , 5 d'Août.

Je viens de quitter miss Harlove , que j'étois allé remercier de l'honneur qu'elle m'a fait , & que j'ai assurée d'autant de

fidélité que d'exactitude , si je suis appelé par le ciel au devoir sacré qu'elle m'impose. Je l'ai trouvée fort mal. Sur l'inquiétude que je lui en ai témoignée , elle m'a dit qu'elle avoit reçu de sa sœur une seconde lettre, aussi dure que la première ; qu'avec un courage qu'elle n'avoit point eu jusqu'à présent , elle avoit pris le parti d'en écrire une à sa mère , qu'elle s'étoit mise à genoux pour l'écrire , & qu'elle lui avoit demandé pardon , pour unique grace. Il n'étoit pas surprenant , a-t-elle ajouté , que je la trouvasse un peu émue. A présent , que j'avois accepté le dernier office qu'elle pût espérer de moi , je devois m'attendre à me voir quelque jour toutes ses lettres entre les mains : & si celle qu'elle venoit d'écrire à sa mère lui attiroit une réponse un peu favorable , pour contre-balancer celle de sa sœur , peut-être consentiroit-elle d'avance à me les faire lire toutes deux.

Comme j'étois sûr de lui déplaire en blâmant la cruauté de sa famille , je me suis contenté de répondre qu'elle avoit assurément des ennemis , qui croyoient trouver leur avantage à nourrir contre elle le ressentiment de ses amis.

C'est ce qui n'est pas impossible , m'a-t-elle dit. Les malheureux, M. Belford ,

ne manquent jamais d'ennemis. Une faute réelle autorise d'autres imputations. Il se trouve toujours des accusateurs , lorsqu'il se trouve des oreilles ouvertes aux accusations. Je n'avois pas besoin de ma propre expérience , pour être convaincue d'une vérité dont on voit des exemples continuels. Les outrages de M. Lovclace , l'inflexibilité de mon pere , & les duretés de ma sœur , sont les conséquences naturelles de ma propre témérité. Ainsi , je dois me soumettre à mon sort. Mais ces conséquences se succèdent de si près, qu'il me seroit bien difficile de n'y être pas sensible à mesure qu'elles arrivent.

Je lui ai demandé si l'on ne pouvoit pas espérer qu'une lettre de son médecin ou de moi , écrite avec beaucoup de soumission , pour informer quelqu'un de ses parens du mauvais état de sa santé , fût reçue favorablement ? Ou , si vous jugiez, lui ai-je dit, qu'une explication de bouche produisît un meilleur effet , j'entreprendrois le voyage avec joie , & je me conformerois scrupuleusement à vos ordres.

Elle m'a prié très-instamment de ne former aucune entreprise de cette nature , sur-tout sans sa participation & sans son consentement. Miss Howe, m'a-t-elle dit, avoit augmenté ses peines par un zele

excessif : & s'il y avoit quelque chose à se promettre de la médiation, elle avoit une tendre amie, madame Norton, dont la prudence étoit égale à sa piété, & qui ne laisseroit échapper aucune occasion de la servir.

Je lui ai fait connoître que mes affaires m'obligeoient d'être absent de Londres jusqu'à lundi prochain. Elle m'a dit qu'elle me verroit volontiers à mon retour.

(On supprime ici la lettre injurieuse de miss Arabelle Harlove, du samedi 29 de Juillet, & une autre lettre de miss Clarisse à miss Montagu, écrite à la sollicitation de miss Howe, pour déclarer honnêtement sa dernière résolution. Mais la réponse de miss Montagu, & la lettre de miss Clarisse à sa mere, demandent d'être conservées par le rapport qu'elles ont dans la suite à d'autres événemens.)



LETTRE

L E T T R E C C C X I V .

*Miss CLARISSE HARLOWE , à sa mere.**Samedi , 5 d'Août.***M**ADAME & ma très-honorée mere ,

Un criminel convaincu n'approcha jamais de son juge avec plus de terreur & de repentir , que j'en apporte à vos pieds. Je puis dire , avec la plus parfaite vérité , que , si ma très-humble priere ne regardoit pas l'intérêt d'une autre vie , jamais je n'aurois eu cette audace. Mais , après le pardon du ciel , la grace que j'ai à vous demander est ce qu'il y a de plus nécessaire pour le salut de votre malheureuse fille. Si ma sœur avoit connu toutes mes peines , elle n'auroit pas pris plaisir à me déchirer le cœur , par une rigueur qui me paroît excessive. Il me convient peu de me plaindre de sa dureté. Cependant , comme elle m'écrit que c'est à moi de faire connoître que mon repentir vient d'une véritable conviction , plus que du renversement de mes espérances , per-

Tome XIII.

C

mettez-moi , madame , de vous assurer que je suis dans la disposition convenable pour demander la bénédiction que je sollicite , puisque ma priere est fondée sur le plus sincere & le plus intime repentir : & vous vous le persuaderez plus aisément , si celle qui n'a jamais eu pour sa mere le moindre déguisement volontaire , mérite d'être crue , lorsqu'elle déclare selemnellenent qu'en consentant à voir son séducteur , elle étoit déterminée à ne pas partir avec lui ; que sa téméraire démarche est moins venue de son aveuglement , que d'une odieuse contrainte ; & qu'elle y étoit si peu portée d'inclination , qu'au moment qu'elle est tombée au pouvoir d'autrui , elle s'est livrée à des regrets amers ; qui ne se sont pas relâchés un moment , avant même qu'elle eût sujet de craindre le traitement qu'elle a malheureusement essuyé.

Je vous conjure donc , ma très-chere mere , je vous conjure à genoux , car c'est dans cette posture que j'écris , de m'accorder votre bénédiction. Dites seulement en deux mots , (je ne demande point que vous m'honoriez du nom de votre fille ,) dites seulement : Malheureuse créature , je vous pardonne , & que le ciel ait pitié de vous ! Voilà mon unique pré-

tention. Que je voie, de votre chère main, quelque chose d'approchant, sur le plus misérable morceau de papier. Je l'appliquerai sur mon cœur. Je le presserai contre mes lèvres, dans mes plus mortelles agitations. Je le regarderai comme un passeport pour le ciel. Et s'il n'y avoit pas trop de présomption à demander qu'il fût au nom des deux personnes à qui je dois le plus de respect & d'amour, il ne me resteroit rien à desirer. C'est alors que je m'écrierois : « Grand Dieu ! Dieu de miséricorde ! tu vois, dans ce papier, » l'absolution d'un pere & d'une mere » justement irrités. Oh ! Joins-y la tienne, » & reçois une pénitente dans les bras de » ta bonté ! »

Je n'emploie pas, madame, les motifs de la tendresse maternelle, dans la crainte de paroître encore plus coupable aux yeux de mes rigides censeurs. Mais, au nom de Dieu, daignez prononcer que vous m'avez pardonnée ; si vous ne voulez pas que le désespoir accompagne jusqu'à la dernière heure, votre

CL. HARLOVE.



LETTRE CCCXV.

*Miss CHARLOTTE MONTAIGU ,
à miss CLARISSE HARLOVE.*

Lundi , 7 d'Août,

T RÈS-CHÈRE MISS ,

Nous n'avons pas attendu la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, pour juger que M. Lovelace est absolument indigne de vous, & qu'il mériterait bien plus un rigoureux châtiment, que le bonheur auquel nous ne cessons pas d'aspirer pour lui. Aussi l'espérons-nous moins de votre considération pour un si vil offenseur, que des sentimens d'amitié que nous souhaiterions de vous inspirer pour nous; car nous étions tous déterminés à vous aimer, à vous admirer, à vous donner les plus tendres marques de notre tendresse & de notre admiration, quelque conduite qu'il pût tenir avec vous.

Mais, après votre lettre, qu'oserons-nous dire de plus? Cependant je reçois

ordre de vous écrire , au nom de toutes les personnes qui vont signer la mienne, pour vous faire connoître à quel point nous sommes touchés de vos peines; pour vous dire que milord a défendu pour jamais, à M. Lovelace, d'entrer dans son appartement : & comme les malheureux effets du mécontentement de votre famille peuvent vous exposer à quelque incommodité dans votre situation, milord, miladi Lavrance & miladi Sadleir, vous supplient d'accepter, pour toute votre vie, ou du moins jusqu'à ce que vous soyez entrée en possession de votre propre bien, cent guinées par quartier, qui vous seront portées régulièrement par une personne de confiance : & ne croyez pas, ma chère miss, nous vous en conjurons tous, que vous ayez obligation de cette offre aux amis du vil personnage; car il n'a plus un ami parmi nous.

Nous vous demandons tous votre estime, & les mêmes sentimens que vous auriez pris pour nous, si nous avions obtenu le bonheur dont nous faisons notre plus douce espérance. Nos vœux se réuniront sans cesse, pour obtenir du ciel le rétablissement de vos forces, & la plus longue vie : & puisque vous ne voulez plus recevoir nos sollicitations en faveur de ce

misérable , permettez du moins , lorsqu'il sera parti pour les pays étrangers , comme il s'y prépare , que nous cherchions à nous procurer l'honneur d'une liaison personnelle avec une personne incomparable. C'est la plus ardente prière de vos très-humbles , &c.

M

SARA SADLEIR.

ELIS LAW RANCE.

CHARL. MONTAIGU.

MARTHE MONTAIGU.

P. S. Vous nous causeriez un mortel chagrin , si vous refusiez nos justes offres. Chere miss ! ne nous punissez pas des crimes d'autrui. Nous faisons partir cette lettre par un exprès , qui nous rapportera sans doute une réponse aussi favorable que nous le désirons. M. Lovelace se sert de la même occasion pour écrire ; mais nous ne savons pas à qui , comme il ignore lui-même à qui nous écrivons ; car nous nous fuyons de part & d'autre , & nous habitons les deux extrémités du château.





LETTRE CCCXVI

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Samedi, 5 d'Août.

JE suis si désespéré de la lettre de miss Harlove à ma cousine Montaigu, que je suis incapable d'attention pour tout ce que tu m'écris. Qu'il lui convient mal de *crier merci* pour elle-même, lorsqu'elle en marque si peu pour autrui ! c'est une véritable Harlove. Crois-moi, Belford, c'est une véritable fille des Harloves. Cependant elle possède tant de charmes & de perfections, que je me sens forcé de l'adorer, & que mes adorations (insensé que je suis !) croissent par sa haine & ses dédains.

Tu reviens sans cesse, & sans doute avec aussi peu de vérité que de bon sens, à tes maudites idées de langueur, de faiblesse & de mort ; & lorsque tu saisis une fois quelqu'un de ces mots, tu prends un détestable plaisir à le répéter vingt fois dans une phrase. Que je sois damné, si je ne crois que tu l'empoisonnerois, plutôt de

tes propres mains , que de souffrir qu'elle en revienne , & qu'elle te dérobe l'honneur d'avoir deviné juste ! Mais reforme , je te prie , cet insupportable style. Tu ne feras qu'un mauvais prophete. Elle vivra pour m'enterrer ; j'en suis plus sûr que toi ; car le diable m'emporte , si je puis manger , boire , dormir , & , ce qui est mille fois pis , si je puis aimer au monde d'autre femme qu'elle ! Il n'y en a pas une à présent , sur laquelle je puisse jeter les yeux. Au contraire , je détourne la vue de toutes celles que je rencontre ; à moins que le hasard ne m'y fasse remarquer un air , un trait , qui tiennent un peu d'elle. Je ne puis me défendre alors de regarder une seconde fois : mais le second regard confirme tous mes dégoûts , parce qu'il n'y a personne , en effet , qui lui ressemble.

Il faut , Belford , que cette divine personne soit possédée de quelque mauvais génie. Plus je considère son extravagance & son obstination , moins je suis capable de patience. A-t-elle donc un meilleur moyen pour se faire justice à elle-même , à sa famille , à tous ses amis , que celui de m'épouser ? N'eût-elle qu'un jour à vivre , elle doit mourir ma femme. Si ses ressentimens chrétiens ne lui permettent pas d'y consentir pour elle-même , ne le

doit-elle pas pour sa famille & pour son sexe, dont elle prétend quelquefois que l'honneur la touche si fort ? & s'il n'y a point d'intérêt assez cher pour émouvoir en ma faveur ce caractère d'Harlove, quel droit a-t-elle à cette pitié que tu ne cesses pas de demander si piteusement pour elle ?

A l'égard de la mauvaise intelligence que sa lettre répand entre ma stupide famille & moi (car je t'apprends que nous sommes prêts ici à nous entre-déchirer), c'est ce qui me touche le moins. Tous mes honnêtes parens ont la folie de me maudire, moi qui peux leur rendre dix malédictions pour une, & leur tenir tête, s'ils le veulent, du matin au soir. J'occupe une moitié du château, &, grâces au ciel, c'est la meilleure, car les avantages dont les grands jouissent le moins sont ceux qui leur coûtent le plus. La grandeur & l'usage sont des choses différentes. Leur demeure est la partie la plus simple. La mienne est l'appartement de représentation. J'y regne, & je continuerai d'y régner aussi long-tems qu'il me plaira ; tandis que les deux tantes pousives, le vieux *podagre* de frère & les deux précieuses nièces, sont resserrés dans l'autre partie, d'où la crainte de me ren-

contrer ne leur permet pas de sortir. Mais le comique de l'aventure, c'est qu'ils m'ont défendu l'entrée de leurs appartemens. Je leur ai fait la même défense pour le mien. Ainsi je les tiens tous prisonniers, pendant que je suis le maître dans la maison. Plaisans visages, d'oser quereller avec moi, lorsqu'il me suffit de paroître, pour leur faire tourner le dos, & pour les faire rentrer dans leur taniere, les yeux & les oreilles baissés.

Toi, dans le tems que je soutiens ainsi la guerre contre des frêlons & des guêpes, & que la rage de l'amour méprisé fait bouillir mon sang dans mes veines, tu te plais dans ton phlegme, & tu bâtis des systèmes de réformation, au mépris de mes infortunes, dont tu as la cruauté de te faire un triomphe. Que le diable t'emporte, insensible & fade complaisant que tu es ! Tu me causes autant d'impatience que la belle ; car tu ne connois ni l'amour ni l'amitié. Tu n'es pas capable de l'un, ni digne de l'autre. Autrement, te réjouirois-tu de mes peines, sous les fausses grimaces de la pitié ? Mais parle ; n'es-tu pas un joli personnage, de t'être engagé à transcrire une partie des lettres que j'ai eu la simplicité de t'écrire dans la confiance de l'amitié ? Des lettres ! Tu

aurois dû laisser couper ta maudite langue, plutôt que d'avouer jamais que tu les eusses reçues. Cependant, peut-être les as-tu déjà remises entre ses mains. Prends garde, & malheur à toi, si l'avis arrive trop tard ! prends garde, te dis-je, de lui abandonner une seule ligne de moi. Si tu t'es déjà rendu coupable d'une infidélité si noire, je te déclare que la moindre vengeance que j'en veux tirer est de rétracter la parole que je t'ai donnée de ne pas la voir, comme tu as violé la tienne en communiquant ce que tu n'avois reçu que sous le sceau de l'amitié.

Je suis trop malheureusement convaincu, par sa lettre à Charlotte, qu'elle est déterminée à ne me revoir jamais. Elle nomme ma conduite avec elle, *une méchanceté sans exemple*. Mais comment fait-elle si bien ce qui mérite ce nom ? Où a-t-elle appris à faire des distinctions dans ce genre ? Penser le pire, être capable de former des comparaisons sur des situations si délicates, est-ce marquer autant de délicatesse que je lui en attribuois ? Ce que je me figure à son avantage, c'est que, n'ignorant pas que le diable est noir, & voulant faire un diable de moi, elle broie, dans son imagination, elle pétrit ensemble tout ce qu'il y a de noir au monde, pour

faire sortir de cette sale masse le plus horrible de tous les monstres.

Mais quelle tempête son mépris n'excite-t-il pas dans mon ame ? Jamais, jamais l'orgueil d'un homme ne fut plus mortifié. Qu'elle me rabaisse, jusqu'à mes propres yeux ! Comment est-il possible que l'admiration & l'amour résistent dans mon cœur à cette épreuve ? De la haine ! du mépris ! un refus solennel ! Si le succès avoit répondu à tous mes desseins, je trouverois peut-être de la justice dans une partie de ses ressentimens. Mais être sortie victorieuse, triomphante, sous toutes sortes de faces... ah ! c'est pour l'avoir souffert qu'elle me doit du mépris. Elle m'a laissé si humilié, si méprisable, en effet, que l'impression lui en demeure encore. Je me poignarderois volontiers, de ne lui avoir pas donné sujet... en un mot, de n'avoir pas su l'humilier elle-même ; ou plutôt, cher ami, de n'avoir pas profité de son retour à la ville, pour me relever de mon humiliation, & pour m'exalter jusqu'au sommet du bonheur & de la gloire, en me donnant une femme supérieure à toutes sortes d'épreuves & de tentations.

Cependant je veux hasarder encore une lettre. Si je n'en tire aucun fruit, on

si je n'obtiens pas de réponse, je m'efforcerai de la voir, quelles qu'en puissent être les suites. Si son obstination lui fait trouver le moyen de m'éviter, je signalerai ma vengeance par quelque attentat éclatant contre sa mis^s Howe, & je quitterai pour jamais l'Angleterre.

A présent, Belford, puisque tu es dans le goût de lui communiquer mes lettres, fais lui cette déclaration, si tu veux. Ajoute que ; s'il est certain qu'elle m'abandonne, il ne l'est pas moins, que je serai abandonné du ciel ; & qu'importe alors ce que peut devenir son

LOVELACE ?





LETTRE CCCXVII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Lundi, 7 d'Août.

IL est donc vrai que tu as remis , à la belle implacable , un extrait des lettres que tu as reçues de moi dans la confiance de l'amitié ! Belford , prends-y garde. Je t'aime assurément plus qu'aucun homme du monde : mais le point où nous sommes est plus délicat que tu ne penses. Cette affaire est devenue très-sérieuse pour moi. Je suis résolu d'épouser miss Harlove ; & je l'épouserai , tût-ce au dernier soupir de sa vie.

Elle compte , dis-tu , sur la parole que je t'ai donnée de ne pas la chagriner. Tu peux lui déclarer de ma part , que c'est un point qui dépend absolument d'elle-même , c'est-à-dire , du parti qu'elle prendra , de faire réponse à ma lettre , ou de la payer du méprisant silence dont il lui a déjà plu d'honorer mes dernières. J'écrirai d'un ton si humble , & dans des termes si raisonnables , qu'elle me pardonnera , si son

caractère n'est pas celui d'une véritable Harlove. Mais pour l'exécution testamentaire dont elle pense à te charger, compte qu'il n'en sera rien. Tu ne sera pas son exécuteur. Que je périsse si tu l'es. Premièrement, elle ne mourra point. En second lieu, nul autre que moi ne lui fera rien, n'osera lui rien être. Ton bonheur est déjà trop grand, d'être admis tous les jours à sa présence, de la voir, de lui parler, de l'entendre, pendant qu'il m'est défendu d'approcher à la vue de la fenêtre. Quelle damnation est-ce donc ici, pour un homme qui lui étoit autrefois plus cher que tous les hommes du monde ? Etre capable de jeter sur moi, de la région des étoiles où sa tête m'est cachée, tantôt un œil de mépris, tantôt un œil de pitié encore plus offensant, c'est ce qu'il m'est impossible de soutenir.

Je t'apprends que, si ma lettre est sans succès, je saurai surmonter la rampante folie qui a trouvé le moyen de s'insinuer dans mon cœur; ou bien je l'arracherai, ce cœur, & je l'offrirai à ses yeux, pour lui faire voir combien il est plus tendre que le sien, quoiqu'elle, & toi, & tout le monde ait pris la liberté de le traiter de rocher. Si je suis rejeté, avertis d'avance les voisins de la maudite Sinclair

de transporter leurs meilleurs effets; car ma première démarche sera de mettre le feu à ce repaire de serpents: & comme il n'est point à craindre que je les prenne dans un moment où, suivant le langage de Shakespear, *ces furies aient le goût du salut*, ma vengeance sera complète, pour ce monde & pour l'autre.



LETTRE CCCXVIII.

M. LOVELLACK à miss CHARISSE
HARLOVE.

Lundi, 7 d'Août.

MALGRÉ les raisons qui doivent me faire craindre autant de difficulté à faire entendre mes prières qu'à mériter ma grace, je ne puis me défendre de vous écrire encore une fois, pour vous supplier de me donner le pouvoir d'expié, autant qu'il est possible, les injures dont je me reconnois coupable; & j'espère que cette hardiesse vous offenserá moins qu'une visite. Votre pureté angélique & le reveil de ma conscience sont des témoignages qui déposent hautement contre moi. Mais

la bonté, qui vous porteroit à me pardonner, vous donneroit des droits éternels sur ma reconnoissance & ma soumission. Pardonnez-moi donc, matèrs-chère vie, ma divinité sur la terre, fondement visible de toutes mes espérances futures ! Comme vous espérez le pardon pour vous-même, vous qui croyez avoir besoin de le demander aussi à la bonté du ciel, daignez me l'accorder, & consentir à vous trouver au pied de l'autel avec moi, devant les personnes qu'il vous plaira de nommer ; pour vous assurer des droits inaltérables sur le plus repentant & le plus affectionné de tous les cœurs.

Mais peut-être souhaiteriez-vous un tems d'épreuve. Peut-être une juste défiance & de vifs mécontentemens vous font-ils trouver trop de difficulté à me rendre votre faveur aussitôt que mon cœur la desire. Dans cette supposition, je me sou mets à toutes vos volontés. Vous ne m'imposerez point de conditions que je n'embrasse avec ardeur, si vous me donnez la moindre espérance qu'après une expiation dont vous réglerez la durée, après des preuves éclatantes d'une réformation telle que vous m'en tracerez les loix, vous consentirez enfin d'être à moi.

Honorez-moi donc de quelques mots de réponse, pour m'encourager dans cet espoir conditionnel; si ce n'est pas pour me donner des espérances plus prochaines & des encouragemens encore plus généraux.

Me refuser une grace si chère & si précieuse, c'est me jeter dans le dernier désespoir. Mais, alors même, je dois, à toutes sortes de risques, chercher l'occasion de me jeter à vos pieds, pour n'avoir point à me reprocher d'avoir omis quelque chose, qui m'ait paru propre à vous attendrir; car c'est de vous, madame, c'est du pardon de votre cœur, que je fais dépendre tout mon bonheur pour ce monde & pour l'autre. Rejeté de vous, je n'attends plus rien de la miséricorde du Tout-Puissant. Je suis assez réveillé, pour comprendre que le pardon de l'innocence injuriée est une condition qui doit précéder celui du ciel, & que dès ici-bas sans doute, l'Auteur de notre être donne ce pouvoir à l'innocence, sur les misérables qui osent l'offenser sans raison; & qui seroit autorisé à ce pouvoir, si vous ne l'étiez pas? En un mot, votre cause, madame, est celle de la vertu, & par conséquent celle de Dieu même: ne dois-je pas m'attendre qu'il la fera triompher,

par la perte d'un homme qui s'est rendu aussi coupable que moi, si vous marquez, en me rejetant, que vous me jugez indigne de pardon ?

Je vous assure, madame, qu'il n'entre dans mes instances aucune vue temporelle ou mondaine. Je reconnois que je ne mérite point le pardon que je vous demande. Milord M..... & ses sœurs ne méritent pas non plus le mien. Je les méprise du fond du cœur, pour avoir eu la présomption de s'imaginer que je puisse être conduit par la vue d'aucun avantage qu'ils aient le pouvoir de m'accorder. De tout ce qui respire, il n'y a que vous dont je veuille recevoir des loix. Toute votre conduite m'a paru fondée sur des principes si nobles, & vos ressentimens ont été si justes, que je ne vois rien en vous que sous un air divin ; infiniment plus aimable aussi qu'il n'auroit jamais pu l'être, si vous n'aviez pas souffert les barbares injustices dont le souvenir remplit aujourd'hui mon ame de tristesse & d'horreur.

Mais, je le répète, tous mes desirs se réduisent actuellement à quelques lignes, qui puissent guider mes pas incertains, & me faire espérer (si vous portez si loin la condescendance) qu'après avoir vérifié

mes promesses par ma conduite, il me fera permis d'aspirer à l'honneur d'être éternellement à vous.

LOVELACE.

(Clarisse répond à miss Montaignu par une lettre du 7 d'Août. Elle répond tendrement à ses civilités; elle refuse ses offres avec reconnoissance; elle souhaite toutes sortes de biens à M. Lovelace, & qu'une bonne conduite le fasse rentrer en grace avec sa famille.)

M. Belford répond à M. Lovelace. Après quelque détail sur la foible santé de Clarisse, & sur le chagrin qu'elle a reçu de quelques lettres fort dures de sa famille, il lui dit :

Ta situation commence à me faire pitié, depuis que je te crois de bonne foi dans la peinture que tu fais de ton amour & de tes peines; d'autant plus que, quelque jugement qu'il te plaise d'en porter, il me paroît fort difficile que la santé de miss Harlove se rétablisse. Je me flatte qu'au fond tu n'es pas fâché que je lui aie communiqué les extraits de tes lettres. La justice que tu n'as pas cessé de rendre à sa vertu, fait tant d'honneur à ton ingénuité, que j'ai cru te rendre un

important service; du moins dans l'esprit d'une femme qui te connoît par des traits moins honorables; car, avec toute autre, je conviens que j'aurois eu tort. Cependant, si vous trouvez mauvais que j'aie pris le parti de l'obliger, dans un point que je reconnois délicat, nous nous expliquerons à notre première entrevue. Je vous ferai voir, non seulement les extraits, mais les liaisons que je leur ai données en votre faveur.

A l'égard de l'exécution testamentaire, n'entreprends pas, je te prie, de régler ma conduite & mes idées. Je ne dépends de personne, apparemment. Il me semble qu'au contraire tu devrois te réjouir que la justification de sa mémoire soit entre les mains d'un homme qui te traitera, toi & tes actions, comme tu n'en saurois douter, avec toute la douceur que l'honneur lui permettra.

Tu me paroiss toujours surprenant. Que veux-tu dire, lorsque tu as le front d'observer « qu'il lui convient peu de crier » merci pour elle-même, elle qui n'en a point pour autrui ? » Oses-tu prétendre que les deux cas se ressemblent ? Ce qu'elle demande uniquement, c'est la dernière bénédiction d'un père & d'une mère, leur dernier pardon pour une faute

qu'on peut nommer involontaire; s'il est vrai même qu'elle mérite le nom de faute. Elle n'a d'ailleurs aucune espérance d'être reçue de sa famille. Toi, tu demandes le pardon d'une injure préméditée : on te l'accorde, à condition que tu ne donneras pas de nouveaux sujets de chagrin ; & ce pardon te laisse l'espérance de rentrer en grace , peut-être même de te voir un jour le maître absolu du plus riche trésor du monde. Que je te trouve injuste ! la raison commenceroit-elle à t'abandonner ?



LETTRE CCCXIX.

Miss CLARISSA HARLOWE, à M. LOVELACE,

Vendredi, 31 d'Août.

C'EST une alternative bien cruelle , que d'être forcée de vous voir ou de vous écrire. Mais j'ai perdu depuis long-tems le pouvoir de suivre mes propres inclinations. Ainsi , pour éviter un plus grand mal , & je puis dire aujourd'hui le plus grand de tous les maux, je me détermine à vous écrire.

Si j'étois capable de déguiser mes sen-

timens réels, je pourrois vous donner les espérances que vous me demandez, & n'en pas demeurer moins attachée à toutes mes résolutions : mais je dois vous déclarer, monsieur, & mon caractère m'y oblige, que, ma vie, dût-elle durer plus d'années qu'il ne me reste peut-être de jours, & fussiez-vous le seul homme au monde, je ne pourrois & je ne voudrois pas être à vous.

Il n'y a point de mérite à remplir un devoir. La religion m'ordonne, non seulement de pardonner les injures ; mais encore de rendre le bien pour le mal. Toute ma consolation, c'est que, par la grace du ciel, je suis à votre égard dans une disposition qui me fait trouver la soumission facile à cette loi. Je vous assure donc que, dans quelque lieu que vous alliez, je souhaite que vous y foyez heureux ; & dans ce souhait, je renferme toute sorte de bonheur.

A présent que j'ai satisfait (avec beaucoup de répugnance, je l'avoue) à l'un des deux points que vous avez exigés, j'en attends le fruit.

CL. HARLOVE.



LETTRE CCCXX.

M. LORBLACHE, à M. BELFORD.

Dimanche, 13 d'Août.

JE ne fais quel diable me tourmente. De ma vie je ne me suis senti si mal. J'ai pensé d'abord que quelqu'un des mes honnêtes parens m'avoit administré une dose de leur préparation, pour se rétablir dans l'entière possession du château. Mais, comme je suis l'unique espérance de la famille, je veux croire qu'il ne sont pas capables de cette méchanceté.

Il faut que je quitte ma plume. Je n'ai pas la force d'écrire. Que dois-je penser de ma situation.



Milord M. sort de ma chambre. Il m'a rendu une sombre visite, pour savoir comment je me trouve de ma saignée. Ses deux sœurs partirent hier; le ciel en soit loué! Mais elles ne m'ont pas fait l'honneur de me consulter sur leur départ: à peine m'ont-elles dit adieu.

Milord

Milord est plus tendre & plus *respectueux* que je ne m'y attendois. Les hommes ont moins de peine à pardonner que les femmes. J'ai mes raisons pour le dire ; car, outre l'implacable miss Harlove & les deux vieilles sœurs, mes deux guenons de cousines n'ont pas encore approché de moi.



Ni manger, ni boire, ni dormir ! Le cas est assez triste, Belford. Si j'avois la folie de me laisser mourir à présent, on diroit que miss Harlove m'a fait crever de chagrin. Que sa cruauté me pénètre jusqu'au fond du cœur, c'est ce que je ne puis désavouer.

Au diable l'insomnie & le dégoût ! Ecrivons : je veux m'en délivrer à force d'écrire. Mais c'est en vain. La vigueur me manque. Pauvre Lovelace ! Que diable as-tu donc ?



Essayons encore, malgré les frissons & les bâillemens qui me désolent. Par où commencer ? Parlerons-nous de ton office d'exécuteur testamentaire ? Tu es menacé d'une double fonction. Je crois réellement que tu peux m'envoyer un cer-

cueil & un drap mortuaire. Je serai prêt pour l'usage, lorsqu'ils arriveront.

Quelle petite folle que cette miss Harlove ! Je te garantis qu'elle se repentira de m'avoir refusé. Une jeune veuve si charmante ! Qu'elle regrettera d'avoir manqué l'occasion ! Quel éclat n'auroit-elle pas répandu sur sa parure funebre ? quelles lumieres ! quelles ombres ! Devenir veuve au premier des douze mois, c'est un des plus grands bonheurs qui puissent arriver à une belle femme....

Laissez-moi. Je veux écrire. Que faire, si j'en écris point ? On m'arrache la plume, Belford. On ne veut pas que j'écrive. Je suis donc bien mal, puisqu'on m'interdit toute espece d'application.



Tu paroïs piqué, mon cher. Est-ce pour m'avoir mordu ? Je te trouve fort plaisant à mon tour. Crois-tu que deux amis n'aient pas quelquefois le privilege de quereller, comme l'homme & la femme ? Et quelles peuvent être ici les conséquences ? Je ne suis pas en humeur de me battre à présent. Tu peux me croire aussi patient que le poulet qu'on me présente avec mon bouillon ; car je suis déjà réduit à ce point.

Mais, tout indépendant que tu es pour l'exécution testamentaire, je ne t'en déclaré pas moins que jamais je ne souffrirai que tu exposes mes lettres. Elles sont trop ingénues de la moitié, pour être vues. J'insiste absolument que tu les jettes au feu sans exception, après avoir reçu celle-ci.

Ne laisse pas de m'écrire; & tâche, s'il est possible, de m'envoyer la copie de tout ce qui s'est passé entre miss Harlove & Charlotte. Je te promets de ne pas ouvrir la bouche sur les communications de cette nature. Mais crois-moi, les généreuses offres que mes parens font à ma charmante, ne changent rien au dégoût que j'ai pour eux. Vois seulement qu'elle est aussi fière qu'implacable. Il est impossible de l'obliger. Elle aimeroit mieux vendre jusqu'au dernier de ses habits, que d'avoir la moindre obligation à personne: quoiqu'elle soit sûre de faire plus de plaisir qu'elle n'en recevrait.

Oh Dieu! Dieu!..... Par ma foi! je me crois mourant. Adieu Belford.



Je me suis trouvé si mal, dans l'endroit où la douleur m'a interrompu, que j'ai été forcé de quitter ma plume. Que

penfes-tu de cet accident ? Mon oncle , averti par mes gens , s'est hâté de faire appeller le ministre de la paroisse ; car l'aumônier du château est absent. Ils m'ont trouvé sur mon lit , dans ma robe de chambre , & tout-à-fait sans connoissance. En ouvrant les yeux , qu'ai-je vu autour de moi ? Le ministre à genoux d'un côté , & milord de l'autre. Madame Greme , qu'on a fait venir pour me servir de ce qu'ils appellent une garde , étoit dans la même posture au pied du lit. Je remercie le ciel , ai-je dit à milord , dans une espee d'extase : où est mis Harlove ?..... J'ai cru de bonne foi qu'ils étoient prêts à me marier.

Ils ont pris mon discours pour un délire , & leurs prieres ont redoublé à plus haute voix. Ce bruit m'a réveillé les sens. J'ai sauté de mon lit à terre , j'ai mis mes pieds dans mes mules , j'ai ouvert une de mes poches , & j'en ai tiré ta dernière lettre , avec les méditations de ma charmante (1). Milord , M. le docteur , madame Greme , leur ai-je dit , vous m'avez cru jusqu'aujourd'hui un fort mau-

(1) On n'a pas fait remarquer que M. Belford en-
voyoit avec sa dernière lettre , une copie de quelques
passages de l'écriture-sainte , de la main de Clarisse ,
& dont elle faisoit quelquefois le sujet de sa méditation.
Il l'avoit obtenue de madame Lovick.

vais garnement. Mais voyez ; je puis vous faire une lecture aussi pieuse que vos prières. Ils se sont regardés avec étonnement. J'ai bâillé & j'ai lu : ils m'ont prodigué leurs louanges & leur admiration ; ils ont levé les mains & les yeux au ciel ; & le docteur a dit qu'il avoit toujours regardé comme une chose impossible , qu'un homme d'esprit tel que moi fût aussi méchant qu'on le publioit. Milord , bégayant de joie , m'a félicité de ma conversion ; & , graces à ma chere miss Harlove , je me suis fait une excellente réputation à peu de frais. En un mot , me voilà bien établi dans le château & dans toute la paroisse. Mais que vois-je ? Je n'en suis pas quitte encore.



C'est une visite des deux sœurs Montaignu , conduites par mon oncle , pour me féliciter , tout à la fois , de mon rétablissement & de ma réformation. Quel heureux événement que cette maladie , & les méditations qui se sont trouvées dans ma poche ! C'est ainsi qu'étant écolier , je me joignois à ceux qui sortoient de l'église , pour faire croire que j'y avois été moi-même.

Ma charmante se trompe, lorsqu'elle s'imagine que je lui ai proposé de m'écrire, comme une alternative qui la garantiroit de ma visite. C'est *un mal* qu'elle n'évitera point, & dont je n'ai pensé à l'exempter qu'autant qu'elle m'auroit fait une réponse conforme à mes espérances. Fais-lui relire ma lettre. Je ne lui ai pas fait cette promesse. En dépit d'elle & de toi, je serois à ses pieds, demain au plus tard, si je n'étois pas retenu par les talons, comme un misérable qui n'a point de secours à tirer de lui-même. Mais je commence à me trouver mieux d'heure en heure. Tu me verras bientôt à Londres, n'en doute pas. Cependant n'en dis rien à ma chère, à ma cruelle & implacable mis^s Harlove.

Adieu, Belford. Je bâille encore. Quelle étrange figure tu verrois faire à ton Lovelace.



LETTRE CCCXXI.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

Lundi, 14 d'Août.

TA maladie me cause la plus vive inquiétude. Je ferois au désespoir de te perdre. Cependant, si tu dois mourir sitôt, je souhaiterois de toute mon ame que ta mort fût arrivée avant le mois d'Avril; & cela, pour ton intérêt autant que pour celui de la plus excellente de toutes les femmes, puisque ta conscience n'auroit pas été chargée du crime le plus noir de ta vie.

On me dit avant-hier que tu étois fort mal; & cette nouvelle m'a fait remettre à t'écrire jusqu'à d'autres éclaircissmens. Mon laquais me confirme, en arrivant, que tu es dans un état fâcheux. Tu feins de l'ignorer. Est-ce à moi de te l'apprendre? C'est une fièvre violente, me dit-on, accompagnée des symptômes les plus dangereux.

Dans la situation où tu es, je ne te troublerai point par le récit de ce qui se passe ici avec miss Harlove. Puissent tes

D iv

repentirs être aussi prompts que ta maladie, & n'être pas moins efficaces, si tu meurs ! car il est à craindre qu'elle & toi, vous ne vous rencontriez jamais dans le même lieu.

Je lui ai dit que vous étiez fort malade. Pauvre homme ! a-t-elle interrompu. Dangereusement malade, dites-vous ?

Très-dangereusement, madame. Milord M.... m'en donne avis lui-même.

Que le ciel ait pitié de lui ! a repris cette admirable fille. Ensuite, après un moment de réflexion : Pauvre misérable ! a-t-elle dit avec un soupir. Puisse-t-il

n'a pas eue !
; car je suis
ituation. J'ai
uelles tristes
faire naître,
dont elle est
ii

ELFORD ?

LETTRE CCCXXII.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Mardi, 13 d'Août.

JE te remercie, Belford, & du fond du cœur, de la conclusion modérée de ta dernière lettre. Il me prend envie, par cette considération, de te pardonner tes extraits, que je n'avois pas cessé, jusqu'à ce moment de trouver impardonnables. Mais t'entre-t-il dans l'esprit que je puisse jamais consentir à perdre cette divine créature ? Jamais, jamais, tant qu'un reste de chaleur aura la force de m'animer. Implorét la miséricorde du ciel pour un ingrat tel que moi ! Adorable Clarisse ! que l'excès de ta générosité me perce l'ame ! Mais c'est d'elle que j'attends les premières marques de miséricorde & de pitié. Elle doit m'apprendre, par son exemple, à me reposer avec confiance sur la miséricorde qu'elle implore pour moi.

Hâte-toi, cher ami, de m'apprendre l'état de ta santé, tes occupations, tes

entretiens. Que ta diligence réponde à mes transports. Je n'ai pas d'autre maladie que l'amour. Ah ! que ne puis-je penser qu'elle est à moi ! C'est alors que la maladie même auroit des charmes. Envoyer à la ville, pour la faire prier de revenir près de moi ! Savoir qu'elle est en chemin, sur les ailes de l'amour, pour m'apporter de la consolation ! L'entendre prier pour moi, par devoir, par inclination, & recevoir de sa bouche l'ordre de vivre pour elle ! Dieu tout puissant ! Quel trésor j'ai laissé sortir de mes mains ! Mais il n'est pas perdu pour moi. Non, je ne la perdrai point. Je suis beaucoup mieux ; je serois tout-à-fait bien, sans ces odieux charlatans, qui ne mettent pas de fin à leurs ordonnances, & qui, pour faire honneur à leur art, veulent que toutes les maladies soient importantes. Je prétends qu'elle soit à moi. J'en ferai ma femme ; & je retomberai malade aussitôt, pour acquérir des droits à sa tendresse, à son inquiétude, à sa pitié.

Que le ciel la comble à jamais de toutes les bénédictions ! Hâte, hâte-toi, Belford, de me donner des nouvelles de sa santé. Mon mal n'est que de l'amour. Une bonté si généreuse ! par tout ce qu'il y a de grand & de bon ! je ne la perdrai

pas. Voilà ce que tu dois lui déclarer. Elle ne seroit pas capable de cette pitié, dit-elle, s'il lui restoit encore quelque dessein d'être à moi. C'est ce que miss Howe écrit à Charlotte. Mais permets-lui de me haïr, pourvu qu'elle me reçoive. Ma conduite changera bientôt sa haine en amour. Corps & ame, je serai tout à elle.



LETTRE CCCXXIII.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

Jeuûi, 17 d'Août.

MA joie est extrême, de te savoir déjà aussi bien que ton messager m'en assure. Ta lettre semble marquer que tes principes se réparent avec ta santé. C'est une lettre que j'ai pu faire voir à miss Harlove, & je n'y ai pas manqué.

Cette divine personne est plus mal que jamais. Je n'attribue ces inégalités qu'aux lettres qu'elle reçoit de son implacable famille. Je n'ai pu me procurer un long entretien avec elle : mais ce qu'elle m'a dit, dans une visite fort courte, va te la faire adorer plus que jamais.

Dvj

Elle a donné beaucoup d'attention à ma lecture : & lorsque je l'ai finie ; il est à plaindre , m'a-t-elle dit. Que je le plains , en effet , si cette lettre est sincère ! Il a connu , dans plus d'une occasion , que je n'étois pas incapable de générosité , s'il y avoit été sensible. Mais son repentir est toute la punition que je lui souhaite ; & cela , pour son propre intérêt... Cependant , je dois être plus réservée , si vous écrivez tout ce que je dis.

J'ai marqué de l'admiration pour sa bonté. Comment pouvois-je m'en défendre , quoique dans sa présence ?

Ce n'est pas bonté , m'a-t-elle dit ; c'est une situation d'ame dans laquelle je me suis établie , pour mon propre avantage. Je souffre trop de ne pas trouver la pitié que je demande , pour ne pas souhaiter que tous les cœurs pénitens puissent l'obtenir. Il paroît pénétré de repentir , a-t-elle ajouté ; je ne dois point aller au-delà des apparences. S'il ne l'est pas , c'est lui-même qu'il trompe uniquement.

Elle étoit si mal , que cet entretien n'a pas duré d'avantage.

Quel sujet , entre les mains d'un grand maître , pour une excellente tragédie ! Tant d'outrages , accumulés sur l'innocence ! sa conduite , au milieu de ses

peines, également soutenue à l'égard de ses implacables parens & de son persécuteur ! Les mœurs, néanmoins, souffriroient une grande objection ; car, jusqu'à présent, c'est ici la vertu qui paroît punie : à moins qu'on ne jette les yeux sur les récompenses futures, qui sont moralement certaines pour elle, ou qui ne doivent jamais l'être pour personne. Cependant, corrompu comme tu es, & capable de faire un très-mauvais mari, je ne fais, après tout, si ce n'est pas une récompense pour la vertu, d'être délivrée de toi.

Elle a reçu avis, par une lettre de madame Norton, que le colonel Morden est arrivé en Angleterre. C'est le seul homme qu'elle souhaite de voir. J'en ai témoigné quelque jalousie, dans la crainte qu'il ne soit préféré à moi pour l'office dont elle m'a honoré. Elle m'a répondu que ce n'étoit pas son dessein ; parce qu'en supposant même qu'il voulût accepter cet emploi, elle craindroit que divers papiers, qui passeroient nécessairement par ses mains, ne devinssent l'occasion de quelque désastre entre vous & lui ; malheur qu'elle redouterait plus que la mort.

Tourville m'apprend que tu te reta-

blis à vue d'œil. Ce que je te demande à mains jointes, c'est de ne pas chagriner cette incomparable fille. Je t'en conjure pour l'amour de toi-même, pour l'amour d'elle, & par le respect que tu dois à ta parole. Si la mort nous l'enlevait bientôt, comme je n'ai que trop de raisons de le craindre, on dirait, & peut-être avec justice, que ta visite a précipité sa fin. Dans l'espérance que tu ne seras pas capable de cette cruelle indiscretion, je te souhaite un parfait rétablissement; sans quoi, puisse-tu retomber, & te voir long-tems enchaîné dans ton lit!

Belton approche de sa dernière heure. Il me fait dire qu'il ne peut mourir sans me voir.



 LETTRE CCCXXIV.

M. BELFORD, à Miss CLARISSA
HARRISON.

Samedi, 19 d'Août.

MADAME,

Je crois que l'honneur m'oblige de vous communiquer la crainte où je suis que M. Lovelace ne se détermine à tenter son sort par une visite qu'il pense à vous rendre. Fasse le ciel que vous puissiez consentir à le recevoir ! Je vous garantis que vous verrez, dans sa conduite, un respect porté jusqu'à la vénération, & toutes les marques d'un véritable repentir. Mais, comme je suis forcé de partir pour Epson, où je crains d'être appelé pour rendre les derniers devoirs à M. Belton, que vous pouvez vous souvenir d'avoir vu, il me semble à propos, dans l'opinion que j'ai des résolutions de M. Lovelace, de vous prévenir par cet avertissement, afin que son arrivée ne vous jette pas dans une trop grande surprise.

Il se flatte que votre maladie n'est pas aussi dangereuse que je la représente. Lorsqu'il aura l'honneur de vous voir, il sera convaincu que ce qu'il peut faire de plus obligeant pour votre santé, est aussi ce qu'il y a de plus convenable pour son repos ; & j'ose vous assurer que, dans la crainte de nuire à votre rétablissement, il s'interdira toute autre visite, du moins pendant que vous serez dans une si fâcheuse situation. Ainsi le choc d'une demi-heure, si l'on peut donner ce nom à la vue d'un homme qui ne fait que relever lui-même d'une fièvre dangereuse, est tout ce que vous avez à redouter.

Je me flatte que cet avis ne vous alarmera point, & ne vous fera rien entreprendre à la hâte. Il est impossible que M. Lovelace soit à Londres avant lundi, & même au plutôt. S'il s'obstine à s'y rendre, j'espère d'être avant lui chez M. Smith.

J'ai l'honneur, madame, d'être avec la plus profonde vénération, votre, &c.



LETTRE CCCXXV.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Dimanche, 10 d'Août.

QU'as-tu le cœur impitoyable ! Il n'est pas besoin de conscience, avec un pédagogue aussi impertinent que toi. J'ai péché. Je me repens. Je n'aspire qu'à réparer mes fautes. On me pardonne, on accepte mon repentir ; mais on m'interdit la réparation. Quel parti veux-tu que je prenne ?

Ne perds pas un moment pour faire ta visite au pauvre Belton. Mais, soit que tu partes ou que tu demeures, il faut que je me rende à Londres, & que j'essaie moi-même ce que je puis obtenir de ma chère inflexible. Au moment que ces tyrans de médecins me laisseront libre, assure-toi que je pars. Milord juge lui-même qu'elle doit m'accorder une entrevue. Son opinion est d'une grande autorité pour moi, lorsqu'elle s'accorde avec la mienne. Je me suis engagé à lui, à mes deux cousines, de me conduire avec toute la

décence & tout le respect qu'on doit à ce qu'on adore. Je tiendrai parole. Si tu veux différer ton départ pour Epsom, tu en seras témoin.

Je connois le colonel Morden pour homme d'honneur & de courage. Mais le colonel Morden s'est mêlé d'amour, comme Belford & moi. Et connois-tu quelqu'un qui ne s'en mêle pas ? L'enfer a toujours en main quelque jolie créature pour tenter un honnête homme, de quelque âge, de quelque rang, de quelque degré qu'il puisse être. J'ai souvent entendu parler du colonel, à ma charmante, avec beaucoup de distinction & d'estime. Peut-être servira-t-il à lui calmer l'esprit, en inspirant un peu plus de raison à son implacable famille.

Il me semble que je suis affligé de l'état du pauvre Belton. Mais on ne peut être malade, ou vaporeux, que tu ne prennes aussitôt le ton lugubre, & que tu ne mettes les gens au rang des morts. Je te crois propre à servir de tambour pour la marche des enterremens.

Attends-toi, malgré ce que je t'ai dit dans ma dernière, que je te ferai rendre compte, à mon arrivée, des extraits que tu as communiqués à miss Harlove ; sur-tout, si son cœur s'obstine à me re-

jeter. Combien de fois me suis-je vu accorder, par une femme, ce qu'elle avoit juré de me refuser ? Mais, par ces diables d'extraits, je ne doute pas que tu n'aies *barré* contre moi la porte de son cœur, comme elle étoit accoutumée de me *barrer* celle de sa chambre. Si cette crainte n'est pas une injustice que je te fais, conviens que tu t'es rendu coupable d'une perfidie que l'amitié ne peut soutenir, & que l'honneur ne me permet pas de pardonner.



LETTRE CCCXXVI.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

A Londres, lundi 21 d'Août.

JE crois, Belford, que je te dois de malédiction. Cependant je n'anticipera pas sur le tems, & je vais te faire une plus longue lettre que tu n'en as reçu de moi depuis quelques semaines. C'est l'état des choses, dont je veux t'instruire à mon tour.

Pour te cacher, autant qu'il m'étoit possible, le tems où j'étois résolu de me mettre en marche, je partis hier, à six

chevaux , dans un carrosse de milord , aussitôt que je t'eus dépêché ma lettre ; & j'arrivai le soir à Londres. Je savois qu'il y avoit peu de fond à faire sur ton amitié , dans les choses où le caprice de miss Harlove est intéressé ?

Comme je n'avois pas d'autre logement prêt , je me suis vu dans la nécessité de retourner à mon ancien gîte , où j'ai d'ailleurs toute ma garde-robe. Là , j'ai distribué un millier d'imprécations entre la detestable troupe , & j'ai refusé de voir Sally & Polly , non seulement pour avoir souffert l'évasion de miss Harlove , mais encore pour l'infame aventure de l'arrêt , & pour leurs insolens propos dans la prison.

Je me suis couvert d'un habit que je n'ai jamais porté , & que j'avois destiné pour le jour de ma noce. Je me suis trouvé si bien dans cette parure , & si content de moi-même , que j'ai commencé à croire , avec toi , que l'endroit par lequel je vaux le mieux est mon extérieur.

J'ai pris une chaise à porteurs , dans laquelle je me suis fait conduire chez Smith. Mon cœur sautoit de joie , avec des battemens si marqués , qu'on les auroit presque entendus. Je faisois claquer mes doigts , au branle de la chaise. J'ai

*

recommandé, à mes yeux, de faire pa-
 roître tour-à-tour de la langueur & de la
 vivacité. J'ai parlé à mes genoux, pour
 leur apprendre comment ils devoient se
 plier : &, dans le doux langage d'un de
 nos poètes, me prescrivant à moi-même
 des loix que j'exécutois en imagination :
 « C'est ainsi, disois-je, que je prononcerai
 » mes tendres plaintes, en fléchissant un
 » genou ; c'est ainsi que j'exciterai sa
 » pitié ; c'est ainsi que je peindrai mes
 » peines ; c'est ainsi que je pousserai un
 » douloureux soupir, à la vue de quel-
 » ques dédains, peut-être, dont j'apper-
 » cevrai les traces sur son front ; & c'est
 » ainsi que je trouverai grace à ses yeux
 » charmans (1). »

Je me suis entretenu de ces idées jusqu'à
 la maison de Smith, où mes porteurs ont
 déposé leur fardeau. Les coquins ont mis
 chapeau bas en ouvrant la chaise. Mon
 laquais, qui est en livrée neuve, s'est
 approché pour recevoir mes ordres. Je suis
 sorti d'un air magnifique. La femme de
 la maison paroïssoit s'agiter derrière son
 comptoir. Le respect & la crainte ont
 donné de la gravité à ses traits, & je ne
 doute pas que ses genoux ne heurtassent
 contre les ais intérieurs.

(1) Voltaire. *Œuvres complètes*, t. 10, p. 100.

Votre serviteur, madame. Will, faites éloigner un peu les porteurs, & suivez-moi.

Vous avez une jeune personne qui loge ici ; miss Harlove. Est-elle dans son appartement ? (J'allois traverser la boutique.)

Monfieur, monfieur, ayez la bonté d'arrêter. Vous demandez miss Harlove. Nous avons effectivement une jeune dame de ce nom. Mais, mais...

Mais quoi, madame ? il faut que je la voie. N'est-ce pas le premier, qu'elle occupe ? Ne vous donnez pas la peine. Je trouverai son appartement. (Et je m'avançois vers l'escalier.)

Monfieur, monfieur, madame n'est point au logis. Elle est partie. Elle est à la campagne.

Sortie ? A la campagne ? Impossible. Vous ne m'en imposerez pas, bonne femme. Il faut que je la voie. J'ai des affaires importantes avec elle.

Il est certain, monfieur, qu'elle n'est point au logis.

(Elle a fait entendre une sonnette. Jean, a-t-elle crié, descendez promptement...) En vérité, monfieur, elle n'est point au logis.

(Jean est descendu. C'étoit le mari

même ; lorsque , jugeant de lui par l'impertinente familiarité de sa femme , je ne le prenois que pour un homme à leurs gages.)

Mon cher ami , lui a-t-elle dit , monsieur ne veut pas croire que miss Harlove soit sortie.

Jean a fait une profonde révérence aux galons de son habit. Votre serviteur , monsieur. Réellement , miss Harlove n'est point à Londres. Elle est partie pour la campagne , ce matin à six heures , par l'ordre du médecin.

Je n'ai voulu croire ni le mari ni la femme. Je suis sûr , leur ai-je dit , qu'elle ne peut être à la campagne. Je sais qu'elle se porte très-mal. Elle n'est pas en état de supporter le mouvement d'un carrosse. Connoissez-vous M. Belford , mes amis ?

Oui , monsieur. Nous avons l'honneur de connoître ce digne gentilhomme. Il est allé voir un de ses amis , qui est malade à la campagne. Il partit samedi matin.

Fort bien. Mais je sais , par une lettre de M. Belford , que miss Harlove est extrêmement mal. Comment pourroit-elle être sortie ?

O monsieur ! elle est très-mal , très-

mal en effet. A peine a-t-elle pu se traîner jusqu'au carrosse.

(Belford , ai-je pensé en moi-même , ignore le tems de mon arrivée , & ne peut avoir reçu ma lettre d'hier. Aussi malade qu'il me l'a représentée , il est impossible qu'elle soit sortie.)

Où sont les gens ? Faites-moi parler à ses gens.

Elle n'en a point d'autres , monsieur , qu'une femme qui la garde dans sa maladie ; & cette femme est partie avec elle.

Eh bien ! mes amis , je n'en crois pas un mot. Pardonnez , mais je veux monter moi-même.

Là-dessus , Jean a pris un air plus sombre & moins respectueux. Monsieur , cette maison est à moi , &c....

Et quoi ? Je veux la voir , je la verrai. Apprenez que j'en ai le droit. Je suis un commissaire.

Je suis monté. Ils m'ont suivi , en murmurant , & dans un extrême embarras. La première porte qui s'est offerte étoit fermée. J'ai frappé assez fort.

Vous jugez bien , monsieur , que madame a la clef de sa chambre.

En-dedans ; c'est de quoi je ne doute pas , mon cher ami ; & j'ai frappé une seconde fois. Comme j'étois sûr qu'au son

son de ma voix , son naturel doux & timide la trahiroit par quelque marque de crainte qu'il me feroit aisé d'entendre , j'ai dit assez haut : je sais que miss Harlove est ici. Très-chere miss , ouvrez , au nom de Dieu. Accordez-moi l'honneur de vous voir un moment. Mais , n'entendant rien , & voyant l'air tranquille à Smith , j'ai continué de marcher vers la porte voisine , où j'ai trouvé la clef en-dehors. Je l'ai ouverte ; j'ai parcouru la chambre des yeux , & j'ai visité le cabinet.

Le mari , piqué de mon audace , a dit à sa femme qu'il n'avoit jamais vu d'homme plus incivil. Ami , ai-je répondu pour elle en tournant brusquement la tête , observe un peu mieux ta langue , ou je te donnerai une leçon que tu n'as jamais reçue de ta vie.

Monsieur , il n'est pas d'un galant homme de venir insulter les gens dans leur maison.

Ho ! je te prie , point d'insolence sur ton fumier.

Je suis retourné à la porte que j'avois trouvée sans clef. Ma chere miss Harlove , de grace , ouvrez un moment ; si vous n'aimez mieux que je fasse sauter la porte. Je pouffois si rudement , que Smith en a pâli ; & sa frayeur lui alongeant le visage,

il s'est hâté d'appeler Joseph, un de ses ouvriers, qui travailloit apparemment au grenier. Joseph est descendu. J'ai vu paroître un garçon de trente ans, court & épais, les cheveux crépus, dont la présence a fait prendre au maître une contenance plus ferme. Mais, fredonnant quelques notes, j'ai visité toutes les autres chambres; j'ai sondé du poing tous les passages, pour découvrir quelque porte dérobée; & je suis monté ensuite au second, en continuant de chanter. Jean, Joseph & madame Smith me suivoient en tremblant.

J'ai poussé mes recherches dans tous les lieux qui se sont présentés. Je suis entré dans deux chambres dont les portes étoient ouvertes; j'ai pénétré dans les cabinets; j'ai fait passer mes regards par la serrure d'une porte fermée. Point de miss Harlove, par tous les dieux! Que faire! A quoi se résoudre! Quel sera son chagrin, de ne s'être pas trouvée chez elle! J'avois mon dessein dans cette dernière exclamation: c'étoit de découvrir si l'homme ou la femme savoient l'histoire de ma charmante; & l'effet ne m'a pas trompé. C'est ce que j'ai peine à croire, a répondu madame Smith.

Pourquoi donc, madame? Savez-vous qui je suis?

Je le devine , monsieur.

Et pour qui me prenez-vous ?

Vous êtes M. Lovelace , ou je me trompe beaucoup.

Lui-même , madame. Mais comment devinez-vous si juste ? Vous ne m'aviez jamais vu , n'est-ce pas ? (Ici , Belford , j'attendois un compliment : mais je l'ai manqué.)

Monsieur , monsieur , il n'est pas aisé de s'y méprendre. Le monde n'a pas deux hommes tels que vous.

Fort bien , dame Smith. Mais est-ce aussi bons , est-ce aussi mauvais , que vous voulez dire ? (J'espérois que , pour le moins , elle répondroit , d'aussi bonne mine.)

C'est ce que je vous laisse à juger , monsieur. (Mon appel , ai-je pensé , ne feroit pas fortune ici.)

Comment donc , ami Smith ? ta femme est un bel esprit ? Tu ne t'en étois pas défié jusqu'aujourd'hui. Mais où est madame Lovick ? M. Belford en parle comme d'une très-bonne femme ? Est-elle ici ? Seroit-elle aussi à la campagne , avec miss Harlove ?

Elle rentrera bientôt , monsieur. Elle n'est pas partie avec madame.

J'entends. Mais enfin , chere dame

Smith, où miss Harlove est-elle allée ?
Quand croyez-vous qu'elle revienne ?

Je l'ignore, monsieur.

On ne me paie point de fables, dame Smith, on ne me paie point de fables (en lui passant la main sous le menton, sans m'embarrasser d'une laide grimace que je voyois faire au mari). Je suis sûr que vous ne l'ignorez pas. Mais vous avez un troisième étage. Voyons. Qui loge ici ? Cette chambre me paroît fermée (en frappant à la porte). Y a-t-il quelqu'un ? ai-je crié.

C'est l'appartement de madame Lovick, qui n'y laisse jamais la clef.

Madame Lovick, (en recommençant à frapper) je vous crois chez vous. De grace, ouvrez la porte.

Jean & Joseph parloient ensemble, & sembloient gronder tout bas. Qu'est-ce donc ; mes honnêtes amis ? Il n'est pas civil de faire une conversation à part. Joseph, que te disoit Jean ?

Jean ! a répété dédaigneusement la bonne femme.

Pardon, madame Smith. Mais vous voyez la force de l'exemple. Si vous aviez marqué plus de considération pour lui, ne doutez pas que je ne vous eusse imitée. Recevez de moi cet avis ; une femme qui

manque de respect pour son mari, apprend aux étrangers à le traiter avec mépris : par exemple, monsieur Jean, pourquoi n'as-tu pas encore ôté ton chapeau devant moi ? Oh ! tu l'aurois fait, j'en suis sûr. Mais tu ne l'as pas sur ta tête, & je suis persuadé que jamais tu ne le portes devant ta femme. Dis, n'est-il pas vrai ?

Treuve de railleries, monsieur, m'a répondu Jean. On s'en passeroit fort bien. Je souhaiterois que tous les ménages de Londres fussent aussi heureux que le nôtre.

Je le souhaiterois comme toi : mais je veux être damné, si tu as des enfans.

Pourquoi non, monsieur ?

En as-tu ? Réponds-moi. En as-tu, ou n'en as-tu pas ?

Peut-être, monsieur. Mais à quoi revient cette question ?

A quoi elle revient ? Je vais te l'apprendre. L'homme qui n'a point d'enfans de sa femme doit s'attendre, dans ton état, à se voir traiter de Jean. Si tu avois un ou deux enfans, on t'appelleroit M. Smith, avec une révérence, ou du moins avec un sourire à chaque mot.

Il me semble, monsieur, a répliqué la dame, que vous avez l'humeur tout-à-fait plaisante. Je m'imagine que mon mari & moi, si nous avions autant de reproches

à nous faire qu'une personne que je n'ose pas nommer, nous serions bien éloignés d'être si gais.

Tant pis, madame Smith, pour ceux qui seroient obligés de vivre avec vous. Mais je suis moins gai que vous ne pensez. J'ai le cœur accablé de tristesse. Hélas ! où trouverai-je ma chère miss Harlove ? Ma chère, mon adorable miss (en criant au bas des degrés du troisième étage), si vous êtes là-haut, répondez, au nom de Dieu ! Je vole pour vous y joindre.

Monsieur, m'a dit le bon Smith, vous ferez beaucoup mieux de descendre. Vous ne trouveriez plus haut que nos ateliers et nos magasins.

Monterai-je, madame Smith ? Continuerai-je de chercher miss Harlove ?

Vous en êtes le maître, monsieur.

Je ne monterai donc pas ; car si miss Harlove y étoit, vous seriez moins obligée. Au reste ; je suis confus de vous avoir causé tant de peine. Vous êtes les gens les plus polis du monde. Joseph ! (en lui donnant brusquement sur l'épaule un grand coup, qui lui a fait faire un saut d'étonnement) n'as-tu jamais parié, mon ami, à qui feroit la plus vilaine grimace ? Je serai de moitié avec toi quand tu voudras. Le coquin ne paroît-

soit pas mécontent de moi; & , me regardant avec de grands yeux , sa bouche , qui s'étendoit d'une oreille à l'autre , au milieu d'une face fort large , laissoit voir de grandes & vilaines dents. Je ne veux pas nuire à ton travail. Que gagnes-tu par jour.

Je gagne un demi-écu (avec un air de pétulance , & comme fâché d'avoir marqué de l'effroi).

Eh bien ! voilà une journée de tes gages , & tu n'as pas besoin de me suivre plus long-tems. Allons, Jean, ou M. Smith; descendons ensemble, & vous ne ferez plus difficulté de m'apprendre où miss Harlove est allée, & quand vous attendez son retour.

Je suis descendu à leur tête , suivi de Jean , & de Joseph , quoique j'eusse congédié celui-ci. La dame ne m'a pas quitté non plus; par politesse , apparemment , pour un étranger. En repassant au premier , je suis entré dans une des chambres que j'avois déjà vues. Je pense , leur ai-je dit , à me loger dans cette maison , car je n'ai rencontré de ma vie des personnes plus obligeantes. Qu'avez-vous à louer ici ?

Rien , monsieur.

J'en serois fort affligée. Qui occupe donc cette chambre ?

Moi , monfieur , a répondu le mari d'un ton affez rufte.

Toi-même , ami Jean ? Hé bien ! je fuis réfolu de te l'ôter. Cette piece avec une autre , & le moindre grenier pour mon laquais , c'eft tout ce que je defire. Je t'en donnerai le prix ordinaire , & j'y joindrai une demi-guinée par jour.

Pour dix guinées par jour , je ne voudrois pas , monfieur.

Arrête , Jean , ou M. Smith. Penfe deux fois avant que de parler. Je t'apprends qu'un refus eft un affront pour moi.

Monfieur , vous plaît-il de defcendre ? a repris la dame , en nous interrompant. Réclement , monfieur , vous prenez...

De grandes libertés , m'allez-vous dire , madame Smith.

Mais , monfieur , j'aurois dit quelque chofe d'approchant.

Je fuis donc fort aife de vous avoir prévenue ; car ces termes conviendroient moins dans votre bouche que dans la mienne. Au fond , je crois devoit prendre un logement ici , jufqu'au retour de mifs Harlove. Cependant , comme on peut avoir befoin de vous dans votre boutique , defcendons , & nous y traiterons cette affaire à notre aife.

J'ai repris un chemin qui m'étoit déjà familier. Lorsque je suis arrivé dans la boutique, n'apercevant ni banc ni chaise, je me suis fait de la place du comptoir, & j'ai pris séance sur une sorte de camp, entre deux ais chargés de sculpture, qui se terminent en arc. C'est une espèce de trône, que ces fiers marchands se donnent, à l'imitation des monarques; tandis qu'un simple tabouret de bois, placé vis-à-vis d'eux, sert de siège à ceux par lesquels ils gagnent leur pain. Telle est la dignité du commerce, dans une nation qui en est idolâtre.

(*Moitié bonne, moitié mauvaise plaisanterie, M. Lovelace continue de raconter ses extravagances dans la boutique, & donne cette folle conduite pour un effet de sa joie, si proche du son qui étoit habité par miss Harlowe, & si rempli de l'espérance de la revoir. Il commence par acheter une paire des gants & des juponnettes de Syria, ce qui l'établit dans les bonnes grâces du mari & de la femme. Ensuite il s'avise de faire le marchand de son tour, & de vendre, à ceux qui se présentent, tout ce qu'ils viennent lui demander. Cette fantaisie donne lieu à divers incidents, dont il fait une peinture forte*

bizarre. Il est forcé, à la fin, d'abandonner la boutique, par la foule du peuple, que cette nouveauté attire autour de lui. Mais il prend un ton plus sérieux, en quittant madame Smith. Après lui avoir dit qu'il la croit informée de son histoire, & s'être plaint fort amèrement de ce qu'il nomme la cruauté de miss Harlove, il la prie de l'assurer qu'il est résolu de partir dès le lendemain; qu'il enverra un de ses gens, pour savoir de sa bouche, s'il peut obtenir une demi-heure d'entretien avec elle; & qu'en sortant de sa chambre, il prendra le chemin de Douvres, pour passer en France, s'il n'est point arrêté par des ordres dont il fait dépendre uniquement son sort. }

Je fais que tu trouveras de l'impudence dans ce récit; mais je te l'ai fait exprès, pour te donner occasion de t'emporter contre moi, & de m'appeler endurci, ou de tout autre nom que tu voudras.

éviter d'être de fort mauvaise humeur contre tout ce qui s'offroit à moi. Mais songe, sur-tout, que j'étois à la porte du temple, c'est-à-dire, dans un lieu tout rempli des influences de ma divinité: & puis, quelle joie d'être convaincu, par son absence, qu'il étoit impossible qu'elle fût aussi mal que tu me l'avoisre présentée? Ajoute encore que je connois, au beau sexe, du goût pour la gaieté & la plaisanterie. La chère personne a toujours pris plaisir elle-même à mon enjouement naturel, & se faisoit un amusement de mes folles imaginations. Si Jean & la femme lui avoient appris, à son retour, que j'eusse fait le rôle d'un sot dans leur boutique, son mépris pour moi n'auroit fait qu'augmenter.

Enfin, j'étois persuadé que les gens de cette maison avoient une terrible idée de moi; qu'ils me regardoient, sans doute, comme un sauvage, comme un furieux qui ne respiroit que le sang, & qui ne connoissoit pas la pitié: comme un *mangeur de femmes*, auquel il s'attendoient peut-être à voir les griffes d'un lion, & les moustaches d'un tigre. En bonne politique, je devois leur faire connoître la douceur & l'innocente gaieté de mon caractère, pour me faire deux amis de

Jean & de Joseph, en les familiarisant tout d'un coup avec moi. A présent qu'ils sont faits à mon humeur, & que madame Smith a vu de ses propres yeux, que j'ai le visage, les mains, & le regard d'un homme, que je marche droit, que je parle, que je ris, que je badine comme un autre, je suis sûr qu'à ma première visite, je leur trouverai de l'ouverture & de la complaisance, & qu'ils me verront avec aussi peu d'embarras que si nous nous connoissions depuis long-tems.

Lorsque je suis retourné chez la Sinelair, j'ai recommencé à la maudire, elle & toutes ses nymphes. Je me suis furieusement emporté, au souvenir de l'horrible arrêt. J'ai reproché au vieux serpent de m'avoir perdu de réputation, & d'être cause que je ne suis point marié, c'est-à-dire heureux, par l'amour de la plus excellente personne de son sexe. Elle s'est efforcée de m'appaiser; & dans cette vue, l'infame n'a pas eu honte de me proposer ce qu'elle appelle un nouveau visage. Laisse-moi, laisse-moi, me suis-je écrié; jamais je ne verrai avec plaisir d'autre visage que celui de miss Harlove.

Toutes les nymphes n'ont pas laissé de me tourmenter beaucoup par leurs questions. Elles m'ont dit que tu les avais

très-rarement; que, si tu as paru chez elles, c'étoit pour y prendre un air insupportable de gravité: qu'à peine y es-tu demeuré quatre minutes; que tu ne fais plus louer que miss Harlove, & déplorer sa situation: en un mot, que tu les méprises: qu'ils ne sort de ta bouche que des sentences; & qu'elles ne doutent point, que tu ne sois bientôt un homme perdu, c'est-à-dire, marié. Une jolie peinture, comme tu vois.

Je ne t'ai pas dit qu'en sortant de chez Smith, j'ai donné ordre à Will d'aller changer d'habit, & de revenir bien déguisé aux environs de la boutique, pour observer le retour & tous les mouvemens de ma charmante. Les miens seront réglés par ses informations; car je veux voir & je verrai absolument cette chère personne. Cependant, j'ai promis à milord d'être chez lui dans trois jours au plus tard. Sa tendresse est fort augmentée pour moi, depuis ma maladie. Je compte que l'espérance de mon départ, telle que je l'ai laissée à Smith, ramènera bientôt cette belle à Londres, s'il est vrai qu'elle en soit sortie; & comme ton laquais ne fait qu'aller & venir, peut-être recevras-tu demain une autre de mes lettres, avec les circonstances de l'entrevue qui fait l'objet de tous les transports de mon ame.



LETTRE CCCXXVII.

M. LOVEBLACE , à M. BELFORD.

Mardi , 22 d'Août , à sept heures du matin.

IL faut que je t'écrive à mon réveil. J'ai passé une très-fâcheuse nuit , & je ne connois plus le repos. Après un sommeil mille fois interrompu , je viens de me réveiller , dans l'effroi d'un maudit songe. Comment les songes laissent-ils de si fortes impressions ?

Il m'a semblé que je jouissois d'une entrevue avec l'idole de mon cœur. Je n'ai trouvé dans elle que bonté , condescendance , & disposition à pardonner. Elle s'est laissée vaincre en ma faveur par les intercessions réunies de milord M. . . , de miladi Lawrance , de miladi Sadleir , & de mes deux cousines Montaignu , que je voyois près d'elle en longs habits de deuil. Milord avoit lui même un grand manteau noir ; qui traînoit fort loin derrière lui. Ils m'ont dit qu'ils avoient pris cet habillement , pour exprimer le chagrin qu'ils avoient de mes

DE CLARISSE. 111
excès, & pour toucher ma Clarisse par
ce témoignage de tristesse.

J'étois à genoux, mon épée à la main;
offrant de la remettre dans son fourreau,
ou de l'enfoncer dans mon cœur, suivant
l'ordre que j'attendois de sa bouche.

Au même moment, j'ai cru voir son
cousin Morden, qui s'élançoit dans la
chambre par la fenêtre, l'épée nue, en
criant; meurs, Lovelace, meurs à l'in-
stant, & va subir un châtiment éternel,
si tu balances à réparer par le mariage,
les torts que tu as faits à miss Harlove.

Je me levois, pour répondre à cette
insulte, lorsque milord s'est jeté entre
Morden & moi, avec son grand manteau
noir, dont il m'a couvert entièrement.
Aussitôt miss Harlove m'a pris dans ses
bras, enveloppé comme j'étois du man-
teau; & de cette voix mélodieuse qui a
fait tant de fois le charme de mes oreil-
les, elle s'est écriée: Ah! grâce, grâce,
pour un homme si cher! Et vous, Love-
lace, grace aussi pour un si cher cousin!
Verrai-je augmenter mes malheurs, par
le meurtre de l'un ou de l'autre?

Dans le ravissement d'une si douce mé-
ditation, je me suis cru prêt à serrer ma
charmante de mes deux bras; lorsque tout
d'un coup le plat-fond de la chambre s'est

ouverte & m'a fait voir la figure la plus angélique dont on ait jamais eu l'idée, qui me sembloit descendre d'une voûte d'or & d'azur, au milieu d'un cercle d'autres anges, tout brillans de leur parure & de leur propre éclat. J'ai entendu, distinctement entendu plusieurs voix, qui répétoient d'un ton joyeux & triomphant, venez à nous ; venez, venez à nous : & ce chœur d'esprits célestes ayant entouré ma charmante, je l'ai vu monter avec eux vers la région qu'ils habitent. Le plat-fond, qui s'est fermé aussitôt, m'a dérobé la suite du spectacle. Je me suis trouvé, entre les mains, une robe de femme, d'un fond bleu, toute parsemée d'étoiles d'or, que j'ai reconnue pour celle de miss Harlove, & par laquelle je m'étois efforcée de la retenir : mais c'est tout ce qui m'est resté de cette adorable fille. Ensuite, ce que je ne me rappelle pas sans horreur, le plancher fondant sous moi, comme le plat-fond s'étoit ouvert pour elle, je suis tombé dans un trou plus effroyable que je ne puis le représenter ; & je me suis senti si rapidement porté par mon poids, sans appercevoir aucun fond, que je me suis réveillé dans les agitations de ma crainte. J'étois inondé d'une sueur froide ; & pendant plus d'un quart-d'heure, toutes

ces images ne m'ont pas été moins présentes que des réalités.

Me pardonneras-tu, de t'entretenir d'une misérable vision ? Tu en concluras du moins, que, la nuit comme le jour, ma Clarisse m'est toujours présente.

Mais j'entends Will, qui m'apporte quelque nouvelle.

Il m'apprend que miss Harlove revient chez elle, hier au soir, entre onze heures & minuit ; & qu'ayant continué de faire la garde jusqu'à ce moment, il est sûr qu'elle y est encore.... Je m'habille, je pars sur le champ. Hélas ! Will a su qu'elle est arrivée dans un triste état. Mais, pour ne pas augmenter son indisposition, j'aurai toute la douceur, toute la tendresse d'une colombe. « Si je l'aime ! ah ! vous » en êtes témoins, vous habitans du ciel ! » Vous savez si elle m'est chère ! ah ! plus » chère que n'est la clarté du jour, à celui » qui est menacé de perdre la vue ; plus » chère que n'est la vie, à celui qui redoute la mort (1).

(1) Quatre vers d'un poëte Anglois.





L E T T R E C C C X X V I I I .

*Monfieur LOVELACE , au même.**Mardi , avant midi.*

MAUDITE étoile ! J'ai perdu encore une fois mes peines. Il étoit environ huit heures , lorsque je fuis arrivé chez Smith. La femme étoit déjà dans son comptoir. Bon jour , vieille connoissance , lui ai-je dit en l'abordant. Je fais que mon Amour est dans fa chambre. Qu'on l'avertisse que je fuis ici , que j'attends la permission de monter , & que je ne me payerai pas d'un refus. Dites-lui que je n'approcherai d'elle qu'avec le plus profond respect , & devant les témoins qu'il lui plaira de choisir ; en un mot , que je ne me conduirai que par les loix.

En vérité , monfieur , vous vous abusez. Madame n'est point au logis , ni proche même du logis.

C'est ce qu'il faut voir , ai-je répliqué. Will (en lui parlant à l'oreille) tache de savoir si elle n'est pas dans le voisinage , mais sans perdre de vue cette mai-

son, de peur qu'elle ne sorte pendant mes recherches. Will a suivi mes ordres. Je suis monté sans autre compliment, en homme connu, & suivi seulement de la femme. J'ai visité chaque chambre, à l'exception de celle qui étoit bier fermée, & que j'ai retrouvée dans le même état. J'ai appelé miss Harlove, du ton le plus tendre : mais un profond silence m'a convaincu qu'elle n'étoit pas chez elle. Cependant le fond que je faisois sur mes intelligences ne me permettoit pas de douter qu'elle ne fût dans la maison.

Je suis monté au second étage. J'ai fait le tour de la première chambre. Point de miss Harlove.

Et qui loge ici ? ai-je demandé, en m'arrêtant à la porte voisine.

C'est madame Lovick, monsieur ; une dame veuve.

Quoi ? La chère madame Lovick ! me suis-je écrié. Je connois son excellent caractère, par le témoignage de mon cher ami M. Belford. Il faut absolument que je la voie. Ah ! madame Lovick, faites-moi la grace d'ouvrir

Sa porte s'est ouverte. Votre serviteur, madame. Ayez la bonté d'excuser. Vous savez mon histoire. Vous n'avez pu re-

fufer votre admiration au modele de toutes les femmes. Chere madame Lovick , ne m'apprendrez-vous pas ce qu'elle est devenue ?

Hélas ! monfieur , elle partit hier , dans la feule vue de vous éviter.

Comment a-t-elle pu favoir que je devois être à Londres ?

Elle a craint votre arrivée , lorsqu'elle a fu que vous commenciez à vous porter mieux. Ah ! monfieur, quelle pitié, qu'un homme, tel que vous paroiffiez, foit capable d'en user fi mal , avec l'innocence & la bonté même ?

Vous êtes une excellente femme , madame Lovick. Mon ami M. Belford ne m'a pas trompé : & mifs Harlove est un ange.

Oui , monfieur ; mifs Harlove a toutes les perfections des anges ; & vraisemblablement, elle fera bientôt du nombre.

La plaifanterie , Belford , n'auroit point été de faifon , avec une femme de ce caractère. Je l'ai fuppliée de me dire où je pouvois efpérer de voir cette chere perfonne. J'ai pris le ciel à témoin que je ne voulois ni l'offenfer , ni lui causer le moindre effroi ; que je ne lui demandois qu'un demi-quart-d'heure d'entretien ; & qu'après l'avoir obtenu, je

ne la troublerois de ma vie, si sa volonté m'en faisoit une loi.

Monsieur, m'a dit la veuve, votre visite lui causeroit la mort. Je ne vous déguiserai point la vérité : elle revint hier au soir ; quoique dans un état qui ne lui auroit pas dû permettre de quitter son lit. Elle revint, pour mourir ici, nous dit-elle ; & persuadée que, s'il lui étoit impossible d'éviter votre vue, elle mourroit en votre présence.

Cependant, être sortie si matin ! Quelle apparence, ma chere veuve ?

Je puis vous assurer, monsieur, que dans la crainte de votre retour, elle n'a pas pris deux heures de repos. Ses alarmes lui ont donné de la force ; elle en souffrira, lorsqu'elles seront passées. Mais, ne se trouvant point capable de recevoir votre visite, elle a pris des porteurs, ce matin, & nous ignorons où elle s'est retirée. Je crois que son dessein étoit de se faire conduire au bord de la rivière, pour y prendre un bateau ; car elle ne peut soutenir le mouvement du carrosse : elle s'en trouva hier fort mal.

Avant que d'aller plus loin, ai-je repris, s'il est vrai qu'elle soit sortie si matin, vous ne sauriez trouver mauvais que je visite tous les appartemens de cette

maison, parce qu'on m'a garanti qu'elle y est actuellement.

Soyez sûr, monsieur, qu'elle n'y est pas. Vous êtes libre de vous satisfaire : mais nous l'avons conduite à sa chaise, madame Smith & moi. Sa foiblesse nous obligeoit de la soutenir. Elle nous a dit : Où puis-je aller, madame Lovick ? Où dois-je me réfugier, madame Smith ? Cruel, cruel persécuteur ! Dites-lui, s'il revient, que je lui ai donné ce nom. Que le ciel lui accorde la paix qu'il me refuse !

Cher amour ! me suis-je écrié. J'ai baissé les yeux, & j'ai tiré mon mouchoir.

La veuve a pleuré. Je ferois, a-t-elle dit en soupirant, de ne l'avoir jamais connue. Je l'aime comme ma propre fille.

Madame Smith a pleuré.

J'ai perdu alors toute espérance de la voir aujourd'hui. J'étois également chagrin d'avoir manqué l'occasion, & d'apprendre qu'elle se portât si mal. Plût au ciel, ai-je dit, qu'elle me donnât le pouvoir de réparer mes injustices ! Je ne suis qu'un malheureux ingrat. Vous savez, madame Lovick, combien je l'ai outragée, & tout ce qu'elle souffre de ses

cruels parens. C'est le second de ces deux maux, qui la pénètre jusqu'au fond du cœur. Sa famille est la plus implacable qu'il y ait au monde : & cette chere personne, en refusant de me voir & de se réconcilier avec moi, fait un peu trop connoître qu'elle est du même sang.

O Monsieur ! a répondu la veuve, rien ne convient moins que ce reproche à l'infortunée miss Harlove. Jamais je n'ai vu tant de douceur dans une femme, une piété si édifiante, un naturel si disposé à l'oubli des offenses. Elle s'accuse sans cesse. Elle excuse ses parens. Pour vous, monsieur, elle vous pardonne ; elle vous souhaite toutes sortes de biens, & plus de bonheur qu'elle n'en espere. Pourquoi, monsieur, ne voulez-vous pas la laisser mourir en paix ? C'est tout ce qu'elle desire. Vous ne paroissez pas un homme insensible. Comment pouvez-vous persécuter une jeune personne, sur laquelle vous n'avez pas d'autres droits que ceux de la violence, & qui est sans protection pour s'en défendre ?

Madame Lovick s'est remise à pleurer. Madame Smith a pleuré aussi. Ma chaise m'est devenue incommode, & j'ai changé de place plusieurs fois. Cependant j'ai pris occasion d'un autre incident, pour

secouer un peu cette pesanteur. Voici, m'a dit la veuve, quelques passages que mis Harlove a transcrits, cette nuit, de son livre de prières, pour s'en faire un sujet de méditation. Elle m'a permis d'en tirer une copie; & je prendrois la liberté de vous les lire, si j'en pouvois espérer quelque effet.

Ah! lisez, madame Lovick.

Le titre, premièrement, sentoît l'esprit des Harloves. *Sur les persécutions de l'ennemi de mon ame.* C'étoient différens versets des pscaumes, où le roi David demande au ciel de le délivrer du méchant homme, de l'homme violent, qui ne médite que du mal dans son cœur, qui tend des pièges à l'innocence; & d'autres, où il se plaint d'être seul, comme le pélican du désert, comme un pauvre passereau sur le toit de la maison; de manger des cendres au lieu de pain; de mêler ses larmes dans ce qu'il boit, &c. En vérité, madame Lovick, ai-je repris après cette lecture, il me semble que je suis traité avec un peu de rigueur, si c'est à moi que mis Harlove en veut dans tous ces passages. Comment peut-elle me nommer l'ennemi de son ame, lorsque j'adore également son ame & son corps? Elle me traite d'homme violent,

lent, de méchant homme : j'avoue que j'ai mérité ces deux noms ; mais j'apporte à ses pieds mon repentir, & je ne lui demande que le pouvoir de réparer mes offenses.

Par les pieges, elle entend sans doute le mariage. Mais est-ce donc un crime de vouloir l'épouser ? Quelle autre femme en auroit cette idée, & se plairoit plus à vivre dans un désert, comme le pélican, ou sur un toit, comme le passereau, qu'à se voir accompagnée de quelque oiseau vif & gai, dont le ramage se feroit entendre jour & nuit autour d'elle ?

Elle dit qu'elle a mangé des cendres au lieu de pain ; fâcheuse méprise, assurément : & qu'elle a mêlé ses larmes avec ce qu'elle a bu. C'est avoir le vin fort tendre ; dirois-je de toute autre que miss Harlove, qui feroit le même aveu.

Mais ici, madame Lovick, comme ce passereau sur le toit de la maison n'est pas observé sans quelque vue, permettez que je vous demande si la chère personne ne seroit pas actuellement cachée dans quelque lucarne du grenier de madame Smith ? Dites-le-moi naturellement. Qu'en est-il, madame Lovick ? Qu'en est-il, madame Smith ?

Elles ont recommencé toutes deux à m'assurer qu'elle étoit sortie, & qu'elles ignoroient où elle étoit allée.

Tu vois, cher ami, que je me suis efforcé de résister au chagrin que je ressentois, des propos de ces deux femmes, & de cette collection de passages qu'on avoit rangés en bataille contre moi. J'ai ajouté dans la même vue, quantité d'autres réflexions bizarres, & c'est le seul fruit que j'en ai tiré. Mais la veuve n'a pas lâché prise. Elle m'a donné, je t'assure de l'embarras de reste, par le ton sérieux & touchant de ses reproches. Madame Smith l'a secondée par quelques mots; & les deux plats visages, Jean & Joseph, n'étant pas là pour m'offrir un sujet de diversion, il ne m'a pas été possible de faire tourner cette conversation en badinages. A la fin, elles ont réuni toutes deux leurs efforts, pour me faire renoncer au dessein de voir miss Harlowe. Mais je n'ai pas été traitable sur ce point. Au contraire, j'ai pressé madame Smith de me louer une de ses chambres, jusqu'à ce que cette satisfaction me fût accordée; &, ne fût-ce que pour trois jours, pour deux, pour un seul, j'ai offert de payer l'année de loyer, & de rendre l'appartement après l'entrevue. Mais elle

s'en est excusée ; & toutes deux m'ont assuré que jusqu'à mon départ , miss Harlowe ne rentreroit point dans le sien, dût-elle s'absenter l'espace d'un mois.

Ce langage m'a plu , parce qu'il m'a fait juger qu'elle n'étoit pas si mal qu'on avoit voulu me le persuader ; mais je me suis bien gardé de leur communiquer une réflexion qui les auroit armées contre mes nouvelles entreprises. En un mot, je leur ai déclaré que je voulois la voir ; que je la verrois , mais avec tout le respect , avec toute la vénération dont un cœur étoit capable ; que, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil , je ferois la visite de toutes les églises de Londres & de Westminster ; & que , jusqu'à l'heureux moment pour lequel je soupirois , elles me verroient autour de leur maison , comme un *revenant* , qui ne leur laisseroit pas de repos.

C'est avec cet adieu que je les ai quittées. Je suis rentré dans ma chaise , & je me suis fait porter à Lincoln's-Inn , où j'ai attendu long-tems que la chapelle fût ouverte. J'y suis entré. J'ai assisté à toutes les prières, dans l'espérance de voir entrer ma chère Clarisse ; mais, espérance inutile. Avec quelle ardeur ai-je prié mon bon ange, ou le sien , de me l'amener

ner ! Réellement ; je brûle plus que jamais de la revoir ; & si je l'avois apperçue dans l'église , je ne doute pas qu'au milieu de l'office , à la vue d'un milier de spectateurs, je ne me fusse jeté aux pieds de cette admirable fille , en poussant des cris pour implorer sa bonté ; acte de christianisme ; Belford , & digne par conséquent du lieu.

Après l'office , je suis retourné chez Smith , dans l'espoir de la surprendre.

Mais il n'y a plus de bonheur pour ton ami. J'ai passé dans l'arrière-boutique , deux heures entières à ma montre , & j'ai soutenu de nouvelles prédications des deux femmes. Jean m'a paru plus civil , & sensible apparemment au ton sérieux dont j'ai déclaré mes honorables vœux. Mais on n'a pas cessé de me représenter qu'elle ne reviendrait pas de sa maladie. C'est toi , je m'imagine , qui leur inspire toutes ces idées.

Pendant que j'étois dans cette maison , un exprès a remis une lettre avec beaucoup de recommandation. Les femmes ont apporté tous leurs soins à me la cacher ; d'où j'ai conclu qu'elle étoit pour miss Harlove. Cependant j'ai demandé la permission de jeter les yeux sur le cachet & sur l'adresse, en promettant de la rendre

sans l'ouvrir. J'ai reconnu la main & les armes. Elle étoit de sa sœur ; & j'espérois, ai-je dit aux deux femmes , qu'elle contiendrait d'heureuses nouvelles.

Je les ai quittées : mais je les reverrai bientôt ; car je me flatte que mes civilités, & le témoignage qu'elles m'auront rendu, me feront obtenir la grace que j'ambitionne uniquement.

J'allois laisser ma lettre ouverte , pour t'informer du succès de ma première visite , mais ton laquais , qui vient m'offrir ses services , me détermine à la faire partir. Je t'en promets incessamment une autre ; à condition, néanmoins, que tu me donneras des nouvelles du pauvre Belton, pour lequel je fais tous les vœux de l'amitié.



LETTRE CCCXXIX.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

Mardi, 22 d'Août.

J'ai été, depuis trois jours, dans une agitation si continuelle, à la vue d'un homme mourant & des scènes choquantes de l'agonie, que, ne me trouvant pas capable d'écrire régulièrement, je me suis réduit à jeter, sans ordres, les événements sur le papier, dans la vue de les rassembler avec plus de méthode lorsque je serois mieux disposé à me servir de ma plume.

Cette disposition me revient. L'indignation la rallume, à la lecture de tes dernières lettres. Tu n'as fait que de te faire un sujet de ta violence. Tu as violé ta promesse de cette infidélité si préhensible, il est certain que tu es d'autres explications avec toi.

Si tu veux qu'on te croie sincère dans le desir de toucher miss Harlove en ta faveur, ta ridicule conduite chez ses

hôtes, est un admirable moyen de la ramener à toi, lorsqu'elle lui sera représentée! Qu'en pense-tu toi-même? Elle la confirmera sans doute, dans l'opinion que le tombeau est préférable, pour elle, à un mari qui n'est pas plus capable de réflexions que de remords; sur-tout après une maladie aussi sérieuse que la tienne.

Mon inquiétude est extrême pour sa situation. Elle étoit, samedi dernier, dans un abattement si excessif, que je ne pus prendre ses ordres avant mon départ. Être chassée de son logement, lorsqu'elle est à peine en état de quitter son lit, c'est un traitement si cruel, qu'il ne peut venir que du même cœur qui s'est rendu coupable de tant d'autres barbaries. Ne conviendras-tu pas, avec un peu de réflexion, qu'il y a plus que de la cruauté à t'être fait un amusement, sans aucune vue, qui puisse répondre à tes propres espérances, de chasser de place en place une malheureuse fille, qui, portant déjà, comme une biche innocente, la fleche mortelle dans son sein, ne cherche qu'un asile contre toi dans les ombres de la mort?

Mais je t'abandonne à ta conscience, & je veux te faire la peinture d'une scène

qui aura peut-être plus de force pour te rappeler à toi-même , parce que tu dois en être un jour le principal acteur , & que c'est aujourd'hui le tour d'un de tes meilleurs amis , que j'ai vu pendant quatre jours dans un état dont l'horreur m'est toujours présente; sans compter que , sortant du même danger, il est impossible qu'il n'ait pas excité quelques momens ton attention : car , au fond , malgré les emportemens de ta folle gaieté, malgré toutes tes extravagances , il faut , Lovelace , que cette infailible vérité demeure gravée dans ta mémoire; que la vie , à laquelle nous sommes si fortement attachés, mérite à peine le nom de vie ; que c'est une simple course , où la respiration manque bientôt ; & qu'à la fin de la plus longue , & , si tu veux , de la plus heureuse , ton sort sera de mourir comme Belton.

Tu as su , par Tourville , l'arrangement que nous avons mis dans les affaires temporelles du pauvre malheureux. Nous étions fort éloignés de croire sa fin si proche. Cependant lorsque j'arrivai à sa maison , samedi au soir , je le trouvai excessivement mal. Il venoit de quitter son lit , pour se mettre dans un fauteuil ; soutenu d'un côté par la garde ,

& de l'autre par Mowbray, le plus dur & le moins compatissant personnage qui soit jamais entré dans la chambre d'un malade; tandis que les domestiques s'efforçoient de rendre ses matelas plus commodes. La mauvaise humeur se joignoit à la maladie, sans autre cause que son lit de plume, qu'il trouvoit trop dur.

Il avoit désiré de me voir, avec tant d'impatience, que tout le monde se réjouissant de mon arrivée, j'entendis Mowbray qui lui disoit, en m'attendant monter: Console-toi, Belton, tu verras enfin notre honnête ami Belford.

Où est-il? où est-il? s'écria le pauvre homme. Dans le transport de sa joie, il auroit voulu se lever pour me recevoir; mais, sa foiblesse le retint sur sa chaise. Après s'être un peu remis, il me nomma son meilleur ami, son ami de cœur; mais se mettant à verser un ruisseau de larmes, ô Belford! me dit-il, cher Belford! vous voyez l'état où je suis. Quel changement! réduit si bas & dans un espace si court! Me reconnoissez-vous? Reconnoissez-vous votre pauvre Belton?

Je ne vous trouve pas si changé, mon cher Belton. Mais je m'apperçois que

vous êtes foible , très-foible , & j'en suis fort affligé.

.. Foible ! hélas ! oui , mon très-cher Belford : plus foible encore , s'il est possible , d'esprit que de corps (il s'est remis à pleurer) ; sans quoi , m'attendris-je à ce point sur ma propre situation , moi qui n'ai jamais connu la foiblesse & la crainte ? J'ai honte de moi-même. Mais ne me regarde pas avec mépris , cher Belford ; je t'en supplie , ne me méprise point.

Je l'assurai que j'avois toujours fait cas d'un homme que les peines d'autrui attendrissoient jusqu'aux larmes ; & qu'avec cette disposition de cœur , je pensois aussi qu'on ne pouvoit être insensible à ses propres maux. En lui tenant ce discours , je ne pouvois m'empêcher moi-même de marquer visiblement mon émotion.

C'est à présent , Belford , interrompit le brutal Mowbray , que je te trouve tout-à-fait insupportable. Notre pauvre ami est déjà d'un point trop bas , & tu ne fais que le ravalier de plus en plus. Cette manière de flatter sa foiblesse , & de joindre tes larmes de femme aux siennes , ne convient point à l'occasion. L'orgueil te dimoie la même chose ; s'il étoit ici.

Tu es une impénétrable créature, lui répondis-je du même ton ; & très-peu propre à figurer dans une scène dont tu ne seras capable de sentir les reffeurs que lorsque tu les éprouveras pour toi-même. Alors, si tu as le tems de les sentir, j'engage ma vie contre la tienne, que tu marqueras autant de foiblesse que ceux à qui tu as la dureté d'en reprocher.

Le sauvage animal repliqua qu'il avoit autant d'amitié que moi pour Belton, & qu'il n'en croyoit pas moins que flatter la foiblesse d'un ami, c'étoit l'augmenter. J'ai vu plus d'un malfaiteur, ajouta-t-il pour soutenir sa misérable thèse, aller au gibet avec plus de fermeté que vous n'en marquez tous deux. J'aurois laissé ce grossier raisonnement sans réponse ; mais le pauvre Belton répondit, pour lui-même, que ceux dont Mowbray citoit l'exemple n'étoient pas affoiblis par d'aussi longues infirmités que les siennes. Et se tournant vers moi : Compte, cher Belford, que les marques de ta pitié sont un baume que tu verses dans mes plaies. Laissons à Mowbray l'honneur de voir d'un œil indifférent les souffrances d'un ami, & de trouver un sujet de raillerie dans la tendresse de nos sentimens.

L'endurci Mowbray prit le parti de se

retirer , de l'air d'un Lovelace , plus stupide seulement , bâillant , étendant les bras , au lieu de frédonner comme tu as fait chez Smith. J'assistai le malade à se remettre dans son lit. Il étoit réellement si foible , que n'ayant pu supporter cette fatigue , il s'évanouit entre mes bras ; & je le croyois tout-à-fait parti. Mais étant revenu à lui-même , & le médecin lui ordonnant le repos , j'allai joindre au jardin le brave Mowbray , qui prit plus de plaisir à parler des folies de Lovelace , que de la mort & du repentir de Belton.

Je revis le malade , au soir , avant que de me retirer ; ce que je fis de fort bonne heure , pour éviter la compagnie de Mowbray ; car sa froide insensibilité me le rendoit insupportable. Il est si horrible , qu'après avoir vécu avec un homme dans une étroite liaison , après avoir fait profession de l'aimer jusqu'à ne pouvoir souffrir d'autre compagnie , jusqu'à faire de longs voyages pour en jouir , & jusqu'à tirer l'épée pour soutenir sa querelle , sans en examiner la justice , on puisse le voir réduit au plus triste état d'esprit & de corps , avec moins de penchant à plaindre sa misère , qu'à la tourner en raillerie , parce qu'on le croit plus sensible à ses

peines qu'un criminel qu'on mène à l'exécution, & qui doit peut-être son insensibilité à l'ivrognerie ; cette façon de penser me paroît, dis-je, si révoltante pour la nature & la raison, que j'eus besoin de toute ma patience pour ne pas traiter Mowbray beaucoup plus mal. Je me rappelai, à cette occasion, ce que miss Harlove me disoit un jour, en parlant d'amitié, & des devoirs que la mienne m'impose pour vous : comptez M. Belford, me dit cette divine fille, que tôt ou tard vous serez convaincu que ce que vous appelez amitié n'en est qu'une vaine ombre, & que rien n'est digne de ce nom, s'il n'a la vertu pour fondement.

Dimanche matin, je fus appelé, à la prière de Belton, & je le trouvai dans une affreuse agonie. O Belford ! Belford ! me dit-il d'un air égaré, comme s'il eût cru voir un spectre, approchez de moi ; & tendant les deux bras, cher, cher Belford, approchez-donc. Ah ! sauvez-moi. Ensuite, saisissant mon bras de ses deux mains, & levant la tête vers moi, avec une étrange agitation dans les yeux, sauvez-moi, cher Belford, sauvez-moi, répéta-t-il.

Je passai mon autre bras autour de lui :

Vous sauver, mon cher Belton ? Vous sauver ? Eh de quoi ? Il n'y a rien ici qui puisse vous nuire. De quoi voulez-vous que je vous sauve ?

En revenant de la terreur, il s'est laissé retomber sur son oreiller. Oh ! sauvez-moi de moi-même, reprit-il, sauvez-moi de mes propres réflexions. Cher Belford ! Quelle affreuse nécessité que celle de mourir, sans avoir une seule pensée à se rappeler pour la consolation ! que ne donnerois-je pas pour une seule des années que j'ai perdues ? pour une seule année ! avec le même sentiment que j'ai aujourd'hui des choses du monde !

J'essayai de le consoler : mais, au lit de la mort, les liberrins sont de mauvais consolateurs les uns pour les autres. Il m'interrompit : O mon cher Belford ! me dit-il, on m'a raconté que l'excellente miss Harlowe vous avoit converti : & j'ai vu tomber sur vous quantité de railleries à cette occasion. Puisse-t-on m'avoir fait un vrai récit ! Vous êtes un homme sensé. Puisse-t-on m'avoir fait un vrai récit ! C'est aujourd'hui votre jour. Vous êtes dans la pleine force de l'esprit & du corps. Mais, hélas ! votre pauvre Belton a gardé ses vices, jusqu'à ce qu'ils l'aient abandonné : & voyez-en les misérables effets

dans la faiblesse & l'abattement de son ame. Quand Mowbray seroit présent, je reconnoïtrois que c'est la cause de mon désespoir.

J'employai tous les argumens que je pus m'imaginer pour sa consolation ; & je crus en remarquer l'effet pendant le reste du jour. L'après-midi, la situation paroissant assez tranquille, il me demanda de vos nouvelles, & quelle conduite vous teniez avec mis Harlove. Je lui appris votre maladie, & combien vous aviez paru peu touché. Mowbray parut se réjouir de votre impénétrable dureté de cœur. Lovelace, nous dit-il, est une lame de bonne trempe, & d'acier jusqu'au dos. Il te donna d'autres louanges, telles que tu peux les attendre d'un abandonné, & telles que tu desires, sans doute, de les mériter.

Mais si le ciel t'avoit fait entendre ce que le pauvre mourant, devenu sage trop tard, m'a dit ce matin à cette occasion, peut-être aurois-tu fait trêve à tes extravagances, pour une heure ou deux.

Il en auroit voulu dire davantage : mais, accablé de sa maladie & de sa douleur, il a penché la tête sur son sein, pour cacher à Mowbray, qui rentrait dans la chambre, des larmes qu'il se

pouvoit retenir. Fâcheuse, situation , par ma foi ! fâcheuse , fâcheuse situation , a dit le consolant Mowbray , du ton que tu lui connois : & s'asseyant comme moi près du lit , il est demeuré en silence , les jambes étendues , les yeux fermés , la levre d'en bas repliée sur l'autre , sans qu'on pût distinguer si c'étoit assoupissement de crapule , ou méditation. Je n'ai pas laissé de lui dire : Il me semble , Mowbray , qu'il ne manque rien à cette leçon. Nous nous verrons quelque jour dans le même cas ; & qui sait si ce tems est bien éloigné ? Il s'est mis à bâiller , en étendant les bras ; & revenant à lui , quelle heure est-il ? a-t-il demandé. Il a tiré sa montre. Il a bâillé encore une fois. Ensuite , se levant sans me répondre , il a pris à grands pas lents le chemin de la porte ; & je l'ai entendu qui disoit à quelque domestique, qu'il a rencontré sur l'escalier : Apporte-moi une rasade du meilleur vin : ton pauvre maître & ce maudit Belford causeroient des vapeurs à l'homme le plus robuste.

J'ai continué d'assister le malade pendant tout le jour , & quel spectacle ne m'ont pas donné ses agitations ? Il me conjure à chaque instant de ne le pas quitter : mais , hélas ! que puis-je faire pour

lui ? Si le glorieux exemple de miss Harlove & les terreurs de ce malheureux ami n'avoient pas la force de me toucher , je me croirois aussi abandonné que je crains que tu ne le sois , si tu ne tire aucun fruit de ces deux exemples.



Mowbray ; fatigué de ne voir que de la tristesse autour de lui , se détermine à t'aller joindre à Londres. Il a paru charmé d'apprendre que ta santé t'avoit permis de faire le voyage ; apparemment pour avoir un prétexte de nous quitter.



Il vient de prendre congé du pauvre Belton ; un congé , qui sera probablement de longue durée , car je n'en attends pas que notre ami puisse vivre jusqu'à demain au soir. Je crois que ce pauvre homme n'auroit pas été fâché de le voir partir à mon arrivée : & , dans le fond , c'est un choquant personnage , qui jouit d'une santé trop vigoureuse , pour être capable d'entrer dans les peines d'un malade. Il n'est pas aisé à l'ame , pour employer une de tes expressions , d'aiguiser.

des organes de cette force & de cette épaisseur. Sa constitution & celle de l'ami dépravé qu'il va joindre, vous promettent à tous deux une vie également longue ; du moins si l'épée ou la corde n'en abrègent pas le cours.

Je dois te répéter, Lovelace, que je ne puis être que fort alarmé pour le malheureux objet de tes cruelles persécutions, & que je ne pense point que tu aies rempli avec moi un engagement d'honneur. J'avois prévu qu'aussitôt que tu serois rétabli, tu entreprendrois de la voir. Je l'en avois avertie, sous prétexte de la préparer à cette visite ; & je n'avois rien épargné pour l'engager à te recevoir. Elle m'a répété constamment que, pour le monde entier, elle n'y consentiroit pas, ne lui demandât-on qu'un quart-d'heure. Si j'avois pu la fléchir, je suis persuadé que tu ne te serois pas défendu de la plus vive émotion, à la vue de l'aimable squette (car, avec sa figure & ses traits, elle ne cessera jamais d'être aimable) que tu as fait, en si peu de tems, du plus charmant ouvrage qui soit jamais sorti des mains de la nature ; & cela dans la pleine fleur de sa jeunesse & de sa beauté. N'attache pas, à ton songe, aussi peu de poids que tu l'affectes. Je souhaiterois qu'il te

demeurât gravé au fond du cœur : & j'y donneroïis facilement une interprétation qui te choqueroit peut-être. Demande-la moi, si tu l'oses.

Une excellente action , à laquelle je t'exhorte , ce seroit de venir voir pour la dernière fois ton ami mourant ; de venir partager mon inquiétude pour lui , & considérer , dans son exemple , quel sera tôt ou tard ton sort , le mien , celui de Mowbray , de Tourville , & de tous nos associés. Qu'est-ce que dix, quinze, vingt-cinq ou trente ans peut-être , qui nous restent à vivre , & pendant lesquels nous sommes menacés à tous momens de rentrer dans la poussière dont nous sommes sortis ?



LETTRE CCCXXX.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Mercredi, 23 d'Août.

TOUT est vivant , cher Belford ! Tout est ranimé par la joie & l'espérance. Ton ami se flatte encore d'être heureux. J'ai reçu une lettre de ma chere miss Harlove, qui est, je suppose , l'effet des avis de sa sœur, dont je te parlois dans ma dernière. Dans le transport de ma joie, je pars sur le champ pour Berckshire. Je vais la faire lire à milord , & recevoir les félicitations de toute ma famille.

Hier au soir , je me rendis chez Smith, comme je me l'étois proposé : mais la chere personne n'étoit pas revenue à dix heures. J'allai prendre Tourville , qui vint passer une partie de la nuit avec moi , & que je fis chanter , pour charmer ma migraine. Je me mis au lit à deux heures. Mes songes ont été légers , agréables , & fort différens de ceux dont je t'ai fait le recit. Ce matin à huit heures , lorsque je m'habillois , pour être prêt à l'arrivée de Will , que j'avois envoyé aux infor-

mations, un porteur de chaise m'a remis cette lettre :

A Monsieur LOVELACE.

Mardi, au soir.

MONSIEUR,

J'ai d'heureuses nouvelles à vous communiquer. Je me dispose à partir pour la maison de mon pere. On me fait espérer qu'il recevra une fille pénitente, avec toute la bonté paternelle. Imaginez-vous quelle est ma joie de pouvoir obtenir une parfaite réconciliation, par l'entremise d'un cher ami pour lequel j'ai toujours eu du respect & de la tendresse. Je suis si occupée de mes préparatifs pour un voyage si doux & si désiré, qu'ayant quelques affaires importantes à régler avant mon départ, je ne puis donner un moment à d'autres soins. Ainsi, monsieur, ne me causez pas de trouble ou d'interruption. Je vous le demande en grace. Lorsqu'il en sera tems, peut-être me verrez-vous chez mon pere; ou du moins ce seroit votre faute. Je vous promets une plus longue lettre, lorsque j'y serai arrivée, & qu'on m'aura fait la grace de m'y recevoir. Je suis, jusqu'à cet heureux jour, votre très-humble, &c.

CL. HARLOWE.

Je me suis hâté de répondre à ma divine Clarisse , pour l'assurer avec la plus tendre reconnoissance , que j'allois quitter Londres , attendre le succès de l'heureuse réconciliation , & me rendre digne de mes espérances. Je lui ai protesté que toute l'étude de ma vie seroit de mériter cet excès de bonté , & que son pere , ses amis , n'exigeroient rien à quoi je ne fusse prêt de me soumettre , pour arriver à cette délicieuse fin. J'ai donné ma lettre au porteur , sans prendre le tems d'en tirer une copie ; & j'ai fait mettre aussitôt les chevaux au carrosse de milord. Apprends-moi seulement comment se porte Belton. J'attends une lettre de toi sur la route. Si le pauvre diable peut se passer de ton secours , vole à Londres , je t'en conjure , pour offrir tes services à ma divinité. Hâte toi dis-je , je te le conseille , si tu ne veux être exposé à ne la pas revoir de plusieurs mois , en qualité du moins de m. s Harlove. Ne manque pas non plus , s'il est possible de m'écrire avant son départ , pour confirmer mon bonheur & pour m'expliquer ce généreux changement. Mais qu'ai-je besoin d'explication ? Ma chere Clarisse ne peut recevoir de consolation , sans desirer que d'autres la partagent.

Quelle noblesse ! Elle n'a pas voulu me voir dans ses disgrâces ; mais le soleil de la prospérité ne commence pas plutôt à luire , qu'elle me pardonne.

Je suis à la médiation de qui je dois ce bonheur. C'est à celle du Colonel Morden. Elle m'a toujours dit qu'elle avoit pour lui du respect & de la tendresse ; & je n'ignore pas qu'il en a plus pour elle que pour tous ses parens du même nom.

Je serai convaincu à présent qu'il y a quelques réalités dans les songes. Le plafond qui s'est ouvert , c'est la réconciliation en perspective. La figure brillante qui est venu l'élever vers un autre ciel , environnée de chérubins d'or & d'azur , marque la charmante petite famille qui sera le fruit de notre heureuse union. Les invitations trois fois répétées par le chœur d'anges , sont celles de tous les Harloves , qui auront cessé d'être implacables , cependant , c'est une race avec laquelle mon ame répugne à se mêler.

Mais que signifie ma chute , au-travers du plancher , dans un horrible abîme ? Pourquoi suis-je descendu pendant qu'elle montoit ? Ho ! le voici ; c'est une allusion à mon dégoût pour le mariage , qui me paroît un gouffre , un abîme sans fond

& tout ce que tu voudras. Si je ne m'étois pas éveillé dans un ridicule mouvement de frayeur, je serois tombé, au fond du trou, dans quelque belle riviere, où je me serois lavé, purifié de toutes mes ordures passées. La même figure m'attendoit sur une rive parsemée de fleurs, d'où elle m'auroit conduit entre les bras de ma charmante; & nous nous serions élevés ensemble triomphans, faisant les chérubins, jusqu'à la fin de notre carrière.

Mais quelle explication donner à cette mante, à ces robes noires de milord, qu'il m'a jetées sur le visage? & que penser de celles des dames? Ho Belford! Je les explique aussi. Elles marquent uniquement que milord aura la bonté de se laisser mourir, & de m'abandonner tout ce qu'il possède. Ainsi, honnête milord M...., que le ciel fasse paix à vos cendres! Miladi Sadleir & miladi Lawrance ne survivront pas long-tems, & me laisseront des legs considérables.

Que ferons-nous de mis Charlotte & de sa sœur? Ho! leurs habits noirs marquent le deuil qu'elles prendront, comme il convient, pour leur oncle & pour leurs tantes. Rien de plus juste.

A l'égard de Morden, qui se précipite

recevoir ni causer toute la joie dans laquelle ils vont nager tous ensemble. Ainsi, voilà un grand bien, un bien

passa-
e l'ai-
& la
e cette
s.
ur lité
urs été
à cœur,
Éler un
on. Jè
que la
qu'elle
ne ren-
e l'ac-

Cependant il me semble qu'en me communiquant le sujet de sa joie, son style est un peu grave. Il me plaît & me chagrine à la fois. Mais, comme il est évident qu'elle m'aime encore, & qu'elle espère de me revoir bientôt chez son pere, elle n'a pu, sans quelque embarras, avouer son amour, après les petits excès auxquels je me suis emporté : & lorsqu'en finissant, *je suis*, dit-elle, *jusqu'à cet heureux jour, votre, &c. Clarisse Harlowe*; n'est-ce pas dire, ce sera votre

faute, après cela, si je ne suis pas *Clarisse Lovelace* ?

O mon cher amour ! ma généreuse, mon adorable *Clarisse* ! Que cette divine facilité à pardonner nous fait d'honneur à tous deux ! à moi, pour t'en avoir donné l'occasion ! à toi, pour la faire tourner si glorieusement à l'avantage de l'un & de l'autre.



Mowbray arrive avec tes lettres. Je quitte mon agréable sujet, pour en faire succéder un qui me plaira moins, j'en suis sûr. Le pesant Mowbray s'est engagé à me tenir compagnie dans mon voyage, & je lui promets de dissiper les vapeurs qu'il a contractées près d'un malade. Il me dit qu'après avoir respiré l'air entre les gémissemens de Belton & les sermons de Belford, il sera trois jours sans revenir à son état naturel. Il te reproche d'augmenter la foiblesse du pauvre moribond, au lieu de l'encourager à supporter sa destinée.

Je suis fâché que la fermeté lui manque au dernier acte. Mais la maladie a duré long-tems, & l'esprit s'en ressent comme le corps.

Mercredi au soir.

J'ai lu ta lamentable lettre. Pauvre Belton ! Que d'heures vives & plaisantes nous avons passées ensemble ! C'étoit un caractère libre & déterminé. Qui se seroit attendu à le voir finir par des foiblesses & des terreurs ? Mais pourquoi ne lui re-mets-tu pas l'esprit, sur la mort de quelques braves qu'il a tués ? Il s'y est toujours pris en homme d'honneur, & comme j'aurois fait dans les mêmes circonstances. Voilà ce que tu lui devrois dire, & lui représenter qu'il n'a point à répondre du malheur d'autrui.

La mort, dit un de nos poètes, *considérée simplement en elle-même, n'épouvante point la raison*. Je crois cette idée fautive ; & tes peintures forcées, tes graves réflexions sur les répugnances de la nature en sont une preuve. Pour moi, qui ne t'apprendrai rien de nouveau en t'assurant que personne ne redoute moins la mort que moi ; dans une occasion d'honneur, je ne laisse pas de t'avouer ingénument que ce bas monde me plaît si fort (quoique je n'aie pas toujours eu sujet de m'en louer, (& que je prends tant de goût aux délices de mon âge, à mes espérances

de fortune , sur-tout à celles que j'ai conçues nouvellement du côté de ma chere , de ma trois fois chere miss Harlove , que , quand je me supposerois sûr de n'être pas mal dans un autre état , je serois très-désespéré , très-effrayé , si tu veux , de perdre mon bonheur avec la vie. Mais je n'ai ni le tems ni la volonté de répondre à tes lugubres argumens. Je remets ce soin après mon mariage.

Après mon mariage ! ai-je dit. Charmante idée ! Il faut m'armer de patience , pour demeurer privé de la vue de ma déesse , jusqu'à ce qu'elle soit chez son pere. Cependant , comme tu m'assures qu'il ne lui reste que l'ombre de sa beauté , j'aurois pris un plaisir extrême à la voir à présent , & tous les jours qui me restent à compter jusqu'à notre mariage , pour avoir la satisfaction d'observer , par quels charmans degres le repos de cœur & d'esprit , & la joie de se voir réconciliée avec ses amis , vont la rétablir dans toute sa splendeur.

Au fond , je crois te devoir des remerciemens pour lui avoir fait éviter ma visite. Graces à l'amour , tout est en si bon train , que je consens même à te pardonner tes noires infidélités. Autrement , je t'au-

rois appris l'obéissance que tu dois à ton général.

Croirois-tu que cet épais Mowbray s'afflige de me voir si près de mon bonheur avec miss Harlove ? Il me tient des raisonnemens qui sont quelquefois capables de m'embarrasser ; & , par ma foi ! Belford , à présent que je touche au terme , je ne fais que répondre. Mais , à tout hasard , je m'en tiendrai à mes résolutions ; car j'ai trop éprouvé qu'il m'est impossible de vivre sans elle.

(Dans une Lettre suivante, M. Belford continue de raconter les dernières circonstances de la vie de M. Belton , & celles de sa mort. Il mêle à ce récit des peintures fort touchantes, & des réflexions très-fortes , mais qui ne seroient pas supportables dans notre langue. En finissant , il ajoute quelques lignes sur la situation de M. Lovelace.)

« Vous me pressez extrêmement de
 » vous marquer , avant votre départ
 » pour Berckshire , ce que je pense de
 » votre nouvelle situation. Le sommeil
 » qui me presse , & le triste spectacle que
 » j'ai encore devant les yeux , ne me lais-
 » sent guere le pouvoir d'y faire toutes

» les réflexions qu'elle mérite. Votre
 » joie, dites-vous, ~~me~~ jusqu'au tran-
 » port. Elle est juste, si vous ne me
 » déguisez rien, & je ne voudrois pas
 » vous la dérober : mais je ne puis vous
 » dissimuler que j'en suis surpris.

» Sûrement, Lovelace, la lettre que
 » tu me communiques ne sauroit être une
 » imposture de ta façon, pour couvrir
 » quelque nouvelle ruse, & pour me trom-
 » per. Non ; le style me fait rejeter cette
 » idée : quoique, d'un autre côté, je te
 » croie capable de tout. Je veux suspen-
 » dre mon jugement, & me contenter
 » aujourd'hui de te souhaiter toutes for-
 » tes de biens. »

*La lettre qui suit, & qu'on supprime
 aussi, est de M. Lovelace, qui fait quelques
 réflexions, partie badines & partie sérieu-
 ses, sur la mort de son ami, & qui se pro-
 met que sa douleur ne tiendra pas long-
 tems contre sa joie.*



~~CHAPITRE DE LA VIE DE M. DE LAURENCE~~

CHAPITRE DE LA VIE DE M. DE LAURENCE

LETTRE CCCXXI.

CHAPITRE DE LA VIE DE M. DE LAURENCE

M. Balford, à M. de La Roche.

CHAPITRE DE LA VIE DE M. DE LAURENCE

CHAPITRE DE LA VIE DE M. DE LAURENCE Samedi 28 d'Avril.

J'ASSISTAI jeudi à l'ouverture du testament, où je suis nommé seul exécuteur, avec un legs considérable, que mon dessein est d'abandonner à la sœur du mort, parce que je ne trouve pas qu'il l'ait assez bien traitée. Il te laisse, comme à Tourville & à Mowbray, un pré-

ville, & les fatigues que j'avois eues pendant plusieurs jours & plusieurs nuits me rendant le repos absolument nécessaire, je me contentai de faire demander des nouvelles de miss Harlove, & de la faire assurer de mon respect. M. Smith, à qui mon laquais parla, me fit dire qu'il

se réjouissoit beaucoup de mon retour , parce qu'elle étoit plus mal que jamais.

Il m'est impossible d'expliquer ce qu'elle vous écrit , ou de le concilier avec les faits que j'ai à vous communiquer.

J'étois hier chez Smith , dès sept heures du matin. Miss Harlove venoit de sortir , dans une chaise à porteurs , pour se rendre à l'église voisine. Elle étoit trop mal , pour en avoir cherché de plus éloignées ; & madame Lovik , qui l'avoit soutenue jusqu'à la chaise , étoit allée à pied devant elle , dans la crainte qu'elle n'eût besoin de secours à l'église. Madame Smith me dit qu'elle avoit été si bas , mercredi au soir , qu'elle avoit demandé les secours de la religion. Le ministre de la paroisse , qui passa une demi-heure avec elle , dit , en se retirant , aux personnes de la maison : C'est un ange que vous avez chez vous : je la verrai aussi souvent qu'elle le desirera , ou que je croirai lui faire plaisir.

Elle attribue l'augmentation de sa foiblesse aux fatigues que vous lui avez causées , & à une lettre qu'elle a reçue de sa sœur , à laquelle il paroît qu'elle a fait réponse le même jour.

Madame Smith me dit qu'il étoit venu

la veille deux personnes, l'une le matin, l'autre le soir, pour s'informer de sa santé, & qu'elles paroissent envoyées par sa famille; mais qu'elles n'avoient pas demandé à la voir, & que leur principale curiosité avoit regardé les personnes dont elle reçoit des visites, moi principalement, (quelle pouvoit être leur vue?) sa maniere de vivre, sa dépense; & que l'une des deux avoit marqué de l'empressement pour savoir comment elle y pouvoit fournir. Madame Smith répondit, suivant la vérité, qu'elle avoit été obligée de vendre quelques uns de ses habits, & qu'elle étoit à la veille d'en vendre d'autres: sur quoi l'étranger, qui étoit homme de fort bonne mine, dit à madame Smith, en levant les mains au ciel: « Grand Dieu! quelle triste nouvelle pour quelqu'un! je ferai mieux de n'en pas parler. Madame Smith le pria au contraire de ne rien dissimuler, de quelque part qu'il fût venu. Il branla la tête. « Si elle meurt, reprit-il, le monde » perdra sa fleur, & la famille d'où elle » est sortie ne sera plus qu'une famille » commune. » Cette expression me plaît assez.

Vous ne ferez pas fâché de savoir comment elle a passé le tems, pendant que

vous l'avez forcée de quitter son logement pour vous éviter. Madame Smith m'a raconté que lundi matin, lorsqu'elle sortit pour la première fois, elle étoit dans une extrême foiblesse, & qu'en descendant l'escalier pour se rendre au carrosse avec sa garde, elle pouffoit de violens soupirs. Elle donna ordre au cocher, qui étoit loué pour tout le jour, de la conduire où il souhaiteroit, pourvu qu'elle y pût respirer l'air. Il la mena vers Highgate, où elle fit un léger déjeuner. Ensuite, étant rentrée dans sa voiture, elle se promena lentement, jusqu'à midi, qu'elle s'arrêta dans une hôtellerie, pour s'y faire préparer à dîner. Elle y demanda une plume & de l'encre, & pendant deux heures elle ne cessa point d'écrire. On lui servit quelques mets, dont elle s'efforça de goûter; mais n'ayant pu rien prendre, elle reprit sa plume pendant trois heures entières, après lesquelles, se trouvant un peu pesante, elle s'assit dans un fauteuil. A son réveil, elle ordonna au cocher de la reconduire doucement à la ville, chez une amie de madame Lovick, où cette vertueuse veuve lui avoit promis de se trouver. Mais, se sentant fort mal, elle prit la résolution de retourner assez tard à son logement, quoiqu'elle eût appris

de la veuve, que vous y aviez paru, & qu'elle eût sujet d'être choquée de votre conduite. Il lui paroissoit, dit-elle, impossible de vous éviter. Elle craignoit de n'avoir plus que peu d'heures à vivre; & l'impression que votre vue feroit sur elle, étoit capable de la faire mourir à vos yeux.

Elle retourna donc chez Smith, qui lui fit lever plusieurs fois les yeux & les mains d'étonnement par le récit incroyable de vos extravagances. Ne pouvant se déterminer à souffrir la vue d'un homme si endurci, elle prit le lendemain sa chaise ordinaire, pour se faire porter au bord de la Tamise. Là, elle se mit dans un bateau avec la garde; car la fatigue du jour précédent ne lui permettoit pas de supporter le mouvement d'un carrosse. Elle se fit conduire d'un village à l'autre, s'arrêtant, dans l'occasion, tantôt pour écrire, tantôt pour se faire préparer du thé, ou d'autres rafraichissements, qu'elle ne portoit pas même à ses lèvres. Vers le soir, elle revint descendre aux degrés du temple, où ses bateliers lui firent venir des porteurs, qui la menerent comme la veille, chez l'amie de madame Lovick. Cette femme, qui l'attendoit encore, lui dit que vous étiez venu la de-

mander deux fois le même jour , & lui remit une lettre de sa sœur , dont la lecture parut la toucher beaucoup. Elle fut deux fois prête à s'évanouir. Elle pleura fort amèrement ; en laissant échapper quelques expressions plus vives qu'on n'en avoit jamais entendu de sa bouche. Elle traita ses parens de cruels ; elle se plaignit des mauvais offices qu'on ne cessoit pas de lui rendre , & des lâches rapports par lesquels on se plaisoit à la noircir.

Madame Smith survint , pour l'informer que vous étiez venu une troisième fois , que vous ne vous étiez retiré qu'à neuf heures & demie , & que vous aviez promis d'être civil & respectueux ; mais elle ajouta que vous étiez absolument déterminé à la voir. « Il étoit bien étrange , » répondit-elle , qu'on ne lui permit pas » de mourir en paix. Son sort étoit extrêmement rigoureux. Elle commençoit à craindre de manquer de patience , & de trouver sa punition plus grande que sa faute. » Mais , après s'être un peu recueillie , elle s'est consolée par la certitude d'avoir peu de tems à vivre & par l'espérance d'une meilleure vie.

Toutes les circonstances de ce récit doivent vous faire conclure , avec moi , que la lettre qu'elle reçut de madame

Lovick , & sur laquelle je me souviens que vous aviez reconnu la main de sa sœur , ne pouvoit pas être celle qui donna lieu à ce qu'elle vous écrivit le même soir , après son retour chez Smith. Cependant on ignore qu'elle en ait reçu d'autre. Mais comme on m'assure qu'elle vous écrivit réellement , je suis soulagé du soupçon que celle dont vous m'avez envoyé la copie pouvoit être quelque nouvelle ruse , dont le mystère échappoit à ma pénétration.

Mercredi matin , lorsqu'elle reçut votre réponse , on lui entendit répéter plusieurs fois que la nécessité étoit la mere de l'invention ; mais que l'infortune rendoit témoignage à l'intégrité. Je me flatte , dit-elle encoré , de n'avoir pas fait une démarche inexcusable. Ensuite , après un moment de silence , peut-être , ajouta-t-elle , me fera-t-il permis à présent de mourir en paix.

Je l'attendis jusqu'à son arrivée. Elle parut satisfaite de me voir ; mais étant très-foible , elle me dit qu'elle avoit besoin de s'asseoir un moment , avant que de monter à sa chambre. Madame Lovick la soutint jusqu'à la première chaise. Je vous vois avec plaisir , me dit-elle ; je ne fais pas difficulté de l'avouer ; quelque

interprétation que la malignité donne à mes sentimens.

Cette expression me surprit ; mais je ne voulus pas l'interrompre.

Ah ! monsieur , reprit-elle , j'ai plus souffert que vous ne pouvez vous l'imaginer. Votre ami , qui ne m'a pas voulu laisser vivre avec honneur , ne veut pas non plus que je meure en paix. Vous me voyez. Ne me trouvez-vous pas extrêmement changée depuis votre départ ? Mais je suis bien éloignée de m'en faire un sujet d'affliction. Cependant , si j'avois quelque attachement à la vie , je dois dire que votre ami , votre barbare ami , sert beaucoup à m'en l'abrégé.

Sa foiblesse étoit si visible dans le mouvement de sa respiration , & dans le son de sa voix , son action si touchante , que j'en fus pénétré jusqu'au fond du cœur. Les deux femmes & la garde tournerent la tête en pleurant. Depuis quatre jours , madame , m'efforçai-je de répondre , j'ai eu devant les yeux une scène extrêmement affligeante. Le pauvre Belton n'est plus. Il passa hier dans un autre monde , après une si terrible agonie , que l'impression qui m'en reste me trouble encore la vue & l'imagination. (Je ne voulois pas qu'elle attribuât les marques de ma

douleur à l'abattement où je la voyois ; dans la crainte d'affoiblir son courage.)

Un spectacle de cette nature, interrompit-elle, est bien plus propre à fortifier l'ame. Mais, puisque vous y avez été si sensible, je souhaiterois que vous en eussiez fait une vive peinture à votre joyeux ami. Qui fait quel effet elle auroit pu produire sur lui, de la part, & dans le cas d'un associé ? Je l'ai fait, repliquai-je : & je me figure que ce n'est pas tout-à-fait sans fruit. Sa dernière conduite dans cette maison, reprit-elle, & sa cruelle obstination à me poursuivre, donnent peu d'espérance que les objets graves & sérieux fassent jamais d'impression sur lui.

Notre entretien continua sur les derniers momens de notre ami ; & j'admirai son esprit dans le tour de ses réflexions. Pendant qu'un sujet si touchant lui faisoit oublier ses propres maux, un homme à cheval lui apporta une lettre de miss Howe. Elle se retira dans son appartement pour la lire. Le médecin, qu'on avoit fait avertir de son retour, arriva dans l'intervalle, & confirma mes craintes sur le danger de sa situation. Il avoit appris de nouveaux exemples de la rigueur de sa famille & de vos persécutions. Pour tous les trésors du monde,

me dit-il, je ne voudrois pas être son père, ni l'homme qui l'a jetée dans cet affreux état. Le poison de la douleur a pris l'ascendant. Elle en mourra. Je ne vois aucune ressource. Mais je suis effrayé pour ceux qui ont à se reprocher sa mort.

Lorsqu'elle eut appris qu'il demandoit à la voir, elle nous fit prier tous deux de monter. Elle nous reçut avec toutes les graces qu'aucun changement ne lui fera jamais perdre; & se hâtant de satisfaire à diverses questions sur l'état de sa santé, elle passa aux remerciemens les plus vifs & les plus tendres; pour des soins & des témoignages d'affection que sa fortune présente ne la mettoit point en état de reconnoître. Elle nous tint un discours si touchant, que, ne trouvant pas d'expressions pour y répondre, nous fûmes réduits, le médecin & moi, à nous regarder mutuellement, dans un transport de surprise & d'admiration. Ensuite, sans nous laisser le tems de revenir à nous-mêmes: Comme il me reste, dit-elle au médecin, quelques préparations à faire, & que je ne voudrois pas entreprendre ce que le tems ne me permettroit pas d'achever, je vous demande en grace de vous expliquer brièvement sur ma situation. Vous connoissez mon régi-

me, & vous pouvez compter que je ne ferai rien pour abrégér ma vie : dans quel tems me donnez-vous l'espérance d'être délivrée de toutes mes peines ?

Le médecin parut hésiter. Il me regardoit d'un œil incertain. Ne craignez pas de me répondre, lui dit-elle avec autant de fermeté que de douceur. Dites-moi combien vous jugez qu'il me reste de tems à vivre : & , croyez-moi, monsieur ; plus il sera court, plus votre réponse paroîtra consolante.

Etonnante question ! lui répondit-il. Quel mélange de plaisir & d'horreur faites-vous éprouver à ceux qui ont le bonheur de converser avec vous, & de voir tant de charmes dont la nature vous a partagée ! Ce que vous avez souffert depuis quelques jours, a fait un tort extrême à votre santé ; & si vous étiez exposée à de nouvelles peines de cette nature, je ne répondrois pas que vous fussiez capable de les soutenir... Il n'acheva point.

Combien de tems, monsieur, combien ? Je me crois menacée encore de quelques petits chagrins. Je l'apprehende du moins ; mais il n'y en a qu'un pour lequel je me défie de mes forces. Combien donc, monsieur ?

Il demeura sans répondre.

Quinze jours, monsieur ?

Il continua de se taire.

Dix jours ? Une semaine ? Dites, monsieur ; combien ? (avec un charmant sourire, quoique d'un air fort pressant.)

Puisqu'il faut m'expliquer, madame, si quelque heureux événement ne vous rend point la vie ; je crains.... je crains....

Vous craignez, monsieur ? ne craignez point. Combien ?

Je crains que dans quinze jours ou trois semaines le monde ne perde son plus parfait ornement.

Quinze jours ou trois semaines, monsieur ! Mais que la volonté du ciel soit remplie ! J'aurai donc plus de temps que je n'en ai besoin, pour exécuter ce que je me suis proposé ; du moins, si je conserve quelque force de corps & d'esprit.

Son cœur se satisfait encore par des effusions de reconnoissance ; après quoi, priant le médecin de lui procurer certaines gouttes, qui servoient, lui dit-elle, à ranimer ses esprits lorsqu'elle se trouvoit trop abattue, elle nous demanda la liberté de passer dans son cabinet pour écrire quelques lettres.

Le médecin se retira. Je rejoignis les

femme de la maison , & j'appris d'elles que madame Lovick devoit lui apporter aujourd'hui vingt-cinq guinées, sur quelques nouvelles pieces de sa garde-robe. Elles me dirent qu'ayant pris la liberté de lui faire un reproche de cette facilité à se défaire de ses habits , avec tant de désavantage & sans qu'elle parût pressée d'argent, elle leur avoit fait une réponse fort étrangere. Après sa mort, aucun de ses amis ne feroit usage de ses robes. Elle avoit d'ailleurs quantité de choses plus précieuses à laisser : « A l'égard du besoin » qu'elle avoit d'argent, elle vouloit bien » leur confier qu'elle étoit résolue d'acheter une maison. »

Une maison , madame ? repliqua madame Lovick. Je ne comprends pas quel est votre dessein.

« Je vais donc m'expliquer, reprit-elle. » Ce n'est point une femme, c'est un » homme que j'ai choisi pour l'exécution » de mon testament ; & croyez-vous que » je veuille lui laisser aucun soin qui » garde ma personne ? Vous me » prenez à présent. »

Madame Lovick se mit à pleurer. Des larmes ! lui dit cette admirable fille , en les essuyant de son propre mouchoir , & l'honorant d'un baiser ; pourquoi cette

obligeante foiblesse en faveur d'une étrangère, avec laquelle vous êtes liée si nouvellement ? Chère & bonne madame Lovick, ne vous alarmez point d'un objet dont je m'entretiens avec complaisance.

Ainsi, Lovelace, il est trop clair que la maison qu'elle veut acheter est son cœur-cueil. Quelle présence & quelle fermeté d'esprit, quelle tranquillité de cœur, dans les occupations les plus funestes ! Voilà ce qui mérite le nom de grandeur d'ame. Toi, moi, avec notre vaine bravoure, & ce faux courage, qui n'est réel que pour offenser, serions-nous capable d'une constance si noble ? Pauvre Belton ! quelle différence entr'elle & vous !

Madame Lovick m'a dit qu'elle lui avoit parlé d'une lettre qu'elle a reçue, pendant mon absence, du docteur Lewin, son ministre favori, & d'une réponse qu'elle s'est hâtée de lui faire. Mais elle ignore le sujet de l'une & de l'autre.

La longueur de celle-ci m'oblige de remettre à demain mon départ pour Epsom. Elle te forcera de reconnoître quelle sera bientôt la conclusion de tes outrages contre la plus divine de toutes les femmes. Mais je veux différer quelque tems à te l'envoyer, de peur que, sous pré-

texte de faire tes plaintes de l'erreur où l'on t'a jeté, tu n'en prendras occasion de renouveler tes importunes visites.

• J'aurois dû vous dire que miss Harlove a pris soin de m'expliquer quel est cet unique sujet de chagrin pour lequel elle se défie de ses forces. C'est le résultat qu'elle appréhende d'une visite que le colonel Morden est dans le dessein de vous rendre. J'ignore de qui lui vient cet avis.



LETTRE CCCXXXII.

*Miss ARABELLE HARLOVE, à miss
CLARISSE.*

Lundi, 21 d'Août.

VOS dernières lettres à mes oncles, font connoître assez clairement que nous avons tous encouru votre disgrâce, en vous écrivant à cœur ouvert (*). Nous n'y savons point de remède, ma sœur Clary. Il me semble aussi que vous regarderiez comme une bassesse indigne de

(*) Il est question de plusieurs réponses, dures & injurieuses, qu'ils ont faites aux humbles lettres de miss Clarisse.

vous ; de renouveler vos instances pour obtenir la bénédiction paternelle , qui paroïtoit d'abord si nécessaire à votre repos. Vous jugez sans doute , que vous avez rempli votre devoir en la demandant ; & je suppose que , demeurant contente de cette démarche , vous laissez à vos parens offensés le repentir de ne s'être pas acquittés du leur , en vous l'accordant au premier mot , & en prenant la peine de vous chercher , comme vous paroïtuez croire qu'ils le doivent. Bel encouragement , en effet , pour courir après une fugitive , qui a vécu avec son amant aussi long-tems qu'il a voulu vivre avec elle ! Vous regrettez même de m'avoir écrit ; c'est ce que je crois entrevoir dans quelques unes de vos modestes expressions (†). Il n'y a donc aucune apparence que vous recommenciez à nous solliciter sur le même point.

Hé bien , ma sœur Clary , puisque telle est votre disposition , permettez que ce soit moi qui m'adresse *humblément* à vous , pour vous faire deux ou trois propositions , auxquelles vous aurez la bonté de répondre.

(†) Miss Clarisse se plaignoit , dans une lettre à ses ancêtres , des étranges duretés de sa sœur , & déclaroit que , renonçant à toutes faveurs de sa famille , elle se résuïsoit à demander la bénédiction de son père.

Il nous est revenu, de divers endroits, que vous avez été traitée avec tant de bassesse, par l'infame avec qui vous avez jugé à propos de prendre la fuite; que, si son crime étoit prouvé, sa vie seroit une foible expiation. Nous avons cru pouvoir tirer la même conclusion de quelques endroits de vos lettres.

Si les beaux sentimens qu'elles contiennent ne sont pas de pures affectations, & s'il y a quelque vérité dans les réits de madame Howe & de madame Norton, il dépend encore de vous, Clary, de justifier votre caractère à nos yeux, comme à ceux du public; du moins, dans tout ce qui ne regarde pas votre scandaleuse fuite. Les loix peuvent être armées contre l'infame: & si nous le conduisions à l'échafaud, quelle glorieuse vengeance pour notre famille outragée, & pour tant de simples créatures qu'il a trompées comme vous! Quel préservatif, pour en sauver quantité d'autres de leur ruine!

Prenez donc la peine de m'apprendre si vous êtes disposée à paroître, pour vous faire cette justice à vous-même, & à nous, & au sexe entier. Si vous ne l'êtes pas, ma sœur, nous saurons ce que nous devons penser de vous; car, & vous & nous, il est impossible que nous resser-

tions

tions de plus cruels effets du scandale de votre chute. Mais si vous entrez dans le plan que je vous propose, deux célèbres conseillers, MM. Ackland & Derham, se rendront auprès de vous pour recevoir les éclaircissements nécessaires, sur lesquels on commencera de justes poursuites, dont tout le monde nous garantit le succès.

S'il faut s'en rapporter à quelques avis de madame Howe, il y a peu d'apparence que vous approuviez cette ouverture. Elle nous fait entendre qu'elle vous l'a déjà fait proposer par sa fille, mais inutilement. D'ailleurs, on doute qu'actuellement même, vous vous conduisiez avec assez de prudence sur d'autres points, pour être en droit de vous exposer au flambeau de la justice. Si ce soupçon est juste, que le ciel ait pitié de vous !

Un mot encore sur ma proposition : le docteur Levin, votre admirateur, décide nettement que vous devez poursuivre votre infame.

Mais si vous n'êtes pas de cet avis j'ai un autre parti à vous proposer, & cela au nom de toute la famille : c'est de partir pour la Pensilvanie, & d'y résider pendant quelques années, jusqu'à ce que votre aventure soit oubliée. Alors, si la justice du ciel vous épargne, & si vous

menez une vie pénitente, on pourra, du moins, lorsque vous serez à votre vingt-unième année, vous accorder la possession de votre terre, ou vous en faire toucher le revenu, à votre choix. C'est le tems que mon pere fixe, parce que tel est l'usage, & parce qu'il juge que votre grand pere l'auroit fixé de même, & parce que votre belle conduite a pleinement prouvé que, dix-huit ans n'ont pas été pour vous l'âge de discrétion. Le pauvre vieillard, qui commençoit à radoter, quoique fort bon homme, s'y est malheureusement trompé. Mais je ne veux pas être trop sévère.

Monsieur Harley, qui a sa sœur en Pensylvanie, nous promet de l'engager à vous prendre chez elle en pension. C'est une veuve sage & raisonnable, qui a l'esprit fort cultivé. Si vous aviez une fois passé la mer, vos parens seroient délivrés d'une multitude de soins & de craintes; sans parler de la honte du scandale. C'est à mon avis ce que vous devriez désirer sur toutes choses. M. Harley offre de vous procurer, dans le passage, toutes les commodités qui conviennent à votre rang & à votre fortune. Il est intéressé à quelques navires, qui doivent mettre à la voile dans un mois. Vous serez libre de pren-

dre avec vous votre fidelle Hannah , ou qui vous voudrez de vos nouvelles connoissances. On suppose que ce sera une personne de votre sexe.

Voilà ce que j'avois à vous communiquer. Si vous m'accordez une réponse, que le porteur de ma lettre ira prendre mercredi au matin , vous me ferez vraiment une grace extrême.

ARAB. HARLOVE.

(On supprime une longue lettre du docteur Lewin , qui conseille en effet à miss Clarisse de poursuivre M. Lovelace, & qui lui en apporte de fort bonnes raisons : mais paroissant informé de toutes ses disgraces, & connoissant ses principes , il la traite avec autant de respect que de tendresse & d'estime. Il déplore l'inflexibilité de ses principes, qu'il n'a pû vaincre , dit-il, & qui lui avoient même interdit toute part à leurs affaires domestiques. Mais quoique retenu dans son lit, par une maladie dangereuse, il ne peut refuser de lui écrire, à leur priere, pour confirmer leur avis, qui s'accorde avec le sien.

On ne croit pas devoir supprimer de même les réponses de miss Clarisse au docteur & à sa sœur, parce qu'elles servent à justifier sa conduite & ses sentimens).



LETTRE CCCXXXIII.

*Miss CLARISSA HARLOWE, au
Docteur LEWIS.*

MON SIEUR,

Je m'étois figuré, jusqu'au moment où j'ai reçu votre chere lettre, qu'il ne me restoit ni pere, ni oncle, ni frere, ni même un seul ami, de tant de personnes de votre sexe qui m'honoroient autrefois de leur estime. Cependant je vous connois si bien, que, n'ayant rien à me reprocher du côté de l'intention, je me trouve blâmable, dans le doute même où je pouvois être du jugement que vous portiez de moi, de n'avoir pas cherché à m'éclaircir; & si les apparences m'avoient fait tort dans votre esprit, de n'avoir pas tenté de m'y rétablir.

Mais attribuez, monsieur, cette négligence à différentes causes; entre lesquelles je dois compter la honte de comparer le rang où j'étois autrefois dans

votre estime, avec le degré que j'y dois
 occuper à présent, puisque mes plus pro-
 ches parens m'abandonnent; & ma pro-
 fonde tristesse, qui répandant la défiance
 dans un cœur humble, m'a fait craindre
 de recourir à vous, pour y retrouver en
 quelque sorte tous les chers amis que j'ai
 perdus. Ensuite n'ai-je pas dû penser
 qu'on m'accuseroit peut-être de vouloir
 former un parti contre ceux que le de-
 voir & l'inclination m'obligent égale-
 ment de respecter? si long-tems traînée,
 d'ailleurs, entre la crainte & l'espérance,
 si peu maîtresse de moi-même dans un
 tems; si remplie, dans un autre, de la
 crainte de causer quelque désastres; ne
 recevant de vous aucun encouragement
 qui put me faire espérer un peu de faveur;
 appréhendant avec raison que ma fa-
 mille ne vous eut engagé du moins au
 silence!

Toutes ces considérations.... mais que
 servent mes réflexions sur le passé? J'é-
 tois destinée à l'infortune....., pour ob-
 tenir bientôt un meilleur sort; c'est mon
 heureuse espérance. Ainsi, me renfer-
 mant dans cette idée, j'écarte toutes les
 autres, & je réponds en peu de mots à
 votre obligeante lettre.

Vos raisons me paroîtroient absolu-

ment convaincantes, dans tout autre cas que celui de la malheureuse Clarisse Harlove (*). Il est certain aussi qu'une fille, qui n'a pas le courage de se donner en spectacle au yeux du public, doit se précautionner doublement contre les fautes particulières qui peuvent la jeter dans la nécessité de s'exposer à cette confusion. Mais, par rapport à moi, quand on supposerait que l'état de ma santé ne fût pas un obstacle invincible, & quand mon inclination même me porteroit à faire éclater mes plaintes, ne seroit-il pas à craindre que mes amis ne trouvaient plus de difficultés qu'ils ne se l'imaginent à la vengeance qu'ils se proposent, lorsqu'on viendrait à savoir que j'ai consenti à donner un rendez-vous clandestin, en conséquence duquel j'ai été lâchement trompée; que, pendant plusieurs semaines, je n'ai pu me défendre d'habiter sous le même toit avec mon ravisseur; que j'ai souffert sa compagnie sans me plaindre, & sans qu'il m'ait donné lui-même aucun sujet de plainte? Il y auroit peu de faveur à se promettre dans une cour de justice,

(*) Les plus fortes sont prises de l'honneur de la famille, de celui de la vertu, & de l'importance dont l'est pour la société, que les crimes scandaleux soient punis.

pour mille accusations qui feroient peut-être de plus grand poids devant des juges particuliers ; telles , sur tout , que les infames méthodes qu'on a sans cesse employées pour ma ruine. Outre la confusion mortelle de devenir comme le jouet du public ; chaque bouche ne seroit-elle pas prête à répondre que je ne devois pas me livrer au pouvoir d'un homme si dangereux , & que je ne me plains de rien que je n'ai bien mérité ?

Mais en supposant le succès des poursuites & la sentence même de mort, peut-on s'imaginer que la famille du coupable n'eut pas assez de crédit pour le dérober au supplice , sur-tout lorsqu'il est question d'un crime qui passe pour léger aux yeux des hommes , quoique le plus grand & le moins digne de pardon contre une créature qui met son honneur au-dessus de sa vie ? Et moi , ne me couvrirois-je pas de honte , en poursuivant, avec des vœux sanguinaires, un homme qui s'est hâté de m'offrir toutes les réparations qui dépendent de lui ?

J'ose dire, monsieur , que telle est l'audace de l'homme à qui mon malheureux sort m'a livrée , telle sa haine contre tous mes proches, qui paroîtroit alors justifiée par leur ancienne aversion pour lui , &

par les efforts qu'ils ont faits pour lui ôter la vie, qu'il ne feroit pas fâché d'être confronté, dans cette occasion, à mon pere, à mes oncles, à mon frere, à moi : & s'il étoit absous ou pardonné, les ressentimens mutuels n'en deviendroient-ils pas plus vifs ? Alors, mon frere & M. Morden feroient-ils plus à couvert ?

Que ces considérations aggravent ma faute ! Il est vrai que dans l'origine, mes motifs n'ont point été blâmables. Mais j'avois oublié cette excellente maxime quoique je ne l'ignorasse point ; « qu'il » ne faut pas commettre un mal dans » l'espérance d'un bien. »

Convaincu de la pureté de mon cœur & de la fermeté de mes principes, M. Lovelace m'a offert le mariage. Il a fait éclater un repentir que j'ai de fortes raisons de croire sincere, quoique la religion n'y ait peut-être aucune part. Dans la même conviction, ses illustres parens, plus tendres pour moi que les miens, se sont réunis pour me presser de lui pardonner & de recevoir sa main. Quoique je ne puisse me rendre à la seconde de ces deux demandes, ne m'avez-vous point appris, monsieur, par les meilleures regles & par les divins exemples, à pardonner les injures ?

Celle que j'ai reçue est assurément des plus cruelles ; & les circonstances qui l'ont accompagnée sont d'une noirceur & d'une inhumanité sans exemple. Cependant , graces aux Ciel , elle n'a point infecté mon ame. Elle n'a point altéré mes mœurs. Il ne m'en est point resté d'habitude vicieuse. Ma volonté s'est conservée sans tache. Je n'ai ni crédulité , ni foiblesse , ni défaut de vigilance à me reprocher. J'ai triomphé , avec le secours du ciel , des ruses les plus profondes & les plus infernales. Je suis échappée à l'ennemi de ma vertu ; j'ai renoncé à lui ; j'ai eu la force de mépriser l'homme que j'aurois été capable d'aimer. Et la charité n'achevera-t-elle pas mon triomphe ? N'aurai-je pas la satisfaction d'en jouir ? Où seroit-il , si le coupable méritoit d'obtenir grace ? Pauvre malheureux ? Il a fait une perte en me forçant de l'oublier ; j'ai l'orgueil de croire , parce que je connois mon propre cœur. Et moi , je n'ai rien à regretter en le perdant.

Mais j'ai de plus , monsieur , un argument qui me paroît suffire seul , pour répondre à tous les vôtres. Je fais mon respectable ami , mon guide & mon directeur dans des tems plus heureux , je fais que vous approuverez les efforts par

lesquels je travaille à m'établir dans cette charitable disposition, lorsque je vous aurai déclaré que je me crois fort proche de ce grand & redoutable moment, où le ressentiment de toutes les injures qui ne concernent point l'ame immortelle, doit être absorbé dans de plus hautes & plus importantes considérations.

Voilà ce que j'avois à dire pour moi-même. A l'égard de mes amis, dont je dois souhaiter aussi la satisfaction, miss Howe prend soin de recueillir toutes les lettres & tous les matériaux qui peuvent servir à mettre mon histoire dans son véritable jour. Je compte le vertueux docteur Lewin entre ses amis, dont la satisfaction m'est chère. L'utilité qui peut revenir de ce recueil à toutes les jeunes personnes qui auront entendu parler de moi, répondra bien mieux à la fin qu'on se propose, que mes sollicitations dans une cour de justice, pour obtenir une vengeance incertaine, avec tous les désavantages que je viens de représenter.

Si je suis assez heureuse, monsieur, pour vous faire approuver mes idées, & pour recevoir l'assurance par quelques mots de votre main, il ne manquera rien à ma propre satisfaction ; car je souhaite

suffi ardemment que jamais d'être justifiée à vos yeux , & de mériter la glorieuse estime dont vous honoriez autrefois Votre très-humble , &c.

CL. HARLOVE.



LETTRE CCCXXXIV.

Miss CLARISSE , à sa sœur.

Mardi , 23 d'Août.

AVEC quelque dureté , ma sœur , qu'il vous plaise de m'écrire , comptez que la moindre de vos attentions excitera toujours ma reconnoissance. Mais , quelque jugement que vous portiez de moi , je ne puis voir MM. Ackland & Derham dans les vues que vous me proposez. Que le ciel , comme vous dites , ait pitié de moi ! car je n'en attends plus de personne. Il faut qu'on me regarde comme une malheureuse qui a bu toute honte ; sans quoi l'on ne penseroit point à m'envoyer deux hommes pour une commission de cette nature. Si ma mere avoit demandé de moi , ou si la modestie vous avoit per-

H vj

mis à vous-même de me demander les circonstances de ma triste histoire, ou si madame Norton avoit été chargée de les recevoir de ma bouche, la bienséance auroit été plus ménagée. Il me semble aussi qu'il auroit été plus digne du caractère de tout le monde, d'exiger ces informations avant que de me condamner avec tant de rigueur.

Je fais que votre opinion est celle du docteur Lewin. Il a pris la peine de m'en instruire par une lettre fort obligeante. Je lui ai fait réponse ; & je me flatte qu'il est satisfait de mes raisons. Peut-être méritent-elles que vous preniez la peine de demander à les voir (*).

A l'égard de votre seconde proposition, qui regarde mon passage en Pensilvanie ; si dans l'espace d'un mois il n'arrive rien qui puisse délivrer entièrement mes proches & mes amis, de cette multitude de soins, de craintes & de scandales que vous me reprochez, & si je suis alors en état de me faire transporter au vaisseau, j'obéirai volontiers aux ordres de mon pere & de ma mere, quand je serois sûr de mourir en chemin. Au lieu de

(*) On ne le demanda pas ; & la mort du docteur, qui arriva bientôt après, ayant empêché que cette lettre ne fût communiquée à la famille, les bons effets qu'elle auroit pu produire alors, furent trop tardifs.

ma pauvre Hannah , qui est réellement innocente , vous serez libre de mettre auprès de moi votre Betty Barnes , qui vous répondra de ma conduite ; & je lui promets de récompenser généreusement ses services.

Je suis également surprise & affligée des nouveaux soupçons que vous me laissez entrevoir sur ma conduite. Sur quoi seroient-ils fondés ?

Je ne vous dirai point combien je suis pénétrée de votre rigueur , ni ce que vous me faites souffrir par cette cruelle légèreté de style , que vous n'affectez apparemment que dans la vue de me mortifier. Ce que j'ai à répondre , c'est que vous réussissez parfaitement , si telle est votre intention. Cependant je prie le ciel , avec aussi peu de ressentiment qu'il m'est possible , & pour l'amour de vous-même , de vous donner un cœur plus tendre que vous ne paraissez l'avoir à présent ; parce qu'un cœur tendre , j'en suis convaincue , est un plus grand bien pour celui qui le possède , que pour ceux mêmes qui en ressentent les effets. Dans ces sentimens , ma chère Bella , je suis votre très-affectionnée sœur ,

CL. HARLOVE.

(En supprimant ici plusieurs lettres inutiles , de madame Norton , de miss Howe , de M. Lovelace , de M. Belford & de M. Wierley , qui toujours passionné pour miss Clarisse , revient à lui offrir son cœur & sa main ; on doit observer que madame Norton explique , dans une des siennes , le fondement des nouveaux soupçons de la famille. Ils viennent des visites fréquentes de M. Belford , qui n'est connu que pour l'ami de M. Lovelace & pour son ancien compagnon de débauche. Miss Clarisse se contente de répondre , avec la tranquillité de l'innocence , que l'avenir fera bientôt connoître la nature & le sujet de cette liaison. Elle fait aussi une réponse fort noble & fort touchante à M. Wierley. Entre plusieurs détails domestiques , madame Norton lui fait celui d'une longue conversation qu'elle avoit eu avec sa tante Hervey , & dont le résultat prouve ; qu'à la réserve de son frère & de sa sœur , toute sa famille commence à s'attendrir beaucoup sur son sort.

M. Lovelace , détrompé par toutes les circonstances , se plaint amèrement à M. Belford , que , pour se garantir de sa visite , miss Clarisse ait été capable d'employer la ruse , dans une lettre dont il ne comprend point encore le sens. M. Belford , qui en a

reçu l'explication d'elle-même, fait ouvrir les yeux à son ami. C'est Dieu qu'elle a nommé son pere. La maison paternelle, où elle est heureusement appelée, c'est le ciel. Tout le reste est une allusion à sa mort qu'elle croit peu éloignée. Ruse à la vérité, dit M. Belford, mais innocente & louable.)



LETTRE CCCXXXV.

M. LOVELACE, à M. BELFORT.

Mardi matin, 29 Août.

JE t'apprends, ami, que nous avons reçu la visite du colonel Morden. N'es-tu pas impatient d'en savoir le sujet & les circonstances ? Recueille ton attention, pour un curieux dialogue.

Il vint hier à cheval, suivi d'un seul laquais. Milord le reçut comme un parent de miss Harlove, c'est-à-dire, avec les plus grandes marques de considération.

Après les premiers complimens, il s'adressa dans ces termes à milord & à moi. Comme vous n'ignorez pas, mes-

fieur, que je suis lié par le sang avec les Harloves, je n'ai pas besoin d'apologie pour le sujet qui m'amène, & qui est mon principal but dans la visite que j'ai l'honneur de vous rendre.

Milord. Miss Harlove, monsieur ! l'affaire de miss Harlove ! C'est apparemment le motif de votre visite. Miss Harlove, au témoignage de tout le monde, est la plus excellente de toutes les femmes.

Le col. Je suis ravi, milord ; que vous en ayiez cette opinion.

Milord. C'est non seulement la mienne, mais celle de toute ma famille, de mes sœurs, de mes nieces & de M. Lovelace même.

Le col. Plût au ciel que ç'eût toujours été celle de M. Lovelace !

Lov. Votre absence a duré long-tems, monsieur. Peut-être n'êtes-vous pas pleinement informé des circonstances.

Le col. Il y a plus de fix ans, monsieur, que je suis parti d'Angleterre. Miss Clarisse Harlove en avoit alors onze ou douze. Mais il est rare qu'à vingt ans on ait autant de prudence & de discrétion. Esprit, figure, jamais je n'ai vu tant de perfections annoncées à cet âge ; & je n'ai pas été surpris d'apprendre qu'elle ait plus que rempli de si belles espérances. Pour la

fortune, ce que son pere & ses oncles se propofoient de faire en fa faveur, & ce que j'avois deffein d'y joindre moi-même, avec ce que son grand-pere avoit déjà fait, devoit la rendre un des plus brillans partis du royaume.

Lovel. Je reconnois mifs Harlove dans ce portrait. Ajoutez-y, monfieur, que fans la violence & l'humeur implacable de fa famille qui a voulu l'engager malgré fon penchant dans un mariage indigne d'elle, mifs Harlove feroit aujourd'hui très-heureufe.

Le col. J'avoue, monfieur, comme vous venez de l'observer, que je ne fuis pas entièrement informé de ce qui s'eft paffé entre vous & ma confine. Mais lorsque j'ai fu, pour la premiere fois, que vous lui rendiez des foins, permettez-moi de le dire, je n'avois qu'une objection à faire contre vous : importante à la vérité; & je ne vous cacherai point que je lui en ai marqué librement ma penfée dans une lettre. Pour tout le refte, il me sembloit que perfonne ne lui convenoit mieux que vous : car vous êtes un galant homme, qui joignez à toutes les graces de la figure des manieres nobles & aifées, une naiffance diftinguée, une fortune & des efperances confidérables. Dans le peu de tems

que j'ai eu l'honneur de vous connoître en Italie , quoique votre conduite , pardonnez-moi cette réflexion , n'y ait pas été tout-à-fait sans reproches , diverses occasions m'ont convaincu que vous êtes brave. Du côté de l'esprit & de la vivacité, peu de jeunes gens vous égalent. Votre langage est séduisant. Vous avez long-tems voyagé ; & je fais, si vous me le pardonnez encore , que vous vous entendez mieux à faire des observations qu'à les suivre. Avec tant de belles qualités, il n'est pas surprenant qu'une jeune personne prenne de l'amour pour vous , ni que cet amour, joint à l'indiscrete chaleur avec laquelle on a voulu forcer les inclinations de ma cousine en faveur d'un homme qui vous est fort inférieur , l'ait portée à se jeter sous votre protection. Mais si je lui suppose deux motifs si puissans , n'est-il pas vrai aussi , monsieur ; qu'elle étoit doublement autorisée à se promettre un généreux traitement de la part de l'homme qu'elle choisissoit pour son protecteur , sur-tout , accordez-moi la liberté de le dire , lorsqu'elle étoit en état d'offrir une récompense si noble pour la protection qu'elle acceptoit ?

Lovel. Miss Harlove avoit droit aux adorations de tout le genre humain. Je

ne balance point à le déclarer, & je lui rendrai constamment la justice qu'elle mérite. Je fais, monsieur, la conclusion que vous en allez tirer. Ma seule réponse, c'est qu'il est impossible de rappeler le passé. Peut-être souhaiterois-je de le pouvoir.

Ici, le colonel s'étendit avec beaucoup de force sur la méchanceté de ceux qui attaquent la vertu des femmes. Il observa qu'en général, les hommes ont déjà trop d'avantage sur la crédulité, la foiblesse & l'inexpérience du beau sexe qui, par la mollesse de son éducation, par ses lectures, & par le desir naturel de plaire, devient quelquefois trop facile à se laisser engager dans les démarches les plus imprudentes; qu'à la vérité, sa conscience étoit au-dessus des séductions communes; c'est-à-dire, incapable d'une témérité par de moindres motifs que la violence de sa famille, & mes promesses solennelles; mais qu'avec ces motifs néanmoins, & une prudence qu'elle devoit moins à l'expérience des affaires qu'à son heureuse constitution, elle avoit pu croire la défiance inutile à l'égard d'un homme qu'elle aimoit; & que, par conséquent, rien n'étoit plus odieux que d'avoir abusé de sa confiance.

Il auroit continué plus long-tems sur un sujet si trivial. Je l'interrompis.

Lovel. Ces observations sont vagues , & peuvent ne pas convenir au point dont il est question. Mais vous-même , monsieur , vous n'avez pas d'aversion pour la galanterie ; & , si vous étiez un peu pressé , peut-être ne justifieriez-vous pas mieux que moi toutes les actions de votre vie.

Le col. Oh , monsieur ! vous êtes libre de me rappeler mes erreurs. Gracias au ciel , je suis capable de les reconnoître & d'en rougir.

Milord jeta ici les yeux sur moi. Mais comme il ne paroïssoit point , à l'air du colonel , qu'il entrât la moindre malignité dans cette réflexion , je la relevai d'autant moins que je suis aussi prêt que lui à reconnoître mes fautes, soit que j'en rougisse ou non. Il continua :

Le col. Comme vous semblez douter de mes principes , je vous dirai naturellement , & sans en tirer vanité , qu'elle a toujours été ma règle , jusqu'à ces derniers tems , où je me suis beaucoup plus resserré. J'ai pris des libertés qui ne peuvent être justifiées par les loix de la bonne morale ; & je me rappelle un âge de ma vie où je me serois cru en droit de couper la gorge à celui qui auroit traité

ma sœur, comme je ne faisois pas difficulté de traiter les filles & les sœurs d'autrui. Mais, à cet âge même, je n'ai jamais été capable de faire une promesse que je n'aurois pas voulu remplir. Les jeunes personnes de l'autre sexe sont toujours disposées à nous prêter des vues honorables, lorsqu'elles nous ont accordé leur tendresse. Elles regarderoient comme un outrage égal pour leur vertu & pour leurs charmes, d'être réduites à la nécessité de demander si l'on a des vues légitimes dans les soins qu'on leur rend. Mais je tiens que celui qui va jusqu'à promettre, est obligé de tenir. Une femme est en droit de porter son appel à tous l'univers contre la perfidie d'un homme qui l'a trompée, & fera toujours sûre d'avoir le public de son côté.

A présent, monsieur, continua-t-il, je vous crois trop d'honneur, pour ne pas convenir que, si vous avez obtenu quelque avantage sur une éminente vertu, vous le devez à des promesses de mariage ouvertes & solennelles. . .

Lovel. (L'interrompant.) Je fais, colonel, tout ce que vous pouvez ajouter ; & vous me pardonnerez, j'en suis sûr, de vous avoir interrompu, lorsque vous m'allez voir toucher directement au but que

vous vous proposez. Je reconnois donc que j'en ai fort indignement usé avec miss Harlove ; & j'ajoute , avec la même franchise , que je m'en répons du fond du cœur. Je dirai plus : je me trouve si grossièrement coupable , que , loin de chercher des excuses dans les affronts continuels que j'ai reçus de son implacable famille , j'avoue que ce seroit une nouvelle bassesse , qui me condamneroit doublement. Si vous pouvez dire quelque chose de pis , vous êtes libre de parler.

Il nous regarda successivement , milord & moi. Comptez , lui dit milord , que mon neveu parle de bonne foi. J'en répons pour lui.

Lovel. Oui , monsieur : & que puis-je dire , que puis-je faire de plus ?

Le col. Faire ? monsieur. Ho ! je suis surpris , monsieur , qu'il soit besoin de vous dire que la réparation doit suivre le repentir ; & je me flatte que vous ne balancerez pas à prouver l'un par l'autre.

(Le ton , dont ce discours fut prononcé , ne me plut point. J'ésirai , comme incertain si je devois le relever.)

Le col. Permettez , monsieur , que je vous fasse une question. Est-il vrai , comme on le dit , que vous épouseriez ma cou-

fine, si elle vouloit y consentir. Que répondez-vous, monsieur.

(Je me sentis encore plus blessé.)

Lovel. Certaines questions, par la manière dont elles sont proposées, semblent renfermer un ordre. Je demande à mon tour, colonel, comment dois-je prendre les vôtres. A quoi tendent, s'il vous plaît, toutes ces interrogations ?

Le col. Je ne pense point, monsieur, à donner ici des ordres. Ma seule vue est d'engager un galant homme à prendre des résolutions dignes de lui.

Lovel. (vivement.) Et par quels argumens, monsieur, prétendez-vous y parvenir ?

Le col. par quels argumens engager un galant homme à se montrer digne de lui ? Cette question me surprend dans la bouche de monsieur Lovelace.

Lovel. Et pourquoi donc, monsieur ?

Le col. Pourquoi, monsieur ? (d'un ton assez amer) Assurément. . .

Lovel. (l'interrompant.) Je n'aime point, colonel, que mes termes soient répétés de ce ton.

Milord. Doucement, doucement, messieurs. Je vous demande en grace de vous mieux entendre. On est si vif à votre âge !

Le col. Je ne prends point ce reproche pour moi, milord. Je ne suis ni fort jeune, ni trop vif. M. Lovelace peut me rendre tel qu'il le souhaite.

Lovel. Et je souhaite, colonel, de vous voir tout ce que vous souhaitez d'être.

Le col. (fièrement.) Je vous en laisse le choix, monsieur : votre ami ou votre ennemi ; suivant la disposition où vous êtes de rendre justice à la plus parfaite de toutes les femmes.

Milord. J'avois bien jugé, messieurs, que cette chaleur étoit à craindre dans votre première entrevue. Acceptez, je vous prie, mon entremise. Je ne vous demande que de vous entendre. Vous tendez au même but, & vous n'avez besoin que de patience pour vous expliquer. M. Morden, faites-moi la grace de ne pas venir tout d'un coup aux défis. . .

Le col. Aux défis, milord ! Ce sont des extrémités que j'accepte plus volontiers que je ne les offre. Mais croyez-vous qu'ayant l'honneur d'appartenir de si près à la plus excellente femme du monde. . .

Milord. (l'interrompant.) Nous convenons tous de ses perfections, & nous regarderons son alliance comme le plus grand honneur auquel nous puissions aspirer.

Le

Le col. Vous le devez, milord.

Mil. Oui, nous le devons : & nous le faisons aussi ; & que chacun fasse ce qu'il doit ; & qu'il ne fasse rien de plus. Et vous, colonel, souffrez que je le dise, vous devez être moins ardent.

Lovel. (Froidement) Allons, M. Morden, quelles que soient vos intentions, il ne faut pas que cette dispute aille plus loin que vous & moi. Vous vous expliquez avec un peu de hauteur ; & je ne suis point accoutumé à ce langage. Mais ici, sous ce toit, il seroit inexcusable de relever ce qui mériteroit peut-être mon attention dans un autre lieu.

Le col. Quelque jugement que vous portiez de mon langage, le vôtre, monsieur, est digne d'un homme que je serois charmé de pouvoir nommer mon ami, si toutes ses actions y répondoient ; & digne aussi de l'homme que je me croirois honoré de nommer mon ennemi. J'adore un courage noble. Mais puisque milord est persuadé que nous tendons tous deux au même but, je crois, monsieur Lovelace, que, si l'on nous permettoit d'être seuls pendant quatre ou cinq minutes, nous nous entendrions bientôt parfaitement.

(Là-dessus , il se mit en chemin vers la porte).

Lovel. Je suis tout-à-fait de votre opinion , & j'ai l'honneur de vous accompagner.

Milord sonna brusquement , & vint se jeter entre nous , en disant au colonel : Retournez de grace , monsieur , retournez & à moi , qu'il retenoit par le bras : Mon neveu , je vous défends de sortir. La sonnette & le bruit des voix amenèrent Mowbray , & Clincarn , écuyer de milord ; le premier avec son air nonchalant , & les mains derrière le dos. Il nous demanda de quoi il étoit question. De rien , lui dit milord ; mais ces jeunes gens sont , sont , sont de jeunes gens , & c'est tout. Le colonel étant rentré alors d'un air plus composé , il le supplia de s'expliquer avec modération.

Le col. De tout mon cœur , milord.

(Mowbray , s'approchant de mon oreille : De quoi s'agit-il donc ? medit-il. Veux-tu , mon enfant , que je tombe sur cet homme-là ? Garde - toi d'ouvrir la bouche , lui repondis - je tout bas. Le colonel est un galant homme ; & je te défends de te mêler ici le moins du monde.)

Le col. Je serois au désespoir , milord ;

de vous causer le moindre chagrin. Je ne suis pas venu dans cette intention.

Mil. En vérité, colonel, vous m'avez fait soupçonner le contraire, par la facilité avec laquelle vous prenez feu.

Le col. Si j'avois eu le moindre dessein d'en venir aux extrémités, je suis sûr que M. Lovelace m'auroit fait l'honneur de me joindre dans quelque lieu où la violence me rendroit moins coupable. Je suis venu dans des vues fort opposées, pour concilier les différens, loin de vouloir les irriter.

Lovel. Eh bien ! monsieur, nous prendrons toutes les méthodes qu'il vous plaira. Il n'y a personne avec qui je sois plus disposé à traiter paisiblement, qu'avec un homme pour lequel miss Harlove a tant de considération. Mais je vous avoue que, dans le ton, comme dans les termes, je ne puis supporter l'air de menace.

Mil. Allons, messieurs, allons ; vous commencez à vous entendre mieux. Vous êtes amis, j'en suis sûr. Promettez-moi de l'être. Je suis persuadé, colonel, que vous ne connoissez pas tout le fond de cette fâcheuse affaire. Vous ne savez pas combien mon neveu desire qu'elle se termine heureusement. Vous ne savez pas, colonel

qu'à notre sollicitation, M. Lovelace est résolu d'épouser miss Harlove.

Le col. A votre sollicitation, milord ! Je me serois figuré que M. Lovelace étoit disposé à remplir son devoir par des principes de justice ; sur-tout lorsque la justice se trouve jointe au plus grand honneur qu'il puisse se faire à lui-même.

(Mowbray jetta les yeux à demi fermés sur le colonel, & ne lança aussitôt un regard.)

Lovel. L'expression est forte, monsieur.

Mowbray. Par ma foi ! je la trouve telle aussi.

Le col. Forte ? monsieur. Mais n'est-elle pas juste ?

Lovel. Oui, colonel ; & je crois que faire honneur à miss Harlove, c'est m'en faire à moi-même. Cependant, il y a des termes qui peuvent être adoucis, du moins par le ton, sans rien perdre de leur valeur.

Le col. Cette remarque est vraie en général : mais, si vous avez pour ma cousine les sentimens dont vous faites profession, vous devez....

Lovel. Souffrez, monsieur, que je vous interrompe. Si j'ai les sentimens dont je fais profession ! Il me semble qu'après avoir déclaré que j'ai ces sentimens, ce si,

prononcé avec emphase , est ici fort déplacé.

Le col. Vous m'avez interrompu deux fois , monsieur. Je suis aussi peu accoutumé à me voir interrompre , que vous à voir répéter vos termes.

Mil. Deux barils de poudre , en vérité. Que sert , messieurs , de vouloir traiter , si vous êtes prêts à quereller au moindre mot ?

Lovel. Un homme d'honneur , milord , souffre difficilement que sa bonne foi soit soupçonnée.

Le col. Si vous m'aviez permis d'achever , M. Lovelace , vous auriez vu que ce *si* étoit moins une marque de doute , qu'une supposition accordée. Mais réellement , il est bien étrange qu'avec tant de délicatesse sur la bonne foi dans le commerce des hommes , on ne fasse pas scrupule de violer les promesses & les sermens qu'on fait aux femmes. Je puis vous assurer , monsieur , que j'ai toujours cru ma conscience liée par mes sermens.

Lovel. Je loue cette maxime , colonel : mais je vous apprends que vous me connoissez peu , si vous ne me croyez pas capable d'un juste ressentiment , lorsque

je vois prendre mes généreuses déclarations pour une marque de foiblesse.

Le col. (d'un air ironique) je me garderai bien, monsieur, de vous prêter cette disposition. Ce seroit s'imaginer qu'un homme, qui s'est rendu coupable d'une injure signalée, n'est pas prêt à montrer son courage pour la soutenir.

Mowbray. Ce ton est dur, colonel. Ho ! par ma foi ! ce ton est trop dur. Il n'y a personne au monde, de qui j'en voulusse entendre autant que M. Lovelace en a souffert.

Le col. Qui êtes-vous, monsieur ? Quel droit avez-vous d'entrer dans une affaire où d'un côté l'on se reconnoît coupable, & où l'honneur d'une famille considérable est intéressé ?

Mowbray (à l'oreille du colonel.) Mon cher enfant, vous m'obligeriez infiniment, si vous vouliez me donner le moyen de répondre à votre question.

(Il sortoit. Je l'ai ramené, tandis que milord retenoit le colonel.)

Le col. De grace, milord, permettez-moi de suivre cet officieux inconnu. Je vous promets d'être ici dans trois minutes.

Lovel. Mowbray ! est-ce là le personnage d'un ami ? Me suppose-tu incapable

de répondre pour moi-même ? & le colonel Morden , que je connois homme d'honneur & de courage , quoiqu'un peu téméraire dans sa visite , aura-t-il occasion de se plaindre qu'étant venu ici seul & comme nu , cette raison n'ait pas plutôt servi à lui attirer des civilités que des insultes ? Il faut , mon cher Mowbray , que vous vous retiriez à ce moment. Vous n'avez , en effet , aucun intérêt dans cette affaire : & si vous êtes mon ami , je vous prie de faire des excuses au colonel , de vous y être mêlé mal à propos.

Mowbray. Hé bien ! hé bien ! Lovelace , il n'en sera que ce que tu juges à propos. Je fais que je n'ai point à faire ici. Vous , colonel , (en lui tendant la main) je vous laisse à un homme qui est aussi capable de défendre sa cause qu'aucun mortel que je connoisse.

Le col. (Prenant la main de Mowbray , à la prière de milord.) Vous ne m'apprenez rien que j'ignore , M. Mowbray. Je ne doute point que M. Lovelace ne sût défendre sa cause , s'il étoit question d'une cause à défendre : & j'en prendrai occasion de vous avouer , M. Lovelace , que je ne puis m'expliquer à moi-même , qu'un homme aussi brave , aussi généreux que je vous ai connu dans le peu de temps

que j'ai eu l'honneur de vous voir en Italie, ait été capable d'en user si mal avec la plus excellente personne de son sexe.

Milord. Allons, messieurs ; à présent que M. Mowbray a disparu, & que vous ne vous devez rien l'un à l'autre, que tout respire l'amitié, je vous en prie ; & cherchons ensemble quelque heureuse conclusion.

Lovel. Un mot, milord, à présent que M. Mowbray est parti. Je crois qu'un homme d'honneur ne doit pas passer si légèrement sur une ou deux expressions qui sont échappées au colonel.

Milord. Mon neveu, que diable veux-tu dire ? Tout doit tomber dans l'oubli. Il ne te reste qu'à confirmer, au colonel, la résolution où tu es d'épouser miss Harlove, si elle consent à te recevoir.

Le col. Je me flatte que M. Lovelace n'hésitera point à m'en donner sa parole, malgré tout ce qui s'est passé. Si vous croyez, monsieur, qu'il me soit échappé quelque chose dont vous ayiez à vous plaindre, c'est apparemment lorsque j'ai dit qu'un homme qui a si peu consulté l'honneur à l'égard d'une femme sans protection & sans défense, ne doit pas être si délicat sur ce qui mérite bien moins ce

nom , sur-tout avec ceux qui ont droit de lui en faire leurs plaintes. Je suis fâché, M. Lovelace, d'avoir sujet de tenir ce langage ; mais je le répéterois sans crainte à un roi , dans toute sa gloire , au milieu de ses gardes.

Milord. Que faites-vous, messieurs ? Vous soufflez sur les flammes , & je vois que vous avez dessein de quereller. Ne souhaitez-vous pas, mon neveu, n'êtes-vous pas prêt d'épouser miss Harlove, si nous pouvons obtenir son consentement ?

Lovel. Que le ciel me confonde , milord , si je voulois épouser une impératrice à ce prix !

Milord. Quoi , Lovelace ! tu es plus emporté que le colonel ? C'étoit son tour , il n'y a qu'un instant : mais à présent qu'il s'est refroidi , vous prenez feu tout d'un coup.

Lovel. J'avoue que le colonel a beaucoup d'avantages sur moi ; mais peut-être en connois-je un qu'il n'auroit pas , si nous en venions à l'épreuve.

Le col. Je ne suis pas venu , comme je l'ai déjà dit , pour chercher l'occasion : mais je ne la refuserai pas si elle m'est offerte : & puisque nous ne causons ici que de l'embarras à milord , je vais pren-

dre congé de lui & m'en retourner par Saint-Albans.

Lovel. Je vous accompagnerai de tout mon cœur pendant une partie du chemin, colonel.

Le col. J'accepte avec joie votre civilité, M. Lovelace.

Milord. (nous arrêtant encore, lorsque nous étions en mouvement pour sortir.)
Eh messieurs ! que vous en reviendrait-il ? Supposons que l'un périsse par la main de l'autre, l'affaire en sera-t-elle plus ou moins avancée ? Croyez-vous que la mort de l'un ou de l'autre, ou celle des deux, rende miss Harlove plus ou moins heureuse ? Votre courage est trop connu, pour avoir besoin de nouvelles preuves. Je crois, colonel, que, si vous avez en vue l'honneur de votre cousine, il n'y a pas de voie plus certaine que celle du mariage : & si vous voulez employer votre crédit auprès d'elle, il est très-probable que vous obtiendrez ce qu'elle refuse jusqu'à présent à tout le monde.

Lovel. Il me semble, milord, que j'ai dit tout ce qu'on peut dire, dans une affaire où le passé ne peut être rappelé. Vous voyez néanmoins que le colonel prend droit de ma modération, pour s'échauffer, jusqu'à me mettre dans la né-

cessité de prendre le même ton que lui, sans quoi je serois méprisable à ses propres yeux.

Milord. Je vous demande, colonel, si vous connoissez quelque méthode, quelque voie de raison & d'honneur, pour faire goûter une réconciliation à miss Harlove. C'est à quoi tendent tous mes desirs : & je puis vous dire, monsieur, que les ressentimens contre mon neveu viennent particulièrement de ses proches, & de la disposition implacable qu'ils ont-fervent pour elle. Mon neveu en a très-mal usé; mais il est disposé à réparer ses fautes.

Lovel. Pour l'amour d'elle-même, milord, & par le vif sentiment de mes injustices; mais sans aucun égard pour sa famille, ni pour les hauteurs de monsieur.

Le col. Je suis trompé, monsieur, si les vôtres n'eussent été bien plus loin dans le même cas, c'est-à-dire, pour l'intérêt d'une parente si respectable & si indignement outragée. J'ajoute que, si vos motifs ne sont pas l'amour, l'honneur, la justice, & s'il s'y mêle la moindre teinture de répugnance ou de simple pitié, je suis sûr qu'ils trouveront peu de faveur auprès d'une personne qui pense aussi noblement

que ma cousine; & je ne souhaiterois pas moi-même qu'elle s'y prêtât plus volontiers.

Lovel. Vous ignorez; colonel, que milord, miladi Sadleir, miladi Lawrance, mes deux cousines Montaigu, & moi, que je nommerois le premier, si l'ordre étoit pris de l'amour & de la justice, nous lui avons écrit dans les termes les plus solennels & les plus pressans, pour lui faire des offres qu'elle est seule capable de refuser.

Le col. Eh! quelles raisons, s'il vous plaît, peut-elle apporter contre des médiations si puissantes & contre de telles offres? Ne faites pas difficulté de vous expliquer, monsieur. Vous devez rendre justice aux motifs qui m'animent. N'est-ce pas d'établir l'honneur de madame Lovelace, si les affaires peuvent être conduites à cet heureux point?

Lovel. Monsieur Morden! lorsqu'elle m'aura fait la grace d'accepter ce nom, je n'aurai besoin, ni de vous, ni d'aucun autre au monde, pour assurer l'honneur de madame Lovelace.

Le col. J'en suis persuadé: mais jusqu'alors elle me touche de plus près qu'à vous. Ce que je dis, monsieur, c'est pour vous faire juger que, dans le rôle que je fais

je mérite vos remerciemens plutôt que vos plaintes, & qu'en pesant bien l'occasion; vous n'y devez rien trouver de choquant pour vous-même. Contre qui, monsieur, une femme a-t-elle besoin de protection, si ce n'est contre ceux qui l'outragent? Et par qui miss Harlove se trouve-t-elle outragée? Ainsi, jusqu'à ce qu'elle ait droit à votre protection, il me semble que vous devez me faire un mérite du zèle que j'ai pour sa défense. Mais vous aviez commencé, monsieur, à m'expliquer des circonstances que j'ignore.

(Je lui fis le récit de mes offres. Je reconnoissois, lui dis-je, que ma conduite avoit pu causer à miss Harlove un extrême chagrin. Mais c'étoit la rigueur implacable de ses parens, qui l'avoit jetée dans l'excès du désespoir, & qui lui faisoit mépriser la vie. J'ajoutai qu'elle avoit eu la bonté de m'écrire, pour me faire suspendre une visite à laquelle j'étois absolument résolu; & que j'avois fondé de grandes espérances sur sa lettre, parce qu'elle m'assuroit qu'elle étoit à la veille de retourner chez son pere, où elle me faisoit envisager le bonheur de la voir.)

Le col. Est-il possible? Vos efforts, monsieur, ont-ils été si pressans? Vous a-t-elle écrit dans ces termes?

Milord me servit aussitôt de garant. Il ajouta même que, par soumission pour les desirs, j'étois revenu de Londres sans avoir obtenu la satisfaction de la voir.

Il est vrai, repris-je. C'est ce que je vous aurois plutôt expliqué : mais votre chaleur m'a rendu plus réservé, dans la crainte que ce détail n'eût l'air d'une basse capitulation ; foiblesse, qui me rendroit aussi méprisable à mes propres yeux qu'aux vôtres.

Milord proposa de soutenir mon apologie par des preuves. Il observa que les Harloves & moi, nous en avions usé mutuellement comme des ours ; que d'ailleurs toute cette famille s'étoit expliquée fort librement sur la nôtre : cependant, qu'en faveur de miss Clarisse, plutôt que par égard pour eux, ou pour moi-même, il étoit résolu de faire beaucoup plus qu'ils ne pouvoient demander ; qu'il étoit prêt à s'y engager, & qu'il auroit commencé par cette déclaration, s'il avoit pu nous inspirer plutôt de la modération & de la patience.

Le colonel rejeta sa chaleur sur son affection pour sa cousine. J'acceptai volontiers ses excuses ; & milord ayant fait servir des rafraîchissemens, nous nous assîmes de fort bon humeur après toutes

ces discussions, pour entrer dans les éclaircissmens qu'on me demandoit & sur lesquels je ne m'étois pas fait presser. Mais ce sera le sujet d'une autre lettre, pour laquelle je ne veux que le tems de soulager ma main & de consulter un peu ma mémoire.

Observe, Belford, quel est le désavantage d'une mauvaise cause. Il me semble que les interrogations du colonel, poussées d'un ton si ferme, ont dû répandre sur moi un maudit air d'humiliation, tandis qu'elles lui donnoient une supériorité que je n'accorderois pas au premier homme de l'Europe. Ainsi, pour prendre les choses à la lettre, comme le feroit un homme de bien, le vice trouve sa punition dans lui-même. C'est d'un homme de bien que je parle : garde-toi, malgré ton air contrit, de te croire en droit de faire la même observation.

(Ceux que le sujet de cette lettre n'a peut-être pas moins ennuyés que sa longueur, se plaindroient beaucoup de la suivante, qui contient le reste de cette conférence, & qui est plus longue du double. Passons sur un détail inutile, pour faire seulement observer que M. Morden, assez content des ouvertures & des dispositions de M. Love-

lace, le quitte dans la résolution de se rendre incessamment à Londres pour s'expliquer avec miss Harlove, & de la consoler d'avance par une lettre d'estime & d'amitié. M. Lovelace paroît fort satisfait aussi du colonel, dont il loue généreusement le caractère, & se promet tout de sa médiation. Il finit par des plaintes amères du silence de M. Belford, dont il n'avoit pas encore reçu la dernière lettre.

M. Belford, dans deux lettres suivantes, du 30 & du 31, lui marque qu'ayant communiqué à miss Harlove le récit de la visite de M. Morden, elle a témoigné une joie extrême de l'heureux dénouement d'une explication dont elle redoutoit les suites. Il lui apprend, dans la seconde, qu'elle en a reçu une de M. Morden, qui paroît lui causer aussi beaucoup de satisfaction. « Cependant, ajoute-t-il, je suis » persuadé qu'il est trop tard. Hélas ! le » décret est porté. Ce monde n'est pas » digne d'elle. »)





LETTRE CCCXXXVI.

M. MORDEY, à miss CLARISSA HARLOWE.

Mardi, 29 d'Août.

MA CHERE COUSINE,

Permettez-moi de prendre part aux infortunes, qui jettent une malheureuse division entre vous & votre famille, & de vous offrir mon assistance pour ramener les choses au plus favorable état qu'on puisse encore espérer.

Vous êtes tombée dans de fort indignes mains. Ce que j'apprends me fait juger que ma lettre de Florence est arrivée trop tard pour le fruit que j'en avois espéré. Ma douleur en est extrême, & je ne m'afflige pas moins d'avoir différé si longtemps mon retour.

Mais oublions le passé, pour jeter les yeux sur l'avenir. J'ai vu M. Lovelace & milord M... Il seroit inutile, suivant leur récit, de vous dire combien toute leur famille desire l'honneur de votre alliance; & quelle est l'ardeur de M. Lovelace pour vous faire toutes les réparations

tions qui sont en son pouvoir. Je crois, ma chere cousine , que vous n'avez rien de mieux à faire , que de recevoir sa main. Il rend une justice éclatante à votre vertu ; & le ton dont il se condamne lui-même , me persuade que vous pouvez lui pardonner avec honneur ; d'autant plus que vous paroissez déterminée contre une persécution légale. Il est évident pour moi, que le pardon que vous lui accorderez facilitera beaucoup la réconciliation générale : car votre famille ne peut s'imaginer qu'il pense sérieusement à vous rendre justice , ou que vous fussiez obstinée à le rejeter , si vous le jugiez de bonne foi. Cependant cette affaire peut avoir quelque face qui m'est encore inconnue. Si ce soupçon est juste , & si vous consentez à m'instruire , je vous promets tout ce que vous pouvez attendre d'un cœur naturellement vif & ardent.

Il n'y a que le desir de vous rendre service , qui m'ait empêché jusqu'à présent de vous donner ces assurances de bouche. Je languis de vous revoir , après une si longue absence. Mon intention est de voir successivement tous mes cousins , & je ne désespere pas de rétablir la paix. Les esprits fiers , qui ont poussé le ressentiment trop loin , n'attendent qu'un pré-

texte pour se rendre : & la tendresse ne s'éteint jamais dans le cœur des parens, pour un enfant qu'ils ont une fois aimé.

En attendant, je vous prie de m'informer, en peu de mots, si vous avez quelque doute de la bonne foi de M. Lovelace. Pour moi, je le crois sincere, si j'en juge par la conversation que j'eus hier avec lui. Vous aurez la bonté de m'adresser votre réponse, chez M. Antonin Harlove.

Jusqu'à l'heureux moment où je me rendrai peut-être utile à votre réconciliation avec votre pere, votre frere & vos oncles, permettez, ma chere cousine, que je tiennne la place de quatre personnes qui vous touchent de si près, avec celle de votre, &c.

MORDEN.





LETTRE CCCXXXVII.

Miss CLARISSE HARLOVE, à M. MORDEN.

Jeudi, 31 d'Août.

RECEVEZ, mon cher monsieur, mes plus ardentcs félicitations sur votre retour. Je l'ai appris avec une satisfaction extrême : mais la confusion & la crainte m'ont également empêchée de vous prévenir par mes lettres, avant les témoignages d'affection par lesquels vous avez la bonté de m'encourager.

Qu'il est consolant pour mon cœur blessé, de m'appercevoir que vous ne vous êtes pas laissé entraîner par ce flot de ressentimens, sous lequel je suis malheureusement submergée, & que, tandis que mes plus proches parens ne daignent point examiner la vérité des lâches rapports qu'on leur fait contre moi, vous avez pris la peine de vérifier par vous-même que mes disgraces viennent de mon malheur, beaucoup plus que de ma faute !

Je n'ai pas le moindre sujet de douter

que M. Lovelace ne soit sincere dans ses offres , & que tous ses proches ne souhaitent ardemment de me les voir accepter. J'ai reçu de nobles preuves de leur estime , depuis le refus même que j'ai fait de me rendre à leurs sollicitations. Ne blâmez pas le parti auquel je me suis attachée. Je n'avois pas donné sujet à M. Lovelace, de me regarder comme une créature folle & sans principes. Si je lui avois donné sur moi cet avantage , un homme de son caractère auroit pu se croire autorisé par les siens à se prévaloir de la foiblesse qu'il m'auroit inspirée ; & dans cette supposition , le témoignage de mon propre cœur m'auroit excité à composer avec un méchant homme.

Je puis lui pardonner : mais c'est par la persuasion où je suis que ses crimes me rendent supérieure à lui. Croyez vous , monsieur , que je puisse donner ma main & mes vœux à un homme que je crois au-dessous de moi , & mettre le sceau , par ce don , à ses bassesses préméditées ? Non , monsieur ; j'ose dire que votre cousine , dût-elle passer la plus longue vie dans l'infortune & la misere , n'attache point assez de prix aux commodités de la vie , ni à la vie même , pour acheter les unes & pour conserver l'autre par un

engagement de cette nature ; un engagement , qui deviendrait une récompense pour le *violateur* , aussi long-tems qu'elle seroit fidelle à son devoir.

Ce n'est pas l'orgueil , c'est la force de mes principes , qui m'inspire ce langage. Quoi ? monsieur : lorsque la vertu , lorsque la pudeur fait tout l'honneur d'une femme , sur-tout dans l'état du mariage , votre cousine épouserait un homme , qui n'a pu commettre un attentat sur elle , que dans l'espérance de la trouver assez foible pour recevoir sa main , aussitôt qu'il se trouveroit trompé dans l'odieuse opinion qu'il avoit de son caractère ? Il n'a pas eu sujet jusqu'aujourd'hui de me croire foible : je ne lui en donnerai pas l'occasion , sur un point où je ne pourrois l'être sans crime.

Quelque jour , monsieur , vous serez peut-être informé de toute mon histoire. Mais , alors , je vous demande en grace de ne pas penser à la vengeance. L'auteur de mon infortune n'auroit pas mérité ce nom , sans un étrange concours de malheureuses causes. Comme les loix n'auroient aucune action sur lui lorsque je ne serai plus , la seule pensée de toute autre vengeance me paroît effrayante. Et dans ce cas , en supposant l'avantage du côté

de mes amis, de quelle utilité sa mort seroit-elle pour ma mémoire ? Si quelqu'un d'eux, au contraire, venoit à périr par les armes ; quelle aggravation pour ma faute !

Que le ciel vous comble de biens, mon cher cousin ; & qu'il vous bénisse autant que vous m'avez consolée en m'apprenant que vous m'aimez encore , & que j'ai un cher parent dans le monde, qui est capable de me plaindre & de me pardonner. C'est la prière de votre , &c.

CL. HARLOVE.



LETTRE CCCXXXVIII.

M. LOVELOCK à M. BELFORD.

Jeu*di*, 31 d'Août, en réponse
à sa lettre du 29.

JE ne puis te dissimuler que je suis blessé jusqu'au fond du cœur, par cette interprétation que miss Harlove donne à sa lettre. C'est une ruse qui n'est pas pardonnable. Elle ! un naturel simple ! une pénitente, une innocente, une fille

de piété, & tout ce qu'elle voudra. Être capable de tromper, avec un pied dans sa tombe !

Il est évident qu'elle a composé cette lettre, dans le dessein de surprendre & de tromper. Si la crise où elle est ne lui ôte pas ces perfides idées, elle n'a pas moins besoin de l'indulgence du ciel, que moi de la sienne. Milord même, qui n'a pas inventé la poudre, y trouve de l'artifice, & le juge indigne d'elle. Mes confines Montaigu entreprennent de la justifier, & je n'en suis pas surpris. Ce maudit sexe est si partial ! Je les bais, je les déteste toutes. Elles ne conviendront jamais de rien à leur préjudice, lorsque notre sexe y est intéressé ; & pourquoi ? parce qu'en censurant la tromperie dans une autre femme, elles condamneroient leur propre cœur.

Elle doit m'écrire lorsqu'elle sera dans le ciel. N'est-ce pas là le sens ? Le diable emporte de telles allégories : & qu'il t'emporte toi-même, pour avoir donné le nom d'innocent artifice à cette absurdité.

J'insiste à prétendre, que si dans une situation telle que la sienne, une femme de son caractère est autorisée à ces trompeuses allusions, un homme en pleine vigueur

vigueur d'esprit & de corps, tel que je suis moi-même, peut croire tous les stratagèmes & tous les attentats fort bien justifiés. Graces à mon étoile, ma conscience, à présent, peut demeurer tranquille sur ce point.

Cependant, tu peux l'affurer de ma part, que je ne la troublerai point par mes visites, puisqu'elle est disposée à les trouver si choquantes; & j'espère qu'elle regardera cette déclaration comme un acte de générosité qu'elle ne devoit pas trop se promettre, après m'avoir joué si témérairement. Qu'elle sache aussi que, si je suis capable de quelque chose pour son repos, ou pour son honneur, j'exécuterai les ordres au premier signe; quelque honte, ou quelque mal qu'il puisse m'en arriver. Ma vue, comme tu dois le croire, est de rassurer son imagination contre toutes sortes de craintes. Si sa maudite famille étoit capable de remplir son devoir d'aussi bonne grace, je répondrois de sa guérison sur ma vie.

Mais, tout occupé que je suis d'un sujet si peu plaisant, crois-tu que tes folles idées de pénitence & de réformation ne me tentent pas beaucoup de rire à tes dépens! O, je t'en prie Belford, finis tes

ridicules aspirations, si tu ne veux pas déshonorer celles de l'ange que tu t'efforces d'imiter. Lorsque j'ai lu, dans une de tes lettres, que tu la considères effectivement comme un ange envoyé du ciel, pour t'attirer après elle ; que je meure, si pendant plus d'une heure, je ne t'ai eu présent à l'esprit dans l'attitude de madame Elisabeth Carteret, sur sa tombe de Westminster. Si tu ne l'as jamais observée, fais le voyage exprès ; & tu verras une grosse figure de marbre, la tête haute, & la main levée, pour saisir celle d'un ange ; un pied levé aussi, apparemment pour monter, suivant le dessein du sculpteur ; mais le tout si péfamment exécuté, que la statue paroît prête à rentrer dans le bloc, plutôt qu'à sortir ; sans compter que la figure de l'ange n'ayant qu'un quart de la grosseur de l'autre, avec des ailes qui ne sont guere plus grandes que celles d'un papillon, on est embarrassé à juger si la petite ne fera pas entraînée vers la terre, plutôt que d'enlever la grosse jusqu'au ciel, où l'on suppose qu'elle aspire.

Tu me diras peut-être que dans cette comparaison, le grain du marbre & la belle taille de la dame te font trop d'honneur, à toi, qui n'as que l'air d'un

ours ; & qu'au contraire ma charmante , qui est véritablement un ange , est très-défavorablement représentée par la petite figure. J'en conviens. Mais tes aspirations m'ont assez frappé , pour me faire trouver ta ressemblance & celle de miss Harlove dans les deux figures de ce misérable monument ; car tu dois considérer que , toute prête qu'elle peut-être à monter au ciel , son véritable élément , il est impossible , mon cher ami , qu'elle entraîne après elle un personnage aussi lourd que toi , & chargé d'ailleurs du poids de tes iniquités.

Mais pour reprendre le ton sérieux , je suis bien aise de vous dire , monsieur Belford , que , si ma divine Clarisse est aussi mal que vous me l'écrivez , il vous conviendrait , dans des circonstances si touchantes , d'être un peu moins caustique dans vos réflexions. Cette affaire , à vous parler naturellement , commence à me jeter le cœur & l'esprit dans un cruel désordre. Je suis si impatient d'apprendre plus souvent de ses nouvelles , qu'il me prend envie de m'approcher de Londres , & d'aller passer quelques jours à Uxbridge , chez notre ami Doleman. Je n'aurai besoin que de deux heures pour me rendre auprès d'elle , s'il arrive

quelque changement qui la porte à souffrir ma visite. Dans une terrible supposition, que je prie le Dieu du ciel & de la terre d'éloigner pour long-tems, il seroit digne de sa piété & de sa charité reconnues, de m'accorder de ses cheres levres le pardon qu'elle m'a refusé par écrit. Puisqu'elle desire ma réformation, elle doit se promettre un bon effet de cette entrevue.

- Je me détermine donc à partir demain avant midi. Mon courrier me trouvera chez Doleman à son retour, & m'apportera j'espère, une lettre de vous. Si j'étois plus proche, où dans Londres même, il me seroit impossible de m'interdire le plaisir de la voir. Mais si la cruelle supposition se vérifie, comme vos continuelles alarmes me forcent de le craindre, (ciel ! encore une fois, détourne cet horrible coup ! Qu'il est naturel de recourir au ciel, lorsqu'on n'a plus de secours à tirer de soi-même !) alors, cher ami, gardez-vous de m'apprendre clairement mon malheur. Marquez-moi seulement que vous me conseillez de faire un tour à Paris. C'en est assez pour me mettre le poignard au fond du cœur.



J'approuve tellement votre générosité pour la sœur de Belton , que j'ai engagé Mowbray & Tourville à renoncer à leur legs , comme je renonce au mien.

Mon courier fera la dernière diligence pendant toute la nuit. Si vous voulez lui sauver la vie , je vous recommande de ne pas le renvoyer les mains vuides.



LETTRE CCCXXXIX.

M. BELFORD , à M. LOVELACE.

Jeudi au soir 31 d'Août.

EN finissant ma dernière lettre , je me flattois , à l'occasion de celle de M. Morden , que la première visite que je rendrois à l'étonnante miss Harlove , me feroit apprendre quelques circonstances , aussi agréables qu'on peut en espérer dans sa situation. Mais il en est arrivé tout autrement , quoiqu'elle n'en juge pas comme moi ; & de ma vie je n'ai été si frappé , que dans l'occasion dont j'ai le récit à vous faire.

Lorsque je suis entré chez elle , vers

sept heures du soir, elle m'a dit que depuis que je l'avois quittée, le plaisir qu'elle avoit reçu de la lettre de son cousin avoit d'abord excité ses esprits, jusqu'à lui faire admirer le changement qu'elle éprouvoit; mais qu'ensuite, s'étant livrée à de fâcheuses comparaisons, elle avoit trouvé fort dur que les plus proches parens n'eussent pas pris avec elle les méthodes par lesquelles M. Morden avoit commencé; c'est-à-dire, qu'ils n'eussent pas cherché à se procurer des informations, & qu'ils ne l'eussent point entendue, avant que de la condamner.

A peine avoit-elle fini cette réflexion, qu'entendant sur l'escalier le bruit de quelques hommes qui paroissoient transporter un grand coffre, elle a tressailli, & son visage s'est couvert de rougeur. Elle m'a regardé d'un air inquiet; les imprudens! a-t-elle dit. Ils sont arrivés deux heures trop tôt. Ne soyez pas surpris, monsieur; c'est un soin que j'ai voulu vous épargner.

Avant que j'aie eu le tems de répondre, madame Smith est entrée, en s'écriant! O madame! qu'avez-vous fait? madame Lovick qui s'est présentée aussi-

tôt, a fait la même exclamation : & moi, qui ai su de ces deux femmes, tandis qu'elle s'avançoit vers la porte, que c'étoit un cercueil qu'on lui apportoit ; juste ciel ! me suis-je écrié aussi : madame, qu'avez-vous fait ? O Lovelace ! que n'étois-tu témoin de cette scène ! Toi, qui as toutes ces horreurs à te reprocher, je suis sûr que tu n'aurois pas été moins touché que moi, qui n'ai, graces au ciel, à répondre d'aucune de ses afflictions.

Après avoir ordonné tranquillement aux porteurs de placer leur fardeau dans la chambre de lit, elle est revenue vers nous. Ils avoient ordre, nous a-t-elle dit d'un air aussi calme, de prendre le tems de l'obscurité pour l'apporter. Vous excuserez, M. Belford : & vous mesdames, ne vous alarmez point. Il n'y a que la nouveauté qui doit ici vous surprendre. Pourquoi serions-nous plus choqués de cette vue que de celle des tombes de nos prédécesseurs que nous voyons tous les jours à l'église, & dont nous savons que les cendres seront un jour mêlées avec les nôtres ?

Nous sommes tous demeurés en silence ; les femmes, avec leurs tabliers sur les yeux. Elle a repris : pourquoi cette

tristesse , à l'occasion de rien ? si je mérite quelque blâme , c'est pour avoir marqué un soin excessif de cette partie terrestre. Mais j'aime à régler tout ce qui me regarde moi-même. Mes affaires essentielles sont si avancées , que j'ai du loisir pour des choses moins importantes. Peut-être aurois-je eu ce devoir de reste , dans un tems où j'aurois été moins capable de le remplir. Je n'ai ni mere , ni sœur. Madame Norton & miss Howe ne sont pas proche de moi. Vous auriez ce spectacle dans peu de jours , si ce n'étoit pas aujourd'hui ; & peut-être quelqu'un de vous en auroit-il l'embarras. Qu'importe pour vous une différence si courte , lorsqu'il me cause moins de peine que de plaisir ? Ces préparatifs ne rendront pas ma mort plus prompte. L'usage n'est-il pas de faire un testament , quand on a quelque chose à laisser ? & si l'on n'est pas effrayé d'un acte si lugubre , pourquoi le seroit-on de la vue d'un cercueil ? Mes cheres amies (en s'adressant aux deux femmes) j'ai pesé toutes ces réflexions. Seroit il possible que depuis plusieurs semaines , avec un objet tel que moi devant les yeux , vous ne vous fussiez pas entretenues des mêmes idées ?

Que de raison dans ce langage ! il

marquoit assez qu'elle y avoit pensé long-tems. Cependant, je n'en ai pas été moins révolté par la vue d'un cercueil, en présence de l'aimable personne, qui, vraisemblablement ne tardera guere à le remplir. Elle a proposé aux femmes d'entrer dans sa chambre avec elle, pour le voir de plus près, en les assurant que ce spectacle leur paroîtroit moins choquant, lorsqu'il leur seroit un peu plus familier. Je lui ai représenté que c'étoit nourrir dangereusement sa tristesse, & j'ai pris congé d'elle. Les femmes l'ont suivie. Sexe étrange ! Rien ne les arrête & n'est capable de les effrayer, lorsque la curiosité les presse, & qu'elles ont la nouveauté pour amorce.



Vendredi, premier de Septembre.

Je reçois ta lettre. Que ta gaieté m'étonne, au milieu de tant de scènes affligeantes ! Tes talens & ta légèreté pris ensemble, le monde n'a rien produit de semblable à toi. Mais ce que tu viens de lire doit t'avoir touché ; ou rien n'en sera jamais capable, jusqu'au

K v

jour de ta propre mort, que tes propres réflexions te feront trouver extrêmement terrible ! Cependant je suis charmé que tu me donnes le pouvoir d'affurer miss Harlove, que tu ne penses point à la troubler ; c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'après avoir ruiné sa fortune & toutes ses espérances, tu veux bien la laisser mourir en paix.

Le présent que tu fais à la sœur de Belton, & l'engagement où tu as mis Tourville & Mowbray d'imiter ton exemple, sont des actions dignes de ta générosité pour ton Bouton de Rose ; dignes d'un grand nombre d'autres actions louables en matière pécuniaire, sur lesquelles je te rends volontiers témoignage ; car ton Bouton de Rose est le seul exemple d'une jolie femme, à qui tu aies rendu service avec le même désintéressement. En vérité, Lovelace, je prends plaisir à te louer, & tu fais que j'en ai toujours saisi l'occasion ; jusqu'au point que, ne trouvant rien dans ta conduite qui méritât mes éloges, j'ai applaudi souvent à la bonne grace dont je te voyois faire des actions qui méritoient la corde.

A présent que tu t'es rapproché, je t'écirai aussi souvent que je croirai

s'obliger par le récit des circonstances. Mais je crains de n'être pas long-tems à s'apprendre la nouvelle que tu redoutes. Madame Smith m'envoie prier de me rendre chez elle, & me fait dire qu'elle doute si je trouverai miss Harlove en vie, à mon arrivée.



A deux heures, après midi.

Je ne veux pas fermer ma lettre, sans vous tirer d'une incertitude qui augmenteroit beaucoup votre impatience. J'ai fait attendre exprès votre courier. Miss Harlove avoit perdu deux fois toute connoissance ; & le médecin qu'on avoit fait appeller, craignant un troisième accident, dont il n'espéroit pas qu'elle pût revenir, avoit jugé, qu'en qualité d'exécuteur, je devois être averti. Elle étoit assez tranquille, lorsque je suis arrivé. Le médecin lui a fait promettre, devant moi, de ne plus penser à sortir de sa chambre dans un état si foible. Madame Lovick qui l'accompagne toujours à l'église, nous a fait trembler plusieurs fois du danger où elle s'expose, pour satisfaire sa piété.

K vj

Je ne retiendrai votre laquais que pour me donner le tems de vous redemander mes dernieres lettres, dont je n'ai pu trouver le moyen de garder des copies depuis mon retour d'Epſom. Si vous faites difficulté de m'obliger ſur ce point, je ſerai tenté de retarder le départ de tout ce que j'aurai déſormais à vous écrire, parce que je ſouhaite abſolument d'en conſerver le double (*)

Un meſſager arrive à ce moment, avec une lettre de miſſ Howe.



LETTRE CCCXL.

Miss HOWE, à miſſ CLARISSE HARLOVE.

Mardi au ſoir, 29 d'Août.

ENFIN, ma très-chere amie, je ſuis de retour; & j'étois revenue dans l'eſpérance de paſſer par Londres, pour vous embraffer: mais un accident, que je reproche à la rigueur de mon ſort;

(*) On doit obſerver que l'inquiétude de M. Belſord venoit du deſir de répondre aux intentions de miſſ Harlove, en conſervant les matériaux néceſſaires pour juſtifier ſa mémoire.

m'a privée d'une si douce satisfaction. Ma mere est tombée malade. Hélas ! ma chere, elle est fort mal. Vous êtes très-mal aussi, comme je l'apprends par votre lettre du 25. Que deviendrois-je, si j'avois le malheur de perdre deux si cheres & si tendres amis ! Une fièvre des plus violentes a saisi ma mere en chemin. L'accès redouble à notre arrivée, & les médecins paroissent embarrassés de sa situation.

Je vois, je vois, ma chere, que vous n'êtes pas mieux qu'elle, & je ne puis soutenir cette idée. Faites un effort, ma chere Clarisse ; faites, faites un effort pour l'amour de moi, & ne tardez pas à me marquer qu'il a réussi. Que le porteur m'apporte une ligne de vous. Ah ! qu'il ne revienne pas sans une ligne. Si je vous perds, amie plus chere que n'auroit jamais pu l'être une sœur ! & si je perds ma mere, je me défierai de ma propre conduite, & je renoncerai pour jamais au mariage. Quelles ténèbres sont déjà répandues autour de moi ! ... Mais je suis obligée de me rendre auprès du lit de ma mere, qui ne peut être un moment sans me voir.



Mercredi, 30.

Ma mere est beaucoup mieux , graces au ciel ! Elle a passé une fort bonne nuit. Je reprends la plume avec plus de joie & de liberté , dans l'espérance qu'il vous est arrivé aussi quelque changement favorable. Si ce bonheur est accordé à mes prieres , je bénis mon sort.

Je vous écris avec d'autant plus d'ardeur & d'impatience , que j'ai l'occasion de traiter un sujet qui vous intéresse beaucoup. Votre cousin , ma chere , m'est venu voir ce matin. Il m'a parlé d'une entrevue qu'il eût mardi avec M. Lovelace , au château de M.... Il m'a fait mille questions sur vous & sur votre monstre.

Il dépendoit de moi de faire naître entr'eux de belles scenes. Mais faisant réflexion que M. Morden est d'un caractere ardent , & que c'étoit augmenter vos chagrins que de l'exposer à quelque malheur , de la part d'un homme dont l'adresse est si connue dans les armes ; je n'ai pas représenté les choses sous leur plus mauvaise face. Cependant , comme je ne pouvois mentir en sa faveur , vous

pouvez juger que j'en ai dit assez pour lui faire maudire le misérable.

Malgré la considération où le colonel Morden a toujours été dans votre famille, je ne me suis point aperçu qu'il ait eu le crédit d'amener les esprits aux moindres termes de réconciliation. Quelles peuvent être leurs vues ? Mais j'apprends que votre frere est revenu d'Ecosse. Aussi l'honneur, la réputation de la famille est le cri commun.

Le colonel est de fort mauvaise humeur contr'eux. Cependant, il ne paroît pas qu'il ait vu jusqu'à présent votre brutal de frere. Je lui ai dit que vous étiez fort mal, & je lui ai communiqué une partie de votre dernière lettre. Il vous admire. Il maudit Lovelace. Il s'emporte contre toute votre famille. Il déclare qu'ils sont tous indignes de vous.

Je n'ai pu refuser, à ses instances, de lui laisser prendre copie des endroits de votre lettre, que j'avois cru lui pouvoir lire. Il assure qu'aucun de vos proches ne vous croit si mal, & ne voudra se le persuader. Ils vous aiment tous, dit-il, & très-cherement. S'il est vrai qu'ils vous aiment, leur dureté sera pour eux, dans les tristes suppositions que

vous me faites envisager, le sujet d'un remord éternel; mais il semble qu'à présent ces barbares veulent vous voir souffrir jusqu'aux portes de la mort.

Votre cousin m'a fait diverses questions sur M. Belford; & lorsqu'il a su les motifs de votre liaison avec ce galant homme, & son désintéressement dans tous les services qu'il vous a rendus, il n'a pu retenir sa colère contre ceux qui ont formé d'injurieux soupçons sur ses visites. Son inquiétude étoit si vive pour vous, que jeudi 24, il chargea un homme de confiance d'aller s'informer de votre situation. On fit une triste peinture de votre santé, & l'on ajouta que vous aviez été réduite à de grands embarras pour vous soutenir; mais comme cette réponse venoit de votre hôtesse, & qu'elle étoit mêlée de quelques réflexions un peu amères, quoique justes, sur la cruauté de vos proches, ils n'y ont pas ajouté beaucoup de foi. Je me flatte moi-même qu'elle ne peut être vraie; car il est impossible que vous fassiez assez d'injustice à mon amitié, pour demeurer exposée à quelques besoins faute d'argent. Je crois que je ne vous le pardonnerois de ma vie.

En qualité d'un de vos curateurs, le

colonel est résolu de vous mettre en possession de votre terre. Il s'est fait remettre, par le même droit, le produit de vos revenus, depuis la mort de votre grand pere; ce qui monte à des sommes considérables, qu'il se propose de vous porter lui-même. Mais quelques mots échappés me font juger que vous avez trompé la petitesse d'esprit de certaines gens, en vous dispensant de leur demander du secours; puisqu'ils étoient déterminés à vous laisser dans le chagrin & l'embarras. Leur caractère se soutient. Je puis faire cette réflexion sans offense.

M. Morden s'imagine que pour préliminaire de réconciliation, leur dessein est de vous engager à faire un testament par lequel vous disposerez de votre bien suivant leurs intentions. Mais il proteste qu'il ne perdra point vos intérêts de vue, sans avoir obligé tout le monde à vous rendre justice; & qu'il saura bien empêcher qu'amis ou ennemis ne vous en imposent. Parens ou ennemis, devoit-il dire; car, les amis n'en imposent point à leurs amis. Ainsi, ma chere, leur dessein est de vous faire acheter votre paix. Votre cousin (ce n'est pas moi, ma chere, quoique telle ait toujours été

mon opinion) dit que votre famille est trop riche , pour être humble , raisonnable ou modérée : que pour lui , qui jouit d'une fortune indépendante , il pense à vous la laisser toute-entiere. Si ce lâche Lovelace avoit consulté du moins l'intérêt de la sienne , quels avantages n'auroit-il pas trouvés avec vous , quand votre mariage vous auroit privée de votre part à la succession paternelle ?

J'ai préparé le colonel à la résolution où vous êtes de nommer M. Belford pour un office , dont nous espérons encore que l'exécution sera différée longtemps. Il en a paru d'abord extrêmement surpris ; mais , après avoir entendu les raisons auxquelles je me suis rendue , il a seulement observé qu'une disposition de cette nature déplairoit beaucoup à votre famille. Il s'est procuré , m'a-t-il dit , une copie de la lettre où Lovelace implore votre bonté , & s'offre à toutes sortes de réparations pour la mériter ; avec la copie de votre réponse. Je vois qu'il souhaite beaucoup votre mariage , & qu'il ne l'espère pas moins , comme un remède , dit-il , qui est capable de réparer toutes les breches.

Je ne finirois pas fitôt , & je répondrois à chaque article de votre dernière

lettre, si, dans l'espérance où je suis de voir bientôt ma mere hors de danger, je n'étois résolue de me rendre à Londres, pour vous expliquer tout ce que j'ai dans l'esprit; & pour vous dire, ma très-chere amie, en mêlant mon ame avec la vôtre, combien je suis, & serai toujours votre, &c.

ANNE HOWE.

(On passe ici sur près de vingt lettres, qui n'ajoutent rien à la partie historique; les unes de M. Belford, qui continue de rendre compte à son ami des circonstances dont il est témoin. Entre plusieurs peintures, il lui fait celle du cercueil, & de l'usage qu'on en fait. Il est placé, dit-il, près de la fenêtre, comme un clavecin; quoique couvert d'un tapis qui pend jusqu'à terre. Lorsque miss Harlove est si mal qu'elle ne peut aller jusqu'à son cabinet, elle lit, elle écrit dessus, comme sur un pupitre, ou sur une table. Mais elle ne permet plus à personne d'entrer dans cette chambre.) Les autres lettres sont de miss Clarisse & de miss Howe, qui se disent mille choses tendres & vertueuses; de M. Lovelace, qui se livre à toutes les alarmes de la crainte, à tous les emportemens de l'a-

mour, à toutes les amertumes du remord, & qui ne laisse pas de retomber souvent dans son caractère, par des plaisanteries déplacées. Il ne connoît plus de repos, il mène la vie d'un proscrit, il est sans cesse à cheval, il vient au devant des lettres de son ami jusqu'au fauxbourg de Londres, &c. Une longue lettre, de madame Norton à Clarisse, lui fait le récit d'un conseil tenu entre M. Morden & la famille; mais avec peu de succès parce que « M. Morden justement choqué de l'ar-
 » rogance de son frere, a pris le parti de
 » se retirer, en protestant contre tant de
 » dureté; résolu de rompre avec tous les
 » Harloves, de mettre sa cousine en pos-
 » session de sa terre, & de l'instituer son
 » unique héritière. Cependant le pere, la
 » mere, les oncles, & la sœur même,
 » moitié attendris par les sentimens natu-
 » rels, moitié convaincus par les raisons
 » de M. Morden, ou poussés peut-être
 » par des motifs d'intérêt, commencent
 » à parler avec plus de modération. La
 » mere, sur tout, dépose souvent ses lar-
 » mes dans le sein de cette sage gouver-
 » nante. Elle se rendroit à Londres, si de
 » rigoureux ordres ne l'arrétoient encore.
 » Elle est soutenue d'ailleurs par l'idée
 » que la maladie de sa fille ne sauroit être

« mortelle , dans une si grande jeunesse ,
 « avec une constitution si saine , & sans
 « autre cause que le chagrin de ses infor-
 « tunes. Madame Norton ne désespere pas
 « d'obtenir bientôt la permission de se ren-
 « dre auprès d'elle. » Miss Clarisse répond
 à cette lettre , dans des termes qui mar-
 quent son indifférence pour d'autres biens
 que ceux qu'elle se promet bientôt dans une
 autre vie ; mais qui confirment ce qu'on
 a vu jusqu'à présent de plus vertueux , de
 plus tendre & de plus aimable dans son
 caractère.)



L E T T R E C C C X L I.

M. BELFORD , à M. MORDEN.

A Londres , 4 Septembre.

M O N S I E U R ,

LA nature des circonstances est une
 apologie suffisante pour la liberté que
 je prends de vous écrire ; d'autant
 plus que , si je n'ai pas l'honneur de vous
 connoître personnellement , je n'en suis
 pas moins instruit de votre mérite. J'ap-
 prends que vous employez vos bons offices

dans la famille de miss Clarisse Harlove, pour la réconciliation de la plus vertueuse & de la plus digne de toutes les femmes. Quelque générosité qu'il y ait dans cette entreprise, nous n'avons que trop de sujet de craindre ici, que vos soins ne deviennent inutiles. Tous ceux qui sont admis à la familiarité de miss Harlove sont persuadés qu'elle ne peut vivre plus de trois jours : & si vous souhaitez de la voir avant sa mort, il ne vous reste point de tems à perdre. Elle ignore que je vous écris. Je l'aurois fait plutôt, si je n'avois espéré, de jour en jour, qu'elle apprendroit quelque heureux effet de votre obligeante médiation. J'ai l'honneur, monsieur, d'être, &c.

BELFORD.



LETTRE CCCXLII.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

Mardi, 5 Septembre, à 7 heures du soir.

LE colonel Morden est arrivé cet après midi, à cinq heures précises. Il étoit à cheval, suivi de deux Laquais.

Ayant trouvé Smith & sa femme, qui paroissent tous les deux fort affligés, il leur a demandé avec beaucoup d'impatience, comment se portoit miss Harlove. Elle n'est pas morte, a répondu tristement madame Smith; mais je ne crois pas sa dernière heure éloignée. Bon Dieu! s'est-il écrié, en levant les mains & les yeux. Puis-je la voir? Mon nom est Morden. J'ai l'honneur de lui appartenir de fort près. Montez, je vous prie, & faites lui savoir que je suis ici. Qui est avec elle? Sa Garde, lui a dit madame Smith; & madame Lovick, une dame veuve, qui prend d'elle autant de soin que si c'étoit sa mere (Elle n'en prendroit aucun, a-t-il interrompu, si elle n'en prenoit pas davantage); avec un gentilhomme, nommé M. Belford, qui lui rend tous les offices d'un bon ami. Si M. Belford est avec elle, a-t-il repris, je puis monter sans difficulté. Mais allez toujours, & dites à M. Belford, que je lui demande d'abord un moment d'entretien.

Madame Smith est venue m'avertir dans l'antichambre, où je venois d'achever la dernière lettre que tu as reçue de moi. Je me suis empressé d'aller au devant du colonel, qui est réellement un

homme de très-bonne mine, & qui m'a reçu avec beaucoup de politesse. Après les premiers complimens ; miss Harlove , m'a-t-il dit , vous a plus d'obligation qu'à ses plus proches parens. Pour moi , je me suis efforcé en vain de toucher en sa faveur des cœurs de marbre ; & ne me figurant point que cette chere personne fût si mal , j'ai négligé de la voir , comme je le devois au premier moment de mon arrivée ; & comme je n'y aurois pas manqué , si j'avois connu sa situation & les difficultés que j'ai trouvées de la part de sa famille. Mais, monsieur, ne reste-t-il pas d'espérance ?

J'ai répondu que les médecins l'avoient quittée , avec la triste déclaration qu'il n'en restoit plus.

N'a-t-elle manqué de rien ? a-t-il demandé. Son médecin est-il un homme éclairé ? Je fais que ces bonnes gens ont eu pour elle toutes les civilités & toutes les attentions imaginables.

Eh ! qui pourroit lui refuser ses adorations ? s'est écriée madame Smith , en pleurant à chaudes larmes. C'est la plus aimable de toutes les femmes.

Tel est le témoignage , a dit le colonel , que tout le monde lui rend. Bon Dieu ! comment votre cruel ami...

Et

Et comment ses cruels parens. . . ai-je interrompu. L'un n'est pas moins incompréhensible que l'autre.

J'ai pris soin de lui expliquer tout ce qu'on avoit tenté pour sa guérison. Il étoit fort impatient de la voir. Il l'avoit laissée, m'a-t-il dit, à l'âge de douze ans. Elle promettoit alors d'être quelque jour une des plus belles femmes d'Angleterre. Je l'ai assuré qu'elle avoit pleinement répondu à cette espérance; que, peu de mois auparavant, peut-être étoit-elle la plus belle femme de l'Europe; & que sa maigreur même ne lui avoit pas fait perdre cet avantage, parce que ses traits étoient si réguliers, les proportions si parfaites, & ses graces si supérieures, que, n'eût-elle que la peau & les os, elle seroit toujours d'une incomparable beauté.

Madame Smith, étant montée à notre prière, nous est venue dire qu'elle paroissoit assoupie dans son fauteuil; & que madame Lovick & sa garde, qui étoient avec elle, croyoient lui devoir laisser prendre un peu de repos. Le colonel a demandé si, sans la troubler, il ne pouvoit pas la voir dans cet état, pour satisfaire son impatience, & la considérer avec plus de liberté. Le dos de son

fauteuil étoit tourné vers la porte. Ainsi nous avons cru qu'il pouvoit entrer sans bruit, avec la précaution de se retirer de même, au moindre mouvement qu'il lui verroit faire, dans la crainte que sa présence ne fit tout d'un coup trop d'impression sur elle. Madame Smith, marchant devant nous, a fait signe aux deux autres femmes de ne pas se remuer ; & nous nous sommes avancés fort doucement.

Elle étoit dans une charmante attitude ; en robe de satin blanc ; la tête appuyée sur le sein de madame Lovick, qui étoit sur une autre chaise auprès d'elle ; le bras gauche passé sur son cou, comme pour se soutenir ; car cette femme lui ayant tenu lieu de mère, elle aime une situation qui l'aide à se croire dans les bras maternels. Une de ses joues touchant au sein de madame Lovick, la chaleur qu'elle en tiroit, jointe à celle de sa propre haleine, y avoit répandu une rougeur charmante, qui en ranimoit un peu la blancheur. L'autre étoit plus pâle, comme déjà glacée par les froides approches de la mort. Ses mains aussi blanches que le lis, avec leurs veines, dont le bleu étoit plus transparent que je ne l'avois jamais vu, pendoient languissamment.

ment, l'une devant elle, l'autre serrée dans la main droite de l'obligeante veuve, dont les larmes mouilloient le visage qui étoit appuyé sur son sein; soit qu'elle en versât sans le sentir, ou qu'elle craignît d'éveiller sa chère fille en changeant de posture pour les essuyer. Son aspect, d'ailleurs, étoit calme & serein: & quoique par intervalles on la vît un peu tressaillir, son sommeil paroissoit aisé. A la vérité, sa respiration étoit courte & fréquente, mais assez libre, & ne ressembloit pas à celle d'une personne mourante.

Telle étoit la situation lorsque nous nous sommes avancés vis-à-vis d'elle. Le colonel, ne pouvant retenir ses soupirs, s'est mis à la regarder, les deux bras pliés sur sa poitrine, avec la plus profonde & la plus tendre attention. Il a joui assez long-tems de ce triste spectacle, & je n'étois pas moins ému en le partageant avec lui. Enfin, un petit mouvement qu'elle a fait, avec plus de difficulté à retirer son haleine, nous a portés à nous retirer derrière un paravent qui cacheoit sa maison; c'est le nom qu'elle donne à son cercueil. Il est placé, comme je vous l'ai marqué, au coin d'une fenêtre, & dans les premiers momens que

j'avois passés avec M. Morden, le sentiment de notre douleur commune m'avoit fait oublier de le prévenir sur ce qu'on ne pouvoit guere dérober à sa vue.

En passant dans ce lieu, il a tiré son mouchoir; &, comme noyé dans la tristesse, il n'a pu prononcer un seul mot. Mais, après avoir jeté les yeux derrière le paravent, il a bientôt retrouvé le pouvoir de parler. Frappé de la forme du cercueil, il a levé aussi-tôt le tapis dont il étoit couvert; & reculant d'horreur: Juste ciel! a-t-il dit, qu'apperçois-je? Madame Smith étoit près de lui: Pourquoi souffre-t-on, a-t-il repris avec beaucoup de chaleur, que ma cousine ait près d'elle un objet si capable de nourrir ses tristes réflexions? Hélas! monsieur, a répondu cette bonne femme, qui oseroit combattre ici les volontés? Nous sommes tous étrangers autour d'elle. Cependant nous lui avons fait des plaintes de cette noire imagination.

Je me suis approché de lui, après avoir observé qu'elle n'étoit point encore sortie de son assoupissement. Je devois lui ai-je dit, vous prévenir sur ce spectacle. J'étois ici lorsque le cercueil est venu, & de ma vie je n'ai senti tant d'émotion. Mais elle n'avoit personne de ses

parens ; elle n'espéroit d'en voir aucun ; & , dans la certitude de ne pas survivre long-tems , elle vouloit , m'a-t-elle dit , laisser aussi peu d'embarras qu'il lui étoit possible à son exécuteur. Ce qui est révoltant pour tout le monde , ne l'est pas pour elle.

Je n'avois pas achevé de parler , qu'elle s'est réveillée , en poussant un profond soupir. Le colonel s'est avancé plus loin derrière le paravent , afin de ne pas la surprendre tout d'un coup par sa présence.

Où suis-je ? a-t-elle dit , en ouvrant les yeux. Que je suis assoupie ! Ai-je dormi long-tems ? Ne forcez pas monsieur , (car je me retireis.) Je m'appesantis extrêmement , & je suppose que cette disposition ne fera qu'augmenter. Elle a voulu se lever : mais sa foiblesse l'a forcée de demeurer assise & d'appuyer sa tête sur le dos de son fauteuil. Ensuite , après quelques momens de silence : Je crois , mes chers amis , nous a-t-elle dit à tous , que vos soins obligeans finiront bientôt. J'ai pris un peu de repos , mais je ne me sens point rafraîchie. L'extrémité de mes doigts commence à s'engourdir. Je ne les sens plus. Il est tems de faire partir mes lettres.

Je lui ai offert de les envoyer par un exprès. Elle m'a répondu qu'elles n'arriveroient que trop tôt par les voies ordinaires. Je lui ai dit que ce n'étoit pas jour de poste. Est-il encore mercredi ? a-t-elle repris. Je ne fais plus comment le tems va : mais la marche est bien ennuyeuse. Je crois qu'il faudroit penser à me remettre au lit. Tout s'y feroit avec plus de décence & moins d'embaras. N'est-ce pas , madame Lovick ? Et se tournant vers moi ; il me semble , monsieur , que je n'ai rien oublié. Ne me rappellerez-vous rien , qui puisse servir à rendre votre office plus aisé ?

Si M. Morden venoit , lui ai-je dit , je me figure , madame , que vous ne seriez pas fâchée de le voir.

Elle m'a répondu qu'elle étoit trop faible pour recevoir sa visite ; que , s'il se présenteoit néanmoins , elle le verroit sans doute , ne fût-ce que pour le remercier de ses dernières faveurs & de ses obligeantes intentions. Elle m'a demandé s'il avoit envoyé.

Je fais , madame , qu'il seroit déjà ici , s'il n'avoit appréhendé de vous surprendre.

Rien , rien , monsieur , n'est capable de me surprendre à présent ; excepté la

visite de ma mere, qu'un reste de bonté ameneroit pour m'accorder ses dernieres benedictions. Que cette surprise auroit de docueur pour moi ! Mais savez-vous si M. Morden est venu à Londres exprès pour me voir ?

Oui, madame : j'ai pris la liberté de l'informer, par quelques lignes, de l'extrémité où vous êtes.

Quelle bonté, monsieur ! Vous m'accablez de bienfaits. Mais je crains d'avoir quelque peine à le voir, parce qu'il ne me verra pas lui-même sans en ressentir beaucoup. S'il vient, comment lui cacher le cercueil ? Il ne manquera pas de m'en faire un reproche. Peut-être, en m'appuyant sur le bras de madame Lovick, retrouverai-je la force de l'aller recevoir dans l'antichambre.

Elle a fait un mouvement pour se lever : mais elle est retombée sur son fauteuil. Le colonel étoit dans la plus vive agitation derrière le paravent. Il s'est avancé deux fois, sans être apperçu de sa cousine ; mais la crainte de lui causer trop de surprise l'obligeoit aussitôt de se retirer. J'ai marché vers lui, pour favoriser sa retraite. Partez-vous, M. Belford ? m'a-t-elle dit. Seroit-ce M. Morden qui vous fait appeller ? J'ai répondu que

J'étois trompé si ce n'étoit lui. Elle a dit aux deux femmes : poussez le paravens aussi proche qu'il se peut de la fenêtre. Il faut que je prenne un peu sur moi, pour recevoir ce cher cousin ; car il m'aimoit autrefois fort tendrement. Donnez-moi, je vous prie quelques gouttes, dans une cuillerée d'eau, pour soutenir mes esprits pendant cette entrevue. Ce sera vraisemblablement le dernier acte de ma vie. Le colonel, qui entendoit jusqu'au moindre mot, s'est fait annoncer par son nom : & moi, feignant d'aller au-devant de lui, je l'ai introduit sans affectation.

Il a serré l'ange entre ses bras, en fléchissant un genoux à ses pieds : car s'appuyant sur les deux bras de son fauteuil, elle a fait un effort inutile pour se lever. Excusez, cher cousin, lui a-t-elle dit, excusez si je ne puis me tenir debout... Je ne m'attendois pas à la faveur que je reçois ; mais je suis ravie que vous me donniez l'occasion de vous remercier de vos généreuses bontés.

Mia chere, mon aimable cousine ! a-t-il répondu d'un ton passionné ; je ne me pardonnerai jamais d'avoir attendu si long-tems à vous voir : mais j'étois fort éloigné de vous croire si mal ; & tous vos

mais ne se l'imaginent pas non plus. S'ils le croyoient . . .

S'ils le croyoient , a-t-elle répété en l'interrompant , peut-être aurois-je reçu plus de marque de leur compassion. Mais de grâce , monsieur , comment les avez-vous laissés ! Etes-vous réconcilié avec eux ? Si vous ne l'êtes pas encore , je vous conjure , par l'amitié que vous avez pour moi , de ne pas retarder la paix. Tous les différends d'une famille si chère augmentent mes fautes , puisqu'elles en sont la première cause.

J'espérois , a-t-elle repris , de recevoir bientôt d'eux quelque heureuse explication en votre faveur , lorsqu'une lettre de M. Belford m'a fait hâter mon départ pour Londres. Mais j'ai à vous rendre compte de la lettre de votre grand-père. J'ai à vous remettre les sommes qui vous sont dues , & que votre famille vous prie de recevoir , dans la crainte que vous ne soyez exposée à quelque besoin. C'est un gage si formel de la réconciliation qui s'approche , que j'ose répondre de l'avenir , si . . .

« Ah ! monsieur , a-t-elle interrompu , obligée de s'arrêter par intervalles , je souhaite que cette démarche ne soit pas plutôt une marque qu'ils ne vou-

droient plus rien avoir de commun avec moi, si le ciel me condamnoit à vivre plus long-tems. Je n'ai jamais eu l'orgueil d'aspirer à l'indépendance. Toutes mes actions en rendent témoignage. Mais que servent à présent ces réflexions ? Ce que je vous demande uniquement, monsieur, c'est que, de concert avec M. Belford, à qui j'ai d'extrêmes obligations, vous preniez la peine d'ajuster toutes ces affaires suivant mes dernières dispositions, que je laisse par écrit. M. Belford me pardonnera ; mais c'est, au fond, la nécessité, plus qu'un choix libre, qui m'a fait penser à le charger du fardeau qu'il a la bonté d'accepter. Si j'avois eu le bonheur de vous voir plutôt, ou de savoir que vous conserviez un peu d'amitié pour moi, il ne me seroit pas entré dans l'esprit de recourir à la générosité d'un étranger. Mais ; quoique ami de M. Lovelace, il est homme d'honneur, & plus propre à rétablir la paix qu'à la rompre. Contribuez-y vous-même, mon cher cousin ; & souvenez-vous que, tout cher que vous m'avez toujours été, rien ne vous autorise à venger des injures que je pardonne, lorsqu'il me reste des parens plus proches que M. Morden. Mais j'ai pris soin de vous expliquer là-dessus mes idées & mes

raisons, & j'en espere l'effet qu'elles doivent produire.

Je dois rendre justice à M. Lovelace, a-t-il répliqué, en s'essuyant les yeux. Il est pénétré du repentir de sa basse ingratitude, & disposé à toutes les réparations qui sont en son pouvoir. Il reconnoît ses injustices & votre mérite. S'il avoit balancé à s'expliquer, je n'aurois pu demeurer dans l'inaction, quoique vous ayiez des parens plus proches que moi. Votre grand-père, ma chere cousine, ne vous a-t-il pas confiée à mes soins ? Me croirai-je intéressé à votre fortune, sans l'être à votre honneur ? Mais, puisque M. Lovelace sent vivement son devoir, j'ai moins à dire, & vous pouvez être absolument tranquille sur ce point.

Que de graces, monsieur, que de graces j'ai à vous rendre ! Tout est au point que je demandois à la bonté du ciel. Mais je me sens très-foible. Je suis fâchée de ne pouvoir soutenir plus longtemps. . . . Sa foiblesse ne lui permettant point d'achever, elle a penché la tête sur le sein de madame Lovick. Nous sommes sortis, M. Morden & moi, après avoir donné ordre qu'on vint nous avertir

chez un traiteur voisin , s'il arrivoit quelque changement.

Comme nous n'avions dîné ni l'un ni l'autre , nous nous sommes fait préparer un repas fort simple ; & pendant qu'on se disposoit à nous servir , vous pouvez juger du sujet de notre entretien. Nous avons passé nous-mêmes chez le médecin , pour le prier de lui faire encore une visite , & de nous en rendre compte à son retour. Il ne s'est pas arrêté cinq minutes avec elle ; & nous ayant rejoints , il nous a dit qu'il doutoit qu'elle fût demain en vie , & qu'elle souhaitoit de voir immédiatement le colonel. On commençoit à servir notre petit dîner ; ce qui n'a point empêché M. Morden de partir sur le champ. Je n'ai pu toucher à rien ; & m'étant fait donner une plume & de l'encre , pour satisfaire votre impatience , je vous ai tracé à la hâte tout ce qui venoit de se passer à mes yeux. Vous comprendrez facilement que lorsque votre dernier courrier est arrivé , il ne m'a pas été possible de sortir pour écrire , ni d'en trouver l'occasion jusqu'à ce moment. Cependant le pauvre malheureux craignoit de partir avec une réponse de bouche , qui consistoit , com-

me il vous l'a rendue sans doute , à vous dire que le colonel étoit chez Smith , & que sa cousine s'affoiblissoit à vue d'œil.

M. Morden est lui-même fort indisposé : cependant , il m'a déclaré qu'il ne s'éloigneroit pas d'elle , tandis qu'il la verra dans une situation si douteuse ; & que son dessein est de passer la nuit sur une chaise , dans son antichambre.

(Les lettres suivantes sont des avis que M. Belford envoie , d'heure en heure , à M. Lovelace , par une suite continuelle de couriers. Il lui peint tous les degrés par lesquels miss Clarisse paroît avancer vers la mort , ses sentimens , ses expressions , & jusqu'à ses moindres mouvemens pendant la nuit & la matinée du jour suivant. Ce sont autant de billets , dont voici quelques exemples.)

Mercredi 6 , à 8 heures du matin.

Elle a donné ses ordres , avec beaucoup de présence d'esprit , sur la manière dont elle doit être placée dans son cercueil , aussitôt que son corps sera tout-à-fait refroidi.

A 9 heures du matin.

Le colonel m'a dit qu'il avoit dépêché un de ses gens au château d'Harlove , pour y déclarer qu'on peut s'épargner la peine des débats au sujet de la réconciliation ; parce qu'il y a beaucoup d'apparence que sa chere cousine ne sera plus au monde, lorsque les délibérations seront finies.

Il est au désespoir, dit-il , d'être revenu en Angleterre , ou de n'être pas revenu plutôt. S'il perd sa cousine , sa résolution est de retourner en Italie , pour s'établir à Florence , ou à Livourne.

A 10 heures du matin,

Elle a tiré de son sein un portrait de miss Howe , en miniature , qu'elle y a toujours porté. Elle l'a confié à madame Lovick , en la priant de le remettre sous une enveloppe , adressée à M. Hickman , & de le lui envoyer par mes mains après sa mort. Elle l'a considéré long-tems , avant que de l'abandonner. Aimable & tendre amie. . . . ma compagne. . . . ma sœur ! a-t-elle dit , en le baisant quatre fois de suite à chaque nom.



J'ai renvoyé votre dernier courier sans réponse. Votre impatience est juste. Mais croyez-vous que je puisse interrompre une conversation , pour courir à ma plume , vous écrire , vous envoyer par lambeaux tout ce qui se présente ? Quand je le pourrois , ne voyez-vous pas qu'en écrivant une partie , je perdrois l'autre ?

Cet événement n'est guere moins intéressant pour moi que pour vous. Si vous êtes plus désespéré que moi , je n'en connois qu'une raison , Lovelace : elle est au fond de votre cœur. Je consentirois plus volontiers à perdre tous les amis que j'ai au monde , sans vous excepter , qu'à la perte de cette divine personne. Je ne me rappellerai jamais ses souffrances & son mérite , sans me croire véritablement malheureux ; quoique je n'ai rien à me reprocher sur le premier de ces deux points. Au reste, je fais moins cette réflexion pour la faire tomber sur vous , que pour exprimer toute la force de ma douleur ; quoique votre conscience , peut-être , vous la fasse prendre autrement.

Votre courier , qui supplie , dit-il , pour sa vie , en me pressant de le faire partir avec une lettre , m'arrache celle-ci.

d'entre les mains. Un quart-d'heure de plus (car on me fait appeler) pourroit vous rendre apparemment , si non plus tranquille, du moins plus certain: & dans un état tel que le vôtre , c'est un soulagement pour un homme tel que vous.



L E T T R E C C C X L I I I

M. BELFORD, à M. MOWBRAY.

Mercredi , après midi.

JE suis ravi , cher Mowbray , d'apprendre que tu sois à Londres. Au moment que tu recevras cette lettre , jette toi , s'il est possible , avec Tourville , dans le chemin de l'homme qui , de tous les hommes du monde , mérite le moins l'affection d'un bon cœur , mais qui est assez digne de celle de Tourville & de la tienne. Les nouvelles que j'aurai vraisemblablement à lui marquer dans une heure ou deux , lui feront regarder comme son plus grand bonheur d'être annéanti.

Vous le trouverez entre le faubourg & Kensington , probablement à cheval ,

courant devant lui comme un furieux , & retournant aussitôt sur ses traces ; ou descendu , peut-être , dans quelque hôtellerie , pour observer le retour des couriers qu'il m'envoie.

Will , son valet de chambre m'arrive à l'instant. Il vous remettra ma lettre en chemin , & vous servira de guide. Partez sur le champ ; en carrosse , à cheval , n'importe comment. Votre présence sauvera la vie au maître , ou à quelqu'un de ses gens. Voilà , messieurs , les heureux effets du libertinage triomphant. Tôt ou tard ils retombent sur nous , & tout se change en fiel le plus amer. Adieu.

BELFORD.





LETTRÉ CCCXLIV.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

out ce qui t'em-
colonel , sur ta
monde entier.
téressé que moi
qui es-tu, pour
Il est fort heu-
, que tu n'aies
écrit. Morte où

vive, Clarisse Harlove est à moi, à moi
seul. Ne me coûte-t-elle pas assez ? N'est-il
pas probable qu'elle me coûtera mon salut
éternel, tandis qu'une éternité de bonheur
sera son partage ? Une éternelle sépara-
tion ! ô comble d'horreur ! Dieu ! Dieu !
Comment puis-je soutenir cette idée ? Mais
il lui reste encore un souffle de vie. J'es-
pere encore. O Belford ! étends mes
espérances , & tu seras mon bon génie ,
le seul que je croirai jamais , que j'invo-
querai comme le Dieu de ma vie & de
mon salut. Je te pardonnerai tout.

Pour la dernière fois. . . mais non ; ce ne fera pas , ce ne peut être la dernière. Déclare-moi , au moment que tu recevras ce billet , ce qu'il faut que je devienne ; car , à présent je suis le plus misérable de tous les hommes.

A Knight'sbridge , à 5 heures.

Wille me dit que tu m'envoies Mowbray & Tourville. Je n'ai pas besoin d'eux. Mon ame est lasse d'eux & du monde entier. C'est de moi-même que je veux. . . . Cependant , comme ils me font assurer qu'ils seront ici dans l'instant , je les attendrai , eux & ta première lettre. . . Ah ! Belford, garde-toi bien de m'apprendre. . . mais hâte-toi , hâte-toi, quelque malheur que tu aïs à m'annoncer.





L E T T R E C C C X L V.

*M. BELFORD , à M. LOVELACE.**À 7 heures , mercredi , 6 de Septembre.*

CE qu'il me reste à t'apprendre , c'est que tu ne saurois mieux faire à présent que de partir , soit pour Paris , soit pour tout autre lieu du monde où ta destinée pourra te conduire.

B E L F O R D.*Fin du tome treizieme.*

LETTRES

ANGLOISES.

TOME QUATORZIEME.



LETTRES
ANGLOISES,
OU
HISTOIRE
DE MISS
CLARISSE HARLOVE.
NOUVELLE ÉDITION,
Augmentée de l'Éloge de RICHARDSON,
des Lettres posthumes & du Testament
de CLARISSE.
AVEC FIGURES.
TOME QUATROZIEME.



A PARIS;
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXVII.

... ..
... ..
... ..
... ..

... ..
... ..
... ..
... ..
... ..

... ..
... ..
... ..
... ..
... ..

... ..
... ..
... ..
... ..
... ..

... ..
... ..
... ..
... ..
... ..

HISTOIRE DE

CLARISSE HARLOVE.



LETTRE CCCXLVI.

M. Mowbray, à M. Belford.

A Uxbridge, 7 Septembre, entre
minuit & une heure.

(*) J'Écris pour demander, à la prière
du pauvre Lovelace, les circonstances du
fatal arrêt que tu as prononcé cette nuit.

(*) On doit se rappeler la caractéristique de Mowbray.
Tome XIV. A

Il n'est pas capable de se servir de sa plume : mais il veut savoir tout ce qui appartient aux derniers momens de miss Harlove. Je ne vois pas néanmoins ce qui peut lui revenir de cette curiosité. Elle est partie, n'est-ce pas ? Qui diable peut l'arrêter ?

De ma vie je n'ai entendu parler d'une femme si singulière. Quel si grand mal avoit-elle reçu, pour mourir de douleur ? Je souhaiterois que notre pauvre ami ne l'eût jamais connue. Quelles peines ne lui a-t-elle pas causées, depuis le premier moment jusqu'au dernier ? Le charmant garçon étoit comme perdu pour nous, depuis qu'il s'étoit livré à cette fantaisie : & dis-moi, je te prie, qu'y a-t-il de plus rare dans une femme que dans une autre ? C'est un grand bonheur pour ce pauvre diable, de nous avoir eus près de lui à l'arrivée de ton billet. Tes précautions sont une bonne preuve de ton amitié. Ma foi Belford, cette nouvelle l'a mis tout-à-fait hors de lui-même. Il est fou, aussi fou qu'il y en ait jamais eu dans Bedlam (*). Will lui a rendu ta lettre au moment que nous l'avons joint, dans une hôtellerie de Knight'sbridge, & s'est dérobé aussitôt à sa vue. Jamais il n'y eut

(*) Les petites maisons de Londres.

de pareille scene. Il trembloit comme une feuille en la recevant. Ses doigts paralytiques avoient peine à l'ouvrir. Le tremblement de ses mains étoit si violent, qu'il l'a déchirée en deux avant de pouvoir l'ouvrir entièrement. Après l'avoir lue, il est devenu aussi pâle que la mort; & pendant quelques momens, la voix lui a manqué. Il nous regardoit, la bouche ouverte & les yeux égarés. Mais, ses esprits se ranimant tout d'un coup, il s'est emporté, de paroles & d'actions, à des fureurs que je n'entreprends pas de te représenter. Aucune partie du monde n'est échappée à ses exécutions; & la rage se tournant contre lui-même, après avoir cherché des yeux son épée & ses pistolets, que Willavoit emportés en se retirant, il se seroit tué contre le mur, si nous ne l'avions arrêté fort heureusement, lorsqu'il s'y élançoit tête baissée. Il est demeuré entre Tourville & moi: mais, n'espérant rien de ses armes ni des nôtres, il s'est donné, sur le front, sur les tempes & sur la poitrine, des coups de poing qui auroient assommé un taureau. J'ai voulu me saisir de ses mains: il m'a repoussé avec tant de violence, que, d'un coup dont je n'ai pu me garantir, il m'a fait ruisseler le sang du nez. C'est lui, c'est lui par bon-

heur ; sans quoi , je ne fais comment j'aurois pris cette injure. Tourville lui en a fait un vif reproche , en lui représentant combien il étoit horrible de maltraiter un ami , & de perdre la raison pour une femme. Il a répondu plus tranquillement , qu'il en étoit fâché. Alors Will s'est hasardé à m'apporter une serviette & de l'eau ; & j'ai remarqué , aux yeux de ce coquin , qu'il se réjouissoit que j'eusse reçu le coup plutôt que lui.

Ainsi , par degrés , nous avons un peu ramené le furieux à la raison. Il a promis de tenir une conduite plus mâle , & je lui ai pardonné. Nous l'avons fait monter à cheval , dans l'obscurité , & nous sommes venus ensemble chez Doleman. Chacun de nous a mis tout en usage pour lui faire honte de sa folie. Nous lui avons dit qu'il n'étoit question que d'une femme , & d'une femme obstinée , perverse. D'ailleurs , quel remède ? Et tu conviendras , Belford , comme nous n'avons pas manqué de le lui dire aussi , qu'il est honteux pour un homme qui s'est vu le maître de vingt femmes , pires ou meilleures que celle-ci , de faire tant de vacarme , par la seule raison qu'il a plu à la belle de se laisser mourir. Nous lui avons conseillé de ne plus s'attaquer à des femmes orgueil-

leuses de leur caractère , & de ce qu'elles appellent leur vertu. A quoi bon ? Le plaisir ne vaut pas la peine ; & qu'ont-elles de plus que les autres ? Nous avons passé le tems à lui donner ainsi de la consolation & des conseils. Mais sa maudite imagination ne l'attache pas moins à une femme morte , que si elle étoit vivante. Morte, je dis ; car je le suppose, Belford. Nous la croyons morte certainement & de bonne foi. Sinon , que le diable t'emporte , pour nous avoir joués très-ridiculement ! C'est sans doute une des raisons qui lui font demander les circonstances de son départ ; car je t'avertis qu'il ne veut pas souffrir le nom de *mort*. N'admirez-tu pas cette délicatesse ? Que l'amour énerve un homme ! un homme de cette trempe encore ! L'amour en a fait un idiot , un imbécille. Par ma foi ! la patience me manque , à la vue de toutes ses folies. Envoie-nous donc le récit qu'on te demande ; & qu'il hurle dessus , comme je suppose qu'il n'y manquera point.

Mais il faut absolument que nous le fassions voyager. Dans un mois ou deux , nous le rejoindrons, toi, Tourville & moi , & nous l'aurons bientôt guéri de cette extravagance. Il aura honte de lui-même , & nous ne l'épargnerons pas alors. An-

6 HISTOIRE

jourd'hui, ce seroit pitié de le traiter comme il le mérite. Ainsi, retranche les réflexions ; car il paroît que tu ne l'as pas trop épargné.

J'ai voulu te donner quelque idée du service que nous avons rendu à ce violent personnage, qui étoit un homme perdu, s'il ne nous avoit pas eus près de lui, ou qui auroit commis infailliblement quelque meurtre. C'est de quoi je ne puis douter. A présent, il paroît un peu plus modéré. Il est assis, faisant de contorsions & des grimaces, comme un furieux enchaîné sur la paille. Il jure. Il maudit. Toutes ses facultés spirituelles sont enveloppées d'épaisses ténèbres. Quelquefois, il se retire dans des coins & des trous, comme un vieux sanglier harassé par les chasseurs. Bon soir là-dessus, Belford. Tourville, & tout ce que nous sommes ici, nous te desirons impatiemment ; car personne n'a sur lui tant d'influence que toi.

M O W B R A Y

Comme je lui ai promis de t'écrire, j'ai pris la plume pendant que tout le monde est au lit. Le courrier doit partir à la pointe du jour.



LETTRE CCCXLVII.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

Mercredi, à minuit.

JE veux essayer d'écrire. Quand je me mettrois au lit, il me seroit impossible de fermer les yeux. Je n'avois jamais senti le poids de la douleur, comme je viens de l'éprouver, en recevant les derniers soupirs de la plus admirable de toutes les femmes, qui jouit à présent de la récompense de ses vertus dans le séjour du bonheur.

Vous apprendrez volontiers les circonstances de son heureux passage. J'ai le tems de rappeler mes esprits. Tout est tranquille autour de moi ; c'est-à-dire, que chacun s'est retiré ; quoique personne, j'ose le dire, n'ait pu se promettre de reposer cette nuit, & le triste colonel moins que tous les autres.

A quatre heures, comme je vous l'ai marqué dans ma dernière lettre, on m'a fait appeller. Vous aimez le détail : il faut vous peindre la scène qui s'est présentée à moi, lorsque je me suis approché du lit.

M. Morden s'est attiré le premier mon attention. Il étoit à genoux, tenant une main de miss Harlove contre les fiennes, le visage baissé dessus, & la mouillant de ses larmes. De l'autre côté, madame Lovick, noyée dans les fiennes, avoit la tête appuyée négligemment contre le chevet du lit; & la tournant vers moi aussitôt qu'elle m'a vu: O M. Belford, s'est elle écriée les mains jointes, la chère, l'incomparable miss. . . Un sanglot ne lui a pas permis d'achever. Madame Smith étoit debout près d'elle, les yeux levés, & joignant aussi les mains, qu'elle pressoit l'une contre l'autre, pour implorer le secours du ciel. Pouvoir dont on pouvoit attendre. Les larmes s'entre-suivoient rapidement sur ses deux joues. La garde étoit au-dessous de madame Lovick & de madame Smith, la tête penchée. Elle tenoit, dans une main, un cordial inutile, qu'elle venoit de présenter à sa maîtresse mourante. Ses yeux paroissent enflés à force de pleurer, quoiqu'elle dût être endurcie par l'habitude à ces tristes spectacles; & les tournant vers moi, elle a paru m'inviter à joindre ma douleur à celle de l'assemblée. La servante de la maison, appuyée contre le mur, pressant des deux mains son tablier sur ses yeux, faisoit en-

tendre encore plus distinctement les sanglots , parce qu'avec moins d'empire sur elle-même, elle étoit moins capable de les retenir.

Miss Harlove avoit gardé le silence depuis quelques minutes ; & , semblant avoir perdu le pouvoir de parler , elle remuoit quelquefois les levres, sans en faire sortir aucun son. Mais , à mon approche , madame Lovick avoit à peine prononcé mon nom , que , d'une voix foible & intérieure , elle s'est efforcée de le prononcer aussi. O monsieur Belford ! a-t-elle dit , en reprenant haleine presque à chaque mot , c'est à présent , c'est à présent (j'en remercie la bonté du ciel) , que je touche à la fin de tous mes maux. Quelques momens de plus vont me délivrer du fardeau de la vie , & je sens que je vais être heureuse. Consolez , monsieur , consolez le colonel. Voyez si son affection n'est pas blâmable : il souhaiteroit de pouvoir retarder mon bonheur.

Elle s'est arrêtée quelques momens. Ensuite , tournant les yeux sur lui : Pourquoi cette profonde tristesse ? La mort n'est-elle pas notre partage commun ? Le corps peut paroître un peu abattu ; c'est tout. Il n'est pas si pénible de mourir que je l'avois cru. La difficulté consiste dans

les préparations : mais , graces au ciel , le tems ne m'a pas manqué. Le reste , je le vois bien , est plus fâcheux pour les spectateurs que pour moi. L'avenir , auquel je touche , ne me présente rien que d'agréable.

En effet , un doux sourire sembloit faire rayonner la joie sur son visage. Après quelques momens de silence : Encore une fois , mon cher cousin , a-t-elle dit au colonel , chargez-vous de mes derniers sentimens pour mon pere & ma mere. . . pour ma sœur , pour mon frere , pour mes oncles. . . Dites-leur , qu'en expirant , je bénis toutes leurs bontés. . . & même leurs rigueurs. . . Heureuse , heureuse , d'avoir reçu ma punition dans cette vie !

La douce langueur de sa voix , & ses périodes interrompues , remplissent encore mon oreille. Cette impression me fera présente toute ma vie. Elle a continué , par intervalles , d'adresser quelques mots au colonel , à moi , aux femmes même , qui n'ont pas cessé d'avoir les yeux attachés sur elle jusqu'au dernier moment. Une fois , elle s'est doucement écriée : « O Mort ! où est ton aiguillon ? » Quatre mots , que je me souviens d'avoir entendus aux funérailles de mon oncle & du pauvre Belton. Une autre fois , elle a

D'E. C. L. A. R. S. S. E. II
dit d'un ton paisible : « Qu'il est heureux
pour moi d'avoir senti l'affliction ! »
C'est apparemment quelque passage de
l'Ecriture.

de la sienne. Où est celle de M. Belford ?
en tendant l'autre vers moi. Je lui ai
donné aussitôt la mienne. Que le ciel,
nous a-t-elle dit, vous comble tous deux
de ses bénédictions, & rendre votre mort
aussi douce que la mienne. Vous verrez
ma chère miss Howe : dites-lui que je fais
les mêmes vœux pour elle, & qu'en
échange du portrait que je lui ai rendu,
j'emporte son image au fond du cœur.
Apprenez, par mon exemple, à-t-elle
ajouté, avec beaucoup de peine à se faire

A vj

entendre, comment tout finit; & puis-
liez-vous. Sa tête s'est appuyée sur
son oreiller; ses mains ont quitté les nob-
rtes, & la pâleur de la mort s'est répandue
sur son visage.

Nous avons cru qu'elle venoit d'expir-
er, & la douleur nous a fait pousser un
cri, mais quelques signes de vie, qu'elle a
recommencé à donner, ont appelé au-
suffit notre attention. Ses yeux se sont
ouverts encore une fois. Elle nous a re-
gardés successivement, avec un petit mou-
vement de tête vers chaque personne de
l'assemblée, qui nous a fait juger, qu'elle
nous distinguoit. Enfin, levant les mains
à demi, & prononçant d'une voix con-
fuse: Ciel! reçois, une âme qui n'aspire
qu'à toi, elle a rendu le dernier soupir.

O Lovelace!... mais il m'est impos-
sible d'en écrire davantage.

Je reprends la plume, pour ajouter
quelques lignes. Tandis qu'il lui restoit
de la chaleur, nous avons pressé sa main
de nos lèvres. Quelle sérénité sur son
visage! Que de charmes, au milieu des
horreurs de la mort! Le colonel & moi,
nous sommes passés dans la chambre voi-

Anno, en nous regardant l'un l'autre, dans l'intention de parler : mais, pénétrés du même sentiment, & gouvernés par la même cause, chacun s'est assis de son côté, sans prononcer un seul mot. Le colonel soupiroit, comme si son cœur eût été prêt à se fendre. Enfin, le visage & les mains levées, avec aussi peu d'attention à moi que s'il eût été seul dans la chambre. Bonté du ciel ! s'est-il écrié, soutiens-moi : Est-ce là le sort du plus parfait ouvrage de la nature ? Ensuite, après s'être arrêté un moment : Eh ! c'est donc pour jamais, ma chère, mon adorable cousine ! Mais, paroissant revenir à lui-même, & s'adressant à moi : Pardon, monsieur. . . mille excuses, M. Belford. Il s'est levé alors, a'en rien ajouter ; & se glissant vers la porte : J'espère, monsieur, m'a-t-il dit en sortant, que nous nous reverrons demain. Il est descendu ; il est sorti de la maison ; & je suis demeuré comme une statue.

Lorsque j'ai commencé à rappeler mes esprits, j'avoue que mes premiers mouvemens m'ont porté à trouver de l'injustice dans la dispensation des destinées humaines. J'ai perdu de vue, pendant quelques momens, l'heureuse préparation de miss Harlowe, son passage si tôt plus heu-

teux, son triomphe dans un événement qui n'est, après tout, que le fort commun, & j'oubliois que, demeurant après elle, avec la certitude d'arriver au même terme, nous sommes bien éloignés d'être assurés du même bonheur.

Elle est partie pour une meilleure vie, quatre minutes précises après six heures. Je venois de jeter les yeux sur la montre, qui étoit suspendue à côté de moi.

Tels ont été les derniers momens de miss Clarisse Harlowe, dans la fleur de sa jeunesse & de sa beauté. Si l'on considère son âge si tendre, elle n'a laissé personne après elle qui la surpasse en étendue de connoissance & en jugement; personne qui l'égale, peut-être, en vertu, en piété, en douceur, en politesse, en générosité, en discrétion, en charité véritablement chrétienne. La modestie & l'humilité, qui relevoient en elle tant de qualités extraordinaires, ne s'empêchant point de faire éclater dans l'occasion une rare présence d'esprit, & beaucoup de grandeur d'ame, on peut dire qu'elle faisoit non seulement d'honneur de son sexe, mais l'ornement de la nature humaine.

Une meilleure plume que la mienne peut lui rendre justice avec plus d'éclat. Je parle de la sienne, Lovelace; car tu

fais mieux que personne combien elle étoit supérieure à toutes les femmes du monde, par les graces de l'esprit & de la figure, & par toutes les qualités naturelles & acquises. Personne ne rendroit mieux compte aussi des véritables causes d'une mort si prématurée, & de tant d'infortunes, qui, du plus haut point de la félicité, ont conduit, dans un espace si court, une femme adorée de tout le monde, à une fin, heureuse à la vérité pour elle-même, mais si peu naturelle, & si déplorable pour tous ceux qui ont vu l'honneur de la connoître. C'est donc une entreprise que je t'abandonne. J'ajoute seulement que je partage avec toi toutes tes peines, à l'exception, ce qui est cruel à dire, de celles qui doivent naître de ton crime & de tes remords.

Jeudi, à 2 heures du matin.

Je reçois une lettre que Mowbray m'écrit en ton nom : mais j'ai prévenu tes desirs ; & divers ordres que j'ai à donner, dans cette triste occasion, ne me laissent pas le tems d'entrer dans un nouveau détail. On ne me fait pas une peinture agréable de ta situation. Elle ne m'étonne point. Le tems seul peut te la rendre plus supportable ; c'est-à-dire, si tu parviens

à composer avec ta conscience; sans quoi, le mal ne fera qu'augmenter de jour en jour.



Tourville, qui arrive à ce moment, me représente ton affliction. J'espère que tu ne penseras point à te rendre ici. Miss Harlove desire, dans son testament, qu'on ne s'accorde point la liberté de la voir. J'en fais tirer quatre copies. Il est assez long; car chaque article porte l'explication de ses motifs. Je te promets d'autres éclaircissements, aussitôt que je trouverai le tems de l'écrire.



On m'a remis trois lettres adressées à miss Clarisse Harlove. Mon office me donnant le droit de les ouvrir, je les ai lues, & je t'en promets une copie. Elles sont capables de me faire perdre l'esprit. Quelle joie n'auroient-elles pas causée à la malheureuse Clarisse? Cependant elles seroient venues trop tard pour changer rien à son sort; & si ce bonheur lui étoit arrivé avant le dernier moment de sa vie, elle n'auroit pu dire, avec tant de noblesse, « que le ciel ne lui avoit pas laissé d'autre consolation que lui-même. »

LETTRE CCCXLVIII.

*Madame NORTON, à miss CLARISSE
HARRISON.*

Mercredi, 6 de Septembre.

ENFIN, enfin, ma très-chère miss Clary, tout répond heureusement à nos vœux. L'unanimité des voix est en votre faveur. Votre frere & votre sœur même sont devenus les plus ardens pour la réconciliation. Je l'avois prévu. Quel triomphe la patience & la douceur vous font remporter !

Cet heureux changement est dû aux derniers avis de votre cousin Morden. Mais il vous aura vue, sans doute, avant que vous puissiez recevoir ma lettre, avec sa poche remplie d'or & de billets de banque, pour ne laisser rien manquer à votre repos & à vos besoins.

Tous nos desirs, toutes nos prières, sont à présent pour le rétablissement de votre santé & de vos forces. Je sais combien votre cœur respectueux sera consolé par cette joyeuse nouvelle, & par mille

détails que j'ai à vous faire , lorsque j'aurai la satisfaction de vous embrasser. Ce sera samedi prochain au plus tard ; peut-être dès vendredi , vers le tems auquel vous recevrez cette lettre.

On m'a fait appeller aujourd'hui , de la part de votre famille entière. J'ai été reçue de tout le monde avec beaucoup de caresses & de bonté. On m'a suppliée (car c'est le mot dont on s'est servi ; & jugez si j'avois besoin d'être pressée dans ces termes) de me rendre auprès de vous , sans perdre un moment , pour vous assurer de l'affection de tous vos proches. Votre pere m'a donné ordre de vous dire , en son nom , tout ce que mon cœur pourroit m'inspirer de plus tendre , dans la vue de vous consoler & de fortifier votre courage. Ils se sont engagés tous à ratifier les expressions de ma tendresse & de ma joie.

Quelle douce commission pour votre fidelle Norton ! Mon cœur ne manquera point d'expressions tendres ; soyez là-dessus sans crainte. Je médite déjà ce que je dois vous dire , pour relever le vôtre , au nom de tout ce que vous avez de plus proche & de plus cher au monde. Mon chagrin est de ne pouvoir partir à l'instant, comme je le ferois au lieu de vous

écrite, si l'on m'avoit offert un carrosse du château : mais il y auroit eu de l'indiscrétion à le demander. J'aurai demain une chaise de louage. Qu'il me tarde de presser ma chere, ma précieuse fille, dans mes bras, & j'ose dire contre mon sein maternel !

Votre sœur a promis de vous écrire, & d'envoyer par un exprès ma lettre avec la sienne. Votre oncle Harlove vous écrira aussi, & dans les termes les plus obligeans. Ils sont tous extrêmement alarmés de votre situation. Ils sont charmés de votre conduite & de vos sentimens. Que n'ont-ils reçu plutôt les mêmes informations ? Mais ils mettent leur consolation & leur confiance, dans l'idée que M. Morden ne leur auroit pas écrit en arrivant à Londres, s'il avoit jugé qu'il fût trop tard.

Ils sont résolus, ma très-chere mîs, de ne vous prescrire aucune loi. Tout sera laissé à votre discrétion. Seulement, votre frere & votre sœur déclarent qu'ils ne consentiront jamais à donner le nom de frere à M. Lovelace ; & je crois que votre pere ne se laissera pas engager facilement à le recevoir pour fils.

J'ai ordre de vous amener avec moi, aussitôt que votre inclination vous le fera

desirer, & que votre santé vous le permettra. Vous serez reçue à bras ouverts. Tout le monde languit de l'impatience de vous revoir. Que le ciel vous conserve pour cette heureuse entrevue ! Je me le promets de sa bonté, & je le fatigue par mes continuelles prières. Il n'est pas besoin que j'ajoute avec quelle tendresse & quel attachement je suis, &c.

JUDITH NORTON.

P. S. Un malheureux délai pour la chaise, ne me permettra point d'être à Londres avant samedi matin.



LETTRE CCCXLIX.

*Miss ARABELLE HARLOWE, à miss
CLARISSE.*

Mercredi, 6 Septembre.

NOUS apprenons, chere sœur, que vous êtes dangereusement malade. Nous vous avons aimée avec une tendresse, qu'on n'a jamais eue pour personne ; vous le savez, chere Clary, & vous y avez

mal répondu. Mais nos ressentimens ne peuvent toujours durer.

La nouvelle de votre situation nous afflige, en vérité, plus que je ne puis vous l'exprimer. Comme vos infortunes nous semblent plus grandes que votre faute, & que, sous le poids du malheur, votre bon caractère s'est fidèlement soutenu, je prévois qu'après cette séparation vous allez nous être plus chère que jamais. Consolerez-vous donc, chère sœur, & gardez-vous d'un excès d'abattement. Quelque mortification que puissent vous causer l'obscurcissement de votre ancienne perspective, & les réflexions que vous ferez dans vous-même sur votre fausse démarche, & sur le malheur que vous avez eu de ternir un aussi charmant caractère que le vôtre, vous n'en recevrez aucune de nous. Pour gage de faveur & de réconciliation, mon pere & ma mere vous assurent, par ma main, de leur bénédiction & de leurs prieres. Ils pensent même à vous consoler plus efficacement; car s'ils apprennent que cette lettre ait été reçue comme ils s'y attendent (ils en jugeront par l'effet qu'elle produira pour votre santé), ma mere ira vous voir elle-même à Londres. Dans l'intervalle, madame Norton, pour laquelle vous avez

toujours en tant d'amitié, ne tardera point à se rendre auprès de vous. Elle vous écrit, pour vous annoncer son arrivée & l'affection renaissante de toute votre famille.

Nous espérons que de si bonnes nouvelles vous rendront un peu de goût pour la vie. Hâtez-vous de nous en assurer. Votre première lettre à cette occasion, sur-tout si nous y apprenons que vous vous portiez mieux, nous causera autant de plaisir que nous en prenions autrefois aux plus jolies productions de votre plume. Adieu, ma chère Clary. Je suis votre sœur très-affectionnée & votre véritable amie,

ARABELLE HARLOVE.



LETTRE CCCL.

M. JULES HARLOVE, à miss
CLARISSE.

Mercredi, 6 Septembre.

VOTRE faute, ma très-chère niece, nous avoit jetés dans un mortel chagrin; mais nous en ressentons encore plus, s'il

est possible, d'apprendre que vous êtes si mal, & nous sommes extrêmement fâchés que les choses aient été poussées si loin. Nous connoissons vos talens, ma chère, & combien votre plume est touchante lorsque vous entreprenez d'attendrir. Nous avons cru que vous vous reposiez sur une qualité dont l'exercice vous a souvent réussi; & nous imaginant peu que votre maladie fût si dangereuse & que vous eussiez mené une vie si pénitente & si régulière, nous sommes réellement très-confornés, votre frere & tous les autres, de vous avoir traitée avec tant de sévérité. Pardonnez la part qu'on m'y a fait prendre, ma très-chère Clary. Je suis votre second pere, vous le savez; & vous m'avez toujours aimé.

J'espère que vous serez bientôt en état de vous rendre ici; & qu'après y avoir passé quelque tems, vous m'accorderez un mois entier, lorsque votre pere & votre mere auront la bonté d'y consentir, pour réjouir mon cœur, & régler, comme autrefois mes affaires domestiques. Mais si votre maladie ne vous permettoit pas de venir aussitôt que nous le desirons, j'irois moi-même à Londres; car je meurs d'envie de vous voir. Jamais je ne l'ai souhaité avec tant d'impatience; quoique vous

ayiez toujours fait les délices de mon cœur, comme vous ne sauriez l'avoir oublié.

Mon frere, Antonin vous embrasse de tout le sien, & se joint à moi dans la tendre assurance que tout ira parfaitement, & mieux, s'il est possible, que jamais. Nous avons été si long-tems privés de vous, que nous sentons vivement le besoin de vous revoir, & la faim, la soif, si cette expression peut servir à me faire entendre, de vous serrer encore une fois sur notre cœur. Soyez sûr que vous n'avez jamais été banni si loin que notre chagrin nous l'a fait croire, & que vous vous l'êtes imaginé.

Votre frere & votre sœur parlent de vous aller voir à Londres, & je crois que c'est aussi le dessein de votre indulgente mere. Que le ciel vous rende à nous dans sa bonté! sans quoi, je ne sais ce que deviendrait votre affectionné oncle, & votre second pere,

JULES HARLOVE.



LETTRE



LETTRE CCCLL

M. BELFORD à M. LOVELACE:

Vendredi au soir, 8 Septembre.

IL faut vous rendre compte de toutes mes actions, depuis ma lettre précédente, qui contenoit la dernière scène de l'intrigue.

Elle fut expirée, nous laissâmes la garde des femmes de la suite suivant les ordres qu'elle leur donna le même jour, le mirent dans ce logement funeste, & se séparé avec un courage si ferme & si tranquille. Hier au matin, le colonel vint me prendre chez moi. Il n'étoit pas encore revenu de son trouble. Nous nous rendîmes ensemble chez Smith, où nous ne pûmes nous défendre, en arrivant, de jeter encore une fois les yeux sur l'aimable corps, & d'admirer la sérénité qui régnoit sur son visage. Les femmes nous dirent qu'elles n'avoient jamais vu la mort sous une figure si charmante. On l'auroit cru dans un doux

assoupissement. Ses joues & ses levres n'avoient pas encore perdu tout-à-fait leur couleur vermeille.

J'ouvris un tiroir, dans lequel je savois d'elle-même que je devois trouver ses papiers. Le premier qui s'offrit à ma vue étoit un paquet cacheté de trois sceaux en cire noire, avec cette inscription : » Auf-
» sitôt que je serai morte, M. Belford
» prendra la peine de lever l'enveloppe. » Je me reprochai beaucoup de ne l'avoir pas fait la veille ; mais j'étois réellement incapable de toute sorte d'attention.

Je rompis les cachets. Je trouvai, sous l'enveloppe, onze lettres, toutes cachetées en noir, dont l'une m'étoit adressée. Je ne fais pas difficulté de vous en envoyer une copie.

A Monsieur BELFORD,

Dimanche au soir, 3 de Septembre.

M O N S I E U R ,

Dans cette dernière & solennelle occasion, je dois vous renouveler mes remerciemens, pour les importants services que vous m'avez rendus, dans un tems

où j'avois besoin de secours & de protection. Permettez que , de la région des morts , où je serai lorsque vous lirez cette lettre , je profite des circonstances pour vous donner la matiere de quelques réflexions , avec toute la chaleur d'une sincere amitié.

Je me flatte humblement que , dans la derniere heure d'une personne qui vous souhaitera éternellement toutes sortes de biens , vous venez d'avoir un exemple de la vanité des fortunes du monde , & de l'importance d'être en paix avec soi-même.

Un grand homme , dont j'ai su le nom (*), se voyant au lit de la mort , déclara qu'il auroit mieux aimé pouvoir se rappeler le souvenir d'un verre d'eau qu'il auroit donné à quelque misérable , que celui d'un grand nombre de batailles qui lui avoient acquis la réputation d'un héros. Toutes les idées de grandeur mondaine s'évanouissent dans ce moment inévitable , qui décide de la destinée des hommes.

S'il est donc vrai , monsieur , que , dans ces instans terribles , les conquérans , les vainqueurs des nations soient réduits à de

(*) Le duc de Luxembourg.

tels aveux , quelles doivent être alors les réflexions de ceux qui ont vécu dans le crime , qui ont employé leurs efforts & mis honteusement leur gloire à séduire les âmes innocentes , à ruiner les foibles , après avoir commencé par les arracher à leurs protecteurs & par les éloigner de leurs véritables amis ? Ah ! monsieur , pesez , pesez l'horreur de leur situation ; tandis que la santé , la vigueur d'esprit & de corps , vous mettent en état de tirer quelque utilité de cette affreuse image. Quelle bassesse , quelle inhumanité , quelle barbarie , dans le sujet de leur orgueil ! & quelle honte , par conséquent , quels remords , quelle consternation , à l'approche de la sentence & du châtimement !

En second lieu , monsieur , j'attends de vous , pour l'amour de moi , qui me suis vu dans la nécessité de vous confier l'exécution de mon testament , que , si ce choix même donnoit naissance à quelque démêlé fâcheux , vous supporteriez , avec la générosité dont je vous ai cru rempli , les foiblesses de mes proches , sur-tout celles de mon frere , qui est réellement un jeune homme de mérite , mais un peu trop ardent & trop livré à ses préventions. J'espère que la paix fera votre étude , & que vous apporterez tous vos soins à ré-

concilier les cœurs divisés : que vous emploierez particulièrement votre influence sur un ami encore plus violent , pour arrêter de nouveaux désastres ; car assurément cet esprit fougueux peut se croire satisfait des maux qu'il a causés ; sur-tout de l'odieux affront qu'il a fait à ma famille , en la blessant dans la plus tendre partie de son honneur. J'ai déjà votre promesse sur tous ces points. J'en demande l'observation comme une dette.

Une autre prière que j'ai à vous faire, c'est d'envoyer à leur adresse , par un exprès, toutes les lettres que vous trouverez sous cette enveloppe.

A présent, monsieur, permettez que j'emporte l'espoir de devenir un humble instrument dans les mains de la Providence, pour rappeler solidement à la vertu un homme de votre esprit & de votre mérite. Si la malheureuse démarche qui a précipité la fin de mes jours, fait perdre à la société humaine une jeune personne dont on pouvoit espérer quelque utilité, cette perte sera réparée fort heureusement par la grace que je demande pour vous au ciel, & dont je tirerai moi-même un infailible avantage : sans compter l'espérance de pouvoir vous remer-

cier, dans une meilleure vie, comme je le ferai jusqu'à mon dernier soupir, de tout le bien que vous m'avez fait ; & de l'embarras où vous vous êtes engagé, monsieur, pour votre très-humble, &c.

CL. HARLOVE.

LES autres lettres sont pour son pere, pour sa mere, pour ses deux oncles, pour son frere & pour sa sœur, pour sa tante Hervey, pour M. Morden, pour miss Howe, pour madame Norton ; & la dernière, pour vous, en exécution de la parole qu'elle vous a donnée, de vous écrire aussitôt qu'elle seroit arrivée à la maison de son pere. J'attendrai, pour vous envoyer cette lettre, que vous soyez dans une meilleure disposition que Tourville ne représente la vôtre.

Elle a pris soin de me laisser, sous une enveloppe particuliere, avec d'autres papiers que je n'ai pas encore eu le tems de lire, une copie de ces dix lettres posthumes. Je ne suis plus surpris qu'elle écrivît continuellement : & jamais, d'ailleurs, je n'ai connu de jeune personne qui se servit plus facilement de sa plume. Ses idées paroissant se présenter à mesure

qu'elle les jetoit sur le papier, j'ai remarqué plus d'une fois qu'elle s'arrêtoit rarement, & qu'elle changeoit ou qu'elle effaçoit encore moins. C'étoit un talent naturel, qu'elle joignoit à mille autres.

Je remis au colonel la lettre qui étoit pour lui, & je donnai ordre à mon valet de chambre de se tenir prêt à porter les autres. Ensuite, étant passés dans l'appartement voisin, nous fîmes l'ouverture du testament. Cette lecture nous causa une émotion si vive, que le colonel, s'interrompant quelquefois lui-même, me prioit de lire à sa place, & que j'avois besoin aussi de lui faire quelquefois la même prière à mon tour. Notre attendrissement paroissoit jusque dans le son de nos voix. Je n'entrerai ici dans le détail de ses dernières volontés, qu'autant qu'il a rapport au fil de ma narration; parce que j'ai dessein de vous envoyer une copie du testament.

Le colonel me dit qu'il étoit prêt à rendre compte des sommes qu'il avoit apportées de la famille, & qu'elles me mettroient en état d'exécuter sans aucun délai cette partie des dispositions. Il me força de recevoir un papier qui en contenoit l'état, & que je mis dans mon porte-

feuille sans l'avoir lu. Mais je lui répondis que , dans l'espérance où j'étois qu'il contribueroit de tout son pouvoir à l'exécution littérale du testament , je lui demandois d'avance son secours & ses avis.

Le desir qu'elle marque , dans le premier article, d'être enterrée avec ses ancêtres , nous obligeoit d'écrire au château d'Harlove. J'ai engagé le colonel à se charger de cette commission , parce que je n'ai pas voulu , du moins tout d'un coup , faite l'officieux aux yeux d'une famille qui fouhaitera probablement de n'avoir aucune communication avec moi. Voici la lettre de M. Morden , qui est adressée au jeune Harlove.

MONSIEUR ,

Les ordres dont le porteur est chargé me dispensent de vous apprendre le sort de la plus excellente de toutes les femmes. Mais je suis prié par son exécuteur testamentaire , qui vous enverra incessamment une copie de ses dernières volontés, de vous faire savoir qu'elle demande instamment d'être ensevelie dans le caveau de la famille, aux pieds de son grand-pere. Si son pere s'y oppose , elle ordonne que

son corps soit enterré dans le cimetière de la paroisse où elle est morte. Il n'est pas besoin d'ajouter que cette proposition demande une prompte réponse.

Son bonheur commença hier au soir, quatre minutes après six heures. Je suis, &c.

MORDEN.

LE colonel & moi, nous avons ordonné le grand deuil, pour nous & pour tous nos gens.



LETTRE CCCLII.

M. BELFORD. à M. LOVELACE

Samedi, à 10 heures.

LA pauvre madame Norton est arrivée. Elle étoit descendue à la porte, & son empressement la faisoit aller droit à l'escalier; mais madame Smith & madame Lovick, étant à pleurer ensemble, & la première ayant informé trop brusquement cette vénérable femme de la fatale nou-

velle, elle est tombée sans connoissance à leurs pieds. Cet accès a duré si longtemps, que, pour la faire revenir, elles ont été forcées de lui faire tirer du sang. Je suis arrivé dans le moment qu'elle commençoit à reprendre ses esprits. Elle s'est livrée aux expressions de sa douleur, aux louanges de son incomparable élève, &, comme vous devez le juger, à d'amères invectives contre vous, mais si mesurées néanmoins, que j'y ai pu reconnoître une femme bien élevée, comme j'ai reconnu le ton chrétien dans ses lamentations.

Elle étoit impatiente de voir le corps. Les deux autres femmes sont montées avec elle : mais elles m'ont avoué qu'elles étoient elles-mêmes trop touchées de ce qu'elles avoient vu, pour décrire un spectacle si tendre. Elle a poussé le dessus du cercueil, en tremblant de douleur & d'impatience. Elle s'est jetée sur le visage, qu'elle a baigné de ses larmes. Elle a baisé plusieurs fois le front & les joues, comme si son élève eût été vivante. C'étoit elle-même ! a-t-elle répété vingt fois, sa chère fille ! unique objet de son affection dans ce malheureux monde ! la mort, qui défigure tout, n'avoit point eu le pouvoir d'altérer ses aimables traits ! Elle a long-

tems admiré la sérénité de son aspect. Sa fille étoit heureuse, a-t-elle dit ; il n'y avoit aucun doute ; mais combien de misérables avoit-elle laissés après elle ? L'excellente femme s'est plainte au ciel , d'avoir assez vécu pour être du nombre.

C'est avec une peine extrême qu'on est parvenu à lui faire quitter le cercueil & la chambre. Lorsqu'elle est passée dans l'appartement voisin , je me suis approché d'elle , & je l'ai informée du legs avantageux que sa chère fille a fait en sa faveur ; mais sa douleur n'a fait qu'augmenter. Elle devoit mourir avec elle , m'a-t-elle dit avec un ruisseau de larmes. Que lui restoit-il au monde , après avoir perdu tout ce qui pouvoit l'attacher à la vie ? Sa principale consolation étoit de n'avoir pas long-tems à lui survivre. Elle croyoit , a-t-elle ajouté , ne pas offenser le ciel , en lui demandant cette grace. Il étoit aisé d'observer , par la ressemblance des sentimens , que la divine Clarisse devoit à cette vertueuse femme une partie de ses principes.

Pour faire quelque diversion à sa douleur , je lui ai parlé de prendre elle-même le soin de son deuil ; & je lui ai remis trente guinées , que sa fille , puisqu'elle lui donne

Ce nom , legue en particulier dans cette vue , pour elle & pour son fils. Ces petits soins réveillent ordinairement les bons cœurs , d'une noire espece de léthargie , qui succede aux attaques d'une violente affliction. C'est le seul deuil dont le testament fasse mention. Je l'ai prié de ne pas perdre de tems à le faire préparer , parce que je ne doutois pas qu'elle ne fût résolue d'accompagner le corps , si l'on obtient la permission de le faire transporter.

Le colonel se propose de mener le convoi. Il se chargera d'une copie du testament ; & sa bonté le faisant penser à donner de favorables idées de moi à la famille , il veut prendre aussi une copie de la lettre , que j'ai reçue de miss Harlove après sa mort. Il est si obligeant , qu'il me promet le récit de tout ce qui se passera dans cette triste occasion. Nous avons commencé une amitié , & réglé une correspondance , dont je ne connois qu'un accident qui puisse interrompre la continuation jusqu'à la fin de nos vies : & je suis dans une ferme espérance que cet accident n'arrivera point.

Mais quelle doit être la douleur , le remords , dont les cœurs de cette inexorable famille seront saisis , en recevant les

lettres posthumes, & celle de M. Morden !

J'ai donné des ordres, dans la supposition que le corps sera transporté ; & les femmes ont eu soin de remplir le cercueil de parfums.

Le colonel m'a forcé de prendre les billets de banque & les lettres de change qu'il avoit apportés. La somme, qui s'est accrue depuis la mort du grand-pere, est très-considérable.



Depuis que M. Morden s'est retiré, je me suis donné la satisfaction de lire les copies des lettres posthumes, que mon valet de chambre est allé porter à leur adresse. Que j'ai raison de donner, à cette admirable personne, le nom de femme divine ! Elle paroît s'être occupée, dans chaque lettre, à consoler ses parens, plutôt qu'à leur reprocher leur cruauté. Mais, si j'étois à leur place, combien n'aimerois-je pas mieux qu'elle m'eût accablé des plus sanglantes récriminations, que de la voir triompher si noblement de mon injustice, par une générosité sans exemple ?

Je vous envoie quelques unes de ces

copies. Vous ne manquerez pas de me les renvoyer aussi ptomptement que vous le pourrez.

(Elles suivent ici, dans la collection angloise, à la réserve de celles qui étoient pour M. Lovelace & M. Morden, parce que la prudence ne permettoit point à M. Belford de les communiquer suât. Celles-ci répareroïtrent à la suite. On se dispense de donner les premières, quoiqu'elles soient remplies des plus tendres & des plus vertueux sentimens.)



LETTRE CCCLIII.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

Samedi, après midi.

J'APPRENDS que, dans tes fureurs, tu ne respirez que vengeance contre moi, pour t'avoir traité un peu librement ; & contre la maudite Sinclair & sa troupe infernale. Les menaces, qui ne regardent que moi, me causent peu d'inquiétude. Mon dessein étant de te piquer au vif, je me réjouis que l'effet réponde à mes

intentions ; & je te félicite de n'avoir pas perdu le sentiment.

A l'égard de tes détestables femmes , je trouve qu'elles méritent le feu dont tu les menaces , & le feu de l'avenir , qui les attend. Mais je reçois à ce moment des nouvelles qui t'épargneront vraisemblablement le nouveau crime de punir ton vieux monstre , pour la part que tu lui a fait prendre à ta mechanceté. Si tu la vois tomber dans toutes les horreurs dont je la crois menacée , ne trembleras-tu pas de ce qui peut arriver à son chef ?

Je ne veux pas te tenir en suspens. La nuit précédente , cette infame créature s'étant enivrée d'arack , sa liqueur favorite , a pris un chemin pour un autre , & s'est laissé tomber du haut de son escalier. Entr'autres blessures , elle s'est cassé une jambe. Après une nuit terrible , elle est actuellement à jurer , rugir , écumer , dans les ardeurs d'une fièvre violente , qui n'a pas besoin d'autre feu pour lui faire éprouver des tourmens plus vifs & plus durables que tu ne lui en destinois dans ta vengeance.

La misérable m'a fait prier de l'aller voir ; & , de peur qu'un messager ordinaire ne lui fût obtenir qu'un refus , elle a cru

devoir m'envoyer sa digne associée, Sally Martin, qui, ne m'ayant pas trouvé chez moi, est venue me chercher ici, parce qu'une partie de sa commission étoit de demander grace à miss Harlove, pour toutes les méchancetés du vieux monstre.

Cette effrontée Sally n'a jamais été si décontenancée qu'en apprenant de ma bouche sa mort. Elle a tiré son flacon, dans la crainte de s'évanouir. Après avoir un peu rappelé ses forces, elle s'est reproché sa part aux outrages que cette divine personne avoit essuyés. Polly Horton, m'a-t-elle dit, se devoit le même reproche : & versant beaucoup de larmes, elle a confessé que le monde n'avoit jamais rien produit de si parfait. Elle l'a nommée la gloire & l'ornement de son sexe. Elle a reconnu que, tout barbare que tu es, la ruine venoit moins de ta propre bassesse que de leurs instigations, puisqu'elles t'ont vu prêt, plus d'une fois à lui rendre justice, si, de concert avec les esprits infernaux, elles n'avoient échauffé tes malheureuses dispositions.

Elle auroit souhaité de voir le corps : mais j'ai rejeté sa demande avec exécration. Ce qu'elle se pardonnoit le moins, m'a-t-elle dit, c'étoient les insultes dont

elle l'avoit accablée pendant qu'elle étoit arrêtée pour une fausse dette. Le reste , a-t-elle ajouté , n'étoit venu que de la nécessité de vivre où elle se trouvoit réduite après de meilleures espérances , & qui étoit , après tout , le sort commun de mille autres filles. Je ne lui ai pas demandé qui l'avoit réduite à ce sort.

En me quittant , elle m'a dit que les meurtrissures de la vieille furie étoient beaucoup plus dangereuses que les plaies ; qu'on appréhendoit de la corruption ; qu'elle paroïssoit épouvantée de ce qu'elle a fait souffrir à miss Harlove , & qu'elle avoit si fort à cœur d'en obtenir le pardon , qu'il étoit à craindre que la nouvelle d'une mort si peu prévue n'avancât la sienne.

Ton courier me fait une peinture étonnante de tes emportemens. Je m'y suis attendu. Mais , comme rien de violent n'est durable , je ne prévois pas moins que ta gaieté habituelle emportera bientôt sur ta frénésie. Je suis d'autant plus porté à le croire , que tes accès sont du genre furieux , c'est-à-dire , convenables à ton impétuosité naturelle ; & non de l'espece mélancolique , qui est le partage des âmes plus lentes.

(La lettre suivante contient le récit des effets que les lettres posthumes de miss Clarisse produisirent sur tous les Harloves & sur miss Howe, sur sa mere, sur M. Hickman. On n'est pas surpris que miss Howe ressentit tous les excès de la douleur; mais, par une révolution fort étonnante, le frere même & la sœur de miss Clarisse, à l'exemple du pere, de la mere & des oncles, se livrent à la plus vive désolation, & pleurent amèrement une sœur dont ils ont les malheurs à se reprocher. Le messager de M. Belford apporte la réponse suivante à la lettre de M. Morden.)

Samedi, 9 Septembre.

CHER COUSIN,

Toutes mes expressions ne vous représenteroient pas la consternation qui s'est ici répandue, à la plus funeste nouvelle qui nous ait jamais été communiquée. Ma sœur Arabelle (mais, hélas! je n'ai plus d'autre sœur) se disposoit à suivre madame Norton. J'étois résolu de l'accompagner, & d'aller porter moi-même de justes consolations à notre chere infortunée. Jamais le ciel n'avoit rien formé de

plus admirable. Mourir sans quelqu'un de nous auprès-d'elle ! Hélas ! monsieur , je crains bien que ta mere ne revienne pas d'un coup si terrible. Elle s'évanouit à chaque moment , depuis qu'elle a reçu vos tristes informations. La goutte de mon pere s'est jettée sur l'estomac. Et le ciel fait..... O cher cousin ! ô monsieur ! Je n'ai pas eu d'autre vue que l'honneur de la famille ; cependant tout le poids des reproches tombe sur moi. Le détestable Lovelace ! Que la vengeance du ciel me poursuive , s'il échappe à la mienne (*) !

Nous avions commencé à nous faire un triomphe , de l'espérance de la revoir. Juste ciel ! Faut-il que sa premiere entrée dans cette maison , après nous avoir abandonnés si précipitamment , se fasse dans un cercueil ?

Nous ne voulons rien avoir à démêler avec son exécuteur testamentaire. (Autre étrange démarche de cette chère créature !) Il ne peut s'attendre que nous le voulions ; & , s'il est galant homme , il ne s'obstinera point à faire valoir ses droits. Ainsi , monsieur , chargez-vous , s'il vous plaît , du soin de nous faire apporter le

(*) M. Belford supprima cette menace dans sa copie.

corps. Ma mere regarderoit comme un malheur dont elle ne se consoleroit jamais , de ne pas voir , après la mort , une chere fille qu'elle n'a pu voir en vie. Vous aurez donc la bonté d'ordonner que le cercueil soit fermé seulement avec des vis , pour nous mettre en état de lui procurer la satisfaction qu'elle desire , si nous ne pouvons l'engager à se priver d'un spectacle si choquant. Qu'on nous fasse savoir les dispositions du testament sur ce qui regarde les funérailles. Elles seront exécutées ponctuellement , comme tous les autres articles qui nous paroîtront justes & raisonnables ; & cela , sans l'intervention des étrangers.

Ne nous accorderez-vous pas , monsieur , l'honneur de votre présence dans cette mélancolique cérémonie ? Nous vous demandons cette faveur , & celle d'oublier ce qui s'est passé dans nos dernieres entrevues , avec la générosité qui est naturelle au brave & au sage. J'ai l'honneur , monsieur , d'être , &c.

JAMES HARLOVE.

COMME tout ce qui leur paroitra juste & raisonnable ! ai-je répété au colonel ,

d'après la lettre qu'il avoit pris la peine de me lire : c'est-à-dire, assurément, tout ce qui ne sera pas impossible ; & j'espère qu'en effet je n'aurai rien à démêler avec eux. Je n'ai pas plus d'empressement pour leur amitié qu'ils n'en marquent pour la mienne. Mais je me flatte, monsieur, que vous prendrez la qualité de médiateur entr'eux & moi ; car j'insisterai sur l'exécution littérale de chaque article.

Le colonel m'a promis de se joindre à moi, pour soutenir ma résolution.

Dimanche, à 8 heures du matin.

JE n'ai pas quitté la maison de Smith, jusqu'au moment où j'ai vu pour la dernière fois les dépouilles mortelles de la divine Clarisse. La triste madame Norton, voyant fermer le cercueil, a coupé quatre boucles de ses charmans cheveux, dont elle en a donné une au colonel, qui veut la faire enchasser dans ce qu'il trouvera de plus précieux, pour la porter toute sa vie sur son cœur.

Le convoi funebre est parti entre quatre & cinq heures du matin. M. Morden l'escorte à cheval, avec tous ses gens. Il m'a promis, non seulement d'entrer dans

mes intentions , que toutes les puissances de la terre ne m'empêcheront point de regarder comme un devoir sacré ; mais encore de me rendre compte , par un exprès , des obstacles ou des facilités auxquelles je dois m'attendre.



LETTRE CCCLIV.

M. MONBRAY , à M. BELFORD.

Uxbridge , dimanche à 9 heures du matin.

JE vous envoie , cher Belford , une lettre du pauvre Lovelace , qui vous fera connoître l'étrange désordre de sa tête. Il nous l'a lue , du ton d'une scène de tragédie. Vous y verrez quel étoit son dessein , si nous ne nous y étions tous opposés. Il vouloit partir avec un chirurgien , pour faire ouvrir le corps de miss Harlove , & le faire embaumer. Si cette fantaisie avoit pu réussir , que je meurs si je ne suis pleinement persuadé qu'on auroit trouvé , à la belle , un cœur de fer ou de marbre !

Nous avons engagé milord M. à se rendre ici. Il paroît aussi très-affligé de cette mort. Ses sœurs & ses nièces, dit-il, en sont inconsolables. Que de bruit pour une femme ! car, après tout, qu'étoit-elle de plus ?

On a tiré, à Lovelace, un plein sceau de gros sang noir & brûlé. Cette saignée modère un peu ses transports. Mais il menace le colonel Morden ; il te menace, pour tes cruelles réflexions ; il maudit toute l'espèce humaine, & lui par-dessus. On apporta hier tout son deuil, qui est aussi profond que celui d'un mari pour sa femme. Quoiqu'il fût huit heures du soir, il voulut s'en revêtir aussitôt, & que ses gens le prissent aussi pour le servir.

Je vois que tout le monde le blâme & prend parti pour cette miss Harlove : mais, au fond, je ne comprends pas pourquoi. Elle avoit de la rudesse dans sa vertu : & ses parens, d'ailleurs, sont vingt fois plus à blâmer que lui. C'est ce que je leur prouverai, quand ils voudront, en dépit de toute l'orgueilleuse famille. S'ils ont été capables d'en user mal avec elle, de quel droit se plaignent-ils qu'il n'en ait pas usé mieux ? Toi, moi, Tourville, n'aurions nous pas fait comme lui ? Tou-

Les filles ne doivent-elles pas être en garde ? Lovelace a-t-il imité ce coquin de *Miller*, qui, après avoir débauché la fille d'un honnête marchand, lui a laissé le soin de payer la dépense qu'il avoit faite avec elle, a souffert tranquillement qu'on l'ait jetée dans une prison pour cette dette, & ne s'est point embarassé de l'y voir mourir de misère & de chagrin ? Tu scais le fond de cette aventure. *Miller* est un scélérat qui mérite la damnation. Mais peut-on dire que notre ami lui ressemble ? N'a-t-il pas payé jusqu'au dernier sou ? N'auroit-il pas épousé la dame au cœur d'acier ? Ainsi je le trouve parfaitement justifié. Pourquoi donc se livre-t-il à tant d'extravagances ? Qui se seroit attendu à cette foiblesse ? N'est-ce pas une honte de le voir assis en silence dans un coin, lorsqu'il s'est fatigué à force de mouvemens & d'exclamations ; l'œil morne, la tête penchée, apprenant à son ombre à faire des grimaces contre le mur ? Morbleu ! il me fait perdre patience.

Mais il n'a pas pris un moment de sommeil depuis dix jours. Tout le mal vient delà. Ecrivez-lui, *Belford*. Il faut le flatter, lui envoyer ce qu'il demande, & satisfaire toutes ses fantaisies. On ne le ren-
dra

dra pas traitable autrement. Il faut enter-
rer miss Harlove le plutôt que vous pour-
rez, & se bien garder de nous apprendre
le lieu de sa sépulture.



Cette lettre devoit partir hier. Nous
lui avons dit qu'elle étoit en chemin, &
nous espérons qu'il n'y penseroit plus.
Mais il est furieux de n'avoir pas encore
reçu la réponse.

Je mene ici la plus sotte vie du monde.
Ce que j'ai vu, peu auparavant, du pau-
vre Belton, & ce que j'ai actuellement
devant les yeux, est capable de me ren-
dre aussi foible qu'eux, ou presque aussi
lourd que toi, Belford. Il faut que je
pense à chercher meilleure compagnie.
L'ennui m'a forcé de lire quelque chose,
pour me divertir; & tu fais que je déteste
la lecture. Elle m'assoupit & me fait
bâiller tout d'un coup. Cependant, je
suis tombé à ce moment sur un passage de
Dryden, qui a beaucoup de rapport à
la situation de notre ami. Je veux t'en
faire le juge. (Il transcrit quelques vers de
ce poëte qui représentent un homme
furieux d'infortune & de douleur; il com-
pare cette peinture avec celle de M. Lo-
velace; & s'applaudissant de son essai, il

continue :) Tu vois que, si je m'étois appliqué à l'écriture, d'aussi bonne honte que toi & Lovelace, peut-être n'aurois-je pas moins réussi. Pourquoi iron, je te prie ? Mais j'ai toujours eu de la haine



L E T T R E C C C L V.

M.^r LOVELACE, à M. BELFORD.

À Uxbridge, Samedi, 9 Septembre.

BELFORD, il convient absolument que ma très-chère femme soit ouverte, & qu'elle soit embaumée. Ne perdons pas un instant. Je serai à Londres cette après-midi. J'ai déjà prévenu deux chirurgiens, que je menerai avec moi.

Je veux que tout se fasse avec la dé-

cence que le cas , & la personne sacrés de mon adorable Clarisse exigent nécessairement. Nous ferons aussi tout ce qui sera possible pour garantir ses précieux restes , de toute altération : & , lorsqu'elle sera réduite en poussière , ou qu'on ne pourra la conserver plus long-tems , je la ferai placer dans le tombeau de mes ancêtres , entre mon pere & ma mere. Moi , moi seul , je serai à la tête du deuil. Mais son cœur , sur lequel j'ai des droits incontestables , son cœur que j'ai possédé si long-tems , & qui m'est plus cher que le mien , je veux le garder toute ma vie. Je le conserverai , en dépit du temps & de la nature. Il sera toujours présent à ma vue : & tous les frais de la sépulture me regardent seul.

Qui me disputerait mes droits ? à qui étoit-elle pendant sa vie ? N'est-elle pas morte à moi ? Ses détestables parens , dont la barbarie a seule causé sa mort , n'y avoient-ils pas renoncé depuis long-tems ? Elle les avoit abandonnés pour me suivre. J'étois par conséquent son choix. J'étois son mari. Qu'importe , si je l'ai maltraitée ? N'en suis-je pas cruellement puni ? Et si je n'avois pas le malheur de l'être , ne m'auroit-elle pas appartenue ? Ne m'avoit-elle pas pardonné ? Je suis

donc rentré dans mes premiers droits. J'y suis rétabli, comme si je ne l'avois jamais offensé. Qui me les oseroit contester ? Qu'il parle. Qu'il ait l'audace de se montrer.

En vertu d'un pouvoir si juste, je te décharge, Belford, toi & tout le reste du monde, des soins & des services qui regardent sa mémoire. A l'égard de son testament, c'est moi qui l'exécuterai, moi-même. Il n'y avoit point de contrat, point de termes réglés entr'elle & moi ; & je viens de prouver qu'elle étoit ma femme. Elle n'a donc pu disposer d'elle-même indépendamment de ma volonté. Que je périsse à jamais, si je ne fait valoir mes droits contre toutes sortes d'oppositions !

En attendant, je te fais demander, par le porteur, une boucle de ses cheveux. Mais souviens-toi que je te défends la moindre démarche sans ma permission. Je veux que tous les ordres viennent de moi. Ne suis-je pas son mari ? N'ai-je pas été pardonné ? Que signifieroit, autrement, le pardon que j'ai obtenu ?

Les deux insupportables personnages, que vous m'avez envoyés, me causent une peine mortelle. Ils me traitent comme un enfant. Quelle peut être leur vue ? Cependant, ce traître de Doleman les imite.

Je leur entends dire entr'eux , qu'ils ont envoyé prier milord de se rendre ici. C'est apparemment pour combattre mes volontés. Que peuvent-ils se proposer ? En vérité , tout le monde me paroît fou. Ils observent mes mains. Ils me considèrent d'un air égaré. Ils me tiennent un langage que j'ai quelquefois peine à comprendre.

Souviens-toi , que je t'écris , pour te défendre de rien commencer sans mes ordres. Je défends aussi à Morden de se mêler de rien. Je m'imagine qu'il n'a point épargné contre moi les malédictions & les menaces. Mais je lui conseille de ne pas demeurer auprès d'elle , s'il veut éviter mon ressentiment. Tu m'enverras donc une boucle de ses cheveux. Tu feras préparer tout ce qui est nécessaire pour l'embaumer , & je me ferai accompagner d'un chirurgien. Tu tiendras le testament & tous les papiers prêts pour mon arrivée. Songe que je veux être en possession de son cœur dès cette nuit. Je prendrai les papiers. Mon dessein est d'en faire usage pour rendre justice à sa mémoire. A qui cet office convient-il mieux qu'à moi ? Qui peut mieux apprendre à tout l'univers ce qu'elle étoit , & quel infame je suis , d'avoir été capable de la maltraiter ?

Le public apprendra aussi quelle est son implacable & son odieuse famille. Tout sera exposé sans ménagement ; les noms aussi peu déguisés que les faits. Comme c'est moi qui ferai la plus honteuse figure dans cet intéressant manifeste , j'ai droit de me traiter moi-même avec une liberté que tout autre ne prendroit jamais. Qui s'en plaindra ? Qui seroit assez hardi pour s'y opposer ?

Hâte-toi de m'apprendre, si la maudite Sinclair existe encore pour ma vengeance. Ce vieux monstre est-il mort ou vivant ? Il faut que je me signale par quelque forfait exemplaire. Je veux exterminer de la face de la terre , & ce diable incarné, & toute la cruelle famille des Harlowes. Il faut des hécatombes entières , pour apaiser les manes de ma Clarisse.

Quand les articles du testament ne s'accorderoient pas avec mes volontés, je ne prétends pas moins être obéi. C'est à moi qu'il appartient d'interpréter les siennes. Ses ordres seront suivis après les miens. Elle est ma femme. Elle le fera éternellement. Je n'en aurai jamais d'autre.

Adieu , Belford. Je me prépare à te joindre. Mais garde-toi, si tu fais cas de ma vie ou de la tienne, de me

contredire sur tout ce qui touche ma Clarisse.

Mon humeur est tout-à-fait changée. Je ne fais plus badiner, sourire, faire le plaisant. Je suis devenu impatient, colère. Tout me blesse. Aussi n'a-t-on jamais été plus cruellement tourmenté par des impertinens.

J'ajoute, en chiffre, que je me sens dans une situation terrible. Ma cervelle est aussi bouillante qu'une chaudière sur une fournaise embrasée. De quoi donc est-il question ? Je m'en étonne. De ma vie, je ne me suis vu dans ce te étrange agitation.

Au fond, Belford, je suis un exécrationnable mortel. Et lorsque je considère de quoi j'ai été capable à l'égard de cette femme angélique, dont j'ai détruit le repos, l'esprit, la beauté, l'honneur & la vie, je me condamne & me dévoue moi-même à l'éternelle vengeance. De quelle part puis-je attendre de la pitié ? Je crains de ne pouvoir te supporter toi-même lorsque je vais te revoir. Tes

insultantes réflexions, tes cruels reproches, m'ont renversé l'esprit.

Mais on m'avertit que milord est arrivé. Que le Ciel le confonde & ceux qui l'ont fait appeller ! O Belford ! je ne sais ce que j'écris.

Son cher cœur, une boucle de ses cheveux, garde-toi bien d'y manquer. N'est-elle pas à moi ? Hélas ! à qui seroit-elle ? L'infortunée n'a ni père, ni mère, ni frère, ni sœur ! Elle n'a que moi. Mais quoi ? Elle n'est plus ! . . . Je l'ai donc perdue ! Je l'ai perdue pour jamais ! Dieu ! Dieu ! comment ne suis-je pas encore anéanti ?



LETTRE CCCLVI.

M. BELFORD, à M. MOWBRAY.

Dimanche, 10 Septembre,
à 4 heures après-midi.

J'AI reçu votre lettre, avec celle de notre malheureux ami. Je suis charmé que milord soit venu travailler à sa guérison. Comme il y a beaucoup d'apparence que cette frénésie durera peu, je souhaite

ardemment qu'aussitôt qu'il sera rétabli , on puisse l'engager à passer dans les pays étrangers. M. Morden , qui est inconsolable , a vu , dans le testament , que le cas n'est pas une séduction ordinaire. J'entrevois , par quelques mots échappés , qu'il se croit dégagé , par cette raison , de la parole qu'il a donnée à sa cousine mourante , de ne pas chercher à venger sa mort.

Il faudra , mon cher Mowbray , lui donner sa santé pour motif de vos instances ; car , si vous lui parlez de sa sûreté , non seulement il ne partira point , mais il cherchera le colonel. A l'égard de la boucle de cheveux , comme vous avez vu autrefois miss Harlove , il vous sera aisé de le satisfaire , en lui donnant quelques cheveux de la même couleur , s'il s'obstine à demander cette consolation. Je continuerai de lui écrire , puisqu'il le souhaite , & je le ferai comme si je ne lui supposois aucun désordre dans l'esprit , c'est-à-dire , que mes réflexions ne seront pas plus ménagées , dans l'espérance qu'après sa guérison , elles pourront pénétrer jusqu'à son cœur.

Comme je n'aurai pas toujours le temps de tirer une copie de mes lettres , & que plusieurs raisons me font souhaiter de les

avoir sous mes yeux , j'exige absolument qu'elles me soient renvoyées lorsque je les demanderai. C'est une condition à laquelle M. Lovelace a consenti , & qui s'est exécutée jusqu'à présent.

Ta lettre , Mowbray , est une piece inimitable. Tu es réellement une étrange créature. Mais souffre que je te conjure , toi & l'évaporé Tourville , par la fin du pauvre Belton , dont vous avez été témoins tous deux , par la frénésie de Lovelace & par sa cause , & par le terrible état de la misérable Sinclair , de penser sérieusement à changer de vie. Pour moi , quelque usage que vous fassiez de ces exemples , je suis déterminé à suivre l'avis que je donne , & j'en signe volontiers l'engagement.

BELFORD.

(Les lettres suivantes contiennent , 1^{re}. Le récit que M. Belford fait à M. Lovelace , de l'épouvantable mort de la Sinclair. Ce tableau est purement anglois ; c'est-à-dire , revêtu de couleurs si fortes , & malheureusement si contraires au goût de notre nation , que tous mes adoucissements ne le rendroient pas supportable en françois. Il suffit d'ajouter que l'infame & le terrible composent le fond de cette étrange peinture.

2°. Un très-long récit que M. Morden fait à M. Belford, de la réception du corps de Clarisse au château d'Harlove, de ses funérailles, de l'affliction & des regrets de

sons assez plausibles, à résigner sa qualité d'exécuteur; avec la réponse de M. Belford, qui se fonde sur des raisons beaucoup plus fortes pour déclarer qu'il regarde un office si cher & si sacré comme le premier devoir de sa vie.

4°. Le testament de miss Clarisse Harlove, pièce singulière par la beauté des sentimens & par le détail des dispositions. Il suffira d'observer que rien n'échappe aux attentions de la testatrice. Ses parens,

ses amis, ses bienfaiteurs, & ses ennemis mêmes, ou ceux qui méritent ce nom, paroissent successivement sur la scene.

Les pauvres
 terre est la
 rentrer dans
 elle y donne
 dame Nor
 le reste de
 gée en am
 lui laisse
 plusieurs
 servir à l'
 Le projet
 composent
 conduite
 Clarisse,
 L'exécuti
 à miss How.

M. Morden s'étant joint ouvertement à l'exécuteur testamentaire; toutes les objections & les plaintes de la famille ne purent empêcher l'accomplissement de chaque article. On lit dans une lettre du colonel à M. Belford, que les regrets des Harloves, pour quelques legs qu'ils traitoient d'excessifs, faisoient assez connoître combien sa cousine avoit eu raison de choisir un étranger pour exécuteur de ses dernières volontés. « Si son choix, dit-il, étoit

» tombé sur un de ses proches, il n'y a que
 » trop d'apparence que le testament n'au-
 » roit pas été plus consulté que celui d'un
 » roi. Mais M. James Harlove ne fait pas
 » attention que son avidité pour des baga-
 » telles peut lui faire perdre de plus
 » grosses sommes, s'il me survit. Une ame
 » si étroite & si intéressée aura peu de part
 » à mon héritage. »



LETTRE CCCLVII.

M. BELFORD, à milord M.

A Londres, 14 Septembre.

MILORD,

J'apprends extrêmement que, malgré les dernières déclarations de miss Clarissa Harlove, ses infortunes ne produisent quelque nouveau désastre après sa mort. Cette crainte, milord, me porte à vous proposer de le faire partir incessamment pour l'Italie, où je compte que son séjour éteindra bientôt tous les ressentimens. Mais, comme il ne faut pas espérer qu'il s'éloigne de cette île, s'il se défie des motifs qui doivent vous le faire souhaiter, on peut lui donner pour prétexte

son propre repos & sa santé. Tous les pays du monde sont égaux pour M. Mowbray & M. Tourville. Ils consentiront peut-être à l'accompagner. J'apprends avec joie qu'il commence à se rétablir: mais c'est une raison de plus pour presser son départ; & je crois que le délai seroit dangereux.

Vous n'ignorez pas, milord, que cette incomparable personne m'a fait l'honneur de me confier l'exécution de ses dernières volontés. J'en vais transcrire un article, qui regarde votre illustre famille; & je prends la liberté de mettre sous mon enveloppe, une lettre, dont il seroit inutile de nommer l'auteur & d'expliquer le sujet. Votre prudence, milord, vous fera juger s'il est à propos, & dans quelles circonstances il convient qu'elle soit remise à son adresse. J'ai l'honneur, &c.

BELFORD.

(Miss Clarisse laissoit, par son testament, une bague, suivant l'usage d'Angleterre, à milord M..., aux deux dames ses sœurs, & à ses deux nièces, avec des témoignages fort vifs de reconnoissance & d'affection. La lettre que M. Belford envoie à milord, est celle que miss Clarisse avoit laissée, en mourant, pour M. Lovelace.)

A monsieur LOVELACE.

JE vous ai dit, monsieur, dans ma dernière lettre, que vous en recevriez une autre de moi lorsque je serois arrivée à la maison de mon pere. Je présume, avec une humble confiance, qu'au moment où vous la recevez, je suis dans cette heureuse demeure; & je vous invite à me suivre, aussitôt que vous serez préparé pour cet important voyage.

Sans pousser l'allégorie plus loin, mon sort est accompli dans le moment que ces caracteres frappent vos yeux. Ma sentence est prononcée, & je suis un être heureux ou misérable à jamais. Si je suis heureuse, j'en ai l'obligation qu'à la bonté infinie du ciel. Si je suis condamnée à des malheurs sans fin, je les dois à votre injuste cruauté. Considérez donc, pour votre propre intérêt, léger, cruel, malheureux jeune homme! considérez si le barbare & perfide traitement que j'ai reçu de vous, méritoit le hasard où vous avez mis votre ame immortelle; puisque vos criminelles vues ne pouvoient être remplies que par la violation libre & volontaire des sermens les plus solennels, aidée d'une violence & d'une bassesse indignes de l'humanité.

Il en est tems encore, & je vous avertis pour la dernière fois, d'ouvrir les yeux sur votre conduite. Votre songe doré ne peut durer long-tems. La carrière où vous marchez ne peut avoir de charmes, qu'autant que vous en écarterez les réflexions. Une malheureuse insensibilité est le seul fondement sur lequel votre paix intérieure est établie. Lorsque vous deviendrez la proie des maladies, lorsque les remords commenceront à vous faire sentir leur pointe, que votre condition sera terrible! Quel triomphe vous ferez-vous alors, d'avoir été capable, par une suite de noirs parjures & de lâchetés étudiées, sous le nom de galanterie & d'intrigue, de trahir de jeunes personnes sans expérience, qui ne connoissoient peut-être que leur devoir avant que de vous avoir connu? Pas une bonne action à vous rappeler, dans ce tems de langueur; pas même une intention vertueuse! D'horribles souvenirs de toutes parts, & les cris d'une conscience épouvantée! Réduit à souhaiter envain l'anéantissement, pour lequel vous vous croiriez heureux de pouvoir composer! Songez, monsieur, que je ne puis avoir d'autres motifs dans cette lettre que votre propre intérêt, & celui de l'innocence, qui peut encore être abusée par

Vos noires inventions & par vos parjures. Mes vœux pour votre réformation ne sont pas ceux d'une épouse suppliante, qui s'efforceroit de vous inspirer des sentimens dont elle auroit à tirer autant d'avantage que vous. Ils sont défintéressés, & je ne connois aucun devoir qui m'y oblige. Mais je me défierois de mon propre repentir, si j'étois capable de rendre le mal pour le mal; & quelques noirs qu'aient été vos outrages, je dois être capable de vous pardonner, comme je souhaite le pardon du ciel pour moi-même.

Je répète donc que je vous pardonne, & que je prie le Tout-Puissant de vous pardonner aussi. Au moment que j'écris cette lettre, il ne me reste point d'autre regret que celui d'avoir causé à des pères, les plus indulgens du monde jusqu'au moment où je vous ai connu, un mortel chagrin, par le scandale que j'ai donné au public, par le déshonneur dont j'ai couvert ma famille & tout mon sexe, & par le tort irréparable que j'ai fait à la vertu. Si je ne considère que moi-même, vous ne m'avez dérobé que des avantages passagers, dont je ne jouirai plus lorsque vous recevrez ma lettre. Vous n'avez fait qu'accourcir une vie qui me promettoit quelques agrémens, mais dont la durée

étoit incertaine , & la fin tôt ou tard infaillible. Je vous dois peut-être des remerciemens, pour m'avoir garantie de porter ma part d'un joug fâcheux, avec un homme qui m'auroit causé vraisemblablement autant de chagrins que j'aurois vécu de jours. Je vous en dois encore plus pour m'avoir ouvert , par un chemin rempli , à la vérité , de douleurs & d'afflictions , l'entrée d'une vie que j'ose me promettre heureuse. Ainsi , quoique je ne sois redevable de rien à vos intentions , vous m'avez rendu , monsieur , un service réel. Je souhaite votre bonheur en revanche. Mais telles ont été jusqu'à présent votre conduite & vos actions , qu'il ne vous reste pas un moment à négliger pour le repentir.

Vous dire que pendant quelque tems je vous ai donné la préférence sur tous les autres hommes , c'est faire un aveu dont je dois rougir , puisqu'alors même j'étois fort éloignée de vous croire des mœurs réglées. Il est vrai que je l'étois encore plus de vous croire capable , vous & tout autre homme au monde , des affreux excès dont vous vous êtes noirci. Mais j'emporte la consolation d'avoir été long-tems fort au-dessus de vous ; car , je vous ai méprisé du fond du cœur , depuis que j'ai

connu votre horrible caractère. Et vous ne ferez pas surpris de la contrariété de ces sentimens , si j'ajoute que cette préférence n'étoit pas fondée sur d'aveugles motifs. J'ai eu la présomption , ou peut-être la foiblesse de me regarder comme un instrument que la Providence pouvoit employer pour rappeler des voies du vice un homme que je croyois digne de cette entreprise. Vous devez même juger, par l'effort que je fais aujourd'hui pour vous réveiller de votre léthargie sensuelle, que je n'ai pas renoncé tout-à-fait à mes espérances.

Ecoutez-moi donc, malheureux Lovelace ! comme un oracle certain , dont la voix s'élève d'entre les morts. Vous n'avez pas un moment à perdre. Le ciel qui vous exhorte au repentir par ma bouche, vous annonce en même tems ses vengeances.

Puissiez-vous trembler de cette menace ! Puissat-elle vous faire éviter le sort qui attend les hommes abandonnés, & vous faire acquérir des droits à la clémence que vous avez méprisée si long-tems ! C'est le vœu sincere de

CL. HARLOWE.



LETTRE CCCLVIII.

*Miss CHARLOTE MONTAIGU ,
à M. BELFORD ,*

Au château de M... , 15 de Septembre.

MONSIEUR ,

Une attaque de goutte ôtant à milord le pouvoir de se servir de sa plume , il m'ordonne de vous informer qu'avant l'arrivée de votre lettre , M. Lovelace se disposoit à passer dans les pays étrangers. Nous nous efforcerons , par les motifs que vous nous représentez , de lui faire hâter son voyage.

Vous auriez peine à vous imaginer combien nous sommes pénétrés de la mort de miss Harlove. Depuis cette fatale nouvelle , mes deux tantes n'ont pas eu un moment de repos & de santé. Nous nous étions proposés , avec complaisance , de cultiver la connoissance & son amitié après le départ de M. Lovelace ; & nous nous serions soumises à toutes les conditions

qu'elle auroit voulu nous imposer. La bonté qui l'a fait penser à nous , dans ses dernières dispositions , renouvelle nos regrets pour cette irréparable perte ; mais elle ne sauroit les augmenter. Nous ne cesserons jamais de porter les chers gages de son souvenir, s'ils résistent au pouvoir des années , comme nous pouvons l'assurer de notre reconnoissance & de tous nos autres sentimens.

Tout le monde se promet ici que vous n'épargnerez rien pour arrêter les suites de ce malheureux événement. Milord me charge de vous marquer particulièrement qu'il fera l'usage convenable de la lettre que vous confiez à sa discrétion. Je suis, monsieur , votre . &c.

CHARL. MONTAIGU.





LETTRE CCCLIX.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Au château de M. . . . , lundi,
18 de Septembre.

DEPUIS ce 6, le plus funeste de tous les jours, je ne me connois plus moi-même, & je suis abandonné de toutes les joies de la vie. On me parle d'une lettre fort étrange que vous avez reçue de moi. Je me souviens de vous avoir écrit; mais il ne me reste aucune idée du sujet & des termes de ma lettre.

Que j'ai passé par de cruelles épreuves! Il me semble qu'une vengeance inconnue n'a pas cessé de me tourmenter! Je n'ai jamais été assez fou pour douter d'une Providence; mais on ne me fera pas attribuer aisément, au courroux du ciel, quantité d'événemens qui ne me paroissent que l'effet du hasard. Cependant, s'il est vrai que toutes nos mauvaises actions doivent être punies ou dans ce monde ou dans l'autre, je crois volontiers qu'il vaut mieux que ce soit ici. Je trouve

mon intérêt à me persuader, non seulement que ma punition est commencée, mais qu'elle est déjà complète; puisque ce que j'ai souffert, & ce que je souffre encore, est au-dessus de toute description. Je ne veux qu'un exemple de ce que j'appelle vengeance: moi, ce barbare qui a fait perdre, pendant une semaine entière, l'usage de ses sens à la plus incomparable de toutes les femmes, je me suis vu puni, pendant dix jours, par la perte des miens, C'est une préparation.... qui fait à quoi? Hélas! hélas! quand commencerai-je à goûter une heure de joie?

Je suis dans le plus excessif abattement. Cette lettre posthume de ma trop chère Clarisse ne me sort pas un moment de l'esprit. Toutes les perfections de cette incomparable fille se présentent sans cesse à ma mémoire. Je sens que ma tête est dans un étrange désordre. Douleur, douleur, douleur! quand serai-je quitte de toi?



Mardi, 19.

Je crois avoir repris un peu de gaieté. Mowbray & Tourville m'ont rejoint ici,

Mais que peuvent Mowbray & Tourville ? Que peut le monde entier, & toute la race humaine ?

Cependant, ils sont fort irrités contre toi, pour la dernière lettre que tu t'es avisé de leur écrire (*). Tu es un barbare, disent-ils, un homme sans compassion & sans amitié.

Mais rien n'est capable de me distraire. Il faut que je quitte encore la plume. O Belford ! Belford ! je suis, je serai toujours dans une misérable absence de moi-même. Jamais, jamais je ne reviendrai ce que j'étais.



Jendredi, 21.

Mowbray, Tourville, n'ont apporté aucun changement à ma situation. Je me sens d'une pesanteur que je ne puis comparer à rien ; malade jusqu'au fond de l'âme, incapable de tout. Il faut que je fasse l'essai de leur expédient ; je veux éprouver quel fruit un changement de climat pourra produire. Je quitterai ce royaume. Ma Clarisse n'est plus. L'Angleterre, le monde entier, ne m'offrent rien qui mé-

(*) Cette lettre ne s'est pas retrouvée.

rite le soin qu'on prend de ma vie. Mais dois-je partir sans m'être signalé par quelque illustre attentat, pour la vengeance & pour la mienne ? Il m'est venu plusieurs fois à l'esprit d'aller mettre le feu de mes propres mains à l'exécrable maison de la Sinclair, & de faire la garde aux portes & aux fenêtres, pour empêcher que personne n'échappe aux flammes. Si l'édifice ne tenoit pas à d'autres, ne doute pas que cette furieuse résolution ne fût déjà remplie. Mais il me semble que, sans mon secours, ce vieux monstre touche à sa récompense. On me parle d'une lettre qui la regarde, & qui est peut-être de toi ; mais si choquante, disent-ils, qu'ils ne peuvent me la communiquer à présent.

Ils me gouvernent, en vérité, comme un enfant. La fièvre m'a tellement abattu, que je suis forcé de le souffrir, jusqu'à ce que j'aie repris un peu de force. A présent, mon pauvre ami, je ne suis capable ni de manger ni de dormir. Croirois-tu que nuit & jour j'ai la cervelle comme en feu ? Il faut qu'elle soit de la nature de l'asbeste, pour n'être pas consumée. Mes idées n'ont rien de distinct. Je n'ai devant les yeux que de la confusion & des ténèbres. Soit horreur d'imagination, soit trouble de conscience, je ne roule que des projets,

funestes, tels que de me pendre, de me casser la tête ou de me noyer. Mes intervalles lucides font encore pires. Ils me donnent le tems de réfléchir sur ce que j'étois une heure auparavant, & sur ce que je suis menacé de redevenir une heure après, ou peut-être toute ma vie; le jouet de mes ennemis, la raillerie des fots, la proie de mes valets, qui trouveront quelque jour leur compte à me lier, à me maltraiter indignement après m'avoir fait passer pour fou. Qui soutiendrait de si cruelles réflexions? Quelles horribles craintes! Et quand je les supposerois fort éloignées, n'est-il pas affreux de s'imaginer qu'on puisse tomber dans cet état, & que nos meilleurs amis en soient alarmés, jusqu'à se croire obligés de prendre des précautions? Quel moyen d'y penser? Et quel moyen néanmoins de s'en défendre? Non, non, je n'y penserai plus. Je parviendrai bientôt à me remplir d'idées agréables, ou je me poignarderai demain avant la fin du jour.



LETTRE CCCLX

M. LOVELACE , à M. BELFORD.

Samedi, 23 de Septembre.

JE t'écris pour te redemander mes deux dernières lettres. J'avoue que chaque fois que j'ai pris la plume, je ne t'ai pas fait de peinture qui ne fût celle de mon ame : & , quelque démon qui m'ait poussé, je n'ai pu m'empêcher de la faire. De noires exhalaisons, qui ne faisoient que s'épaissir à mesure que j'écrivois, m'avoient tellement troublé le sang, que, malgré moi, je ne cessois pas de retomber dans le lamentable. Il est étrange, extrêmement étrange, que la conscience puisse forcer les doigts d'un coupable, & le rappeler continuellement à traiter le même sujet, dans le tems qu'il s'efforce de l'oublier. Mais est-il moins surprenant que, sans nouvelle raison, il puisse, en un jour ou deux, abandonner l'objet qui l'occupoit uniquement ; & que, tout d'un coup, il se trouve assez éclairé des rayons de la joie & de l'espérance, pour avoir honte de tout ce

qu'il écrivoit ? Une copie de ma dernière lettre , que le hasard a fait tomber entre mes mains , tirée , sans ma participation , par Charlotte Montaigu , m'a fait penser qu'un ennemi se réjouiroit de la voir. Et je confesse que , si j'avois passé une semaine de plus , dans l'état où j'étois lorsque j'en ai fait la dernière partie , j'aurois été renfermé le septième jour , & peut-être enchaîné le huitième : car je me rappelle à présent que le mal revenoit avec une violence irrésistible , en dépit des saignées & d'une diète fort rigoureuse.

Il est vrai que je suis encore excessivement affligé que cette admirable femme ait fait un choix si contraire à mes desirs. Mais , puisque le sort en a décidé , puisqu'elle étoit déterminée à quitter le monde , & puisqu'actuellement elle a cessé d'exister , dois-je m'abandonner à de si sombres réflexions sur un événement passé , sur un événement qui ne peut revenir ; moi qui suis , graces au ciel , en possession d'un fonds si riche de vie & de santé ? Son exemple même ne m'apprend-il pas à quoi je devrois m'attendre , si j'étois capable de cette folie ? C'en seroit une autre , cher Belford , de ne pas sentir enfin que je suis sorti trop long-tems de mon caractère.

Pourquoi m'a-t-on accoutumé dès l'en-

fañce à ne pas souffrir de contradiction ? Ne devoit-on pas savoir que cette indulgence étoit une cruauté ? Je suis déjà vivement puni , par l'affoiblissement de ma raison , dont il n'est que trop vrai que j'ai ressenti les effets pendant plusieurs jours ; & lorsqu'une fois la raison est altérée.... mais je ne puis me le rappeler sans frémir. Veux-tu savoir ce que j'en conclus ? C'est que ce repentir & cette réformation pour laquelle ma chere & rigoureuse déesse faisoit des vœux si ardens , ont été justement différés ; & qui sait pour combien de tems ? Un fou , un furieux , est-il capable de l'un ou de l'autre ?

Une fois attaqué , te dis-je , du côté de la raison , je dois m'efforcer de bannir toutes les réflexions noires , qui auroient pu , sans un incident si fâcheux , me conduire à quelque chose de sérieux & d'utile. Mon cher médecin , le docteur Hale , n'a pas eu peu de peine , à force de saignées , de ventouses & de diète , me tenant en plein jour dans l'obscurité des plus profondes ténèbres , à me rappeler des portes de la mort ou de la folie. Aujourd'hui même , il ne cesse de me dire , pour ma consolation , que j'en serai quitte pour quelques retours , au tems des pleines lunes , (as-tu rien entendu de plus horrible ?) & que je

ne dois pas avoir moins d'attention sur moi vers les équinoxes, que César ne s'en devoit aux fêtes de Mars.

Que je me sens piqué, en jetant les yeux sur ce que je me souviens d'avoir été ! Privé de la vue du soleil & de toute sorte de consolation ; environné d'une troupe de misérables, dont l'un me présentoit un bouillon, l'autre un bol céphalique, l'autre une potion cordiale ! se parlant entr'eux à voix basse ; répondant de même à vingt impertinens qui venoient lever les rideaux de mon lit, pour demander comment je me trouvois, & quel avoit été l'effet des remèdes ! Quelle vie ! Rien d'actif autour de moi, rien dans moi-même, excepté le ver qui ne ment jamais ! Loin, loin, tous ces souvenirs, qui viennent trop souvent m'assiéger. Adieu Belford.

Mais n'oublie pas de me renvoyer ma dernière lettre, & ne bâtis rien sur les misères dont elle est remplie. Je veux, je dois, j'ai déjà su triompher de toutes ces infructueuses vapeurs. Ma constitution se fortifie à chaque moment, pour seconder mes résolutions : & , si j'excepte quelques soupirs que je donne, par intervalles, à la mémoire de l'objet chéri, j'espère de redevenir bientôt ce que j'étois, c'est-à-dire,

la vivacité, l'enjouement, la gaieté même. Oui, oui, je serai encore une fois le fléau d'un sexe qui n'a pas cessé d'être le mien, & qui sera, dans un tems ou dans un autre, celui de tous les hommes du monde.

Recommence donc à m'écrire sur l'ancien ton. Je m'imagine que tu dois avoir mille singularités curieuses à me communiquer, lorsque je serai tout-à-fait en état de lire ou d'entendre comment on a disposé de ce qu'il y avoit de mortel dans ma chère Clarisse. Mais ce que j'apprendrois dans la joie de mon cœur, ce seroit que ses implacables parens fussent la proie de leurs remords. Voilà ce que tu peux m'écrire dès aujourd'hui. Il est consolant de n'être pas seul misérable, sur-tout quand c'est aux objets de sa haine qu'on voit partager sa misère. Adieu, Belford. Encore une fois, adieu.



LETTRE CCCLXI.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

JE me prépare à quitter cette isle. Mowbray & Tourville me promettent leur compagnie dans six semaines ou deux mois. Je veux te tracer ma route. Je me rends d'abord à Paris, où le desir de m'amuser me fera renouveler mes anciennes connoissances. Delà, je passe dans quelques cours d'Allemagne, pour me rendre ensuite à Vienne : d'où je descendrai à Venise par la Bavière & le Tirol. Venise m'arrêtera durant tout le carnaval. Delà, je retourne par Florence & Turin ; je traverse le Mont Cenis, & je reviens à Paris, où je compte de trouver mon ami Belford, confiné sans doute dans ses projets de pénitence, livré aux mortifications, en un mot, un véritable anachorete, mais de l'espece vagabonde, & voyageant dans l'espérance de couvrir une multitude de péchés par son zele à convertir un vieux compagnon de débauche.

Cependant je dois t'avertir, mon cher

ami, que, si les fonds augmentent, comme ils ont fait depuis ma dernière lettre, il est à craindre que tu ne trouves dans cette entreprise plus de difficulté que tu ne penses. Et, pour te parler de bonne foi, j'ai peine à me persuader que ta réformation puisse durer. Les vieilles habitudes ne se déracinent pas si facilement. L'enfer, qui se trouve bien de tes longs & fidèles services, ne te laissera pas sortir patiemment de ses chaînes. Une jolie fille, qu'il jetera dans ton chemin, recommencera bientôt à t'échauffer le sang, à déridor ta triste figure, & je te vois aussi vicieux que jamais. Résisteras-tu, Belford, au pouvoir d'une belle taille, d'un teint charmant, de deux yeux qui te porteront la guerre jusqu'au fond de l'âme? Va, tu te croiras trop heureux d'être rappelé à tes inclinations favorites. Tu composeras avec ton ancien maître, que tu promettas de servir jusqu'à l'âge de l'impuissance; & lui, qui sera bien sûr de te retenir alors par quelque goût d'un autre ordre, qu'il aura l'adresse de te ménager pour ce terme, sera fort satisfait du traité. Tu conserveras le dessein de te réformer, jusqu'à ta vieillesse, qui arrêtera deux bonnes années avant que tu s'en apperçoives; & ta tête grise sera

moissonnés comme les autres, lorsque tu t'y attendras le moins.

Tu vas croire que je sers ici de mon caractère. Que veux-tu ? C'est la force de la vérité, qui m'oblige de t'avertir du danger actuel où tu es, & que je crois d'autant plus grand, que tu ne parois pas t'en défier. Ainsi, deux mots encore sur le même sujet :

— Tu as formé de bonnes résolutions. Si tu ne les gardes pas, compte que jamais tu ne seras capable d'en garder aucune. Cependant, comme tu as contre toi le vieux fœtus de ta jeunesse, il y a six à parier contre un, que tu ne les garderas point. Tu les as formés ; n'y eût-il que cette raison, tu ne les garderas point. Or, si tu les violates, ne deviens-tu pas le jouet des hommes & le triomphe de l'enfer ? Fais-y bien attention. Que je ritai le premier ! car l'avis que je te donne ne vient pas d'un crap bon principe. Je te l'ai donné de bonne grace. Peut-être souhaiterai-je que la source en fût meilleure : mais je n'ai jamais menti aux hommes, comme je crois pouvoir ajouter que jamais j'en ai dit la vérité aux femmes. Le premier point est un poëte dont tous les libéraux ne pourroient pas se passer. Le second est son partage commun.

Je redeviens fou , sur ma foi ! Mais , graces à mon étoile , ce n'est plus une folie noire. Je m'occupe actuellement à prendre congé de mes amis. Lundi prochain , je compte de te voir à Londres , & d'y passer une soirée agréable avec toi , Mowbray & Tourville. Mon départ ne sera pas remis plus loin qu'au jour suivant. Nos deux amis doivent m'accompagner jusqu'à Douvres , & je me flatte que tu seras de la partie. Je veux vous laisser bien ensemble. Ils ont pris fort mal la manière dont tu les as traités dans tes dernières lettres. Tes reproches , disent-ils , attaquent jusqu'à leur jugement. Je me moque d'eux ; & je leur réponds que ceux qui en ont le moins , sont les plus prompts à se choquer qu'on leur en refuse.

Hâte-toi de tenir prêts tous les papiers & les récits que tu me dois avant mon départ. Je veux emporter une copie du testament. Qui sait si les mêmes choses qui serviront , dis-tu , à te soutenir dans tes honnêtes projets , n'auront pas la force d'opérer ma conversion ?

Tu parles de te marier , Belford. Que penses-tu de ma cousine Charlotte ? Mais je crains que , pour tes vues de pénitence , la naissance & la fortune n'aient un peu

trop d'éclat. L'objection ne te paroît-elle pas juste ? Charlotte est une fille de mérite. Pour la piété, qui est aujourd'hui ta passion, je n'ose trop répondre d'elle. Cependant je la trouve assez sérieuse, pour son sexe & pour son âge : peut-être capable aussi, comme toutes les autres, de ne pas se refuser au plaisir, si la réputation étoit à couvert. Mais il me vient une autre idée, qui me fait craindre encore plus que ce parti ne te convienne mal. Tu es si lourd & si gauche, qu'avec ton air de matelot, on s'imagineroit qu'elle t'auroit pris dans quelque port à ton arrivée des Grandes-Indes. Non, je ne crois pas que Charlotte te convienne.

Cependant je suis d'avis, comme toi, qu'il faut te marier, si le mariage est nécessaire pour assurer tes mœurs. Attends.. Je crois avoir trouvé ton fait. La veuve Loviok n'a-t-elle pas une fille, ou quelque niece ? Entre les femmes un peu distinguées par la fortune & la naissance, il n'est pas aisé d'en trouver une qui soit disposée à t'accompagner une ou deux fois le jour à l'église. Mais, puisque tu voudrois une chère moitié qui pût servir à tes mortifications, ferois-tu si mal de prendre la veuve même ? Elle auroit un double intérêt à ta conversion. Que d'a-

gréables soirées d'hiver vous passeriez, tête à tête, à comparer votre vie passée, & ce que les bonnes ames appellent *leurs expériences* ! Je parle sérieusement, Belford ; en vérité, très-sérieusement ; & j'abandonne mes idées à tes sages considérations.

(*M. Belford répond à cette lettre par des plaintes de l'incroyable légèreté de son ami. Il lui dit que, dans l'état où son étrange caractère l'a déjà fait parvenir, il ne voit plus aucun danger à lui laisser la liberté de lire quelques lettres que, par des ménagemens assez inutiles, il a souhaité qu'on ne lui fît voir qu'après sa guérison. Telle est particulièrement celle qui contient l'affreux sort de la Sinclair, dont il lui propose l'exemple comme une redoutable leçon. Il ajoute que celui de Mac-Donald, ou du prétendu capitaine Tomlinson, en est une autre. Cet aventurier n'ayant pour ressource que son effronterie & ses artifices, s'étoit livré à la contrebande, qui ne s'exerce nulle part avec plus d'audace qu'en Angleterre. Mais, depuis deux jours, il avoit été surpris par les gardes, contre lesquels il avoit entrepris de se défendre ; & dans le combat, il avoit reçu deux coups de fusil, dont il étoit mort quelques heures après ; assez*

heureusement néanmoins , puisqûe cet accident l'avoit sauvé du gibet , auquel il auroit été condamné suivant les loix. La lettre de M. Belford contient des réflexions fort sensées sur les suites ordinaires de la débauche & du crime. Elle finit par une aimable peinture de la vertu & de ses fruits , dont il déclare qu'à l'avenir rien n'est capable de lui faire perdre le goût. Cependant , il promet de se trouver à Paris dans le tems que M. Lovelace lui a marqué ; quoiqu'avec peu d'espérance de le rappeler alors à des principes plus réglés , si ses réflexions sur tout ce qui est arrivé depuis quelques semaines , n'ont pas produit cet effet lorsqu'il se propose de le rejoindre.)



L E T T R E C C C X L X I I .

M. BELFORD , à M. MORDEN .

Jeudi, 21 de Septembre.

PERMETTEZ, monsieur, que je m'explique ouvertement sur un point dont mille raisons me font un devoir si sacré, que rien ne peut & ne doit m'en dispenser.

J'ai promis à la divine personne que nous pleurons, d'employer tous mes efforts pour prévenir un nouveau malheur, dont la crainte a paru l'occuper jusqu'au dernier moment de sa vie. Je ne me bornerai donc pas à vous en parler dans des termes obscurs. C'est avec une extrême inquiétude que je viens d'apprendre une déclaration, par laquelle on m'affure que vous avez terminé vos adieux au château d'Harlove, en vous disposant à retourner en Italie. Vous avez dit hautement que vous renonciez au repos, jusqu'au jour où vous auriez vengé votre cousin.

Je ne pense point à défendre un coupable ami, ni même à vous apporter de vaines excuses pour excuser son crime. Ce

pendant, je dois vous rappeler que la famille, par les persécutions dans l'origine, & par l'inflexible dureté qui les a suivies, partage au moins le blâme. Il y a même assez d'apparence qu'une personne aussi vertueuse que miss Harlove, n'ayant rien à se reprocher, & trouvant dans son cœur le témoignage de son innocence, auroit passé sur une injure personnelle; sur-tout, lorsqu'elle voyoit M. Lovelace disposé à la réparer, & que les instances d'une illustre famille sembloient faire tourner l'offense à sa gloire. La première fois, monsieur, que j'aurai l'honneur de vous voir, je vous informerai de toutes les circonstances de cette fatale histoire; & vous verrez que M. Lovelace avoit d'abord été fort maltraité par toute la famille, sans autre exception que la divine Clarisse. Cette exception, je le fais, augmente beaucoup son crime; mais, comme il ne se proposoit, dans ses caprices, que d'éprouver la vertu d'une femme qu'il aimoit d'ailleurs jusqu'à l'adoration, & que non seulement les instances ont été si humbles & si pressantes pour obtenir sa main, mais que son désespoir, en perdant le pouvoir de réparer le mal, est allé jusqu'à la perte de sa raison, il me semble, monsieur, qu'il y a beaucoup d'objections à

faire contre une résolution telle qu'on vous l'attribue.

Je vous lirai , en même tems , quelques endroits de ses propres lettres , dont plusieurs ne peuvent manquer de vous convaincre que ce malheureux homme , revenu depuis peu à la raison , n'a pas besoin d'autre châtiment que ses propres réflexions. J'ai relu , à ce moment , les copies des lettres posthumes. Je vous les envoie toutes , à la réserve de celle qui étoit pour lui , & que je me réserve à vous communiquer dans notre premier entretien. De grace , relisez celle qui vous étoit adressée , & celle qui étoit pour M. James Harlove. Je vous les remets sous les yeux , parce qu'elles regardent particulièrement le sujet qui me porte à vous écrire. Elles me paroissent sans réplique. L'impression , du moins , qu'elles font sur moi est assez forte , pour me faire promettre au ciel de ne jamais tirer l'épée dans une querelle particulière.

Permettez-moi d'ajouter que M. Lovelace n'a pas donné de nouveau sujet d'offense , depuis la visite que vous avez rendue à milord M. . . . ; c'est-à-dire , monsieur , depuis un tems où vous avez été si convaincu vous-même de la sincérité de ses intentions , que vous avez sollicité votre chère cousine à lui pardonner.

J'ajoute, monsieur, j'ajoute encore, (quoiqu'il n'en soit pas besoin sans doute, lorsque vous y penserez de sang froid) la promesse que vous avez faite à votre cousine mourante ; une promesse, qui, dans la confiance dont elle étoit remplie pour vous, a servi, vous le savez, à rendre ses derniers momens plus tranquilles.

Cher colonel ! l'outrage la regardoit sans doute. Sa famille entière avoit part à la cause. Elle a tout pardonné. Pourquoi ne pas imiter ce que nous admirons ?

Vous me demandiez un jour, s'il étoit possible qu'un homme de courage fût capable d'une bassesse préméditée. En général, je crois que le courage & la bassesse sont des qualités incompatibles. Mais, dans l'exemple présent, le caractère de M. Lovelace prouve la vérité de cette observation commune, que toute règle a ses exceptions. Je lui dois ce témoignage, qu'il n'y a point de mortel plus brave, ni plus habile, & qui se possède mieux dans l'exercice des armes. Ma pensée n'est point que cet éloge puisse faire impression sur le colonel Morden. Je sais que, s'il n'est pas arrêté par des motifs supérieurs, autant que par ceux que je prends la liberté de lui rappeler, il me répondra que cette bravoure & cette habileté ne font qu'un

adversaire plus digne de lui. C'est donc à ces grands motifs que je me réduis, avec d'autant plus de confiance, qu'une poursuite sanglante ne paroîtroit pas justifiée aujourd'hui par la première chaleur du ressentiment, & qu'après un mal irréparable, elle passeroit au contraire pour une vengeance froide & délibérée, dont un galant homme ne sera jamais capable.

Pardonnez, monsieur, des instances si libres, à ma qualité d'exécuteur testamentaire, à mes promesses formelles, au souvenir que je conserve, des dernières volontés d'une personne qui me sera toujours chère & respectable; souvenir formalisé par un article exprès du testament & par des lettres posthumes. Ardens, comme nous le sommes tous deux, pour l'exécution de ses précieux ordres, souvenons-nous qu'elle nous auroit dispensés plus volontiers de tous les autres, que de celui qui me donne occasion de vous assurer, monsieur, du parfait dévouement avec lequel je suis votre, &c.

BELFORD.

LETTRE CCCLXIII.

A Monsieur MORDEN.

Pour lui être rendue après ma mort.

MON CHER COUSIN,

Comme l'état de ma santé me fait douter si je serai en état de recevoir la visite que vous me promettez en arrivant à Londres, je me détermine à faire usage des forces qui me restent, pour vous remercier, avec les plus tendres sentimens, de toutes les bontés que vous avez eues pour moi depuis mon enfance, & plus particulièrement de celle qui vous fait employer, en ma faveur, votre obligeante médiation. Que le ciel, monsieur, vous rende à jamais tout le bien que vous vous efforcez de me faire obtenir !

Une de mes principales vues dans cette lettre, est de vous supplier, comme je le fais avec l'ardeur la plus pressante, de ne pas souffrir, lorsque vous apprendrez les circonstances de mon histoire, que votre

généreux cœur s'ouvre à des repentimens *actifs*, & qu'il croie me devoir d'autres mouvemens que ceux de la pitié. Souvenez-vous, mon cher cousin, que Dieu s'est réservé la vengeance. J'espère que vous n'entreprendrez point d'usurper les droits : sur-tout, lorsque rien ne vous oblige de purger ma réputation, depuis que l'offenseur même s'est volontairement offert à me rendre toute la justice que vous auriez pu lui arracher, si j'avois vécu ; & lorsque votre vie seroit exposée, dans le risque égal qu'il faudroit courir avec un coupable.

Le duel, monsieur, qui le fait mieux que vous ? est non seulement une usurpation des droits divins, mais une insulte contre la magistrature & contre les loix d'un sage gouvernement. C'est un acte impie. C'est l'entreprise d'arracher une vie qui ne doit pas dépendre du glaive privé ; un acte dont la conséquence immédiate est de précipiter dans l'abyme sans fin une ame toute souillée de ses crimes, & de mettre dans le même danger celle du misérable vainqueur, puisque de deux hommes qui s'engagent dans un combat mortel, ni l'un ni l'autre n'a dessein d'accorder à son ennemi ce hazard de repentir & de confiance à la miséricorde

du ciel, que chacun a la présomption d'espérer pour soi-même.

Gardez-vous donc, monsieur, je vous en conjure, d'aggraver ma faute par une sanglante entreprise, qui en seroit nécessairement l'effet. En supposant la victoire déclarée pour vous, ne donnez point à un malheureux le mérite de périr par vos mains. Il est à présent le perfide, l'ingrat qui m'a trompée : mais la perte de sa vie, & probablement celle de son ame, ne seroit-elle pas une horrible expiation pour un malheur de quelques mois dans lequel il m'a jetée, & qui n'a fervi, par la faveur divine, que de voie pour me conduire à des biens éternels ? Dans ce cas, monsieur, où s'arrêteroit donc le mal ? Qui le vengeroit de vous ? & qui vous vengeroit de son vengeur ?

Laissez, laissez ma vengeance à son propre cœur ; tôt ou tard elle est sûre, & peut-être trop rigoureuse, dans ses remords. Laissez-lui le hasard du repentir. Si le Tout-Puissant lui daigne accorder cette faveur, de quel droit la lui refuseriez-vous ? Qu'il soit encore le coupable agresseur. Qu'on ne dise jamais : Clarisse Harlowe est vengée par la mort d'un traître : ou si c'étoit la vôtre dont elle fût

devenue l'occasion , ne diroit-on pas que la faute , au lieu d'être ensevelie dans son tombeau , s'est perpétuée , s'est aggravée , pour un malheur beaucoup plus grand que la perte ?

On a vu souvent , monsieur , la victoire du côté des coupables. Je me souviens d'avoir lu qu'un comte de Shreusbury , sous le regne de Charles II , ayant entrepris de se venger du plus grand outrage qu'un homme puisse recevoir d'un autre , trouva la mort , à *Barnet* , par la main du vil duc qui l'avoit déshonoré. Croyez-vous que le ciel pût être accusé d'injustice , quand il arriveroit toujours que l'usurpateur du droit divin fût puni de sa présomption par l'ennemi qu'il cherche à détruire , & qui , tout criminel qu'on le suppose , se trouve alors dans la nécessité d'une juste défense ?

Que le ciel , monsieur , vous protège dans tous les instans de votre vie ! Je l'en conjure encore une fois. Que ses bontés pour vous m'acquittent de toutes les vôtres ! Devenez le consolateur de mes chers parens , comme vous avez été le mien , & puissions-nous un jour nous rejoindre dans cet heureux état dont j'ai l'humble espérance de jouir lorsque vous lirez ma

lettre ! Tels seront jusqu'au dernier soupir, mon cher cousin, mon ami, mon gardien, mais non pas mon vengeur, les vœux de votre, &c.

CL. HARLOVE.



LETTRE CCCLXIV.

M. MORDEN à M. BELFORD.

Samedi, 23 Septembre.

JE suis bien fâché, mon cher monsieur, qu'il me soit échappé quelque chose dont vous ayiez pu concevoir de l'inquiétude. Pour moi, les lettres que vous m'avez communiquées m'ont causé beaucoup de satisfaction ; & tout ce qui a rapport à ma chère cousine ne m'en causera jamais moins. J'attends impatiemment les récits que vous me promettez. Ne craignez point qu'ils me fassent prendre aucunes mesures sur lesquelles j'eusse balancé sans cette communication. Le cas, monsieur, est d'une nature qui ne peut recevoir d'aggravation.

Cependant

Cependant je vous assure que je n'ai pris aucune résolution que je puisse regarder comme un lien. Il est vrai je me suis exprimé avec chaleur sur le fond de cette affaire : qui n'auroit pas fait de même ? Mais je ne suis pas dans l'usage de me déterminer sur des points d'importance, avant que d'avoir l'occasion d'exécuter mes projets. Nous verrons par quel esprit ce jeune homme se laissera gouverner, lorsque sa santé sera bien rétablie ; s'il continue de braver une famille qu'il a mortellement outragée ; s'il Mais les résolutions, dépendant, comme j'ai dit, de plusieurs circonstances qui sont encore douteuses, appartiennent à l'avenir. J'avoue que, jusqu'alors, les argumens de ma cousine sont sans réplique.

A l'égard des vôtres, je me flatte, monsieur, que vous ne ferez pas difficulté de me croire, lorsque je vous assure que votre avis & vos raisonnemens ne cesseront jamais d'avoir sur mon esprit tout le poids qu'ils méritent, & que cette considération augmente, s'il est possible, par les instances que vous me faites en faveur de l'objet des pieuses intentions de ma cousine. Elles sont très-convenables de votre part, monsieur, non seulement en qualité d'exécuteur ; qui représente celle

dont il explique les volontés, mais encore à titre d'homme rempli d'humanité, qui fait des vœux pour l'avantage des deux parties.

Je ne suis pas plus exempt de violentes passions que votre ami; mais je ne les crois capables d'être soulevées que par l'insolence d'autrui, & jamais par ma propre arrogance. S'il peut arriver que mes ressentimens m'engagent dans quelque démarche contraire à mon jugement & aux dernières intentions de ma cousine, ce sera quelque une des réflexions suivantes qui emportera ma raison : je vous assure qu'elles me sont toujours présentes.

En premier lieu, le renversement de mes propres espérances, moi qui étois revenu avec celle de passer le reste de mes jours dans la société d'une si chère parente, à qui j'appartenois par un double lien, en qualité de cousin & de curateur.

« Ensuite je considère, & trop souvent
 » peut-être pour l'engagement que j'ai
 » pris à la dernière heure, que cette
 » chère personne n'a pu pardonner que
 » pour elle-même. Elle est sans doute
 » heureuse : mais qui pardonnera pour
 » une famille entière, dont le malheur
 » ne peut finir qu'avec la vie de tous ceux
 » qui la composent ?

» Que plus les parens de miss Clarisse
 » ont eu pour elle d'injustice & de ri-
 » gueur, plus l'ingratitude est énorme,
 » plus elle est odieuse de la part de celui
 » qui s'en est rendu coupable. Quoi,
 » monsieur, n'étoit-ce pas assez qu'elle
 » eût souffert pour lui ? Etoit-ce à ce bar-
 » bare à la punir de ses souffrances ? Le
 » ressentiment affoiblit ici mes expres-
 » sions. C'est quelquefois un de ses effets,
 » lorsque la grandeur de l'offense saisit
 » l'ame & l'irrite excessivement à la pre-
 » miere vue. Donnez vous-même, mon-
 » sieur, toute sa force à cette réflexion :

» Que l'auteur du crime l'a commis
 » avec préméditation. Il s'en est fait un
 » amusement dans la gaieté de son cœur.
 » Pour éprouver, dites-vous, monsieur,
 » la vertu de ma cousine ! Pour mettre
 » une Clarisse à l'épreuve ! . . . Avoit-il
 » donc sujet de douter de sa vertu ? La
 » supposition est impossible. S'il la prouve,
 » c'est une autre raison de m'en ressentir ;
 » mais alors, je promets de la patience.

» Qu'il l'a menée, comme je l'apprends
 » enfin, dans une maison d'infamie,
 » pour l'éloigner de toute ressource hu-
 » maine, pour fermer l'accès de son pro-
 » pre cœur à tout remords humain : & là,
 » que désespérant de réussir par les ruses

» & les impostures communes , il a mis
» en usage des méthodes indignes de l'hu-
» manité , pour arriver à ses détestables
» fins.

» Que je ne pouvois être informé du
» fond de l'attentat , lorsque j'ai vu le
» coupable au château de M... , que , jus-
» tement rempli du mérite de ma cou-
» sine , je ne pouvois supposer qu'il exis-
» tât sur la terre un monstre tel que lui.
» Qu'il me paroîssoit naturel d'attribuer
» le refus qu'elle faisoit de sa main à quel-
» que ressentiment passager , au repro-
» che intérieur de sa propre foiblesse , à
» quelque défiance de la sincérité des
» offres , plutôt qu'à d'horribles bassesses
» qui lui avoient porté le coup mortel ,
» & qui l'avoient déjà jetée dans une
» situation à laquelle il ne manquoit que
» peu de jours pour la conduire au tom-
» beau.

» Qu'il est plein de présomption ; qu'il
» croit en imposer par ses insolentes bra-
» vades , & par l'opinion qui s'est repan-
» due de son courage & de son habileté
» dans les armes.

» Que , déshonorant , comme il fait , son
» nom & le caractère de la noblesse , il y
» auroit peut-être quelque mérite à l'es-

» facer du nombre de ceux dont il fait la
» honte.

» Que la famille outragée n'a qu'un
» fils, indigne à la vérité d'une telle sœur,
» mais fier, violent, emporté, & par
» conséquent peu capable, comme on l'a
» déjà reconnu, de mesurer ses armes
» avec un homme de cette trempe; que
» la perte de ce fils, par une main si jus-
» tement odieuse, mettroit le comble à
» la misère de tous ses proches; qu'il est
» résolu néanmoins d'en courir les ris-
» ques, si je ne le préviens point, poussé
» peut-être à rendre une justice éclatante
» à la mémoire de sa sœur, par le remords
» même de sa mauvaise conduite, quoj-
» que l'entreprise puisse être fatale à sa
» vie. »

Et puis, monsieur, comptez-vous pour rien d'être témoin, comme je le suis à toute heure, de l'infortune & de la tristesse d'une famille à laquelle j'appartiens de si près par le sang; de les voir tous comme ensevelis dans leurs reflexions; l'air morne, la tête penchée; s'évitant l'un l'autre; se rappelant les perfections de la fille, de la niece, de la sœur qu'ils ont perdue; & regardant désormais leurs richesses même comme une malédiction du ciel? Vous, monsieur, qui savez

mieux que moiles barbares inventions qui on fait le triomphe du coupable, vous pourriez m'aider, s'il en étoit besoin, à trouver des raisons encore plus fortes, pour me persuader que le desir de la vengeance, dans un homme qui se croit fort éloigné de la perfection, paroîtroit excusable à la pluralité des juges.

Cependant je veux écarter toutes ces idées, & je ne fais pas difficulté de répéter que je n'ai encore pris aucune résolution dont je doive me faire une loi. S'il m'arrive d'en former, je serai charmé, monsieur, qu'elles soient d'une nature qui puisse mériter l'honneur de votre approbation.

Je vous renvoie les copies des lettres posthumes. Je reconnois l'humanité de votre cœur, dans les motifs qui vous ont porté à me les communiquer. C'est apparemment par les mêmes vues, que vous avez gardé celle qui s'adresse à M. Lovelace. Je suis, monsieur, votre, &c.

M O R D E N.





L E T T R E C C C L X V.

*Milord M...., à M. BELFORT.**Au château de M..., 29 Septembre.*

MON neveu, cher M. Belford, est à la veille de partir pour Londres, dans le dessein de vous embrasser, & de se rendre aussitôt à Douvres. Que Dieu l'accompagne, & le conduise heureusement hors du royaume ! Je crois que vous le verrez lundi, faites-moi la grace de m'informer de ses dispositions, & de m'écrire naturellement si vous le croyez tout-à-fait revenu à lui-même. M. Mowbray & M. Tourville l'accompagneront jusqu'à la mer. Mais ce que je vous recommande instamment, c'est de lui faire éviter la rencontre du colonel Morden. Je serois au désespoir qu'il arrivât quelque chose entr'eux. Vous m'avez donné avis que le colonel laisse échapper des menaces. Mon neveu ne les souffriroit pas. Il faut bien se garder de l'en instruire. Mais je me flatte qu'il n'y a rien à craindre, parce qu'on m'assure, d'un autre côté, que le colonel a

cessé de menacer. C'est pour son propre intérêt que je m'en réjouis ; car , au jugement de tout le monde , il n'y a personne qui égale mon neveu à toutes sortes d'armes. J'aimerois autant qu'il fût moins brave. Il en seroit moins entreprenant.

Nous nous appercevrons bientôt ici que ce jeune fou nous manque. Il est certain que personne n'est de meilleure compagnie , quand il le veut. Mais ne vous arrive-t-il jamais de faire un voyage de trente ou quarante milles ? Je serois charmé de vous voir au château de M.... Ce seroit une charité , après le départ de mon neveu ; car nous supposons que vous serez son principal correspondant. Il a promis néanmoins d'écrire souvent à mes nieces : mais il oublie facilement ses promesses , sur-tout celles qu'il fait à ses parens. Que le ciel nous bénisse tous ! C'est la prière de votre , &c. .

M....

(Dans plusieurs lettres suivantes , M. Belford rend compte à milord M... de ce qui s'est passé à Londres entre M. Lovelace & ses amis. Quoiqu'il le représente assez touché pour laisser quelquefois échapper des soupirs & des sombres réflexions , il ne dissimule pas que la légèreté de son

caractère prend plus souvent le dessus. C'est un mélange bizarre de tristesse & d'enjouement, qui se succèdent, qui se combattent, & qui marquent encore du désordre dans son cœur, quoique sa tête soit redevenue fort saine. M. Belford le conduit jusqu'à Rochester, & le laisse à ses deux autres amis, qui promettent de ne le pas quitter jusqu'à son embarquement, & de le suivre dans un ou deux mois.

Une autre lettre apprend à milord que M. Morden s'est embarqué, peu de jours après, pour l'Italie. M. Belford félicite ce seigneur d'un événement qui doit dissiper ses craintes. Le colonel se rendant par mer à Florence, après avoir promis à la mémoire de sa cousine, de ne pas chercher celui qu'il appelle le méchant homme, & M. Lovelace, qui se rend à Paris, pour voyager ensuite en Allemagne, n'emportant aucune raison de commencer querelle, M. Belford espère que le tems fermera toutes les plaies.

On supprime plusieurs autres lettres, qui ne contiennent que d'inutiles détails, quoique toujours mêlés d'excellentes réflexions. L'éditeur anglois sacrifie souvent l'intérêt historique au dessein d'instruire par les plus sages leçons de religion & de morale.

M. Lovelace écrit de Paris à M. Belford, pour s'informer des nouvelles de Londres. M. Belford lui répond. On a pas cru que des inutilités de cette nature méritassent plus d'être conservées ; quoiqu'il soit à propos de remarquer que le souvenir de miss Clarisse accompagne toujours M. Lovelace, & ne cesse pas de faire la guerre à son repos. Il applique lui-même à sa situation, le célèbre endroit d'Horace :

Timor & minor
 Scandunt eodem quo Dominus, neque
 Decedit arata Triremi,
 Et post Equitem sedet atra cura.



L E T T R E C C C L X V I.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

A Paris, 28 Octobre.

NE sois pas surpris que cette lettre suive de si près ma dernière. J'en reçois une de Joseph Lemian. Ce pauvre diable est troublé par sa conscience, Belford. Il m'assure « qu'il ne dort ni nuit ni jour, » du regret qui le tourmente, & de la crainte d'avoir contribué à de grands

» malheurs ; sans compter , dit-il , ceux
 » qu'il prévoyoit encore. Il souhaiteroit ,
 » s'il plaisoit à Dieu & à moi , de n'avoir
 » jamais eu l'honneur de me connoître (*) ».

Et d'où viennent ses inquiétudes pour lui-même ? D'où viendroient-elles, si ce n'est « des marques de mépris qu'il reçoit
 » continuellement de tous les Harloves ,
 » sur-tout de ceux qu'il s'est efforcé de
 » servir aussi fidèlement que ses engage-
 » mens avec moi le permettoient ? Je lui
 » avois toujours fait croire , pauvre mis-
 » sérable qu'il est depuis le berceau ! qu'en
 » me servant , il auroit le bonheur , à la
 » fin , d'avoir rendu service aux deux
 » parties. Mais le mépris qu'on lui mar-
 » que , & la mort de sa chère jeune maî-
 » tresse , sont deux sujets de douleur qui
 » ne l'abandonneront jamais, dût-il vivre
 » aussi long-tems que Mathusalem ; qu'on
 » qu'il ne se promette pas plus d'un mois
 » de vie , changé comme il est ! avec un
 » estomac qui ne digère plus rien ; & ma-
 » dame Betty le faisant enrager du matin
 » au soir , à présent qu'elle le tient , &
 » qu'elle est maîtresse d'une bonne hôtel-
 » lerie. Mais , grace au ciel , pour sa

(*) Il faut se rappeler le caractère & les services de Lémán.

» punition , elle n'est guere en meilleure
 » santé que lui. Au reste , son principal
 » motif , pour se donner l'honneur de
 » m'importuner par une lettre , n'est pas
 » son seul chagrin , quoique plus grand
 » qu'il n'ose prendre la liberté de me le
 » dire ; c'est le desir de prévenir un ma-
 » heur dont je suis menacé moi-même :
 » car il peut m'assurer que le colonel
 » Morden est parti dans la résolution de
 » ne pas m'épargner , & qu'il a juré , assez
 » haut pour être entendu des domesti-
 » ques , qu'il auroit ma vie ou moi la
 » fiemme , avec d'autres promesses de cette
 » nature , qui causent beaucoup de joie
 » à toute la famille , parce qu'on s'attend
 » que , tôt ou tard , je reviendrai avec
 » quelque membre de moins. »

Telle est la substance de cette lettre.
 Mowbray m'avoit déjà lâché quelques
 mots dans une des fiennes ; & je me rap-
 pelle que dans le dernier souper que nous
 avons fait ensemble , tu me pressas , jus-
 qu'à l'importunité , de faire le voyage
 d'Espagne , plutôt que celui de France ou
 d'Italie.

Ce que j'exige de toi , Belford , & par
 le premier ordinaire , c'est de m'appren-
 dre fidèlement tout ce que tu fais là-des-
 sus. Il m'est impossible de souffrir des

menaces : & quand je serai bien instruit , nul homme au monde ne se donnera , dans mon absence , les airs de m'avilir , sans que je lui en explique mon sentiment. Mes amis en seroient inquiets. Ils seroient portés à souhaiter de me voir changer de route ou de plan pour l'éviter. Crois-tu qu'à ces viles conditions je fusse capable de supporter la vie ?

Mais , si tel est son dessein , pourquoi ne me l'a-t-il pas fait connoître avant que j'eusse quitté l'Angleterre ? Avoit-il besoin que je fusse hors du royaume pour s'affermir dans sa résolution ?

Aussitôt que je saurai dans quel lieu mes lettres lui peuvent être adressées , je ne manquerai pas de lui écrire , pour m'assurer de ses intentions. Le délai me gêne , dans un cas de cette nature. Fût-il question du mariage ou de l'échafaud , ce qui doit se faire demain me paroît mieux aujourd'hui. Je languis , je meurs d'impatience , en ruminant des scènes qui ne peuvent m'offrir ni variété ni certitude. Passer vingt jours dans l'attente d'un événement qui peut être décidé dans un quart-d'heure , c'est un supplice.

Si le colonel prend la peine de venir à Paris , il lui sera facile de trouver mon logement. Je vois , chaque jour , quelques

Anglois. Je suis souvent aux spectacles ; je paroïs à la cour & dans tous les lieux publics. A mon départ , je laisserai mon adresse dans plusieurs villes , où mes lettres d'Angleterre me seront envoyées. Mais , si j'étois bien sûr de tout ce que Léman m'écrit , je perdrois l'idée de quitter la France , ou , dans quelque lieu que soit celui qui me cherche , je ne partirois que pour abrégér sa course.

Mon unique regret tombe sur cette chere Clarisse. S'il est décidé que nous en venions aux mains , M. Morden & moi , comme il ne m'a fait aucune injure , & qu'il chérit la mémoire de sa cousine , nous engagerons le combat avec les mêmes sentimens pour l'objet de notre querelle ; & tu conviendras que le cas est singulier. En un mot , j'ai tort : j'en suis aussi convaincu que lui , & je ne le regrette pas moins ; mais je ne souffrirai jamais les menaces d'aucun mortel , quelque blâme que je me reproche d'avoir mérité. Adieu , Belford. Parle de bonne foi. Point de déguisement , si tu fais cas de ton ami ,

LOVELACE.





LETTRE CCCLXVII

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

A Londres, 27 Octobre.

JE ne saurois croire, mon cher Lovelace, que le colonel Morden vous ait menacé dans des termes aussi grossiers que le misérable Léman vous l'écrit, ni qu'il pense à vous chercher. Un tel langage se sent du caractère de l'écrivain, & ne peut être celui d'un galant homme. Il n'est pas de M. Morden, j'en suis sûr. Observez que Léman ne vous dit point qu'il l'ait entendu lui-même.

Je n'ai pas attendu si tard à sonder le colonel, non seulement pour votre intérêt & pour le sien, mais encore par le respect que je dois aux derniers ordres de son excellente cousine. Il est vivement touché, & vous ne devez pas en être surpris. Il avoue qu'à cette occasion, son ressentiment s'est exprimé avec chaleur. Il m'a dit un jour, que, si le cas de sa cousine étoit une séduction commune, il se croyoit capable de vous pardonner. Mais

il ne m'a pas assuré moins formellement qu'il n'avoit pris aucune résolution ; & qu'il ne lui étoit rien échappé dans la famille , qui pût l'obliger à la vengeance. Au contraire , il m'a confessé que les volontés de sa cousine avoient eu sur lui , jusqu'à présent , toute la force que je pouvois desirer.

Il est parti peu de jours après vous. En me faisant ses adieux , il m'a dit que son dessein étoit de se rendre à Florence , & qu'après y avoir fini les affaires , il se proposoit de revenir à Londres , pour y passer le reste de ses jours. Je craignois , à la vérité , que si vous veniez tous deux à vous rencontrer , il n'arrivât quelque nouveau malheur ; & sachant de vous-même que vous deviez retourner en France par l'Italie , & vraisemblablement par Florence , j'ai fait mes efforts pour vous engager à mettre l'Espagne dans votre plan. Je le souhaite encore ; ou , si je ne puis l'obtenir de vous , je vous conjure d'éviter Florence & Livourne , deux lieux que vous avez déjà visités. Que jamais , du moins , l'appel ne vienne de vous.

Quel sujet de réflexions pour moi , si le délateur , ce vil Joseph Léman , qui vous a donné l'occasion de tourner l'artillerie de ses maîtres contr'eux-mêmes ,

& de les jouer l'un par l'autre pour conduire vos artifices avec plus de succès , devenoit , sans le vouloir , un instrument entre les mains de la Providence pour les venger tous ! En supposant la victoire de votre côté , seroit-elle la fin du désastre ? Elle ne feroit qu'augmenter vos remords , puisque votre rencontre ne peut se terminer que par la mort de l'un ou de l'autre ; car je suis sûr que le colonel ne recevrait pas la vie de votre main. Ajoutez que les Harloves armeroient contre vous l'autorité des loix. Vous les haïssez : ils gagneroient par la mort du colonel ; ils se réjouiroient de la vôtre ; & n'est-ce donc point assez de tout le mal que vous avez déjà causé ?

Lovelace ! cher ami ! donnez-moi la satisfaction d'apprendre que vous êtes résolu d'éviter M. Morden. Le tems calmera tous les esprits. Personne ne doute de votre courage , & jamais on ne saura que votre plan ait été changé par persuasion. Le jeune Harlove parle de vous demander raison : c'est une preuve assez claire que M. Morden n'a pas pris sur lui la querelle de la famille. Je ne crains que lui. Je sais que ce n'est pas le moyen de faire impression sur vous , que de vanter son courage & son adresse. On assure

néanmoins que son épée est redoutable , & qu'il s'en sert avec autant de sang-froid que d'habileté. Si je faisois cas de la vie , il seroit , de tous les hommes , à l'exception de vous, celui que j'aimerois le moins pour adverfaire.

Mes explications sont d'aussi bonne foi que vous l'avez désiré. Je ne vous déguise rien. Si vous ne cherchez pas le colonel , je suis persuadé qu'il ne vous cherchera point. C'est un homme rempli de principes. Mais si vous le cherchez , je ne crois pas qu'il vous évite.

Souffrez , Lovelace , que par le mouvement d'une véritable amitié , je vous représente encore , que vous devez vous sentir coupable dans cette affaire , & qu'il ne vous convient point d'être l'agresseur. Quelle pitié qu'un aussi galant homme que le colonel pérît par vos mains ! D'un autre côté , il seroit terrible que vous fussiez appelé en compte sans aucune préparation , & dans la chaleur d'une nouvelle violence. Malheureux ami ! ne vois-tu pas, dans la mort de tes deux principaux agens , les caractères tracés contre toi sur le mur ?

Mon zèle , dans cette occasion , peut me jeter dans un excès de franchise. Il me rend coupable , au moins , d'un grand

nombre de répétitions ; mais j'ai peine, en vérité , à quitter un sujet dont je suis si touché. Cependant , si ce que je viens d'écrire , joint au mouvement de votre propre cœur & sans doute à vos remords, n'a pas l'effet que j'ose encore espérer , tout ce que je pourrois ajouter seroit inutile. Adieu donc , Lovelace. Puisse ton cœur s'ouvrir au regret du passé ! Puisse tes mains se garantir d'une nouvelle violence , qui augmenteroit le poids de tes réflexions , & qui te raviroit peut-être tes espérances pour l'avenir ! C'est le souhait de ton véritable ami,

BELFORD.



LETTRE CCCLXVIII.

M. LOVELACE , à M. BELFORD.

A Munich , 22 Novembre.

VOTRE lettre arrive , au moment que j'allois partir pour Vienne.

Pour ce qui regarde le voyage de Madrid , ou le moindre pas hors de ma route , dans la vue d'éviter le colonel Morden , que je périsse si je le fais ! Tu ne peux me croire l'ame si basse.

Ainsi donc , tu avoues qu'il m'a menacé ; mais non pas , dis-tu , dans des termes grossiers , indignes par conséquent d'un galant homme. S'il m'a menacé noblement , mon ressentiment sera noble. Mais il n'a pas fait le rôle d'un homme d'honneur , s'il lui est échappé la moindre menace derriere moi. Quel mépris j'aurois pour moi-même , si j'avois été capable de menacer quelqu'un , à qui je saurois le moyen de m'adresser de bouche ou par écrit !

A l'égard de mes remords , de tes caractères tracés sur le mur , de l'autorité des loix , de son adresse , de son sang-froid , de son courage , & d'autres lieux communs de poltronnerie ; que veux-tu dire ? Assurément tu ne saurois croire que des insinuations de cette nature puissent affoiblir mon cœur ou ma main. Épargne moi , je t'en prie , toutes ces impertinences dans tes lettres.

Il n'avoit pris aucune résolution , dis-tu , lorsqu'il a fait ses adieux. Il en prendra , de maniere ou d'autre ; & bientôt , suivant toute apparence ; car je lui écrivis hier , sans attendre ta réponse. Je n'ai pu m'en défendre. Il m'étoit impossible , comme je te l'ai marqué , de vivre en suspens. J'ai adressé ma lettre à Florence. Je

ne pouvois supporter, non plus, que mes amis fussent inquiets pour ma sûreté, ou par d'autres raisons. Mais ma lettre est dans des termes qui lui laissent absolument la liberté du choix. Il sera l'agresseur ; s'il la prend dans un sens sur lequel il peut si honnêtement fermer les yeux. S'il le fait, il deviendra très-clair que la malignité & la vengeance étoient deux passions qui le dominoient, & qu'il n'a pensé qu'à régler ses affaires, pour prendre *ensuite ses résolutions*, comme tu t'exprimes. Cependant, si nous devons nous rencontrer (car, toute civile qu'est ma lettre, je fais quel choix elle me feroit faire à sa place), je souhaiterois que sa cause ne fût pas si bonne, & que la mienne fût meilleure. Ce seroit une douce vengeance pour lui, si je tombois sous ses coups. Mais que me reviendrait-il de l'avoir tué ?

Je t'envoie la copie de ma lettre.



En relisant la tienne de sang-froid, je ne puis refuser des remerciemens à ton amitié, ni même à tes vues. Depuis le premier instant de notre liaison, je n'ai jamais été trompé dans l'opinion que j'ai

de toi , du moins si je considere tes intentions ; car tu avoueras que j'ai plus d'une sottise à te reprocher , dans le rôle que tu as joué entre ma chere Clarisse & moi. Mais tu es réellement un honnête homme, & tout à la fois un ami ardent & sincere. Je regretterois volontiers d'avoir écrit à Florence , depuis que j'ai reçu ta lettre , qui est actuellement sous mes yeux. Mais la mienne est partie. Qu'elle marche. Si Morden souhaite la paix, je lui donne une belle occasion de l'embrasser. Sinon, qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même.

A tout événement , cherche le moyen de faire savoir au jeune Harlove (car il se mêle aussi de menacer) , que je ferai en Angleterre vers le commencement d'Avril , au plus tard.

Cette cour de Baviere est galante & polie. Cependant , comme je suis incertain si ma lettre trouvera le Colonel à Florence , je ne laisse pas de partir pour Vienne , après avoir donné des ordres pour tout ce qui peut m'être adressé à Munich. Je ne serois pas long-tems à revenir ici, ou dans toute autre lieu qu'on choisiroit pour me voir. Tout à toi.

LOVELACE.

A Monsieur MORDEN.

A Munich , 21 de Novembre,

MONSIEUR ,

J'ai appris, avec beaucoup d'étonnement, qu'il vous étoit échappé contre moi quelques expressions menaçantes. Il m'auroit été fort agréable que vous m'eussiez cru assez puni par mes propres peines, du tort que j'ai fait à la plus excellente de toutes les femmes, & que, nos sentimens étant les mêmes à son égard, sur-tout lorsque j'ai désiré si ardemment de réparer mes injustices, nous eussions pu vivre, sinon dans les termes de l'amitié, du moins, d'une manière qui n'exposât pas l'un ou l'autre au chagrin d'entendre qu'on jette contre lui, dans son absence, des menaces qui le rendroient méprisable, s'il n'y croyoit pas son honneur intéressé.

Je dois, monsieur, vous expliquer mes véritables dispositions. Si ce que j'apprends n'est venu que d'une chaleur soudaine, tandis qu'une perte que je ne cesserai jamais de déplorer étoit récente, non seulement je le trouve excusable, mais je n'y

vois rien qui ne mérite mes louanges & mon approbation. Si vous êtes réellement déterminé à me voir sous quelque autre prétexte, quoique je vous avoue que rien n'est plus éloigné de mes desirs, je me rendrois blâmable, & tout-à-fait indigne du caractère que je veux soutenir aux yeux des honnêtes gens, si je vous faisois trouver quelque difficulté à vous satisfaire.

Dans l'incertitude où je suis du lieu où vous recevrez ma lettre, je pars demain pour Vienne. Tout ce qui pourra m'être adressé à la poste de cette ville, ou chez M. le Baron de Windisgratz, dont j'ai l'honneur d'être ami, me sera rendu fidèlement.

Comme je vous crois trop de générosité pour interpréter mal ce qui me reste à vous déclarer, & que je fais l'extrême considération que la plus chère de toutes les femmes avoit pour vous, je ne ferai pas difficulté de vous assurer que la plus agréable réponse que je puisse recevoir de M. Morden seroit le choix de la paix, plutôt que de tout autre parti, avec son admirateur sincère & son très-humble serviteur,

LOVELACE.

LETTRE



LETTRE. CCCLXIX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

A Linz, 9 Décembre.

JE suis en chemin vers Trente, pour y rencontrer le colonel Morden, suivant la réponse que j'ai reçue de lui à Vienne. La voici, dans ses propres termes.

A Munich, 2 Décembre.

MONSIEUR,

Votre lettre étoit à Florence quatre jours avant mon arrivée. Je suis parti dès le lendemain, pour me rendre digne de cette faveur ; & je ne désespérois pas que les agrémens de la cour de Bavière n'eussent pu retenir, au-delà de ses intentions, un jeune voyageur, qui ne cherche que de l'amusement. Mais n'ayant pas l'honneur de vous y trouver, il me convient de vous déclarer, monsieur, que, dans l'impatience où je suis de mériter l'estime d'un homme tel que vous, je ne puis hésiter.

Tome XIV.

F

ter un moment à faire le choix que M. Lovelace feroit sûrement dans ma situation, s'il lui étoit proposé comme à moi.

J'avoue, monsieur, que, dans toutes les occasions où j'ai parlé du traitement que vous avez fait à ma cousine, j'ai tenu le langage qu'il méritoit. Il seroit fort surprenant que j'en eusse pu tenir un autre. A présent que vous m'offrez si noblement l'occasion de m'expliquer moi-même, je dois vous convaincre qu'il n'est rien sorti de mes lèvres par la seule raison que vous étiez absent. Apprenez donc, monsieur, que je n'attends que le nom du lieu, & que vous m'y verrez promptement, fût-ce à l'extrémité de la terre.

Je m'arrêterai quelques jours à Munich. Si vous avez la bonté de m'y adresser votre réponse chez M. Klienfort, soit qu'elle m'y trouve ou non, vos ordres arriveront avec autant de sûreté que de diligence entre les mains, monsieur, de votre très-humble serviteur,

M O R D E N.

Ainsi vous voyez, Belford, par la promptitude & l'ardeur même du colonel, que ses *résolutions étoient prises*, &c. N'est-il pas mieux finir une affaire de cette

nature, que d'inquiéter mes amis, ou de demeurer moi-même en suspens ? Voici ma réplique.

A Vienne, ce 10 Décembre,

MONSIEUR,

JE suspens un petit voyage que j'étois prêt à faire en Hongrie, & je pars aujourd'hui pour Munich. Si vous n'y êtes plus, je me rendrai droit à Trente. Cette ville, qui est sur les confins de l'Italie, vous sera plus commode pour votre retour en Toscane, & j'espère vous y trouver dans quatre jours. Je n'aurai, avec moi, qu'un valet de chambre françois. Les autres circonstances s'arrangeront aisément lorsque j'aurai l'honneur de vous voir. Je suis, monsieur, votre très-humble serviteur,

LOVELACE.

A présent, Belford, il ne me reste aucun embarras sur l'événement de cette entrevue; & je puis dire, avec vérité, que c'est lui qui me cherche. Ainsi, que le mal retombe sur sa tête !

Ce qui me touche de plus près au cœur, c'est mon ingratitude pour la plus par-

faite de toutes les femmes. . . mon ingratitude préméditée ! Cependant en ai-je moins distingué , en ai-je moins adoré toutes les perfections , malgré la mauvaise opinion que j'avois toujours eue de son sexe ? elle m'a forcé de reconnoître la dignité de ce sexe : elle l'a glorieusement exalté à mes yeux ; quoiqu'assurément il soit impossible , comme je l'ai dit mille fois , comme je l'ai mille fois écrit , qu'il existe jamais une femme qui l'égale.

Mais lorsque je perds , en elle , plus qu'un homme n'a jamais perdu , lorsqu'elle me touche de si près , & lorsqu'il est certain que , dans un tems heureux elle a souhaité d'être à moi , quelle insolence , dans un autre homme , de s'attaquer à moi pour la venger ! Heureux , heureux à la vérité , si j'avois senti la gloire & les charmes de cette préférence ! Je ne veux pas aggraver , par mes réflexions , ce motif du colonel pour *me demander compte de la manière dont jè l'ai traitée* , de peur qu'à l'approche de l'entrevue , mon cœur ne se ralentisse en faveur d'un homme qui lui étoit lié par le sang , & qui croit , au fond , rendre honneur & justice à sa mémoire. Cette idée lui donneroit des avantages qu'il ne peut avoir autrement. Je ne serai que trop porté à me reposer sur

mon adresse , pour sauver un homme à qui je connois tant d'estime & de respect pour elle. J'oublierai le ressentiment que les menaces doivent m'avoir inspiré : & c'est par cette seule raison que je m'afflige de son habileté & de son courage , dans la crainte d'être obligé , pour ma propre défense , d'ajouter une nouvelle victime à celles qui sont déjà tombées par mes mains.



Je ne puis me dégager des noires idées qui m'affligent. En vérité , Belford , je suis , & serai , jusqu'au dernier moment de ma vie , le plus misérable de tous les êtres. Quelle générosité dans cette adorable femme ! Pourquoi m'as-tu donné la copie de son testament ? Pourquoi m'avoir envoyé sa lettre posthume ? Devois-tu les accorder à mes instances ? Tu savois ce que j'y devois trouver , & je l'ignorois. Tu savois qu'il étoit cruel de m'obliger.

Vingt colonels Morden , si j'en avois vingt à combattre successivement , ne me causeroient pas un moment d'inquiétude. Mais ces réflexions forcées , sur ma vile ingratitude , feront éternellement mon malheur. Je ne vois , dans le passé , que mes détestables inventions qui m'aient

empêché d'être heureux. Dès les premiers temps, ne te souviens-tu pas combien de fois j'ai jeté de l'eau sur la flamme naissante, en faisant tourner ingratement contre elle la délicatesse de ses sentimens, & toutes les loix que je recevois de la vertu ? Ne m'a-t-elle pas souvent répété, & ne savois-je pas, sans qu'elle prit la peine de m'en assurer (*), qu'elle n'étoit capable ni d'affectation, ni de tyrannie, pour un homme dont elle se proposoit d'être la femme ? Je savois, comme elle me l'a reproché, qu'après lui avoir fait quitter la maison de son pere, il ne restoit qu'un chemin ouvert devant moi. Elle me disoit avec raison, & j'avois la folie de m'en faire un triomphe, que, depuis ce jour, j'avois tenu cent fois son ame en suspens. Ma seule épreuve de l'ipécacuanha suffisoit pour me convaincre qu'elle avoit un cœur où l'amour & la tendresse auroient présidé, si j'avois permis à ces deux sentimens de germer & d'éclore.

Elle n'auroit pas eu de réserve, m'a-t-elle dit une fois, si je ne lui avois causé des doutes. Et ne t'a-t-elle pas confessé à toi-même, qu'elle s'étoit sentie capable de m'aimer, & qu'elle m'auroit rendu heu-

* (*) Citations de ce qu'on a lu dans plusieurs anciennes lettres.

reux, si elle avoit pu me rendre bon ?
 O Belford ! quel amour ! quel noblesse !
 Un amour, comme elle n'a pas craint de
 le faire entendre dans sa lettre posthume,
 qui s'étendoit à l'ame, & que non seule-
 ment elle a déclaré dans les derniers mo-
 mens de sa vie, mais qu'elle a trouvé le
 moyen de me faire connoître après sa
 mort, par une lettre remplie d'avertisse-
 mens & d'exhortations qui n'ont pas d'au-
 tre objet que mon bonheur éternel !

Ces réflexions, dont le tems ne fait
 qu'aiguïser la pointe, me suivent dans tous
 les lieux où le désespoir me conduit,
 m'accompagnent dans tout ce que je fais,
 & se mêlent dans tous les amusemens aux-
 quels j'essaie de me livrer. Cependant je ne
 cherche que des compagnies gaies &
 brillantes. J'ai fait de nouvelles liaisons
 dans les différentes cours que j'ai visitées.
 Je jouis de quelque estime, & je me vois
 recherché de tout ce qu'il y a de gens de
 mérite & de distinction. Je visite les pa-
 lais, les bibliothèques & les églises. Je fré-
 quente le théâtre. J'assiste à toutes les fêtes
 publiques. Je revois tout ce qui m'étoit
 échappé dans les cabinets des curieux. Je
 suis admis à la toilette des belles, & je
 m'attire quelque attention dans les assem-
 blées. Mais rien, mais personne, ne me

cause autant de plaisir que la délicieuse idée de ma Clarisse. Si je fais quelque remarque à l'avantage d'une autre femme, c'est parce que je trouve dans sa taille, dans son port, dans sa voix, ou dans quelqu'un de ses traits, un air de ressemblance avec le charme, le seul charme de mon cœur.

Quel plus affreux châtiment que d'avoir sans cesse toutes ses perfections présentes, lorsqu'il ne me reste que l'immortel regret d'avoir privé le monde & moi-même, d'un si précieux trésor ! Quelquefois, à la vérité, j'entrevois un rayon de joie & de consolation, dont ma générosité s'applaudit, parce qu'il me vient de la certitude morale que, malgré tous mes coupables efforts pour ternir sa vertu, elle jouit des fruits de sa victoire dans un éternel triomphe.



Si je continue, cher Belford, de mener une vie si misérable dans mes songes, tu me reverras bientôt en Angleterre, disposé sans doute à suivre ton exemple, que fais-je ? à me faire hermite peut-être, ou quelque chose d'aussi détestable, pour essayer ce que je puis attendre de la pén

tence & de la mortification. Je ne puis vivre dans l'état où je suis. Que je périsse, si je le puis !

S'il m'arrivoit quelque malheur, tu en ferois informé par mon valet de chambre. Il ne fait pas un mot d'anglois ; mais toutes les langues modernes te sont familières. La Tour, c'est son nom, est homme d'esprit & de confiance. A tout hasard, je lui laisserai quelques papiers cachetés, qu'il t'enverroit pour milord M. . . & puisque tu es si expert & de si bonne volonté pour les exécutions testamentaires, je te prie, Belford, d'accepter cet office pour moi, comme pour ma Clarisse, ma *Clarisse Lovelace* ; laisse-moi le plaisir de lui donner ce nom. Par tout ce qu'il y a de saint ! c'est quelque charme, qui la rappelle sans cesse à ma mémoire. Son nom, joint au mien, me ravit l'ame, & me paroît plus délicieux que la plus douce mélodie.

Que ne l'ai-je menée dans tout autre lieu que chez cette exécrationnable femme ? F'en reviens aux récriminations ; mais il est certain que le breuvage étoit l'invention & l'ouvrage de la Sinclair, & que je n'ai persisté dans le projet de la violence, qu'à l'inspiration de cette furie, dont la ruine ne laisse pas d'être amplement vengée ;

puisque aujourd'hui je me trouve menacé de la mienne.

Je m'apperçois que ce langage ressemble un peu à celui d'un coupable sur l'échafaud. Il pourroit te faire croire que je suis intimidé par l'approche de l'entrevue. Mais tu ne me rendrois pas justice. Au contraire, je te jure que je vais joyeusement au-devant du colonel; & je m'arracherois le cœur de mes propres mains, s'il étoit capable ici du moindre mouvement de crainte ou d'inquiétude. Je sais seulement que, si je le tue (ce que je ne ferais point, si je puis l'éviter), je serai fort éloigné d'en être plus tranquille. La paix du cœur n'est plus faite pour moi. Mais comme notre rencontre est une occasion qu'il a cherchée, malgré le choix que je lui ai laissé, & qu'il n'est plus en mon pouvoir de l'éviter, j'y penserai après l'action, quitte pour faire pénitence de tout à la fois : car, tout habile que je le suppose, je suis aussi sûr de la victoire, que je le suis actuellement d'écrire. Tu sais que l'usage des armes, lorsque j'y suis provoqué, est un jeu charmant pour moi. D'ailleurs, je serai aussi calme, aussi peu troublé qu'un prêtre à l'autel, tandis que mon adversaire, comme on en peut juger par sa lettre, sera transporté de colère &

DE CLARISSE. 131
de vengeance. Ne doute donc pas , ami
Belford , que je ne te rende un fort bon
compte de cette affaire ; & crois-moi ton
fidele serviteur ,

LOVELACE.



LETTRE CCCLXX.

M. LOVELACE , à M. BELFORD.

A Trente , 14 Décembre.

DEMAIN est le jour qui fera passer
probablement une ou deux âmes dans un
autre ordre de choses , pour servir de cor-
tege aux manes de ma Clarisse.

J'arrivai hier à Trente ; & m'étant in-
formé aussitôt de la demeure d'un gentil-
homme anglois , nommé M. Morden , je
n'eus pas de peine à la trouver. Le colo-
nel , qui étoit dans la ville depuis deux
jours , avoit laissé son nom dans tous les
lieux où je pouvois m'adresser. Il étoit
parti à cheval. Je laissai mon nom chez
lui. Vers le soir , il me rendit une visite.

Il avoit l'air extrêmement sombre. Le
mien fut très-ouvert. Cependant , il me
dit que ma lettre étoit celle d'un homme

d'honneur, & que j'avois soutenu le même caractère, en lui accordant de si bonne grâce l'occasion de nous rencontrer. Il auroit souhaité, ajouta-t-il, que j'eusse tenu la même conduite sur d'autres points, & nous nous serions vus avec des sentimens fort opposés.

J'e répondis que le passé ne pouvoit recevoir de changement, & que je regrettois ; comme lui, que certaines choses fussent arrivées.

Les récriminations, reprit-il, ne pouvoient servir qu'à nous aigrir inutilement ; & puisqu'il me l'avois offert si volontiers cette occasion de me voir, les paroles devoient faire place à l'action. Votre choix, M. Lovelace, pour le tems, le lieu & les armes, fera le mien.

Sur les deux derniers points, M. Morden, il dépendra de vous-même. Le tems, ce sera, s'il vous plaît, demain ou le jour d'après.

Après-demain donc, monsieur ; & nous monterons demain à cheval, pour fixer le lieu.

D'accord, monsieur.

Dites, M. Lovelace ; quel choix faites-vous pour les armes ?

Je lui dis que l'avantage devoit être égal en nous servant de nos épées : mais que,

s'il en jugeoit autrement, je n'avois pas d'objection contre le pistolet.

Je vous ferai remarquer seulement, repliqua-t-il, que le hasard seroit peut-être plus égal à l'épée, parce que nous devons être également accoutumés à la manier. Je craindrois qu'il ne le fût un peu moins au pistolet. Cependant, je n'ai pas laissé d'en apporter deux, dont vous auriez le choix. Mais je dois vous avertir qu'à la distance ordinaire, je n'ai jamais manqué un but, depuis que je me connois.

J'applaudis à sa générosité : mais je lui répondis aussitôt que j'entendois assez l'usage de cette arme, pour ne pas la refuser, s'il la choisiroit ; quoique je ne me crusse pas aussi sûr que lui de ne pas manquer un but. Cependant, ajoutai-je en souriant, comme il m'est arrivé quelquefois de fendre une balle en deux sur le tranchant d'un couteau, il seroit malheureux, colonel, que je manquasse mon homme. Ainsi, monsieur, je n'ai pas d'objection contre le pistolet, si c'est votre choix. Personne, j'ose le dire, n'a l'œil & la main plus fermes que moi.

L'un & l'autre, monsieur, vous seront utiles, à l'épée comme au pistolet. Ce sera donc l'épée, s'il vous plaît.

De tout mon cœur.

Nous nous quittâmes avec une sorte de civilité majestueuse.

Aujourd'hui, ma visite a prévenu la fièvre; & nous sommes sortis à cheval pour convenir du lieu. Nos sentimens étant les mêmes, n'aimant point à remettre au lendemain ce qui pouvoit être décidé sur le champ, nous serions descendus aussitôt. Mais La Tour & le valet du colonel, qui nous suivoient tous deux, & que nous n'avions pu éviter de mettre dans le secret, se sont joints pour nous demander la permission d'avoir le lendemain avec eux un chirurgien. Ils se sont chargés de l'engager à sortir de la ville, sous le prétexte d'une saignée qu'ils lui proposeront dans une cabane voisine, & de l'amener assez proche de nous pour être appelé au besoin, sans qu'il se défie du ministère auquel il doit être employé. La Tour étant, comme je l'ai dit au colonel, un garçon fort adroit, auquel j'ai donné ordre de lui obéir comme à moi-même, si le sort se déclare en sa faveur, nous sommes convenus de remettre la décision à demain, & d'abandonner tout ce qui regarde le chirurgien, à la discrétion de nos valets. Ensuite, nous sommes rentrés dans la ville par des chemins différens.

Le champ que nous avons choisi est un vallon écarté. Le temps sera dix heures du matin ; & le signal, ou le mot, l'épée simple. Cependant, j'ai répété à M. Morden que cette arme m'étoit extrêmement familière, & que je lui conseillois de faire tout autre choix. Il m'a répondu que c'étoit l'arme d'un gentilhomme, & que celui qui n'en connoissoit pas l'usage, manquant d'une qualité nécessaire, en devoit porter la peine ; mais que pour lui toutes les armes étoient égales.

Ainsi, Belford, vous voyez que je n'ai voulu prendre aucun avantage. Mais je suis bien trompé, si demain, avant onze heures, ce brave ennemi ne reçoit pas la vie ou la mort de mes mains.

Son valet & le mien doivent être présents ; mais avec l'ordre le plus absolu, comme vous n'en doutez pas, de demeurer dans l'inaction. En revanche pour une civilité de la même nature, le colonel a commandé au sien de m'obéir, si la fortune est pour moi. Nous devons nous rendre à cheval, au lieu du combat. Une chaise, qui sera prête à quelque distance, conduira le vainqueur sur les terres de Venise, si l'un des deux périt ; ou servira, suivant l'occasion, à secourir le plus malheureux.

Tels sont nos arrangemens. La pluie ne m'ayant pas laissé d'autre amusement que ma plume, je t'ai fait cette longue lettre ; quoique je puisse aussi bien remettre à t'écrire demain à midi ; car je ne doute pas que je ne me trouve en état de t'affurer, que je suis ; avec tous les sentimens que tu me connois pour toi, &c.

LOVELACE.



LETTRE CCCLXXI.

LA TOUR, à M. BELFORD.

A Trente, 19 Décembre.

MONSIEUR,

J'ai de tristes nouvelles à vous communiquer, par l'ordre de M. le chevalier de Lovelace, qui a rendu le dernier soupir entre mes bras. Il m'avoit fait lire sa dernière lettre, par laquelle il vous informoit qu'il devoit terminer le lendemain sa querelle avec le colonel Morden. Vous savez si bien le sujet de ce différent, que vous n'attendez pas de moi d'autres lumières.

J'avois pris soin d'amener, à peu de distance, un chirurgien, à qui j'avois confié le fond des circonstances; sous le ferment du secret; quoique je me fusse bien gardé de l'avouer aux deux combattans. Il étoit fourni de bandages & des instrumens de la profession; car, si je connoissois parfaitement le courage & l'adresse de mon maître, je n'avois pas entendu moins vanter le caractère de son ennemi; & je savois quelle étoit leur animosité mutuelle. Une chaise de poste étoit prête à cent pas.

Les deux adversaires arrivèrent à l'heure dont ils étoient convenus, sans autre suite que M. Margate, valet de chambre du colonel, & moi, que M. le chevalier avoit honoré du même rang à son service. Ils nous répétèrent l'ordre qu'ils nous avoient donné la veille, d'observer entr'eux une exacte neutralité: & si l'un des deux périssoit, ils nous firent jurer de regarder tous deux le survivant comme notre maître, & de respecter ses volontés.

Après quelques complimens, ils se dépouillèrent de leurs habits, avec une tranquillité surprenante, & mettant l'épée à la main, ils se portèrent plusieurs bottes, qui nous firent admirer leur présence d'es-

prit & leur adresse. Mon maître fut le premier qui tira du sang , par un coup désespéré , dont son adversaire devoit être percé à jour , s'il ne s'en étoit garanti par un mouvement si heureux , qu'il ne le reçut que dans la partie charnue du côté droit. Mais ayant pris M. le chevalier sur le tems , il le blessa sous le bras gauche , assez près de l'épaule ; & l'épée , qui effleura l'estomac dans son passage , en ayant fait couler beaucoup de sang , le colonel lui dit : Monsieur , je crois que ç'en est assez.

Mon maître jura qu'il n'étoit pas blessé ; que ce n'étoit qu'une piqure légère ; sur quoi faisant une autre passe , le colonel la reçut sous le bras avec une dextérité merveilleuse , & lui enfonça son épée au milieu du corps. Il tomba aussitôt , en disant : La fortune est pour vous , monsieur... Je n'entendis pas quelques autres mots , qu'il ne put prononcer entièrement. Son épée sortit de ses mains. M. Morden jeta la fienne , & courut à lui , en lui disant en françois : Monsieur , vous êtes un homme mort ; implorez la bonté du ciel. Nous donnâmes le signal au chirurgien , qui accourut à l'instant. Le colonel ne me parut que trop accoutumé à ces expéditions sanglantes ; il étoit

le
roy
ère
par
le
qu
ik
le
ra
or
ha
es

[illegible]

aussi tranquille , que s'il n'étoit rien arrivé d'extraordinaire ; & quoiqu'il perdit lui-même beaucoup de sang , il ne pensoit qu'à seconder le chirurgien. Mais mon maître s'évanouit deux fois pendant l'opération , & rendoit d'ailleurs du sang par la bouche. Cependant , le premier appareil ayant été mis fort heureusement , nous l'aidâmes à monter dans la voiture. Alors le colonel souffrit que sa propre blessure fût pansée , & parut s'affliger que , dans quelques intervalles , M. le chevalier s'emportât furieusement , lorsqu'il retrouvait la force de parler. Hélas ! il s'étoit cru sûr de la victoire.

Malgré l'avis du chirurgien , le colonel prit le parti de monter à cheval , pour passer dans l'état de Venise. Il me força généreusement d'accepter une bourse remplie d'or , avec ordre d'en employer une partie à payer le chirurgien , & de garder le reste comme une marque , me dit-il , de la satisfaction qu'il avoit de ma conduite , & des tendres soins qu'il me voyoit rendre à mon maître. Le chirurgien l'assura que M. le chevalier ne pouvoit vivre jusqu'à la fin du jour. Lorsqu'il fut prêt à partir , M. Lovelace lui dit en françois : Vous avez bien vengé ma chere Cla-

rille ! J'en conviens , répondit le colonel dans la même langue ; & peut-être gémirai-je toute ma vie de n'avoir pu résister à vos offres , lorsque je balançois sur l'obéissance que je croyois devoir à cet ange. Attribuez votre victoire au destin , repliqua mon maître , à l'ascendant d'un cruel destin ; sans quoi , ce qui vient d'arriver étoit impossible. Mais vous , reprit-il , en s'adressant au chirurgien , à M. Margate & à moi , soyez témoins tous trois , que je me suis attiré mon sort , & que je péris par la main d'un homme d'honneur.

Monfieur ! monfieur ! lui dit le colonel , avec la piété d'un confesseur , & lui serrant affectueusement la main , profitez de ces précieux momens , & recommandez-vous au ciel. Il s'éloigna aussitôt.

J'eus marcher fort doucement la chaise. Cependant mon maître eut beaucoup à souffrir du mouvement. Le sang recommença bientôt à couler de ses deux blessures , & ce ne fut pas sans difficulté qu'on l'arrêta. Nous le conduisîmes en vie jusqu'à la première cabane. Il m'ordonna de vous envoyer les papiers cachetés que vous trouverez sous cette enveloppe , & de vous faire le récit de son malheur ,

avec des remerciemens pour la constance
& la fidélité de votre amitié,

Contre toute attente, il vécut jusqu'au

ses dernières paroles, qui semblent mar-

quer un esprit plus composé , & qui peuvent être , par conséquent , de quelque consolation pour ses amis : Quelles graces , je dois . . . prononça-t-il distinctement , en s'adressant sans doute au ciel , car il y tenoit les yeux levés . mais une forte convulsion ne lui permit pas d'achever . Ensuite , revenant à lui , il recommença les mêmes mots avec beaucoup de ferveur , les yeux levés encore , & les deux mains étendues . Ils furent suivis de quelque apparence de prières , prononcées d'une voix intérieure , qui ne laissoit rien entendre de distinct . Enfin , j'entendis clairement ces trois mots , qui furent les derniers : Reçois cette expiation . Alors , la tête s'étant enfoncée dans son oreiller , il expira vers dix heures & demie .

Hélas ! il ne se croyoit pas si proche de la fin . Aussi n'a-t-il donné aucun ordre pour la sépulture . Je l'ai fait embaumer , pour attendre les volontés de sa famille , & j'ai obtenu que le corps fût déposé dans un caveau . C'est une faveur qu'on ne m'a pas accordée sans peine , & qu'on m'auroit peut-être refusée , malgré la distinction de la naissance , dans un tems où la nation angloise seroit moins respectée du gouvernement autrichien . J'ai trouvé aussi

quelques difficultés , de la part du magistrat , sur la cause de sa mort. Il en a coûté de l'argent pour arrêter les informations. Mais c'est un récit que je remets au premier ordinaire , avec le compte des effets de mon maître , qui seront représentés fidèlement. J'attends vos ordres dans cette ville , & j'ai l'honneur d'être , monsieur , votre , &c.

LA TOUR.



*C O N C L U S I O N (*)*

ON croit devoir ajouter quelques éclaircissémens à ce recueil de lettres historiques , pour la satisfaction de ceux qui ont pris un peu d'intérêt à la fortune des principaux acteurs.

La nouvelle du malheur de M. Lovelace fut reçue , dans sa famille , avec autant de douleur qu'elle causa de joie dans celle des Harloves. Milord M. . . & les dames de sa maison étoient d'autant plus à plaindre , qu'après avoir déjà beaucoup souffert de l'injustice de leur neveu pour une personne qu'ils avoient sincèrement admirée , ils voyoient croître leurs peines , par la perte du seul héritier mâle de leur fortune & de leur nom. Au contraire , les Harloves , plus implacables que jamais , & mis Howe même , dans le vif ressentiment qu'elle conservoit de la mort de son amie , triomphèrent d'un événement où la main du ciel paroissoit marquée pour leur vengeance. Mais cette consolation fut passagère , du moins pour la famille des Har-

(*) L'éditeur anglois l'attribue à M. Belford.
loves ,

loves, qui trouverent toujours un sujet de trouble & de remords dans leur ancienne conduite.

Madame Harlove ne survécut que deux ans & demi à la mort de son excellente fille. M. Harlove la suivit au tombeau, environ six mois après. Ils moururent tous deux avec le nom de leur *bienheureuse fille* à la bouche. Ils ne l'avoient pas nommée autrement depuis qu'ils avoient reçu ses dépouilles mortelles; & loin de regretter le monde, ils marquerent de l'empressement pour la rejoindre dans une meilleure vie. Cependant ils vécurent assez pour voir leur fils *James* & leur fille *Arabelle* mariés : mais ils ne trouverent pas une grande source de joie dans l'établissement de l'un & de l'autre.

M. James Harlove épousa une fille de bonne maison, avec laquelle il vit encore. C'étoit une orpheline, dont le bien étoit considérable; & cette raison lui avoit fait jeter les yeux sur elle. Mais il s'est vu obligé à d'extrêmes dépenses pour soutenir ses droits, qui ne sont point encore éclaircis. Ses parties sont puissantes. Il est question d'un titre fort litigieux; & M. Harlove n'a pas reçu en partage toute la patience nécessaire pour conduire un long procès. Ce qu'il y a de plus remar-

quable dans la situation, c'est que ce mariage est venu purement de lui, contre le sentiment de son pere, de sa mere, & de ses oncles, qui l'avoient averti des embarras auxquels ils s'exposoit. Sa conduite à l'égard de sa femme, qui n'est coupable de rien, & qui ne peut empêcher un mal dont elle souffre autant que lui, est devenue entr'eux l'occasion de plusieurs différens, qui ne lui promettent pas un heureux avenir, quand ses affaires se termineroient plus favorablement qu'il n'a lieu de l'espérer. Lorsqu'il s'ouvre à ses amis, qui sont en petit nombre, il attribue toutes ses disgraces au cruel traitement qu'il a fait à sa sœur. Il avoue qu'elles sont justes; mais la force lui manque pour se soumettre à des dispositions dont il reconnoît la justice. Tous les ans, il reprend le deuil au 6 de Septembre; & pendant le mois entier, il se dérobe à toutes sortes d'amusemens & de compagnies. En un mot, il passe dans le monde, & lui-même se regarde comme le plus misérable de tous les êtres.

La fortune de miss Arabelle Harlove ayant tenté un homme de qualité, l'éclat du titre la disposa facilement à recevoir ses soins. Le mariage suivit bientôt. Mais les freres & les sœurs qui ne sont pas

portés à s'aimer , deviennent ordinairement de mortels ennemis. M. Harlove jugea que , dans les articles , on avoit trop fait pour sa sœur. Elle crut , au contraire , qu'on n'avoit pas fait assez : & , depuis quelques années, ils se haïssent de si bonne foi, que l'un n'a de vraie satisfaction qu'en apprenant quelque infortune ou quelque chagrin de l'autre. Il est vrai qu'avant cette rupture ouverte , ils ne cessoient pas de se soulager mutuellement par de continuel reproches , qui ne servoient pas peu à l'entretien du trouble dans toute la famille ; & qu'à chaque instant l'un accusoit l'autre d'avoir été la principale cause du désastre de leur admirable sœur. On souhaite que certains bruits, qui font mal augurer du bonheur de cette dame dans l'intérieur de sa maison, soient tout-à-fait mal fondés , particulièrement ceux qui feroient supposer qu'elle ne se loue pas des mœurs de son mari , quoique d'abord elle n'ait pas trouvé cette objection insurmontable , & qui font même entendre qu'elle en est traitée avec beaucoup de hauteur & de mépris. Quel seroit le cœur assez dur pour lui souhaiter autant de chagrin qu'elle s'est efforcée d'en causer à sa sœur , sur-tout lorsqu'elle regrette sa cruauté , & qu'elle paroît dispo-

lée, comme son frere, à lui attribuer ses propres infortunes.

M. Jules & M. Antonin Harloye continuent de vivre dans leurs terres; mais ils déclarent souvent, qu'ils ont perdu, avec leur chere niece, toute la joie de leur vie: & dans toutes les compagnies ils déplorent tous deux, sans ménagement, la part qu'on les a forcés de prendre à des injustices qu'ils ne cessent pas de se reprocher.

M. Solmes vit encore; du moins, si l'on peut compter un homme de son caractère au nombre des vivants; car sa conduite & ses manieres justifient, aux yeux du public, l'averfion que la plus aimable de toutes les femmes avoit pour lui. Malgré ses richesses, il a vu ses offres rejetées de plusieurs femmes d'une fortune extrêmement inférieure à celle où d'indignes vues lui avoient donné la présomption d'aspirer.

M. Mowbray & M. Tourville, après avoir perdu leur chef & l'ame de leur société, tomberent, par diverses aventures, dans des embarras de fortune, qui servirent, autant que leurs réflexions, à leur faire porter un autre jugement de leurs goûts & de leurs plaisirs. Comme ils avoient toujours été moins propres à donner le

mouvement qu'à le suivre, ils prirent enfin l'avis de leur ami M. Belford, qui leur conseilla de convertir le reste de leur bien en rentes viagères, & de se retirer, l'un dans Yorckshire, & l'autre dans Nottinghamshire, qui sont les lieux de leur naissance. Leur ami, continuant de s'intéresser à leur situation par ses lettres, & de les voir à Londres une fois ou deux l'année, c'est-à-dire, chaque fois qu'ils y viennent, a la satisfaction de les trouver, de jour en jour, plus dignes de leurs noms & de leur origine.

Madame Norton a passé le reste de ses jours aussi heureusement qu'elle pouvoit le desirer, dans la terre de sa chère élève : bonheur, on le répète, tel qu'elle pouvoit le desirer ; car elle aspirait trop ardemment aux biens d'un autre état, pour être fort attachée à la petite fortune dont elle jouissoit. Elle employoit la meilleure partie de son tems à répandre ses bienfaits autour d'elle ; & le reste, au soin du fonds qui lui avoit été confié. Après avoir mené une vie exemplaire, & vu son fils heureusement établi, elle est morte depuis peu, dans le sein de la paix, sans douleur, sans agonie, comme un voyageur fatigué, qui s'endort d'un sommeil doux & tranquille. Ses dernières expressions n'ont

respiré que le desir & l'espérance de rejoindre la fille de son cœur , sa rendre & généreuse bienfaitrice.

Miss Howe ne put consentir à quitter le deuil de sa chere amie , que six mois après sa mort ; & ce fut à la fin de ce terme , qu'elle rendit M. Hickman un des plus heureux hommes du monde. Ils ont déjà deux aimables fruits de leur mariage, dont le premier est une fille charmante , à laquelle ils ont donné de concert le nom de *Clarisse*. Madame Hickman dit quelquefois à son mari , avec autant d'agrément que de générosité , qu'elle ne doit pas tout-à-fait oublier d'avoir été miss Howe, parce que, s'il ne l'avoit pas aimée sous ce nom , avec tous ses foibles, elle ne seroit jamais devenue madame Hickman. Cependant elle confesse sérieusement , dans toutes les occasions , qu'elle n'a pas moins d'obligation à M. Hickman pour sa patience , lorsqu'elle étoit maîtresse d'elle-même , que pour sa généreuse conduite depuis qu'il regne à son tour. Sa tendresse & son estime semblent augmenter pour lui , lorsqu'elle se rappelle combien il étoit affectionné à sa chere amie , & quelle part il avoit aussi à l'affection de miss Harlove. Elle ne trouve pas moins de douceur à voir cet honnête homme

toujours prêt à se joindre avec elle dans ces tendres & respectueuses peintures du passé, qui rendent la mémoire des morts si précieuse à ceux qui leur survivent.

M. Belford n'est pas assez dépourvu de tendresse & d'humanité, pour n'avoir pas été vivement touché du malheureux sort de son meilleur ami. Mais, lorsqu'il fait réflexion à la fin prématurée de plusieurs de ses associés; aux terreurs & à la mort de M. Belton; au cours signalé de la justice du ciel, qui est tombée sur le misérable Tomlinson; à l'horrible catastrophe de l'infame Sinclair; aux profonds remords de l'homme qu'il aimoit le plus; & d'un autre côté, à l'exemple qu'il a reçu de la plus excellente personne de son sexe, à ses préparatifs pour le dernier passage, à sa mort, digne d'admiration & d'envie ! lorsqu'il considère, comme il le fait quelquefois en tremblant, que le vice étoit enraciné dans son cœur, que tous ces avis & cet aimable exemple étoient nécessaires pour lui donner la force de les vaincre, & que ces faveurs du ciel sont rarement accordées aux personnes du même ordre, ou du moins qu'elles font peu d'impression dans la fleur de la jeunesse & dans la pleine force du tempérament; lorsque toutes

ces idées se présentent à sa raison , il adore la bonté qui a rassemblé tant de moyens , pour l'arracher , comme un tison enflammé , du lieu de la fournaise ; il se croit obligé d'employer tous ses efforts & tous ses soins à rappeler ceux que son exemple peut avoir égarés , & de réparer , non seulement tout le mal qu'il a commis , mais celui dont il peut avoir été l'occasion.

A l'égard du dépôt sacré dont il avoit été chargé par une femme céleste , il a répondu à cet honneur avec autant de plaisir que de fidélité , & il ose dire , à la satisfaction de tout le monde , & même à celle de la malheureuse famille , qui lui a fait faire des remerciemens à cette occasion. On lui permettra de déclarer aussi , qu'en rendant ses comptes , il a renoncé au legs que la généreuse testatrice lui avoit assigné dans la bonté de son cœur. Il l'a remis à la famille , pour être employé suivant d'autres vues du testament.

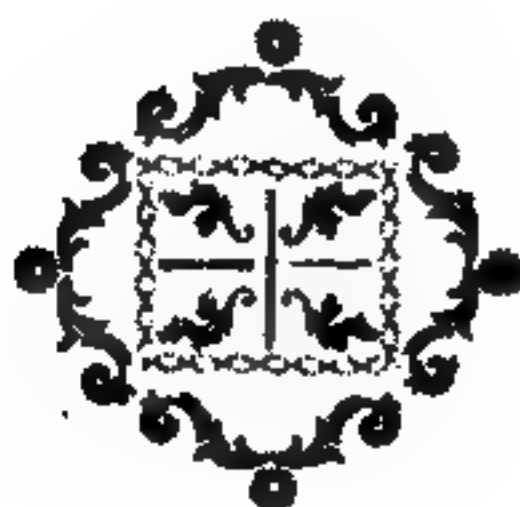
Il ne restoit qu'une bénédiction terrestre à désirer pour M. Belford , parce qu'il la croyoit capable de lui assurer la possession de toutes les autres. C'étoit le plus grand de tous les biens sensibles , une femme vertueuse & prudente.

Après une vie aussi libre que la sienne, il ne s'est pas jugé digne d'un si grand bien, sans s'être assuré, par un examen de bonne foi, que ses nouvelles résolutions & son horreur pour les anciens goûts étoient si sincères, qu'il ne devoit pas les croire capables de changer. Dans cette confiance, s'étant rappelé quelques ouvertures flatteuses de M. Lovelace, & sa bonne fortune lui ayant offert l'occasion d'obliger milord M. . . . & toute cette illustre maison par un service important, il a demandé à ce seigneur la permission de rendre ses soins à miss Charlotte Montaignu, l'ainée de ses deux nièces. Les conditions qu'il a proposées lui ont fait obtenir l'approbation de milord; & miss Charlotte qui n'avoit pas d'engagement, lui a fait l'honneur d'accepter sa main. Il s'est trouvé tout d'un couple plus heureux de tous les hommes. Milord, ne mettant pas de bornes à sa bonté, s'est fait un plaisir d'ajouter, pendant le tems même de sa vie, un bien considérable à la fortune naturelle de miss Montaignu. Miladi Lawrance & miladi Sadleir ont suivi son exemple: & le ciel ayant donné, avant sa mort, qui est arrivé trois ans après celle de son neveu, un fils à M. Belford, il s'est déterminé à faire tomber sur

ce fils , le plus proche de son sang , l'héritage de tous ses droits , avec la moitié de son bien réel , dont il a laissé l'autre moitié à sa seconde niece , miss Patty Montaigu. Cette jeune demoiselle , à laquelle il ne manque aucune vertu , demeure actuellement avec sa sœur & doit être mariée cet hiver à l'héritier d'une grande maison , qui arrive de ses voyages , & pour lequel on n'a pas cru que la Grande-Bretagne offrît un meilleur choix.

Le colonel Morden , avec tant de vertus & de lumieres , ne peut être malheureux dans aucun pays du monde. Cependant son affaire avec M. Lovelace lui a fait perdre le dessein de venir résider en Angleterre aussitôt qu'il se l'étoit proposé. Dans la correspondance qu'il continue d'entretenir avec l'exécuteur testamentaire de sa cousine , il lui a déclaré plusieurs fois que , s'il s'est cru obligé d'accepter l'offre de son adversaire , parce qu'il ne pouvoit prendre d'autre parti sans reconnoître qu'il publioit les malheurs de sa cousine , & sans demander pardon , en quelque sorte , à M. Lovelace , de quelques discours libres qui lui étoient échappés , il ne laissoit pas de sentir la vérité des argumens de sa cousine contre les duels ; & qu'en réfléchissant de sang-froid , à ce

qu'il en coûte vraisemblablement au malheureux Lovelace, il souhaiteroit d'avoir pesé avec plus d'attention cette idée de la lettre posthume : *Si le ciel lui accorde du tems pour se repentir, de quel droit le lui refuseriez-vous ?*





LETTRE CCCLXXII.

M. MORDEN, à M. BELFORT.

Du château d'Harlove, dimanche
au soir, 10 Septembre.

MON CHER MONSIEUR,

Je vous envoie, comme je vous l'avois promis le récit de ce qui se passe ici.

La pauvre madame Norton s'est trouvée si mal en chemin, que, malgré les précautions que j'avois prises pour faire marcher doucement le char funebre & la chaise qui le suivoit, je craignois d'être obligé de laisser cette digne femme sur la route, avant notre arrivée à Saint-Albans. Enfin nous y arrivâmes; & aussitôt je fis dételer, dans l'espérance qu'un peu de repos la mettroit en état de poursuivre; mais, contre mon attente, je fus obligé de partir sans elle: je recommandai à la fille que vous lui aviez donnée, d'en prendre grand soin, & je laissai la chaise de poste à sa disposition. Elle mérite toutes les attentions possibles, non seulement par

égard pour ma cousine, mais aussi à cause de ses qualités personnelles C'est une excellente femme.

Quand nous fûmes à cinq milles de distance du château d'Harlove, je me mis au petit galop, & je dis au cocher, que je laissai derrière avec le corps, de mener plus doucement encore qu'auparavant. Les chemins de traverse que nous venions de prendre, étoient fort raboteux, & j'avois plus de tems qu'il ne m'en falloit, ne voulant pas que le corps arrivât avant l'entrée de la nuit.

Je mis pied à terre dans la cour du château à quatre heures environ. Vous pouvez croire que je trouvai une maison plongée dans la tristesse. J'entrerai dans le détail; c'est ce que vous demandez.

A mon entrée dans la cour, j'avois remarqué un mouvement général; chaque domestique qui se présentoit, avoit les yeux gros & l'air si touché, que je pensai d'abord qu'il étoit arrivé dans la famille quelque nouveau désastre.

Messieurs John & Antoine Harlove, avec madame Hervey, étoient au château. Auparavant, la dureté des uns donnoit de nouvelles forces à celle des autres; à présent, chaque chagrin particulier augmente le chagrin de tous.

Mon cousin James vint au-devant de moi sur la porte : il avoit sur sa personne tous les caracteres d'une profonde douleur. Il me pria d'excuser les procédés qu'il avoit eus avec moi la dernière fois que je les étois allé voir. Ma cousine Arabelle vint à moi toute en larmes ; & , comme si elle eût succombé à sa douleur : O mon cousin ! me dit-elle, en s'abandonnant sur mon bras, je n'ose vous faire une question.

Je pense qu'elle avoit en vue l'arrivée du char funebre : moi-même, j'étois plein d'amertume ; & , sans m'avancer , ni donner de réponse , je m'assis sur la chaise qui se trouva à ma portée.

Le frere & la sœur s'assirent auprès de moi , l'un d'un côté & l'autre de l'autre , tous deux dans le silence. Les domestiques fondaient en larmes.

M. Antoine Harlove vint à moi un moment après ; son visage annonçoit le désespoir. Il m'invita à entrer dans le parloir , où étoient , ajouta-t-il , les compagnons de deuil.

Je me levai : mon cousin James & ma cousine Arabelle nous suivirent.

A mon entrée dans le parloir , je n'entendis que plaintes & regrets de tous côtés.

M. Harlove, pere de ma chere parente, au moment qu'il me vit , s'écria : O mon

cousin: vous êtes le seul de toute la famille qui n'ayez rien à vous reprocher. Que vous êtes heureux !

La pauvre mere, à qui le chagrin ôtoit la parole , me regarda douloureusement , & s'affit , appuyant d'une main son mouchoir contre ses yeux , & laissant tomber l'autre entre celles de madame Hervey , qui l'arrosait de ses larmes.

M. John Harlove étoit assis vers la fenêtre , le dos tourné à la compagnie , & les regards détachés de cette scene d'afflictions ; ses yeux étoient rouges & fort gros.

Mon cousin Antoine, en rentrant dans le parloir , s'étoit approché de madame Harlove. « Ma chere sœur, ne vous laissez pas. . . mon cher frere , ne vous laissez pas abattre. . . » Mais , incapable de proférer une parole de plus , il s'en fut dans un coin du parloir , où, manquant lui-même des consolations qu'il eût voulu donner aux autres , il se laissa aller sur une chaise , & poussa un profond soupir.

Mademoiselle Arabelle , à notre entrée dans la salle, étoit passée devant moi à la suite de son oncle , comme si son dessein eût été de dire quelques paroles consolantes à sa malheureuse mere ; mais elle n'en eut pas la force. Elle passa derrière la

chaise de madame Harlove, où, penchant la tête sur son épaule, elle sembloit attendre de sa bouche les consolations qu'elle avoit accoutumé d'en recevoir, mais qu'alors elle attendoit en vain.

Le fils Harlove, malgré sa dureté & l'orgueil de son caractère, étoit atterré; les remords de sa conscience avoient domté sa fierté.

Eh monsieur! quelles pensées devoient-ils avoir dans ce moment? ils restoient fixés sans sentiment sur leurs sièges, & n'avoient pour paroles que des soupirs & des gémissemens. . . Qu'ils sont bien un objet de pitié, un grand objet de pitié, tous tant qu'ils sont! . . . Mais quelles exécutions ne mérite pas ce detestable Lovelace? lui qui, par des pratiques infâmes & inouïes, a amené une catastrophe qui épuise toutes les especes de malheurs, & qui s'étend sur un si grand nombre d'infortunés! . . . Que le ciel me foudroie! . . . Mais je m'arrête. . . Cet homme. . . puis-je dire cet homme? cet homme est votre ami. . . Il est déjà troublé, dites-vous, dans son esprit. . . Rendez-le, grand Dieu, à ce. . . Si je trouve que les choses se soient passées comme je le soupçonne; & en vérité, elle en dit assez dans son testament pour légi-

timer mes soupçons... Ne pense pas, ma chere cousine, idole de mon cœur, que ton ame généreuse, qui ne respire que tendresse & que charité, puisse sauver le plus vil de tous les hommes, en multipliant les pardons sur sa tête !

Mais, encore une fois, je m'arrête... Pardonnez, monsieur : qui pourroit avoir été témoin d'une pareille scene, qui pourroit avoir vu toute sa famille dans les larmes, qui pourroit s'en rappeler le souvenir, & ne pas frémir d'indignation contre le malheureux qui les fait répandre ?

Quelque grande que fût mon affliction, comme j'étois le seul de qui chacun des autres pût attendre des consolations, je m'approchai de la mere. Ne nous abandonnons pas, lui dis-je, à une douleur qui, quelque juste qu'en soit la cause, est malheureusement infructueuse. Nous nous tourmentons, & nos tourmens ne peuvent rappeler la chere personne que nous pleurons. Ah ! si vous saviez avec quelles assurances d'un bonheur éternel elle a quitté ce monde, vous ne penseriez pas à l'y revoir encore ! Elle est heureuse, madame... soyez-en sûre, elle est heureuse ; & que cette pensée vous fortifie.

O mon cousin ! mon cher cousin ! s'écria

L'infortunée mere, retirant celle de ses mains que tenoit madame Hervey, pour ferrer la mienne, vous ne savez pas quel enfant j'ai perdu... Et d'un ton plus bas : Perdu ! & comment ? Ah ! c'est ce qui me rend sa perte insupportable !

Tous se mirent à la fois à s'accuser eux-mêmes; quelques-uns, à se rejeter reciproquement la faute. Mais il n'y eut personne qui ne portât les yeux sur mon cousin James, comme sur celui qui avoit nourri le ressentiment de la maison contre une ame si innocente. A peine cependant résistoit-il à ses propres remords. Miss Harlove, pressée par les mouvemens de son ame, rompit le silence. Avec quelle cruauté, dit-elle, lui écrivois-je ! avec quelle barbarie l'insultois-je ! & avec quelle patience le supportoit-elle ! Qui l'eût cru si près de sa fin ? O mon frere ! mon frere ! ... sans vous, sans vous.

Pourquoi cherches-tu, répondit-il, à irriter le sentiment de mes douleurs ? J'ai devant moi tout ce qui s'est passé : je ne songeois qu'à ramener dans le bon chemin une personne bien chere qui s'en étoit écartée... Rien ne fut plus loin de mon cœur que de la réduire au désespoir. Ce n'est aucun de nous, c'est l'infame Love-

lace qu'il faut en accuser..... Je crains cependant, mon cher cousin, qu'elle n'ait tout attribué à mes procédés ; je le crains. Dites-le moi ; a-t-elle fait mention de son frere ? m'a-t-elle nommé dans ses derniers momens ? J'espère qu'un cœur capable de pardonner au plus scélérat de tous les hommes, & d'intercéder pour que notre vengeance ne tombe point sur lui, a pu me pardonner aussi.

Elle est morte en vous bénissant tous. Elle ne condamnoit pas, elle justifioit votre sévérité contr'elle.

A ces mots, on n'entendit qu'un cri. Nous voyons, dit le pere, nous voyons assez par ses lettres, qui me percent l'ame, dans quelle heureuse disposition elle se trouvoit peu de jours avant sa mort.... Mais, persista-t-elle jusqu'à la fin ? N'eut-elle point d'inquiétudes ? Mon cher enfant n'eut-il point de cruelles agonies ?

Point du tout : je ne vis jamais une fin plus heureuse ; aussi personne ne s'y est si saintement préparé. Elle y consacra tous ses momens, plusieurs semaines de suite. Que ceci nous console. Nous ne pourrions souhaiter une mort plus douce pour nous & pour ceux que nous chérissions. Nous avons à nous reprocher d'en avoir agi durement avec elle. Mais, eût-elle obtenu

tout ce qui fut une fois l'objet de ses desirs, elle n'auroit pu mieux mourir. . . . elle auroit pu moins bien mourir.

Chere ame ! chere excellente ame ! s'écrierent le pere les oncles & la sœur, d'un ton qui déchiroit le cœur.

Jamais, disoit la malheureuse mere ; notre rigueur envers un enfant si doux, si digne de toutes nos affections, ne nous laissera sans remords. En vérité, en vérité (doucement à sa sœur Hervey), j'ai été trop endurante, trop foible. Le repos momentané que j'ai cherché toute ma vie, me coûtera un trouble & des ennuis qui ne finiront point. . .

Elle s'arrêta.

Ma chere sœur ! . . . Ce fut tout ce que put dire madame Hervey.

Je n'ai rempli que la moitié de mes engagements, reprit la mere affligée, avec le plus cher & le plus méritant des enfans. La moitié ! non. Hélas ! avec quelle dureté nous l'avons traitée !

Ma chere, ma très-chere sœur ! . . . C'est tout ce que put articuler madame Hervey.

Plût au ciel, continua la pauvre mere d'un ton d'exclamation, que je l'eusse vue seulement une fois ! Puis se tournant vers mon cousin James & sa sœur. . . O mon

filis ! ô Arabelle ! si on nous traitoit , si on nous jugeoit avec la rigueur...

Pour la troisieme fois les pleurs refusèrent passage à sa voix. Tous les autres gardoient le silence. On ne lisoit sur leurs visages , on ne voyoit dans leurs attitudes que l'expression d'une douleur accablante.

Vous voyez donc , M. Belford , qu'on pouvoit rendre justice à ma cousine. Oh ! que c'est une chose terrible que les réflexions auxquelles on est en proie après des procédés si durs & si dénaturés !

Ah, monsieur Belford ! ce malheureux, ce détestable Lovelace , c'est lui , c'est lui qui est la cause...

Pardonnez-moi , monsieur ; je vais poser ma plume, pour ne la reprendre que quand je serai calmé.

A une heure du matin.

C'est en vain , monsieur, que j'ai voulu prendre du repos. Vous m'avez prié d'entrer dans le détail ; je ne m'y refuserai pas : ce sujet m'occupe tout entier ; je vais continuer, quoiqu'il soit minuit passé.

A six heures environ le char funebre arriva à la porte de la cour... L'église de la paroisse est à quelque distance ; mais le

vent , qui venoit de ce côté-là , jeta la famille éplorée dans un nouvel accès de douleur , en portant jusqu'à eux le son des cloches. Elles faisoient retentir les airs de la mélodie la plus lugubre. A l'ouïe de ces sons funestes, les parens ne douterent pas que ce ne fût un témoignage d'amour & de vénération, rendu, par les paroissiens, à la mémoire de celle dont le cercueil passoit actuellement devant l'église.

Si l'attente du char funebre leur causa cette émotion , jugez de leur consternation à son arrivée.

Un domestique vint pour nous avertir de son arrivée ; dont le bruit du pavé de la cour intérieure ne nous avoit que trop instruits.

Il ne parla pas... il ne pouvoit parler... Il jeta un regard dans la chambre , s'inclina , & se retira.

Je sortis : personne alors que moi n'en eut la force ; le frere me suivit un instant après.

Quand j'eus gagné la porte d'entrée, un spectacle fort touchant s'offrit à ma vue.

Vous avez oui parler , monsieur , de l'amour qu'on portoit à ma chere cousine. Les pauvres sur-tout , & les gens d'un moyen ordre l'aimoient comme jamais

jeune femme de condition n'en fut aimée. Ce n'étoit pas sans sujet. Les uns trouvoient dans ma cousine une protectrice ; les autres trouvoient en elle le soulagement de leurs misères.

Quand nous sentons vivement un malheur, & que nous sommes affectés par une vraie douleur, nous aimons voir les autres prendre part à notre affliction. Les domestiques avoient dit à leurs amis, & ceux-ci avoient répandu parmi leurs connoissances, que, quoiqu'on n'eût pas voulu recevoir, ni jeter un regard sur miss Clarisse durant sa vie, on avoit cependant consenti à ce que son corps fût porté au château. Cela devoit se faire si incessamment, que ceux qui étoient instruits du moment de sa mort, pouvoient juger à-peu-près du tems où le cercueil passeroit. Un char funebre venant de Londres, quelque peu accompagné qu'il soit, attire l'attention de tout le monde sur la route & dans les villages. Celui de ma pauvre cousine n'avoit point de suite ; il n'étoit décoré ni de panaches, ni d'écussons. Cependant, comme on est obligé, pour aller au château d'Harlove, de prendre des chemins de traverse dès la distance de six milles, il ne fut plus possible d'ignorer quelle étoit la personne que l'on

transportoit. Dès qu'on nous eut vu quitter la grande route, nombre de gens de toute espèce, hommes, femmes & enfans, se mirent à notre suite, & formèrent un convoi funebre d'environ cinquante personnes. Toutes, sans exception, avoient les larmes aux yeux, & déplo-roient la perte de la jeune dame, qui ne faisoit jamais rien que quelqu'un ne s'en trouvât mieux.

Ces gens s'assemblerent autour du char quand il s'agit d'en descendre le cercueil, & empêcherent qu'on ne le portât immédiatement dans la maison. Ils se disputoient cet honneur, mais à voix basse, sans clameurs contentieuses. Je fus frappé d'une retenue qui marquoit tant de vénération. Je n'avois rien vu de semblable ici, ou dans mes voyages; au contraire, j'avois trouvé le bruit, & le tumulte partout où j'avois vu l'émulation excitée entre des gens d'une éducation négligée.

Enfin, ils convinrent que six filles emporteroient le cercueil par les six anes.

C'est ainsi qu'avec les démonstrations du plus grand respect, on l'entra dans le salon, où je le fis placer entre deux sieges, sur lesquels il portoit par les extrémités. Les plaques d'argent, les emblèmes & les inscriptions, dont la partie supérieure

rière étoit décorée, attirèrent les regards & furent l'objet de l'admiration de tous. Ils redoublèrent d'attention, quand on leur dit que tout cela s'étoit fait par les ordres & d'après ce qu'avoit prescrit miss Clarisse. Ils souhaitoient qu'on leur laissât voir le corps; mais ils en parlerent comme d'un e faveur qu'ils desiroient plutôt qu'ils ne l'espéroient. Lorsqu'ils eurent satisfait leur curiosité, & fait leurs remarques sur les emblèmes, ils se dispersèrent en bénissant sa mémoire. Elle doit être heureuse, disoient-ils, pleurant & se lamentant : si elle ne l'est pas, que sera-ce de nous ? D'autres ne se lassoient point de répéter qu'elle se plaisoit à faire le bien, & ne se plaisoit qu'à cela. D'autres maudissoient l'auteur de sa fin prématurée.

Les domestiques de la maison s'assemblerent autour du cercueil ; ce qu'ils n'avoient pu faire auparavant. Ce fut une nouvelle scène d'affliction ; mais elle se passa dans un parfait silence. Ils s'exprimoient par les regards & les soupirs, ayant les yeux tantôt fixés sur le cercueil, tantôt errans des uns aux autres ; souvent ils levoient les mains au ciel. Sans doute la présence de leur jeune maître leur en imposoit, & les empêchoit de joindre la

parole à l'expression muette de leur douleur & de leurs regrets.

M. James Harlove m'avoit suivi lorsque j'étois sorti du parloir, mais, ayant apperçu la foule, il m'avoit quitté. Sitôt qu'elle eut disparu, il revint; & se tenant debout, il fixoit le cercueil de l'air d'un homme qui fait un effort d'attention: cependant il n'en avoit que l'apparence; il étoit fort loin d'avoir la perception distincte d'un seul symbole ou d'une seule lettre écrite sur la biere. Il étoit plongé dans une profonde rêverie, les bras croisés sur la poitrine, la tête penchée sur une épaule, avec tous les caracteres de la stupéfaction sur le visage.

La scene devint plus touchante & plus noire, quand, pénétrés de la plus cruelle douleur, le pere, la mere, les deux oncles & la sœur vinrent, à pas chancelans, joindre le frere & moi. Nous étions dans ce qu'elle appelloit son parloir; nous venions d'y faire poser le cercueil sur une table au milieu de la chambre. Sans doute le souvenir de leur inexorable dureté avoit ajouté à leur peine; mais quand ils virent devant eux la gloire de leur famille concentrée dans une biere, quand

ils jeterent les yeux sur celle que leur violence avoit bannie de la maison, frappés de la maniere dont elle y rentroit, ce ne fut plus un deuil, ce fut une désolation.

Leur dessein paroissoit être d'empêcher la mere d'entrer; mais s'appercevant que cela n'étoit pas possible, eux-mêmes, jusqu'alors incertains s'ils entreroient, se déterminèrent à la suivre, entraînés par un mouvement plus fort qu'eux. La pauvre femme jeta les yeux sur le cercueil, & immédiatement les retira. Au même instant elle s'avança vers la fenêtre, dans une agonie de douleur; & joignant les mains avec transport, elle s'adressa à sa chere fille.... O mon enfant! mon enfant! l'orgueil de ma vie! ma plus douce espérance: pourquoi m'a-t-on refusé la consolation de te parler de paix, de pardon?... pardonne ta cruelle mere!

Son fils, attendri pour lors, comme il y parut à ses yeux, la conjura de se retirer; & l'une des femmes de sa mere entr'ouvrant la porte, il l'appella pour l'aider à conduire sa maîtresse dans le moyen parloir. En revenant, il trouva son pere sur la porte. Il venoit aussi de jeter un regard sur la biere; après quoi, j'avois obtenu de lui qu'il s'éloignât. Trop absorbé par sa douleur, pour en parler,

ce ne fut qu'au moment qu'il apperçut son fils ; que , poussant un profond soupir , il l'accompagna de ces mots , . . . Jamais peine ne fut égale à ma peine . . . mon fils . . . mon fils . . . Il disoit ces paroles d'un ton de reproche , le visage détourné de celui à qui il les adressoit.

Je le suivois , faisant mes efforts pour le consoler. Nous entrâmes ensemble dans le moyen parloir , où sa femme étoit dans de grandes agonies. Elle le regarda. Il fit un pas vers elle . . . O ma chère ! Il s'arrêta. Son cœur étoit plein de douleur , ses yeux baignés de larmes : il saisit un moment pour gagner le grand parloir ; où il me pria de le laisser à lui-même.

Les oncles & la sœur gardoient le silence , portant tour à tour , & détournant la vue de dessus les emblèmes du cercueil. Madame Hervey entreprit de leur lire l'inscription. Elle lut ces paroles : *Ici l'on est à couvert de la persécution des méchans.* Elle ne put continuer ; de grosses larmes tomboient de ses yeux sur la pièce d'argent où elle les tenoit fixés. Cependant , elle eût voulu satisfaire une curiosité qui méloit de l'impatience à la douleur : elle essuyoit ses pleurs , mais en vain ; d'autres pleurs succéderent toujours.

Jugez, M. Belford, j'en appelle à votre sensibilité, jugez de l'état où j'étois. Je me trouvois pourtant dans l'obligation de les consoler les uns & les autres.

Je vais fermer cette lettre, pour vous l'envoyer de bon matin : j'en recommencerai une autre, dans l'opinion que ma prolixité ne vous déplaira pas. Je suis incapable de prendre du repos, & je ne puis faire mieux que d'écrire. J'ai des scènes pathétiques à peindre : j'écris sans me fatiguer : j'ai tout cela présent à l'esprit ; je n'y ai que cela. De plus, je serai peut-être bien aise, quand ma douleur sera calmée, de lire ceci avec les autres papiers que vous voudrez bien me communiquer concernant cette malheureuse histoire.

Le domestique qui doit vous porter cette lettre, s'informera, en passant par Saint-Albans, de la santé de la bonne madame Norton, afin de vous en donner des nouvelles. Miss Arabelle m'endemanda quand je me fus retiré dans mon appartement, où elle avoit eu la complaisance de m'accompagner. Elle montra beaucoup d'inquiétude de l'état où nous l'avions laissée, & me dit que, si sa mère l'apprenoit, elle en auroit encore plus qu'elle.

Je ne m'étonne plus si mon excellente cousine, prévoyant les remords auxquels

les parens seroient en proie quand ils fau-
roient sa mort , écrivit ces lettres posthu-
mes , où elle met tout en œuvre pour les
consoler. Mais sa générosité paroît encore
avec plus d'éclat dans les efforts qu'elle fit
pour les excuser auprès de moi , dans l'en-
retien particulier que nous eûmes peu
d'heures avant sa mort. Elle aggrava, dans
ce dessein , la seule faute que je la soup-
çonne d'avoir faite ; mais ce fut avec une
facilité... créature angélique ! une dou-
ceur... il sembloit qu'il ne lui en coûtât
rien , si , se sacrifiant elle-même , elle me
faisoit penser plus favorablement de ses
amis.

Je suis , mon cher monsieur ,

Votre très - humble & très-
obéissant serviteur ,

W. M. MORDEN.





LETTRE CCCLXXII.

*M. MORDEN , à M. BELFORD.***M**ONSIEUR,

Nous sommes si mauvaise compagnie les uns pour les autres , que je n'ai pas de meilleur parti à prendre que celui de me retirer dans mon appartement , & d'écrire.

Environ neuf heures & demie, on me fit avertir pour déjeuner. La lugubre assemblée se formoit lentement : chacun prenoit sa place d'un air d'attention ; les visages étoient haves & abatus : on ne voyoit que des yeux fatigués de répandre des pleurs.

L'on se demandoit comment on avoit passé la nuit , d'un ton qui annonçoit la réponse fâcheuse à laquelle on s'attendoit.

L'inconsolable mere dit qu'elle ne connoitroit plus le repos.

Au moment que nous étions rangés & tranquilles sur nos sieges , la cloche s'est fait entendre, on a ouvert la porte des

cours, & le bruit d'un carrosse roulant sur le pavé a causé une émotion générale.

Je crois, monsieur, vous avoir oui dire que vous n'aviez jamais vu miss Howve. C'est une jeune dame dont les grâces se font d'abord remarquer : une sombre mélancolie répandoit ses nuages autour d'elle : cependant, au travers de ces ombres, on voyoit de tems en tems s'échapper les rayons d'un feu & d'une vivacité singulière. Son attachement à ma chère cousine m'a inspiré pour elle une amitié, je puis dire un respect, que je conserverai toujours.

Je ne pensois pas, me dit-elle en me donnant la main, rentrer jamais dans cette maison ; mais, morte ou vivante, ma chère Clarisse m'entraîne après elle. Nous entrâmes dans le petit parloir ; où, jetant les yeux sur le cercueil, elle retira sa main de dedans la mienne, écarta précipitamment le dessus du cercueil, qui étoit défait, ôta le voile qui couvroit le visage, & comme hors d'elle-même, leva ses mains jointes en haut, fixant tour à tour ses yeux sur le corps & vers le ciel, trop lent à la venger.

Enfin, elle rompit le silence. Voyez-vous, dit-elle, voyez-vous la gloire & l'honneur de son sexe ? la voyez-vous jetée dans les bras de la mort par

l'exécution & la honte du vôtre?

O ma bienheureuse amie! ma chère compagne! lumière qui me conduisoit!.. baissant sa bouche à chaque nouveau nom qu'elle lui donnoit. . . . quoi! toute la vie de ma Clarisse. . . .

Après une petite pause & un profond soupir, elle se tourna vers moi, puis vers son amie. . . . Mais c'est elle; peut-elle être réellement morte? Non, non; réveille-toi, ma tendre, ma chère amie, Ne serois-tu qu'une argille insensible? Ah! laisse-moi te rappeler à la vie; partage le souffle qui m'anime. . . Et lui donnant un baiser. . . . Que la chaleur de mes lèvres réchauffe les tiennes! Elles sont glacées! elle

du fond

pérance

possible

est-il de

quittée p

. Un fil

Paroissar

regarda.

donnez,

Je ne fu

Vous ne

vous ne

perfection

116

mort. . . . Ceci ne peut être. . . . ce ne peut être tout ce qui me reste de ma Clarisse.

Elle fit une autre pause. Une larme, ma chère, donne une larme seulement à l'état où je suis. . . . mais non, cette tristesse silencieuse, ces ombres de la mort qui couvrent ton front. . . . Hélas ! moi-même trouvé-je des pleurs ! elles me refusent leurs secours ! mon cœur ne peut plus contenir ma douleur ; j'y succombe !

Pourquoi, M. Morden, l'a-t-on envoyée ici ? pourquoi ne me l'a-t-on pas envoyée ? Elle n'a point de père, point de mère, point de parens ; ne l'avoient-ils pas tous renoncée pour leur parente ? Pourquoi ne me l'a-t-on pas envoyée ? j'étois son amie, mon cœur lui appartenoit. Qui a plus de droit que moi aux restes de celle que je chérissais ? De vains noms, sans sentiment, seroient-ils de meilleurs titres que mon amour ?

Elle baïssa encore une fois la bouche, le front & les joues de son amie. Un soupir, qui sembloit lui déchirer le cœur, l'interrompit.

D'où vient, d'où vient, reprit-elle, m'a-t-on refusé la consolation de voir la plus aimée, la plus chère de mes compagnes, avant qu'elle devînt celle des an-

ges ? Je renvoyois , je me laissois trop aisément persuader de différer une visite que mon cœur me rendoit nécessaire. Que de regrets n'en aurai-je pas ? O ma bienheureuse Clarisse ! qui sait , si je fusse allée vers toi , quel effet auroient produit mes consolations ?

Elle jeta un regard autour d'elle , comme si elle eût craint d'appercevoir quelqu'un de la famille. Encore un baiser , mon ange , mon amie , chere compagne que je perds , & que je regretterai toujours , encore un baiser , & je pars , je vole hors de cette horrible demeure. Jamais je ne l'aimai que pour toi. Adieu donc , ma très-chere Clarisse ! tu es heureuse ; je n'en doute pas ; ta dernière lettre m'en assuroit. Puissé-je te rejoindre , & me réunir avec toi dans des lieux plus saints , où l'insolence n'ose attenter à l'innocence , & où des maîtres cruels , sous le nom de pères , ne gênent pas la vertu par d'impérieux commandemens !

Elle fit un silence : incapable de sortir , quoiqu'elle y fût déterminée , son désespoir , son angoisse combattoit sa volonté. L'attendrissement succéda aux agitations. Un torrent de larmes vint à son secours. Sans ces pleurs que je répands , j'allois mourir de douleur , dit-elle d'une voix

plus radoucie. Mes yeux en verseroient sans cesse, que je voudrois en verser encore pour ma chere Clarisse. Hélas ! ses conseils firent pour moi ce que les miens n'ont pu faire pour elle.

Pardonnez, monsieur, me dit-elle en se tournant vers moi, qui me sentoís ému autant qu'elle-même, pardonnez ; j'aimois cette chere personne comme femme n'aima jamais une autre femme. Excusez l'empor-tement de ma douleur. Est-ce donc ainsi que la gloire de son sexe a été la victime du vice & de la dureté ?

Madame, lui dis-je, ils en sont punis, ils en sont bien punis, Qu'ils en soient punis ! reprit-elle ; si je les plaignois. . . Que je suis malheureuse (regardant le corps), de ne l'avoir pas vue avant que ces paupieres couvrirent ces yeux, & que ces levres fussent fermées ! Quelles paroles ! . . . quelle douceur ! . . . quelle amie j'ai perdue !

Elle se mit alors à examiner le dessus du cercueil. Frappée du sens des emblèmes, sa douleur reprit de nouvelles forces ; & quoiqu'elle essuyât plusieurs fois ses yeux, elle ne fut pas capable de lire l'inscription & les textes de l'Ecriture qui l'accompagnoient. Enfin, elle me dit : Faites-moi la grace de m'écrire ce que c'est que ces em-

blêmes & cette écriture ; & si vous le pouvez , réservez-moi une boucle de ses cheveux.

Je lui répondis que l'exécuteur testamentaire de Clarisse feroit l'un & l'autre , & lui enverroit une copie du testament : qu'elle y trouveroit des marques de souvenir en faveur d'une personne qui l'appelle son amie, sa sœur.... C'est avec justice , repartit miss Howve , qu'elle me nomme ainsi : nous n'avions qu'un cœur & qu'une ame. Mais à présent que ma plus chère moitié vient de m'être enlevée , hélas ! que deviendrai-je ?

Dans ce moment un domestique a passé près de la porte. Elle a regardé, craignant pour la seconde fois que ce ne fût quelqu'un de la famille. Puis elle a dit : encore un dernier adieu,... un dernier adieu.... hélas !

Elle a renouvelles embrassemens. Elle baisoit le visage , les mains , l'une après l'autre. Enfin , elle m'a présenté la sienne , s'est précipitée hors de la chambre , & a gagné son carrosse , où elle s'est abandonnée de nouveau à toute sa douleur. Ses pleurs & ses soupirs lui ôtoient la voix. Elle m'a fait un signe de tête. Déjà les chevaux étoient hors de la cour , je la perdois de vue.

Quand je suis rentré , la compagnie a

remarqué mon émotion. M. James Harlove leur faisoit le rapport de ce que je lui avois dit la veille. Ma présence a interrompu leur discours , je m'en suis aperçu. Je leur ai laissé le champ libre pour consulter.

Je finis cette lettre : le souvenir de la scène touchante que je viens de décrire , m'a laissé dans une incapacité aussi grande de continuer, que je l'étois d'entrer en conversation avec mes cousins, le moment après en avoir été le témoin.

Je suis, monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur ,

W. M. MORDEN.





LETTRE CCCLXXIV.

M. MORDEN à M. BELFORD.

MONSIEUR,

La bonne madame Norton est arrivée. Il semble qu'elle ait repris courage. Elle le doit à ces lettres posthumes dont vous & moi craignons si fort les effets sur elle. C'est que son esprit est d'une très-rare trempe. Cette femme est familiarisée avec les afflictions, & vit dans l'espérance habituelle d'une meilleure vie. De plus, n'ayant rien à se reprocher vis-à-vis de la chère personne que nous avons perdue, elle a considéré qu'elle ne pouvoit faire mieux que de rassembler toutes les forces pour donner quelque consolation & inspirer quelque fermeté à la malheureuse mère.

O M. Belford! quels éloges de ma chère cousine entends-je de toutes parts!... Si elle eût été mon enfant ou ma sœur.... pensez-vous que l'auteur d'une si fatale catastrophe, qui s'étend sur tant de personnes!... mais je m'arrête.

On n'ouvrira pas le testament avant que les funérailles soient achevées. On fait les préparatifs nécessaires à cette solennité. Les maîtres & les domestiques de toutes les branches de la famille, ont pris le grand deuil.

J'ai vu M. Melvill : c'est un homme de sens, qui a de la douceur & de la décence dans les manières. Je lui ai donné des particularités propres à être insérées dans son discours ; mais j'ai vu, depuis, que c'étoit un soin inutile. Il connoît tous les détails de la malheureuse histoire de ma cousine. Il l'a toujours admirée, & a été fort sensible à ses malheurs & à sa mort.

Le révérend docteur Lewin, que nous venons de perdre, étoit l'ami particulier de Melvill, & vouloit le présenter à miss Clarisse, comme un homme digne de son estime.

Je viens de prêter mon assistance au père & à la mère, qui ont fait un dernier effort pour voir le corps de leur cher enfant. Ils m'avoient fait demander de les accompagner avec madame Norton. Il faut, disoit la pauvre mère, que je lui dise un dernier adieu.

Tout, en effet, s'est réduit à un effort, & rien de plus. Au moment où ils ont eu le cercueil devant les yeux : O ma chère !

dit le pere en se retirant, je ne puis, je sens que je ne puis le supporter... n'eussé-je.... n'eussé-je pas eu tant de dureté ! Il n'a eu que le tems de s'approcher de sa femme pour l'empêcher de tomber ; ses genoux se déroboient sous elle. O ma chere ! s'est-il écrié, c'en est trop, retirons-nous. Madame Norton venoit de quitter madame Harlove pour voir le cercueil. Elle est revenue. Chere, chere Norton, lui a dit l'infortunée mere, en jetant ses bras autour de son cou, emportez-moi, ôtez-moi d'ici. O mon enfant, mon enfant ! ma Clarisse ! toi qui faisois les délices de ma vie il y a si peu de tems ! hélas ! je ne te reverrai plus... jamais.

J'aidai le malheureux pere, & madame Norton soutint la malheureuse mere jusque dans la chambre à côté. Elle se jeta sur un lit de repos. Il s'abandonna sur un fauteuil. Elle tenoit embrassée madame Norton, qui étoit à genoux auprès d'elle. Les deux meres, si je puis me servir de cette expression, restoient dans cette attitude attendrissante. Quelles especes d'angoisse & de tristesse ces douloureuses scenes ne nous ont-elles pas mis devant les yeux ?

Le pere, pour consoler la mere, s'accusoit lui-même. Plût au ciel, lui disoit-

il , que je n'eusse pas plus de reproches à me faire que vous ! vous vous laissâtes enfin toucher. Vous m'auriez inspiré vos sentimens. Ma faute n'en est que plus grande , interrompit-elle. Quelle aggravation ! j'ai vu qu'on n'avoit pas pour cette enfant l'indulgence qu'elle méritoit... ; & j'ai pu entrer dans les mesures qu'on prenoit contr'elle ! barbare que j'étois de sacrifier un de mes enfans à l'inimitié des autres !

Madame Norton employoit les prières & les raisons. O ma chere Norton ! lui répondoit-elle , vous vous êtes mieux montrée que moi la mere de Clarisse ! plutôt au ciel , que je n'eusse pas plus à rendre compte que vous !

De nouveaux regrets fournissoient à de nouveaux discours , & l'infortuné couple continuoit à se tourmenter par de vaines réflexions sur le passé , sur ce qui auroit pu & sur ce qui auroit dû être. Madame Hervey entra , & avec madame Norton , elle conduisit dans sa chambre l'inconsolable mere. Les deux oncles & M. Hervey étoient entrés en même tems ; ils firent aussi consentir le pere à se retirer avec eux dans son appartement. C'est ainsi qu'ils s'en furent , abandonnant , l'un & l'autre , tout espoir de jamais revoir l'enfant qu'ils pleuroient si amèrement.

Il n'y a que le tems , M. Belford , qui puisse effacer un souvenir si douloureux. Tous les conseils , toutes les consolations foiblissent contre de tels coups , lorsqu'ils viennent d'être portés. La nature a ses droits , qu'elle ne veut pas perdre , jusqu'à ce que le chagrin en ait épuisé les forces ; mais alors , & seulement alors , par une sage dispensation , la raison & la religion peuvent ranimer le cœur prêt à défaillir.

Je ne vois aucun visage qui ressemble à ce qu'il étoit quand je vins ici d'abord après mon retour en Angleterre ; on n'y lisoit alors qu'orgueil , hauteur , inflexibilité. Maintenant , c'est tout humilié. La tristesse a longé leurs traits. Leurs muscles , enflés par les agitations de la douleur , semblent prêts à se rompre. Ces yeux qui lançoient les traits de la colère & du ressentiment , ne se tournent que pour mendier la pitié & la compassion.

La dureté volontaire du cœur a-t-elle jamais été si sévèrement punie ?

Les vers suivans de Juvenal sont assez applicables à cette famille. Je les ai médités plusieurs fois depuis dimanche au soir.

*Humani generis mores tibi nosse volent
Sufficit una domus : paucos consume dies , &
Dicere te miserum , postquam illinc veneris , audes*

Pour connoître la vie & les mœurs des humains ,
 Une maison suffit. Voyez ce qui s'y passe ,
 Vivez-y quelques jours ; & puis ayez l'audace ,
 Quand vous en sortirez , d'accuser vos destins.

Permettez-moi d'ajouter que madame
 Norton a communiqué à la famille la
 lettre posthume que vous lui aviez en-
 voyée. Cette lettre leur prépare des con-
 solations pour l'avenir ; mais , pour le pré-
 sent , elle n'a fait qu'augmenter leurs re-
 grets & leurs remords , en leur faisant
 mieux sentir quelle fille , quelle niece , &
 quelle sœur ils ont perdue.

Je suis, mon cher monsieur ,

Votre très-humble & très-
 obéissant serviteur ,
 W. M. MORDEN.





LETTRE CCCLXXV.

*M. MORDEN, à M. BELFORD,***M**ONSIEUR,

Nous revenons de l'église, où, le deuil dans l'ame, nous avons assisté à la dernière cérémonie. Mon cousin James & sa sœur, monsieur & madame Hervey avec leur fille, que son attachement à feu ma cousine, me rendra toujours chère; mes cousins John & Antoine Harlove, & quelques autres parens éloignés, messieurs Fuller & Allinson s'y sont trouvés: ces derniers, qu'on auroit dû y inviter, s'y étoient rendus sans invitation; &, pour mieux marquer leur respect pour la mémoire de celle à qui nous rendions les derniers devoirs, ils avoient pris le deuil.

Le pere & la mere se seroient joints à nous, s'ils en eussent eu la force; mais ils étoient l'un & l'autre fort indisposés, & le sont encore.

L'inconsolable madame Harlove avoit dit à madame Norton, que, dans cette

circonstance , les deux meres du plus aimable enfant du monde ne devoient pas se quitter ; qu'elle la prioit de rester avec elle.

Toute la solemnité s'est passée dans le meilleur ordre & la plus grande décence. La distance du château d'Harlove à l'église , est à peu près d'un demi-mille. Le corps a été accompagné & entouré , dans toute la longueur de ce chemin , par mille personnes de tous les ordres. A neuf heures , on l'a entré dans l'église , déjà remplie d'une foule qui se pressoit de tous côtés. Cependant , je n'ai jamais vu régner un si profond silence , ni témoigner tant de respect aux funérailles même de nos princes. L'attention & la tristesse étoient empreintes sur tous les visages.

L'oraison funebre , prononcée par M. Melvill , a été fort touchante. Souvent il essuyoit ses larmes , & en-faisoit couler avec plus d'abondance encore des yeux de tous ceux qui l'écoutoient.

Les auditeurs ont sur-tout montré de l'émotion , quand il leur a dit que le texte qu'il avoit pris , étoit du choix de celle pour qui se faisoit la triste cérémonie.

Il a fait l'énumération de ses belles qualités , s'autorisant du témoignage que lui avoit rendu pendant sa vie l'excellent

pasteur que la paroisse venoit de perdre. Tous ceux qui étoient présens ; ne pouvoient s'empêcher de répéter bas , les uns aux autres , le bien qu'il en disoit , comme en ayant été les témoins ou les objets.

Lorsqu'il s'est tourné vers la place ou, donnant l'exemple de la piété & de la dévotion , assise ou à genoux , elle élevoit son cœur à Dieu , tout l'auditoire s'est tourné du même côté , & y a porté les regards respectueux qu'inspiroit sa présence.

Quand il a fait mention de sa douleur , de son humilité , & de l'air de dignité qui soutenoit en elle les vertus , des bruits d'approbation se sont fait entendre de tous côtés ; & une pauvre femme , au-dessous de moi , a dit que c'étoit la bonté même , qu'elle ne dédaignoit personne.

Plusieurs fondoient en larmes, entendant parler des aumônes qu'elle faisoit, aumônes si judicieuses , si bien placées. Toutes les bouches prononçoient sa récompense ; elle étoit portée sur les soupirs & les regrets qu'on ne se lassoit point de lui donner. Quelle perte pour les indigens ! disoient plusieurs à haute voix. On trouvoit en elle celui en qui Dieu déclare qu'il a mis son bon plaisir , parce qu'il donne de bon

cœur. Une jeune dame disoit : « Mlle.
 » Clarisse Harlove cherchoit les malheu-
 » reux & les soulageoit avant que des re-
 » vers imprévus les réduisissent au déses-
 » poir, ou que l'excès de la douleur leur
 » eût pour jamais abattu le courage. »

Elle avoit un nombre de pauvres aussi connus par l'honnêteté de leurs mœurs, que par leur incapacité à se procurer le nécessaire. Tous sont venus à l'église pour rendre à leur bienfaitrice les derniers devoirs ; & s'étant approchés avec peine de l'endroit de l'aile où le corps étoit posé, ils ne contribuoient pas peu à grossir les applaudissemens & les marques réitérées d'approbation qu'on adonnées à M. Melvill.

Quelques personnes qui conoissoient l'histoire de ma cousine, voyant les pleurs que répandoit sa sœur, & l'air abbatu de son frere : Que ne donneroient-ils pas, disoient-elles, que leurs cœurs eussent été moins durs ? D'autres poursuivoient le pere barbare & la malheureuse mere jusque dans leur retraite à la maison. « Sans doute
 » ils gémissent à présent ; mais il est trop
 » tard. De quelle douleur ne doivent-ils
 » pas être pénétrés ? ne soyons pas surpris
 » s'ils n'ont pu soutenir ce spectacle. »
 Quelques-uns manifestoit leur étonne-
 mens

ment de ce qu'il s'étoit trouvé un homme capable de ne pas rendre justice à tant de perfections. Ils disoient, ce qu'on entend répéter sans cesse : « Comment est-il possible que quelqu'un se soit rendu coupable » envers elle de la violation des droits les » plus saints de l'humanité ? » D'autres s'étonnoient qu'un homme pût négliger ses intérêts au point de manquer à une femme si fort avantagée du côté du rang & de la fortune.

Le bon Melvill, conduit par son texte , a touché quelque chose de la malheureuse démarche qui avoit été cause de sa fin prématurée. Il l'a attribuée à la foiblesse humaine , qui arrête sans cesse en nous les progrès d'une perfection absolue.

Il a donné un tour oratoire à la manière dont il s'est exprimé sur le dédain avec lequel elle avoit rejeté les prières & les sollicitations d'une maison illustre , en faveur d'un homme qu'elle avoit trouvé indigne de son estime & de sa confiance , & qui lui faisoit en vain les prières les plus pressantes de l'accepter.

En un mot, par la façon dont il a traité son sujet , il a augmenté la réputation , quelque grande qu'elle fût , qu'il s'étoit acquise auparavant.

Lorsqu'il a été question de descendre le

corps dans le caveau, il y a eu un mouvement général pour s'approcher du cercueil & lire les inscriptions. Deux gentilshommes, en particulier, se sont avancés avec précipitation, se couvrant le visage de leurs manteaux; c'étoient messieurs Mullins & W yerley, admirateurs déclarés de ma cousine.

Quand ils ont été à une petite distance, & qu'ils ont jeté les yeux sur la partie supérieure du cercueil : « Ce petit espace, a dit M. Mullins, renferme tout ce que la nature humaine peut produire d'excellent. » Et dans ce moment M. W yerley, incapable de résister plus long-tems à la douleur qui le travailloit, s'en est allé chez lui, où l'on assure qu'il est fort mal.

On a dit que Solmes étoit dans un coin, à l'écart, enveloppé d'un manteau de cavalier, & versant fréquemment des larmes. Cependant, je ne puis pas dire l'avoir vu.

Un autre gentilhomme y étoit aussi allé *incognito*, & s'étoit placé sur un banc, près de l'entrée du caveau. Personne ne l'avoit remarqué; mais une violente émotion l'a trahi au moment où l'on a descendu le corps dans sa dernière demeure. C'étoit le digne M. Hickman de miss Howe.

Mes cousins John & Antoine, & leur

neveu James ne jugerent pas à propos de descendre dans le tombeau de leurs ancêtres. Mlle. Harlowe paroissoit fort affectée. Sa conscience, aussi-bien que les liens du sang, contribuoient à son affliction. Elle disoit qu'elle descendroit avec sa chere, son unique sœur; mais son frere n'a pas voulu le lui permettre. Ses yeux noyés de larmes n'ont quitté le cercueil que lorsqu'il a tout-à-fait disparu. Alors elle s'est laissé aller sur son frere, & s'est presque évanouie.

J'ai accompagné le corps dans le caveau, afin de m'assurer, & de pouvoir vous assurer, monsieur, vous qui êtes son exécuteur testamentaire, que, selon qu'elle l'avoit demandé, on l'a déposée aux pi

-pere.

M. Melville a examiné le dessus du cercueil, & a vu quelques larmes répandues sur son discours, & d'it de son il s'étoit acquitté de la e sur le lieu même je nt d'une bague de quelc ai remercié de la maniere dont il avoit rempli ses fonctions.

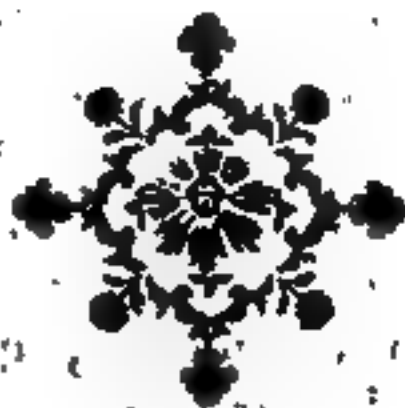
J'ai quitté les restes de ma chere cousine, après avoir retenu pour moi une place auprès d'elle.

A mon retour au château d'Harlove, je me suis contenté d'envoyer mes complimens à la famille. Je n'ai pas honte de vous dire qu'en rentrant dans ma chambre, je me suis abandonné encore une fois à toute ma douleur,

Je suis, mon cher monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

W. M. MORDEN



LETTRES POSTHUMES*

DE
CLARISSE HARLOVE.

A. M. LOVELACE.

Jouli, 24 d'Août.

DANS la lettre que je vous écrivis mardi passé, je vous dis que vous en recevriez une autre de moi lorsque je serois entrée dans la demeure de mon père. Je me flatte d'y être quand vous recevrez celle-ci, & je desiré que vous ne m'y sui-

(*) Quoique les trois premières lettres posthumes de ce recueil aient déjà été imprimées, l'éditeur de cette traduction n'a pas jugé à propos de les supprimer, pensant qu'en verroit avec plaisir ces tendres monumens de la piété de Clarisse, réunis sous un même point de vue.

viez point sans être préparé pour ce grand voyage. . . Laisant l'allégorie, au moment que vous lisez ces mots, mon sort est décidé, la sentence prononcée : je suis éternellement heureuse ou malheureuse. Si je suis heureuse, je le dois uniquement à la miséricorde divine; & si je suis malheureuse, je le dois à votre cruauté, que je n'avois pas méritée. Considérez à présent, homme abandonné, qui ne connoissez que vos plaisirs; cruel, qui ne trouvez point de victime que vous n'offiez leur sacrifice; insensé, qui vous promettez d'illusion en illusion; considérez si le traitement barbare que j'ai reçu de vous, étoit digne de votre ame immortelle, & si vos projets méritoient que vous l'exposassiez au hasard d'une éternité malheureuse à vos indignes fins, les vœux & les engagements; il falloit joindre à l'assesse au-dessous de l'hu-

n est iems encore, considérez vos œuvres. Vos songes dorés(*) ne peuvent durer long-tems. Votre genre de vie ne peut vous procurer de plaisir qu'autant que vous éloignerez de votre esprit

(*) Expression de l'original

toute pensée sérieuse & toute réflexion : l'endurcissement est l'unique base de votre tranquillité. Si une maladie dangereuse vous surprend, si une fois les remords s'emparent de votre ame, quelles furies vous déchireront le sein, & combien trouverez-vous méprisable ce que vous regardez aujourd'hui comme autant de triomphes ! Séduire des jeunes créatures sans expérience, qui, avant de vous connaître, ne connoissoient peut-être que leur devoir ; sous le nom de la galanterie & de l'intrigue, les entraîner au précipice par une conduite artificieuse & de lâches complots ! . . . Pas une bonne action dont vous puissiez vous souvenir à l'heure de la mort ! pas une bonne intention pour vous consoler dans ce moment d'effroi ! Il ne vous restera que les reproches amers de votre conscience ; la terreur vous environnera, & votre espoir sera dans le néant.

Pensez, monsieur, qu'en vous écrivant comme je fais, je ne puis me proposer que votre bonheur particulier, & le salut des innocentes que vous pourriez séduire encore par vos artifices, ou tromper par vos parjures. Mes souhaits pour votre bonheur à venir ne sont pas ceux d'une épouse suppliante, qui, autant pour son intérêt

que pour le vôtre , feroit des efforts pour vous engager à réformer votre conduite ; ils font défintéressés , & aucun devoir ne m'y oblige. Mais je douterois de ma conversion , si j'étois capable de rendre le mal pour le mal , & si , malgré l'atrocité de vos offenses , je ne pouvois vous pardonner comme je voudrois être pardonnée.

C'est pourquoi je vous répète que je vous pardonne ; & veuille le Tout-Puissant vous pardonner aussi ! Quant à moi , j'en ai d'autres sujets de regrets , que le chagrin que j'ai donné à des parens qui étoient remplis d'indulgence pour moi avant que je vous connusse , le scandale dont j'ai couvert toute ma famille , la honte qui de ma faute réjaillit sur mon sexe ; & l'affront que ma chute fait à la vertu.

Pour ce qui me concerne personnellement , vous n'avez fait que m'enlever à mes plans favoris , dans cette vie passagère , que j'aurai quittée quand vous lirez ces mots. Vous avez été cause que j'ai été coupée comme une fleur dans mes premiers & mes plus beaux jours. Vous m'avez ôté un tems que j'aurois pu passer agréablement ou désagréablement , selon que la Providence en auroit ordonné. Et ne dois-je pas lui rendre grâces de ce qu'elle m'a garantie du dangereux emploi

de porter le joug nuptial avec un homme, aussi corrompu ? N'y a-t-il pas toute apparence que chaque heure de mon union avec lui, m'auroit apporté quelque nouveau sujet d'amertume ? Si donc, d'un côté j'ai à me plaindre de vous, de l'autre, je vous ai l'obligation d'avoir fait changer en autant d'années de gloire, ~~en~~ années, qui, peut-être, auroient été pour moi pleines de tentations, de périls & de souffrances. Il est vrai qu'il m'en a coûté de violentes afflictions & des chagrins mortels.

Ainsi, monsieur, quoique je ne doive rien à vos intentions, vous m'avez rendu un service réel, & en retour je fais des vœux pour vous. Votre vie a été jusqu'ici de nature à ne vous plus permettre de différer votre conversion ; car, si le repentir est difficile, même à ceux qui n'ayant jamais songé à corrompre l'innocence, ne sont coupables que d'avoir négligé leurs devoirs, quelle peine n'aurez-vous pas pour obtenir le secours de la grâce, vous, dont le crime a été prémédité, & qui vous y êtes livré si volontairement & avec tant d'artifices ?

Je dois rougir en avouant qu'il a été un tems où je vous ai préféré aux autres, puisque dans ce tems même je ne vous

croÿois pas un homme de bonnes mœurs; mais, aussi, j'étois bien loin de penser que vous, ou quelqu'autre mortel, pût être ce que vous avez montré que vous étiez. Il y a cependant long-tems que je vous ai vu d'en-*deus* plus élevé que vous; je vous ai méprisé du fond du cœur, vous & vos mœurs; dès que j'ai su voir quel homme vous étiez. Et vous ne ferez pas surpris de la contrariété de ces sentimens; car la préférence que je vous donnois, n'étoit pas sans motif. J'étois assez foible, assez présomptueux, que de me regarder comme un instrument entre les mains de la Providence pour gagner à bien un homme que je ne trouvois pas indigne de l'entreprise.

Et à Dieu ne plaise que, même à présent, j'aie perdu toute espérance de ce côté-là! Vous voyez qu'il en est resté, par la peine que je prends dans cette occasion solennelle pour vous faire sortir du semencier qui tient enchaînées vos meilleures facultés. Écoutez-moi donc, Lovelace, comme la voix qui sort des tombeaux; ne perds point de tems; hâte-toi de te convertir. Cesse de tendre à de pauvres innocentes les pièges du malin, de peur que tu n'y sois arrêté toi-même. N'entasse plus offense sur offense, au-dessus des honteuses

de la miséricorde divine. Songe que la justice du Tout-Puissant, aussi-bien que sa clémence, est un des appuis de son trône.

Ecoute, avec crainte & tremblement, quelle sera la part du méchant ; car c'est ainsi qu'il est écrit :

« Le triomphe du méchant	écoute
» durée, & la joie de l'hypo-	» à qu'un
» moment. Il donnera dans	» se ; sous
» ses pieds est un précipice	» terreur
» l'environnera, & il fu	» devant
» elle. Sa force lui sera ôtée, & la des-	
» truction se tiendra à ses côtés. La mort	
» engloutira sa puissance ; la terre l'ou-	
» bliera, & on ne se souviendra plus de	
» son nom. Il sera chassé du monde, &	
» il n'aura ni fils, ni successeur dans son	
» pays. Ceux qui l'auront vu, se deman-	
» deront : où est-il ? Il disparoîtra comme	
» un songe, & s'évanouira comme une	
» vision dans la nuit. Son pain sera rem-	
» pli d'amertume. Le fer le moisonnera,	
» & la fleche qui part de l'arc, le trans-	
» percera. Un feu secret le consumera. Le	
» ciel dévoilera son iniquité, & la terre	
» s'élèvera contre lui. Il deviendra la pâ-	
» ture des vers, & sa mémoire sera abolie.	
» Telle sera la fin de celui qui n'aura pas	
» connu Dieu. »	

Quand vous consulerez les sacrés ora-

cles, où cette sentence est prononcée contre les injustes, vous y trouverez aussi des paroles consolantes pour un cœur vraiment pénitent.

Puisse le votre s'amollir, monsieur Lovelace ! Puissiez-vous vous mettre en état d'échapper au destin de l'homme abandonné de Dieu ! Ne méprisez pas les richesses de sa longue tolérance, & méritez d'être un objet de son infinie miséricorde. C'est la sincère prière de

CL. HARLOVE.





A monsieur R E L F O R D.

Dimanche au soir, 3 Septembre.

M O N S I E U R ,

Je profite de cette dernière & solennelle occasion, pour vous remercier encore des bontés que vous avez eues pour moi, dans un tems où j'avois un si grand besoin d'amis & de protecteurs.

Qu'il me soit permis, de la demeure des morts, où je serai descendue quand vous lirez ceci, de vous faire faire quelques réflexions, que ma sincère amitié voudroit pouvoir rendre encore plus pressantes & plus efficaces.

Je ne cesserai point de faire des vœux pour votre bonheur éternel; & j'ose me flatter qu'à l'ouverture de ma lettre, vous aurez vu combien dans nos derniers momens, une conscience tranquille est un puissant consolateur.

Le duc de Luxembourg disoit, à son lit de mort, que le souvenir d'un verre d'eau froide donné à un pauvre, lui causeroit

plus de satisfaction que la mémoire de tous ses triomphes. C'est qu'il est certain que tout le faste des grandeurs humaines s'évanouit dans cet instant inévitable qui décide du sort des mortels.

Si tel est le langage des conquérans dans ce moment redoutable, permettez-moi, monsieur, de vous demander quelles doivent être les réflexions de ceux qui, volontairement & de sang-froid, ont mené une vie, où les crimes succèdent aux crimes; qui ont mis leur esprit & leur vanité à triompher sans gloire des innocens, des foibles & des imprudens, enlevés par leurs artifices séducteurs à la protection de leurs parens & de leurs amis? O monsieur Belford! pesez, examinez, réfléchissez, tandis que la santé laisse à votre corps & à votre ame toutes ses forces, c'est-à-dire, pendant que la réflexion peut vous être un peu salutaire, réfléchissez au néant, à la bassesse & à l'indignité de ces coupables libertins.

Par rapport à moi, qui suis nécessitée à vous choisir pour mon exécuteur testamentaire, ne rejetez pas la prière que je vous fais d'user avec mes amis, de la générosité que je vous ai reconnue.

Ayez, je vous en conjure, quelque condescendance pour mon frere, qui est

au fond, un jeune homme vertueux, quoiqu'emporté dans les premiers mouvemens. Si l'emploi de confiance que je vous donne, occasionnoit quelque difficulté, faites vos efforts, je vous en supplie, pour procurer la paix, pour concilier & adoucir les esprits. Employez sur-tout le crédit que vous avez sur votre ami, plus fier & plus emporté que mon frere, pour prévenir les voies de fait. En vérité, monsieur, cet esprit violent doit être satisfait des maux qu'il a causés, sur-tout de l'odieux affront qu'il a fait à ma famille, en la blessant dans la partie la plus délicate de son honneur, & cela, de la maniere la plus odieuse & la plus basse.

Vous m'avez déjà promis que vous auriez égard à la priere que je viens de vous faire. J'exige, comme une dette, que vous satisfassiez là-dessus à vos engagemens envers moi; & quoique je n'aie pas lieu de m'en défier, je ne veux point laisser échapper cette occasion solennelle de vous remettre vos promesses sous les yeux. Je vous prie encore d'envoyer les incluses à leur adresse. Osant présumer que, sans la malheureuse démarche qui a si promptement terminé mes jours, j'aurois été en quelque maniere utile à la société, laissez-moi, monsieur, la douce idée d'avoir

rempli ce devoir, en me regardant comme ayant été un instrument entre les mains de la Providence, pour rappeler à la vertu un homme qui a reçu les talens que vous avez. Si ce dont je me flatte par rapport à vous, a lieu, j'en concevrai l'espérance de vous remercier dans les bienheureuses demeures, de tout le bien que vous m'avez fait & de toutes les peines que vous avez prises pour moi, comme je vous en rends graces & vous en remercie à présent du fond du cœur.

CL. HARLOWE.





*A mon cher cousin WILLIAM
MORDEN, pour lui être remise
après ma mort.*

MON TRÈS-CHER COUSIN,

L'état où je suis, me faisant douter si je serai capable de recevoir la visite que vous me faites espérer quand vous serez de retour à Londres, je profite de l'occasion, tandis que j'en ai la force, pour vous témoigner la sincère reconnoissance que j'ai des services & des bontés que vous avez eues pour moi depuis mon enfance jusqu'à présent. Je vous remercie sur-tout de la générosité avec laquelle vous venez de vous employer pour moi auprès de mes parens. Puissent les efforts que vous avez fais pour me rendre leur affection, attirer sur vous les graces & les bénédictions du ciel !

Mon but principal, en vous écrivant, est de vous demander avec instance, & de la maniere la plus solennelle, que, lorsque vous apprendrez les particularités de mon histoire, vous étouffiez les desirs de

vengeance que le ressentiment pourroit allumer dans votre ame généreuse. Souvenez-vous, mon cher cousin, que la vengeance appartient au Seigneur, & qu'il se l'est attribuée : mon espérance est que vous n'empiétez pas sur ses droits sacrés. D'ailleurs, vous n'êtes point dans le cas de venger mon honneur. Celui qui l'a offensé, a déclaré lui-même, avant d'en être requis, qu'il me rendroit toute la justice que vous l'auriez pu forcer à me rendre si j'avois vécu. De plus, ne vous exposeriez-vous pas à un risque égal à celui que courroit l'offenseur ?

Les duels, monsieur, je n'ai pas besoin de le dire à une personne qui a exercé un emploi public, sont non seulement un attentat contre les droits de la Divinité, c'est encore une insulte faite aux magistrats & au gouvernement ; c'est une impiété ; c'est ôter une vie qu'il n'appartient pas à l'épée d'un particulier de prendre ni d'attaquer ; c'est perdre & précipiter dans l'abyme une ame chargée de toute son iniquité, en exposant la sienne au même danger. Mais, quand vous seriez sûr de la victoire, n'aggravez pas ma faute, je vous en supplie, en cherchant à répandre le sang de ce malheureux. Aujourd'hui c'est un traître, un vil séducteur ; mais la

perte de sa vie & celle de son ame ne feroient-elles pas bien terribles , pour m'avoir rendu malheureuse quelques mois seulement : ce qui , d'ailleurs , par la faveur du Tout-Puissant , m'auroit mise en possession du bonheur éternel ?

Si vous poussiez les choses à cette extrémité, mon cher cousin, où est-ce que le mal s'arrêteroit ? Qui est-ce qui tireroit vengeance de vous ? Et celui qui l'auroit tirée , qui l'en puniroit ?

Laissez à la conscience de cet homme, bien plus à plaindre que nous, le soin de me venger : elle le punira un jour au-delà même de ce qu'il mérite d'être puni. Laissez-lui le tems de se repentir. Si le Tout-Puissant veut le lui accorder , pourquoi le lui refuseriez-vous ? Qu'il demeure le coupable agresseur ; qu'on ne dise point que son sang m'a vengée ; ou , ce que le ciel daigne prévenir , qu'on ne dise pas que ma faute , qui auroit dû être ensevelie avec moi dans mon tombeau , a été suivie d'une perte beaucoup plus grande que celle qui résulte de ma mort.

Souvent , monsieur , le plus coupable a vaincu celui qui l'étoit le moins. Le comte de Shreusbury , sous le regne de Charles II , fut tué par le duc qui avoit en 14

bassesse de le déshonorer. Si la Providence divine, pour assurer ses prérogatives en danger, avoit établi en général que l'agresseur seroit puni de sa présomption par celui dont il auroit attaqué la vie, quoique celui-ci eût commencé la querelle, auroit-on droit de s'en plaindre ?

Que le ciel soit avec vous, mon cher cousin, dans toutes vos entreprises. Je le prie encore une fois de répandre sur vous ses bienfaits, à cause de ceux que vous avez répandus sur moi. Vous m'avez donné des marques d'attachement dignes de votre cœur, & auxquelles le mien est sensible plus qu'à toute autre. Vous avez voulu faire la paix entre des parens & une fille, qu'ils avoient aimée, entre des oncles & une niece qui leur avoit été chère. Vous avez tâché de me faire regarder comme une sœur par deux personnes qui m'ont traitée comme si je ne l'étois point. Ces preuves de votre attachement sont infiniment au-dessus de celle qu'une épée ensanglantée pourroit m'en donner.

Soyez, mon cher cousin, le consolateur de mes parens, comme vous avez été le mien ; & puisse la bonté du ciel nous réunir dans l'éternité bienheureuse, où j'espère que je serai entrée quand vous

lirez ceci. C'est la priere qui sera dans mon cœur & sur mes levres jusqu'à ma fin. Mon cher cousin, mon ami, mon tuteur, mais non pas mon vengeur, qu'il vous en souviennne.

Votre affectionnée & très-obligée cousine,

CL. HARLOVE.





*A mon très-honoré pere, JAMES
HARLOVE.*

MON TRES-CHER ET HONORÉ PERE,

C'est avec confiance que votre fille ose se présenter à vous aujourd'hui. Jusqu'à présent j'avois craint de lever les yeux vers vous : je n'osois en attendre ni faveur, ni pardon ; & ce n'est que l'impuissance de vous offenser de nouveau, qui, dans ce moment, me donne la hardiesse de mieux espérer qu'auparavant.

Permettez-moi, mon cher pere, de vous rendre grâces... J'écris à genoux, je vous bénis à genoux pour tous les bienfaits que votre bonté a versés sur moi, pour l'amour que vous avez eu pour moi dans ma tendre enfance, pour la vertueuse éducation que vous m'avez donnée, & sur-tout pour le bonheur céleste où elle m'a conduite par le secours de la grace divine. Je vous en conjure, mon pere, effacez de votre mémoire, s'il est possible, ces huit derniers & malheureux mois, & ne perdez pas le souvenir consolant des jours où vous daigniez prendre plaisir dans votre fille. . . .

Encore à genoux , & avec un cœur déchiré , j'implore votre pardon sur toutes mes fautes & mes erreurs passées , celle sur-tout qui m'enleva à votre protection.

Quand vous saurez , monsieur , que je n'ai point manqué par la volonté , & que , je n'ai cessé de me préparer à la mort , ce qui me fait espérer que le Tout-Puissant a accepté ma douleur sincère , & qu'au moment où vous lirez ces paroles , vous aurez un enfant dans le ciel , alors vous penserez avoir plus de raisons de vous réjouir que de répandre des larmes. Si j'eusse échappé aux pièges qui m'ont été tendus , je n'aurois point passé par ces épreuves , qui ont servi à m'éloigner du monde , qui se présente à ma vue avec trop d'attraits. Je ne me serois pas élevée au goût & au sentiment des choses célestes qui remplissent à présent mon cœur.

Puisse le Tout-Puissant , au tems fixé par ses décrets , vous amener , ainsi que ma mere , au séjour de la parfaite félicité ! Et puisse-t-il jusqu'alors n'avoir troublé votre bonheur sur la terre que par la faute que j'ai commise !

C'est l'ardente priere de l'heureuse

CL. HARLOVE.



*A ma très-honorée mere , madame
HARLOVE.*

MADAME,

La dernière fois que j'eus la hardiesse de vous écrire , ce fut avec la conscience d'un criminel qui s'accuse lui-même , & demande grace à son juge offensé. Je vous approche aujourd'hui avec plus d'assurance , mais cependant avec le plus haut degré de respect , de reconnoissance & de soumission. Ma lettre à mon pere vous apprendra le sujet de ma confiance ; mais si j'ai imploré son pardon à genoux , avec le sentiment le plus profond de mes devoirs & de mes obligations envers lui, c'est dans les mêmes dispositions , & avec les mêmes marques de respect , que j'ose vous demander le vôtre , pour tous les chagrins & toutes les peines que je vous ai donnés.

Mon cœur saigne encore depuis cette malheureuse imprudence qui, quoique involontaire, n'a cessé cependant, depuis le moment où je m'y laissai aller , de porter
avec

avec elle sa punition , & d'être suivi d'une sincère & véritable repentance.

Quelques douloureuses qu'aient été mes souffrances, Dieu, qui en a été le témoin, fait que la plus cruelle & la plus sensible a été de penser au chagrin que mon évasion vous a causé, ainsi qu'à mon pere. Je voyois sous quelles fâcheuses apparences cette démarche se présentoit à vos yeux, aux siens, & à ceux de toute ma famille, & je ne fus pas long-tems à la taxer de téméraire, d'indigne de votre fille, & de l'éducation que vous lui aviez donnée.

Mais j'ose espérer que le ciel m'a pardonné, & qu'à l'instant où vos yeux parcourront ces derniers traits que ma main a tracés pour vous, je jouirai des richesses de sa miséricorde. Consolez-vous, ma chere, ma tendre mere, vous avez atteint la fin principale des soins que vous avez pris de moi. Il est vrai que j'y suis arrivée par un chemin qui n'étoit pas celui que vous espériez.

Puisse le chagrin que mon erreur vous a causé à tous les deux, être le seul qui vous soit destiné dans ce monde ! Puissiez-vous, madame, vivre long-temps pour adoucir les peines de mon pere, & augmenter le sentiment de son bonheur ! Puisse ma sœur,

218 H I S T O I R E

en continuant de remplir ses devoirs, & en les remplissant mieux, s'il est possible, qu'elle n'a fait jusqu'à présent, vous dédommager de ma perte ! & lorsque mon frere ou elle se marieront, que ce soit avec tant de satisfaction pour vous & pour mon pere, qu'elle efface mon offense dans votre souvenir, & n'y laisse que la mémoire du bien où vous prîtes plaisir en moi. Enfin, qu'une heureuse réunion dans les demeures béniées pour l'éternité, vienne augmenter la félicité sainte de celle que vous n'aurez pas jugée indigne de votre pardon, & qui, punie par ses souffrances, espere d'être à jamais l'heureuse.

CL. HARLOVE.



*A JAMES HARLOVE, fils ;
Ecuyer.*

MONSIEUR,

Après la démarche imprudente où je fus entraînée, je n'ai vu qu'un tems & qu'une occasion où j'aie pu prétendre à vous regarder comme un frere & comme un ami, & voici ce tems & cette occasion. C'est en lisant ceci que vous aurez pitié de votre malheureuse sœur ; c'est dans ce moment que vous lui pardonnerez ses fautes réelles & supposées ; c'est à présent que vous prendrez à sa mémoire l'intérêt que vous avez refusé de prendre à sa personne.

Je vous écris, mon frere, en premier lieu, pour vous demander pardon de l'offense que je vous ai faite, & au reste de ma famille, en me soustraisant à la protection paternelle.

La modestie d'une fille devoit prévenir jusqu'au soupçon. Si je ne suis pas arrivée à ce point, j'espère que vous ne me refuserez pas de la pitié ; & même quelque chose de plus.

K ij

O! si la passion n'eût pas été aveugle ! si des soupçons injurieux & une préoccupation opiniâtre ne se fussent pas opposés à un plus mûr examen ! si votre cœur sévère & trop dur avoit au moins laissé aux autres la liberté de se livrer à des sentimens plus naturels ! . . .

Mais je n'écris pas pour blesser ; j'aimerois mieux que vous me crussiez encore coupable , que de vous charger du poids que ma justification feroit retomber sur vous. Abandonnant donc un sujet auquel je n'avois pas eu dessein de toucher , car je suis au-dessus de l'esprit de récrimination , je veux vous dire , monsieur , que mon second motif, en m'adressant à vous pour la seconde fois d'une manière si solennelle , est de vous prier de mettre des bornes à votre ressentiment , & de ne point exposer une vie si précieuse à vos parens , en voulant me venger du méchant homme qui , par ses bas artifices , a procuré ma ruine.

Seroit-il juste qu'un innocent courût le même danger qu'un coupable , un danger même plus grand ? Car ce malheureux , exercé depuis long-tems dans l'art d'offenser & de soutenir ses offenses , est plus fait que vous aux actes de violence.

Voudriez-vous empiéter sur les droits de celui qui a dit : *A moi appartient la vengeance , & je la rendrai.* Ah ! si vous étiez dans le dessein. . . . les conséquences me font trembler. Pourquoi, en effet , la justice divine ne puniroit-elle pas l'innocent de sa présomption par la main même du coupable armé pour se défendre ? Cela empêcheroit-il qu'un jour elle ne l'aménât lui-même en jugement pour ses crimes accumulés ?

Laissez donc ce malheureux à l'épée du grand juge. Que la faute de votre sœur meure avec elle ; n'en renouvellez pas le souvenir en faisant couler le sang. La vie la plus longue n'est qu'une courte scène. Cette tête que de beaux cheveux ombragent aujourd'hui , les verra blanchir , on les laissera tomber incessamment , si elle ne tombe avant eux. Si le ciel juge à propos de lui dispenser des jouts pour se repentir , pourquoi les lui retrancheriez-vous ?

Voyez aussi , mon frere , quel seroit le malheur de ceux qui vous ont donné la vie , si le malheureux qui leur a fait perdre leur fille , leur ôtoit encore leur plus chere espérance , un fils unique , bien plus important à une famille que plusieurs filles.

Najoutez pas volontairement de nouveaux chagrins à ceux qu'a causé la faute de votre sœur, & souvenez-vous que vous l'avez trouvée inexcusable, quoiqu'elle eût offensé sans dessein. Gardez-vous d'aggraver les suites funestes de mon erreur, & croyez que la conscience de cet homme, quand il plaira à Dieu de la réveiller, sera plus perçante que votre épée.

J'ai une autre raison de vous écrire, c'est pour vous conjurer de régler vos passions. Le plus grand défaut que je vous connoisse, c'est la violence. Quand vous vous imaginez être dans votre droit, vous le défendez avec emportement; & vous défendez moins souvent le bon parti, à cause de l'ardeur qui vous transporte. Un homme n'est-il pas injuste, lorsqu'il est plus porté à contredire, que capable de supporter la contradiction? Combien de fois votre humeur impétueuse a-t-elle mis votre vie en danger? Combien de fois, par une conséquence naturelle, avez-vous été humilié des excès où elle vous a porté? Permettez-donc, mon très-cher frère, que je vous fasse remarquer cette violence dans votre caractère, dont les accès peuvent vous précipiter dans des malheurs imprévus. Souffrez que je vous

dise qu'en négligeant de vous rendre maître de vos mouvemens, vous manquez à un devoir essentiel. Dieu veuille vous donner de la modération, pour votre tranquillité, pour votre bonheur présent & à venir, pour le bien de votre famille & celui de vos amis, qui tous voient votre défaut, mais craignent de vous en parler.

Par rapport à moi, mon cher frère, ma punition est venue à temps, & Dieu m'a fait la grace de faire un bon usage de mes souffrances. Je me suis hâtée de me repentir. Quand j'ai vu de quoi cet homme étoit capable, j'ai plus détesté cent fois ses actions que je ne l'avois aimé. J'ai tourné de bonne heure mon cœur & mes espérances vers un meilleur objet. Mon repentir a été agréable à Dieu ; il m'a récompensée de ma confiance en lui. Je m'assure que dans ce moment je viens de commencer une éternité bienheureuse.

Daigne le ciel vous protéger, vous faire jouir d'une santé florissante & de l'estime publique. Puisse-t-il prolonger votre vie, pour la consolation & le bonheur de vos parens ! Qu'une femme, aussi agréable aux autres qu'elle vous sera chère, vous donne des enfans qui ne

trompent pas vos espérances. Qu'il n'y ait pas de Clarisse parmi eux, qui, au lieu de vous causer de la satisfaction, vous donne de l'amertume. Que mon exemple leur serve d'avertissement, & leur apprenne de bonne heure que ce monde trompeur est rempli de fausses apparences, & que les maux qu'on y rencontre, me l'ont fait quitter avant que je pusse les voir & les chérir ; comme je m'en étois flattée.

Votre affectionnée sœur,

CL. HARLOVE.





A Mademoiselle HARLOVE.

VOUS pouvez à présent , ma chere Arabelle, sans blesser la sévérité de votre vertu , laisser tomber des larmes de pitié sur les erreurs & les souffrances d'une sœur infortunée , qui n'est plus , & qui ne peut plus vous offenser. La miséricorde divine, qui excita chez elle les premiers mouvemens de repentir pour une faute qu'elle ne cherchera pas à excuser, quoique peut-être elle le pût avec succès , a couronné , j'espère , sa repentance. Elle est heureuse au moment même où vous lisez ces dernières paroles qu'elle vous adresse.

Anticipant sur l'état de pureté & de sainteté auquel j'aspire , je vous écris avec plus de confiance. Je m'assure que vous oublierez les petits sujets de déplaisir que je puis vous avoir donnés pendant une jeunesse inconfidérée. Je m'assure même que la honte , qui , de ma faute a réjailli sur vous & sur ma famille , ne vous empêchera pas de me la pardonner.

Puissiez-vous , ma chere sœur , conti-

K v.

nuer d'être la consolation d'une famille si chère & si digne de vos respects, dont l'indulgence exige de votre part tant de reconnoissance. Faites-en toujours le bonheur, en remplissant vos devoirs avec ce zèle & cet empressement qui vous ont mérité jusqu'à présent de si justes louanges; & puissiez-vous, quand un parti convenable vous sera offert, remplir plus dignement & plus heureusement le vuide que je laisse dans ma famille en quittant ce monde.

C'est ainsi, ma chère Arabelle, que j'élève pour vous mon cœur au ciel. Ma chère, mon unique sœur & mon amie pendant le cours de tant d'heureuses années, que mes ferventes prières soient les interprètes des sentimens d'une sœur que, ni la dureté des procédés, ni le blâme injuste & prématuré de sa conduite, n'ont pu faire penser ni sentir différemment, & qui, rendue parfaite par les épreuves où elle a passée, ose se dire à présent l'heureuse.

CL. HARLOVE.



A JEAN & ANTOINE HARRISON
Ecuier.

MES TRÈS-HONORÉS ONCLES,

Quand ceci vous parviendra, votre malheureuse niece aura vu finir ses misères, & jouira, comme elle l'espère, du bonheur dont le Dieu de miséricorde a déclaré qu'il raffaieroit le cœur contrit & pénétré d'un sincère repentir.

C'est pourquoi, mes chers oncles, votre amour fraternel ayant fait de vous une seule ame, je vous écris à tous les deux dans la même lettre, non pas pour vous affliger, mais pour vous consoler; car, si mes souffrances ont été grandes, elles ont été de courte durée. Je suis bientôt arrivée au bout de ce pénible voyage.

Je vous écris pour vous remercier de vos bontés à mon égard, & pour vous demander pardon de ma dernière, & de l'unique grande faute que j'aie commise contre vous & contre ma famille. Les voies de la Providence sont secrètes, & les moyens qu'elle emploie pour faire sentir aux pé-

cheurs la nécessité de remplir leurs devoirs ne se ressembloit point. Les uns sont gagnés par l'amour ; c'est par la terreur que les autres sont contraints de mettre en Dieu leur espérance ! De dix-neuf ans, j'en avois passé dix-huit à goûter le plaisir d'être aimée de tout le monde. Le chagrin n'avoit pas blessé mon cœur. Il sembloit que j'étois destinée à être attirée par la douceur & la charité. Mais peut-être étois-je trop portée à m'estimer à cause de l'estime qu'on faisoit de moi , à me glorifier d'un penchant naturel à faire le bien , & à tirer vanité des heureuses inclinations que j'avois reçues , & qui étoient en moi sans que j'y eusse aucune part. Appelée à chercher les raisons de mes malheurs ici-bas ; j'ai trouvé chez moi les germes d'un orgueil secret , dont il falloit que je fusse pétrie ; & peut-être étoit-il nécessaire que d'aussi terribles & d'aussi accablantes infortunes me fussent réservées pour écraser cet orgueil & mortifier ma vanité. C'est pourquoi des tentations me furent envoyées. Je fus trouvée foible à l'épreuve. Ma discrétion tant vantée n'eut pas de poids quand elle fut pesée à la balance ; la trahison prévalut ; je succombai ; je devins l'objet des railleries de mes compagnes & la honte de ma famille qui s'étoit peut-être trop

énorgueillie de moi. Cependant, comme ma faute ne fut pas celle de ma volonté, sitôt que mon orgueil fut brisé, le ciel ne permit pas qu'au milieu des pièges & des dangers qui m'environnoient, je me perdisse pour jamais. Je fus purifiée par mes souffrances, & préparée au grand & heureux changement que j'espère avoir subi quand vous lirez ma lettre.

Réjouissez-vous donc avec moi, mes chers oncles, de ce que j'ai échappé à l'orage qui a fondu sur moi, & ne regrettez pas de me voir fauchée pendant mes plus beaux jours. « On ne demande point dans le sépulcre, dit le sage, si l'on a vécu dix ou cent ans, & le jour de la mort vaud mieux que celui de la naissance. »

Encore une fois, mes chers oncles, recevez mes remerciemens de toutes vos bontés pour moi depuis ma tendre enfance jusqu'au jour, au malheureux jour de mon erreur. Je finis par prier Dieu qu'il nous réunisse dans l'éternité bienheureuse.

Votre soumise & obligée niece.

CL. HARLOWE.

Monsieur Belford (dit l'auteur) donne aussi des copies tout au long des lettres de

miss Clarisse à madame Hervey, à miss Howe, & à madame Norton; mais quoique chacune de ces lettres diffère autant des autres par le contenu que par le stile, cependant, comme elles sont longues & roulent sur le même sujet, on a trouvé plus convenable (ajoute-t-il) de n'en faire imprimer que les extraits suivans.

La lettre à madame Hervey est remplie des mêmes sentimens de pitié qui embellissent les précédentes : c'est le même esprit de générosité qui l'a dictée. Elle ne cherche pas à affliger, elle ne s'applique qu'à consoler. « J'espère, dit-elle, que le Tout-
 » Puissant a accepté ma repentance ; & si
 » je suis heureuse, à quoi aurois-je pu
 » m'attendre de mieux au bout de 20, 30,
 » ou 40 ans, de ce qu'on nomme une vie
 » passée agréablement ? Et qu'est-ce que
 » 20, 30, ou 40 ans, pour mériter qu'on
 » jette un regard en arrière ? Et pendant
 » ce tems-là, combien d'amis aurois-je pu
 » perdre ? A combien de tentations la
 » prospérité n'auroit-elle pas pu m'expo-
 » ser ? Et quelle apparence qu'au sein des
 » plaisirs & de la dissipation, j'eusse eu le
 » courage de consacrer mes derniers jours
 » au recueillement, & de voir approcher
 » ma fin avec l'entière résignation que
 » Dieu m'a donnée ? »

Elle continue ainfi : « Tels fon , mada-
 » me , les fujets de confolation que vous
 » & moi pouvons trouver dans la difpen-
 » fation actuelle. Par rapport à mes pa-
 » rens , le nombre de bénédictions qui
 » leur reftent , les aidera à fe confoler des
 » peines & des chagrins que ma faute leur
 » a caufés. Leurs maux s'adouciront en
 » pensant que j'ai eu le malheur de trou-
 » blier leur repos , ils n'avoient pas connu
 » de maux confidérables avant mon
 » erreur. Ils penferont encore que les af-
 » flictions fe changent en félicités , quand
 » on les reçoit avec réfignation , & que
 » c'eft en vain qu'on fe flatteroit d'un
 » bonheur non interrompu dans ce mon-
 » de ; que , fi j'ai fouffert , ce n'a été que
 » pour un tems : que ce n'eft pas ma perte
 » éternelle qu'ils ont à pleurer. Enfin , je
 » puis les prévenir que quand mes actions
 » feront pleinement connues , ils trouve-
 » ront que mes malheurs tournent encore
 » plus à mon honneur qu'à ma honte.

» Ces confidérations leur rendront ma
 » mort moins fenfible , s'ils jettent les
 » yeux fur les circonftances fâcheufes qui
 » m'avoient environnée , & fur-tout s'ils
 » penfent à l'efpérance de nous réunir
 » pour n'être plus séparés ni par le tems ,
 » ni par l'offenfe. »

Elle conçut cette lettre en s'adressant à sa cousine Dolli Hervey, qu'elle appelle son *aimable cousine*.; elle est touchée de l'impression que ses malheurs ont fait sur elle.

« O ma chere cousine ! que votre ame
 » tendre & compatissante soit en garde
 » contre les illusions qui ont été fatales à
 » mon bonheur ici-bas ! l'intérêt que vous
 » avez pris à mes afflictions, a développé
 » chez vous une douceur naturelle qui
 » pourroit vous exposer à des infortunes,
 » si vous laissiez à votre cœur trop d'em-
 » pire sur votre raison. Mais un attache-
 » ment scrupuleux & inviolable à vos de-
 » voirs envers vos parens, & les précep-
 » tes d'une mere aussi prudente que la
 » vôtre, fortifiés par le triste exemple que
 » je vous ai donné, seront, avec l'aide
 » du Tout-Puissant, un rempart suffisant
 » autour de vous.

La lettre à miss Howe, est extrêmement tendre : elle s'adresse à son amie d'une maniere touchante.

» Réjouissez-vous, de ce que les mal-
 » heurs de votre chere Clarisse sont finis.
 » Le tems de l'épreuve & de la tentation,
 » du doute & de l'ingertitude s'est écoulé.
 » J'ai heureusement échappé aux pieges
 » qu'on m'avoit tendus. Ne vous affligez

» pas. Mes infortunes étoient de nature à
 » ne pas permettre que je jouisse d'un sort
 » supportable dans le monde que j'ai
 » quitté. »

Elle parle avec reconnoissance des bontés & des égards de madame Howe & de M. Hickman. Elle y joint ses regrets d'avoir occasionné tant d'inquiétudes à sa chère miss Howe & à sa mere, & prie le ciel que toutes les bénédictions qu'elles avoient accoutumé de se souhaiter l'une à l'autre, se réunissent sur elle.

» Ne différez pas de suppléer à l'amie
 » que vous perdez en moi par un ami qui
 » vous sera de plus attaché par les liens
 » les plus étroits. »

Elle lui dit que « son choix, qui a l'ap-
 » probation de tous ses amis, est tombé
 » sur un homme honnête, sincère & ver-
 » tueux ; & ce qui vaut encore mieux, sur
 » un homme pieux. Elle ajoute que s'il
 » est admirateur des graces de sa personne,
 » il l'est encore plus de celles de son esprit.
 La réflexion que celles du corps passent
 avec les années, tandis que celles de l'ame
 prennent chaque jour de nouveaux char-
 mes, lui fait annoncer à son amie un
 amour constant & soutenu de la part de
 son époux.

Elle prie Dieu de les bénir tous les deux.

ensemble ; elle les invite à ne pas corrompre leur félicité par le souvenir de ses malheurs ; à ne songer qu'à son état actuel , & au tems heureux auquel ils se réuniront pour ne se séparer plus.

Enfin elle la recommande en particulier à la protection du ciel ; la conjure , par l'amitié qu'il y a eu entre elles , de ne pas la pleurer trop amèrement , d'effuyer ses larmes , & de bannir toute autre pensée que celle de sa délivrance , de sa purification par ses souffrances , & de l'état bienheureux auquel la miséricorde infinie l'a préparée par elles. Elle l'assure qu'elle en est actuellement en possession , & qu'elle n'en doute qu'autant que l'humilité & une défiance subordonnée à sa foi dans les promesses du rédempteur peuvent l'en laisser douter.

La lettre posthume à madame Norton, contient en substance des remerciemens à cette bonne femme des soins qu'elle a pris de son enfance , des bonnes instructions & des bons exemples qu'elle lui a donnés. Elle renferme des accusations contre elle-même , où elle se blâme d'une vanité & d'une présomption secrète , que d'abord elle n'avoit pas su trouver dans les replis de son cœur , mais que ses malheurs , en lui faisant tourner ses regards sur elle-

même , lui avoient fait appercevoir.

Elle s'étend sur l'utilité des afflictions pour les esprits modestes , qui ont d'eux-mêmes une juste défiance.

Elle la console sur sa mort prématurée.

» Mes épreuves , dit-elle , sont finies au
 » commencement de ma vie , tandis que
 » d'autres ne sont mis en état de grâce
 » qu'après cinquante , soixante , ou
 » soixante & dix ans.

» J'espere que mon pere m'accordera la
 » demande que je lui ai faite de vous laissez
 » ser passer le reste de vos jours dans celle
 » de mes fermes , que nous appellions ma
 » laiterie ; j'espèrai un jour d'y vivre heureuse
 » avec vous. Votre habileté , votre
 » prudence & votre économie , ma chere
 » bonne , rendront la direction que vous
 » prendrez de cette maison , aussi agréable
 » pour vous qu'utile pour mes parens.
 » Par rapport à vous , ma chere madame
 » Norton , j'espere qu'ils vous en feront
 » l'offre ; & par rapport à eux , j'espere
 » que vous l'accepterez. »

Elle se rappelle avec bonté son frere de lait , & la prie , par rapport à lui , de ne prendre pas trop à cœur ses infortunes.

Elle conclut ! « Saluez tous ceux de votre connoissance qui me vouloient du bien. Ceux que j'appellois mes pauvres ,

» seront ceux de la Providence, s'ils se
» confient en elle! J'ai pris soin que ma
» mort ne leur causât aucun dommage.
» Dites-leur qu'ils ne perdent pas cou-
» rage; & vous, qui m'avez consolée,
» vous, mon appui dans mes maux & mes
» mauvais jours, réjouissez-vous de ce que
» je suis délivrée des maux par lesquels il
» falloit que je passasse. Au moment que
» vous recevez ceci, je suis rassasiée des
» graces du Dieu qui pardonne, qui me
» donnera encore en son tems de vous
» voir arriver au séjour du vrai bonheur.»

*Fin des lettres posthumes de Clarisse
Harlowe.*



TESTAMENT

D E

CLARISSE.

HARLOVE.

*Auquel étoit cousu , avec de la soie noire,
un papier qui contenoit le préambule
suivant.*



A MON EXÉCUTEUR
TESTAMENTAIRE.

J'ESPERE qu'on m'excusera , si je me suis étendue sur divers points importants de ce sérieux & dernier acte de la vie. J'ai si souvent oui parler de difficultés & de contestations occasionnées par l'obscurité

d'un testament, & je connois tant d'exemples de familles brouillées pour cette raison, que j'ai pensé que, n'y eût-il d'autre considération que celle du repos & de la paix des amis qui nous survivent, cette dernière action de la vie, eu égard à son but & à ses suites, n'en devoit pas être la dernière quant à la manière dont on la fait. J'ai cru, au contraire, que ce devoit être le résultat d'une mûre & tranquille délibération, & l'ouvrage d'un esprit sain & d'une mémoire présente, qui, malheureusement ne sont guere l'appanage que de la santé. De plus, les raisons qu'un testateur donne de ses volontés, préviennent les suppositions de démenice & les disputes de mots; ce qui met dans tous leurs droits ceux qu'on vouloit obliger, & les laisse tranquilles possesseurs du bien qu'on avoit eu dessein de leur laisser. Ce sont là les raisons qui m'ont engagée depuis long-tems à mettre sur le papier les principaux articles de mes dernières dispositions, changeant ou ajoutant selon les nouvelles raisons qui s'offroient; de manière que, quelque soudaine qu'eût été ma mort, j'aurois toujours laissé après moi un testament plus ou moins détaillé. Cependant, comme il a plu à Dieu de me donner du tems, & que j'ai enfin joui par

la grace de quelque repos & d'un heureux calme d'esprit, j'ai rédigé ces volontés générales, rempli les vuides, & achevé mon testament, dans la forme & teneur suivante.

Moi, Clarisse Harlove, par une suite d'étranges & tristes accidents, logée actuellement dans la paroisse de Saint-Paul Covent-garden, ayant le parfait & libre usage de mon jugement & de ma mémoire, dont fera foi, à ce que j'espère, le présent acte écrit en entier de ma propre main, ce second jour de Septembre de l'année de N. S. (*) fait & rend notoire ma dernière volonté, comme il suit.

En premier lieu, je desire qu'après mon décès mon corps soit gardé pendant trois jours, ou jusqu'à ce qu'on connoisse comment mon pere veut qu'on en dispose. Cependant, comme la cause de ma mort n'est pas douteuse, je ne veux pas qu'il soit ouvert, pour quelque raison ou prétexte que ce soit, & je desire qu'il n'y ait que des personnes de mon sexe qui y touchent. J'ai toujours ardemment souhaité que mon corps fût déposé dans le caveau de ma famille, avec ceux de mes ancêtres : si cela pouvoit s'obtenir, je demanderois qu'il

(*) L'auteur dit dans une note que la date de l'année a été laissée en blanc par des raisons particulières, qu'il ne juge pas à propos de communiquer.

fût placé aux pieds de mon cher & honoré grand-pere. Mais comme une malheureuse démarche a fait penser que j'étois devenue la honte de mes parens, & qu'en conséquence on pourroit me refuser ce dernier honneur, je desiré, en ce cas, d'être enterrée dans le cimetiere de la paroisse où je mourrai; d'y être portée avec le moins d'apparat possible, entre onze heures & minuit, accompagnée seulement de M^{me}. Lovick; de M. & madame Smith, & de la fille qui leur sert de domestique.

Mais je veux qu'on satisfasse aux mêmes redévances que celles qu'on a coutume de payer pour ceux qu'on enterre dans l'église, même auprès de l'autel, & je legue cinq livres (*) pour être distribuées par les diacres, & selon leur discrétion, à vingt pauvres, le dimanche après mon enterrement, lequel legs subsistera, que je sois ensevelie ici ou ailleurs.

J'ai déjà prescrit de bouche la maniere dont je voulois être arrangée dans ma bierre, d'abord après mon dernier soupir. Je desiré de plus qu'on ne m'expose pas sans nécessité à la vue de qui que ce soit, à moins que quelqu'un de mes parens ne voulût jeter sur moi un dernier regard.

(*) Dans toute la suite de cette traduction, par livres, il faut entendre des livres sterling.

Je souhaiterois qu'on ne permît pas à M. Lovelace de me voir après ma mort, si cela se peut faire sans compromettre mon exécuteur testamentaire avec lui.

Toutef
ne peu
n'appa
ment v
une foi
vaine
cadavr
restes
fidie s'
occupe
qu'un,
papier
« Cru
» ce q
» mes
» Harl
» main
» Voie
» & ha

Cep
dans u
monde
lumen
torts q
Si l
Tor

envisager la faute d'un enfant indigne de
lui, comme ne méritant pas son indigna-
tion au point de lui refuser la demande
d'être déposée aux
jeu-haïteroïs,
heurs, qu'avant
sans le tombeau,
cercueil un dis-
le sujet à la fin

*Si l'on considère les malheureuses cir-
constances que je me trouve, l'absence de
la nature m'avoit destinés
on sera porté à excuser
ceviens de donner à des choses
considération.*

donc à ce qui fait l'objet
nt, voici la disposition que
ce qu'on me trouvera à ma
ce qui m'appartient de droit
nt de mon grand-père, ou
titre valide.

En premier lieu, je donne & lègue à
mon très-honoré père Jacques Harlove
toutes les terres & biens de terre dont le
suscrit testament m'a mise en possession ;
ainsi, mon frère & ma sœur, à qui j'eus
autrefois l'idée de les laisser, les verront
naturellement passer entre leurs mains,

s'ils survivent à mon pere, ou les devront à ses bontés en cas qu'il juge à propos de les en avantager par contrat de mariage ou autrement, selon que les circonstances le rendront convenable, ou que l'un & l'autre le mériteront, en continuant de remplir leurs devoirs envers leurs parens.

Je lègue aussi à mon pere la maison de feu mon grand-pere, appelée *le Bosquet*, & qu'il nommoit *ma Laiterie* par affection pour moi, & pour témoigner combien il approuvoit la maniere dont j'y employois une partie de mon tems. Je donne & lègue à mon pere ladite maison avec les meubles dans l'état où cela se trouve à présent : j'en excepte pourtant les peintures & un coffre-fort rempli de vieille vaisselle d'argent. Je prie aussi mon pere d'accorder à ma chere madame Norton la faveur d'y passer le reste de ses jours, dans les appartemens qui y sont distingués par le nom d'*appartemens de la gouvernante*, & de lui laisser la jouissance des meubles simples, mais fort propres, avec lesquels mon grand-pere, qui se plaisoit à m'appeller sa gouvernante, me les fit garnir, afin que je les occupasse en cette qualité, comme je fis jusqu'à la fin de sa vie. J'entends que les offices aillent aussi

avec les susdits appartemens ; & j'insiste d'autant plus sur ce que mon pere ne me refuse pas la grace que je lui demande, qu'une fois j'en étois flattée de passer avec madame Norton des jours plus heureux dans cette maison, & que je ne doute pas que sa sage économie n'y rende son séjour aussi profitable à mon pere, que convenable à elle-même.

Mais pour ce qui est des rentes accumulées, & de tout le produit net des fonds qui dépendent de la maison dont je viens de parler, je me flatte que les diverses branches de ma famille étant toutes riches, on ne trouvera pas mauvais que j'en dispose selon que j'y serai déterminée par les sentimens d'amour & de reconnaissance que j'ai étendus à diverses personnes hors de ma parenté. J'espère même qu'on ne verra de mauvais œil que, pour en faire le même usage j'ajoute à ces sommes, quelques considérables qu'elles soient, la moitié de l'argent comptant qu'on trouva à mon grand-pere lorsqu'il mourut, & qui, suivant sa volonté, fut partagé également entre ma sœur & moi, pour le mettre chacune à notre usage particulier. Ma moitié de cet argent alloit à neuf cent soixante & dix livres, que je

remis à mon pere avec le reste de mes biens, pour convaincre mon frere & ma sœur que je n'en voulois pas faire un moyen d'indépendance. Mais avant de passer aux dispositions que je viens d'annoncer, j'ordonne expressement qu'on ait à recevoir sans contradiction, & sans aucune maniere de question, le compte que mon pere voudra bien rendre des sommes & produit que j'ai spécifiés dans cet article : voulant que mon exécuteur testamentaire & tous autres tiennent ce compte pour bon & vérifié, dans l'état où il plaira à mon pere de le remettre à mon cousin Morden, ou à telle autre personne de son choix.

Il fut un tems où mon pere m'assignoit la même pension qu'à ma sœur pour mes habits & autres dépenses nécessaires. L'amour qu'il me portoit alors lui faisoit souvent répéter qu'il ne déduiroit point cet argent des biens ou du produit des biens que m'avoit laissés mon-grand-pere. Mais craignant que ma malheureuse aventure n'ait été traitée de mortelle offense contre la personne, j'ai lieu de présumer qu'on s'attendra à ce qu'il se rembourse de ses avances. C'est pourquoi je veux qu'il ait plein pouvoir de se satisfaire sur

toutes les sommes & pensions que j'ai reçues de lui après le décès de mon grand-pere ; ordonnant que , sur cet article comme sur le précédent, chacun ait à s'en rapporter , sans examen , purement & simplement aux comptes que rendra mon pere. Je me contenterai de stipuler , que ce que je laissai dans mon secrétaire , soit employé à acquitter une partie des déboursés qu'il a faits en ma faveur.

Mon grand-pere qui ne mettoit point de bornes à son affection & à ses bontés pour moi , me légua toutes les peintures de famille qui étoient dans la maison où il a fini ses jours ; ce sont des pieces intéressantes, & parmi lesquelles ils s'en trouve plusieurs de main de maître. Il ordonna que si je mourois sans être mariée , ou mariée , mais sans enfans , ces peintures passeroient à celui de ses fils alors vivant , que je croirois en faire plus de cas. Comme je me souviens que mon oncle Jean Harlowe témoigna quelque déplaisir de ce qu'elles ne lui avoient pas été laissées , comme à l'aîné de ses fils , & qu'il a une galerie où elles pourroient être avantageusement placées , je les lui donne , dans l'espérance qu'il les léguera à mon pere , s'il meurt avant lui , & que de mon pere ,

elles passeront à mon frere. Cependant, j'excepte, de ces peintures, le portrait qu'on fit de moi à l'âge de quatorze ans, dont je disposerai ci-après dans un article séparé.

Mon grand-pere me légua aussi la vieille vaisselle de famille qu'il aimoit, & qu'il n'avoit jamais voulu fondre, parce qu'il disoit avoir observé que les révolutions de la mode, après en avoir prescrite diverses pieces pour un tems, les avoient fait rentrer en faveur. Toutefois il accompagna la donation, qu'il m'en fit d'un ordre exprès, de la laisser à celui de la famille, que je croirois desirer davantage qu'elle passât à la dernière postérité. C'est pourquoi, telle qu'on doit la trouver actuellement dans la maison où mon grand-pere est décédé, au garde-meuble, dans un grand coffre de fer, je la donne & lègue, sans en rien excepter, à mon oncle Antoine Harlove, desirant qu'il remplisse les mêmes conditions qui me furent imposées, & ne doutant pas que son testament ne les rende encore plus pressantes & plus obligatoires.

Je lègue six cents livres à mon estimable amie madame Judith Norton, lesquelles six cents livres lui seront payés

fix mois après ma mort , comme un gage de ma reconnoissance, devant à ses soins & à sa piété, qui ont constamment secondé les soins & la piété de mon excellente mere , l'estime & l'amitié qu'on m'a portée durant les dix-huit premières années.

Je lègue encore à cette digne femme , trente guinées , pour son deuil & celui de son fils mon frere de lait.

Je donne à madame Dorothée Hervey , sœur unique de ma respectable mere , cinquante guinées pour une bague : je la prie d'accepter mes remerciemens pour les bontés dont elle m'a comblée dans mon enfance , & particulièrement pour la patience qu'elle a eu avec moi pendant mes altercations avec mon frere & ma sœur, jusqu'à ce que j'aie quitté la maison paternelle.

Je donne à ma bonne & chere cousine Dolly Hervey , fille de ma tante Hervey , ma montre & tout ce qui en dépend. Je lui donne aussi mes plus belles coëffures en dentelle de Maline & de Bruxelles ; j'y joins ma robe & ma jupe avec des fleurs en argent brodées de ma main ; n'ayant achevé cet habit que quelques jours avant

d'être enfermée dans ma chambre, je ne l'ai jamais porté.

Je lui donne encore mon clavecin, les orgues qui sont dans mon cabinet, & tous mes livres de musique.

Comme ma sœur a une fort jolie bibliothèque, & que ma chère nièce Howe a celle de son père & la sienne propre, je donne à madite cousine Hervey tous mes livres, avec les tablettes où ils sont rangés. Quand le tems aura tempéré sa douleur, & l'aura changée en un tendre souvenir, plus sensible par sa douceur que par son amertume, je crois que mes livres, assez heureusement choisis pour composer la bibliothèque d'une femme, lui feront plaisir, & que l'idée qu'ils m'ont appartenus, les diverses remarques de ma main qu'elle y trouvera, & quelques notes excellentes du docteur Leven, les lui rendront plus précieux.

Si je ne vis pas assez pour voir mon

ciller avec mes autres amis, dans un

sems où je doutois si lui-même voudroit me pardonner. Comme il est dans une situation brillante, je le prierai seulement d'accepter deux ou trois bagatelles en mémoire d'une parente qui eut autant de respect pour lui, qu'il avoit d'affection pour elle. Je lui donne cette broderie en fleurs que mon oncle Robert son pere defisoit fort d'emporter avec lui quand il quitta l'Angleterre pour voyager. Je le prie d'accepter mon portrait en miniature monté en or, & tiré par le maître italien qui suivit son pere à son retour dans sa patrie. Il m'en fit présent, pour le donner, disoit-il, à celui pour qui je me festinois un jour le plus d'inclination.

Je lui donne aussi ma bague de diamans montée en rose : comme je la tiens de son pere, cette considération la lui rendra plus précieuse.

Je prie humblement madame Annabelle Hope, mere d'une chere nièce Elou, de ne pas refuser mes remerciemens des bontés qu'elle m'a témoignées quand j'ai été passer quelques tems avec sa chere fille, & d'accepter une bague de vingt-cinq guinées.

J'ai accepté, des peintures de famille,

mon portrait de grandeur naturelle, qui
est dans

pere. . .

fut tiré

Howe &

noître,

l'une l'

quelle t

pour la

tion en

n'efface

tié que

prosper

que per

consola

persuas

notre a

celui qu

fection

de ma f

Je le

plus bel

d'autre

mon bi

deries à

vées &

J'en ex

dont j'

confin

mon cousin . . .

Le

J'ai appris que mes parens avoient ôté ces différentes broderies des appartemens où elles étoient ; & je ne crois pas qu'ils aient grande inclination à les y replacer : cependant, si ma mere juge à propos de s'en réserver quelqu'une , comme il n'est pas impossible que le tems ne lui en rende la vue moins insupportable , j'excepte , du legs universel que je viens d'en faire , la piece qu'elle daignera choisir ; & je prie mon exécuteur testamentaire de la lui présenter : entendu pourtant que son choix ne pourra tomber sur la piece qu'on nomme piece principale , laquelle a été l'objet d'une premiere exception.

Si ma mere ne juge pas à propos de prendre pour elle mon portrait de grandeur naturelle dans le goût de Vandyk , je le donne à ma tante Hervey. C'est le dit précédemment dans ce
voit la permission d'appeler

digne Charles Hickman le
iniature de la femme qu'il
: je le portois constamment
amais l'image de celle qu'il
fortira de mon cœur. C'est
de l'original , le plus beau
puisse lui faire. « Ma chere

» miss Howe , ne lui faites pas attendre
 » ce bonheur plus long-tems. Vous
 » ignorez tout le prix de la vertu chez
 » les hommes , & combien une ame
 » comme la sienne est préférable aux
 » esprits brillans qui se laissent emporter
 » par les faillies & les vivacités d'une ima-
 » gination déréglée , lors même que ces
 » vaines lueurs sont décorées de cette
 » apparence extérieure & de ces spécieux
 » dehors qui attirent les regards , & trop
 » souvent séduisent le cœur. »

*Excusez , mes chers parens , le sérieux
 avertissement que je viens d'insérer , dans
 cet acte solennel , en faveur d'une amie
 qui a tant de droits sur mon cœur.*

Je prie instamment ma chère miss Howe
 de ne point porter le deuil pour moi ;
 mais M. Hickman & elle me feront plaisir
 d'accepter une bague de mes cheveux du
 prix de vingt-cinq guinées.

Je lègue à lady Betty Lawrance , à sa
 sœur Sara Sadleir , à milord M.... & à
 leurs nieces , miss Charlotte & miss Mar-
 the Montaign , à chacun une bague
 d'émail avec mon chiffre Cl. H. L'année,
 le mois & le jour de ma mort seront mar-
 qués sur l'intérieur de l'anneau ; il sera
 surmonté d'un cristal rempli de mes che-

veux avec une garniture de brillans ; enforte que le prix de la bague entière soit de vingt - cinq guinées. Je prie les susdites personnes d'accepter ce gage léger de ma reconnoissance , pour la bonne opinion dont elles m'ont honorée , les souhaits généreux qu'elles ont faits en ma faveur , & l'offre plus généreuse encore de me faire une pension annuelle considérable , lorsqu'elles ont craint que je ne fusse absolument dénuée de semblables secours.

Je donne vingt guinées pour une bague au révérend docteur Artur Leven , dont les leçons & instructions m'ont été également utiles & agréables. Que s'il plaisoit à Dieu de le retirer à lui avant qu'il reçût de moi cette petite marque d'attention , je veux que sa fille en ait l'émolument.

Par reconnoissance pour les services que m'ont rendu les domestiques de madame & de miss Howe, pendant les divers séjours que j'ai faits chez leurs maîtres, je lègue trente guinées pour leur être partagées au gré & selon la discrétion de leur jeune maîtresse.

Je donne cinq guinées pour une bague à chacune de mes chères compagnes miss

Biddy Loyd , miss Fanny Alston , miss Rachel Biddulph, miss Cartwright Campbell.

Je donne & lègue à Hannah Burton , ci-devant ma fille de chambre (sage & fidelle domestique , qui m'aimoit , respectoit ma mere , avoit les égards dûs à ma sœur , & ne songea jamais à faire rien d'indigne d'un honnête caractère), cinquante livres , payables un mois après ma mort , parce que sa santé est fort altérée : & à l'état fâcheux , dans lequel elle se trouve , continue , je la recommande à madame Norton , pour être assistée du fonds que je destine aux pauvres , & dont je parlerai dans la suite.

Je donne au cocher , au palfrenier , & aux cinq filles du château d'Harlowe , chacune dix livres. J'en donne cinq à leur aide.

Je lègue dix livres à Betty Barnes, fille de chambre de ma sœur , afin de montrer que je n'ai aucun ressentiment de ses procédés , que j'attribue moins à mauvaise volonté de sa part , qu'à une insolence occasionnée par sa charge auprès de moi , & à un fond de pétulance & d'indiscrétion.

Je prie madame Norton d'accepter , à

la réserve de mon linge, toutes les hardes dont je n'ai pas été obligée de me défaire, ou dont je n'ai pas disposé de quelqu'autre manière.

Je lègue, par égale part & portion, tout mon linge, & les dentelles que je n'ai pas vendus à madame Lovick, de qui j'ai reçu de grandes civilités, & qui a eu pour moi les bontés d'une mère; & à madame Smith, avec qui je loge, & qui m'a rendu aussi toutes sortes de bons offices. Si le partage qui se fera à leur discrétion occasionnoit quelque difficulté, le tout devroit être vendu, & le produit partagé entr'elles également.

Je lègue encore à chacune de ces deux méritantes & dignes femmes, la somme de vingt guinées, comme une marque ultérieure de ma reconnoissance & de ma sensibilité, pour la tendre part, & le généreux intérêt qu'elles ont pris à moi.

Je donne dix guinées à monsieur Smith, mari de ladite dame Smith, en reconnoissance des civilités & bons procédés qu'il a eus pour moi.

Cathérine, servante de madame Smith, que j'ai souvent employée, n'ayant pas de domestique à mon service, recevra cinq guinées pour les obligations que je

lui ai ; & de plus, dix guinées au lieu d'une robe, & de quelque linge que j'avois pensé à lui donner. Elle pourra s'acheter, de cet argent, quelque chose de plus conforme à son goût & à son état.

L'emploi de garde, auprès d'un malade, exige beaucoup de soins ; il est triste à proportion de la sensibilité de la personne qui le remplit ; il demande des veilles pénibles, & devient presque insupportable quand le patient approche de sa fin : ces considérations, qu'on ne fait pas assez souvent, m'ont engagée à donner, à mon honnête & soigneuse garde, la veuve Anne Shelburn, la somme de dix guinées, en outre de ses gages & autres choses qui lui viennent d'office.

Je prie madame Lovick d'accepter le peu de livres que j'ai dans les logemens que j'occupe à présent. Je veux aussi qu'il lui soit permis de prendre une copie d'un manuscrit contenant divers extraits des meilleurs livres, que je nomme mes méditations, & dont elle me paroïssoit faire cas, quoiqu'il eût un rapport plus immédiat aux circonstances particulières, & aux situations par lesquelles j'ai passé. Quant au manuscrit même, comme il est de ma main d'un bout à l'autre, ma bonne

madame Norton sera peut-être bien aise de l'avoir.

Le tiroir du milieu de mon bureau, dans le château d'Harlowe, contient diverses lettres ou copies de lettres rangées à leurs dates, ainsi que je les ai écrites ou reçues depuis que j'ai commencé à apprendre l'écriture, jusqu'au tems où j'ai été enfermée dans la maison de mon pere. Il y en a de mon grand-pere, de mon pere & de ma mere, de mon frere & de ma sœur, de feu mon oncle Morden, de mon cousin Morden, de madame Norton, de miss Howe, & d'autres personnes de ma connoissance. Il y en a aussi sur des matieres sérieuses du révérend docteur Leven, & des trois docteurs, messieurs Blome, Arnold & Tomkins. Comme ces lettres, si on lit les miennes avec l'indulgence due à l'âge où je les écrivois, comprennent une correspondance qu'une personne de mon sexe peut avouer sans rougir, & que celles qui me sont adressées contiennent plusieurs excellentes choses, je les donne à ma chere miss Howe, conformément au desir qu'elle m'a témoigné que je les lui laissasse, au cas qu'elle me survécût, & faisant réflexion que la plupart lui en a été communiquée, & que ces

dernières années personne n'a plus mis qu'elle à cette correspondance.

Je nomme & constitue Jonh Belford d'Edgare, dans le comté de Middlesex, ainsi qu'il m'a permis de le nommer & constituer seul & unique exécuteur de ma dernière volonté, comme elle est exprimée dans le présent testament. J'ai donné à miss Howe les raisons qui m'avoient déterminée à faire choix de lui en cette qualité; c'est pourquoi je m'en rapporte à elle sur ce sujet.

Mais je prie instamment ledit monsieur Belford d'avoir soin, en exécutant la charge que je lui donne, d'éviter, comme il me l'a promis à diverses reprises, tout ce qui pourroit aigrir les esprits, d'empêcher de tout son pouvoir les sujets de ressentiment, & de disposer tout le monde à la paix, afin de prévenir toutes ultérieures voies de fait de la part de son ami, ou contre son ami. Je le conjure de rechercher, dans cette vue, l'amitié de mon cousin Morden, qui, quand il saura que c'est une grace que je lui demande au lit de mort, voudra bien, j'espère, aider M. Belford de ses conseils & de ses soins, & même ne refusera pas d'intervenir auprès de mes parens, d'adoucir leurs

esprits, & de les amener au point de condescendance que je desiré, si le cas arrivoit que quelqu'un des points de ce testament fût contesté. Sur-tout je demande instamment de M. Belford, qu'il n'exorque point de mes parens leur consentement à l'exécution de mes volontés, soit en se prévalant de la loi, soit par aucune autre sorte de contrainte de fait ou de droit : & si mes parens ne jugent pas à propos de remplir quelques-unes de mes dispositions, relatives uniquement à l'intérieur de ma famille, je les abandonne absolument à mondit cousin Morden, & à monsieur Belford, pour y faire tels changemens qu'il leur plaira, ou les annuler entièrement, selon qu'ils en conviendront ensemble : mais s'ils étoient d'avis différent, ils choisiroient conjointement un tiers, à l'opinion de qui s'en rapporter.

Sollicitée par miss Howe & sa mere de recueillir les particularités de ma malheureuse histoire, je leur fis espérer que je le ferois, afin de mettre au jour mon innocence. Quelle douleur n'aurois-je point de manquer, comme je le fais, du tems nécessaire pour une tâche si laborieuse & si pénible, si je ne voyois, par divers

extraits des lettres de monsieur Lovclace , que je puis m'en reposer sur la justice qui m'y est rendue ? De plus , monsieur Belford , qui m'a communiqué ces extraits , s'est engagé à contribuer de tout son pouvoir à une compilation de tous les originaux qui peuvent servir à mon histoire , sur quoi je me suis plus amplement expliqué avec lui. Après qu'il aura fait cette collection , je souhaiterois qu'il en fit prendre deux copies , l'une pour miss Howe , l'autre pour lui ; & que si on la lui demandoit , il fit part de la sienne à ma tante Hervey , qui pourroit la communiquer à ceux de mes parens qui desireroient la lire pour leur propre satisfaction. Je laisse cependant à la prudence de monsieur Belford , d'imposer sur ce sujet telles conditions qu'il lui plaira , afin de mettre son honneur à couvert , & pourvoir à la sûreté des personnes impliquées.

Je lègue à mondit exécuteur testamentaire la somme de cent guinées , comme une légère rétribution des peines que lui donnera la commission qu'il a si généreusement acceptée. Je le prie aussi de recevoir une bague de vingt guinées , & de se rembourser lui-même des frais & dépenses que lui occasionnera sa qualité d'exécuteur testamentaire.

J'ai trouvé dans le docteur H... un médecin, un père & un ami ; je le prie d'accepter vingt guinées pour une bague, en témoignage de ma gratitude.

Je donne aussi quinze guinées pour une bague au révérend docteur.... Il m'a fait de fréquentes visites, & offert à Dieu ses prières avec moi, dans ces derniers jours de ma vie.

Il y a un nombre de personnes indigentes que j'avois coutume d'appeler mes pauvres, & à qui madame Norton fait tenir tous les mois ou plus souvent, selon le besoin, des portions d'une somme que je mis entre ses mains à cet usage, & que je renouvellois selon que mes moyens me le permettoient. Cette somme doit être à présent tout-à-fait épuisée ou à peu près. De peur donc que les souffrances de ceux en faveur de qui le ciel avoit touché mon cœur n'aggravent la faute que j'ai commise, je veux qu'après qu'on aura satisfait à mes autres legs, avec les rentes accumulées des fonds que m'avoit laissés mon grand-père, la moitié de l'argent comptant qu'on lui trouva lorsqu'il mourut, & les effets que j'approprierai ci-après à cet emploi, le reste de ces trois différens articles soit appliqué à augmenter

là somme dont j'avois fait madame Norton dépositaire : & en cas qu'elle meure , ou que la distribution de ces aumônes lui devienne onéreuse , je prie instamment ma chere miss Howe de s'en charger , & de transférer à sa mort la disposition de ce qui pourra résister aux personnes qu'il lui plaira choisir , & avec les limitations , restrictions & directions qu'elle croira les plus propres à remplir le but que je me propose. Mais tant que l'administration du tout , ou des parties , dépendra d'elle ou de madame Norton , je l'abandonne absolument à leur prudence , sans qu'elles aient à en rendre compte à personne.

Quoique madame Norton connoisse parfaitement ma maniere de penser à cet égard , il est peut-être à propos de ne pas passer sous silence , dans ce sérieux & dernier acte de ma vie , que mon intention est que le susdit fonds , rente ou partie du capital , s'il le faut , soit appliqué , ou à soulager , selon l'occasion , les pauvres honnêtes & laborieux , lorsque la maladie , des pertes imprévues & autres accidens les empêchent de suivre leur travail , ou à prendre , dans de nombreuses familles , un enfant pour le rendre propre à entrer en service , lui faire

apprendre quelque métier , ou en faire un économe & cultivateur.

Je me suis toujours fait une règle , dans le peu de générosités que j'ai faites , d'aider & de pousser les pauvres industrieux & de bonne conduite. De petits secours , accordés à propos aux gens de cette espèce , leur suffiront ; avec eux , un petit fonds peut aller loin , là où un océan de richesses ne suffiroit pas pour les fainéans & les dissolus. Comme ceux-ci sont toujours dans le besoin , il n'y a pas de fin à y suppléer ; & tandis qu'on leur donne , sans les mettre plus à leur aise , on frustre d'une assistance raisonnable , de plus dignes objets de charité , & on laisse dans l'engourdissement des principes d'activité , qui n'attendent qu'une goutte de rosée pour se développer.

C'est donc mon intention & ma volonté expresse , qu'à quelque point que le susdit fonds puisse augmenter , il soit uniquement employé à subvenir aux besoins occasionnels & momentanés des personnes spécifiées ci-dessus , & qu'aucune famille , ni personne quelconque , n'en reçoive à la fois , ou dans le courant d'une année , au-delà de vingt livres.

Je veux qu'on évalue l'assortiment de
joyaux

joyeux qui a appartenu à feu ma grand-mère, & dont mon grand-père me fit présent peu après l'avoir perdue; & si quelqu'un de ma famille paroît le désirer, il en remettra la valeur entre les mains de mon exécuteur testamentaire; sinon, il devra se vendre, & le produit sera censé appartenir au fonds de mes pauvres. Cependant, si l'on juge que ledit assortiment puisse être regardé comme un équivalent des sommes que mon père m'a avancées depuis la mort de mon grand-père, je desire qu'il lui soit donné en cette qualité. Je présume, pour des raisons qui ne sont que trop apparentes, que personne ne se fouciera d'acheter le collier de brillans, le solitaire & les boucles dont me fit présent le chevalier Josias Brogkland, oncle de ma mère. Je desire, en ce cas, qu'on envoie le tout à mon exécuteur testamentaire, pour qu'il en tire le meilleur parti qu'il pourra, & en applique le produit aux divers usages que mon testament pourra requérir.

J'ai renvoyé à la dernière partie de cet ennuyeux écrit, pour déterminer le sujet du discours que je souhaiterois qui fût prononcé à mes funérailles, si l'on vouloit permettre que je fusse inhumée avec mes ancêtres. Je pense que le sujet suivant

convient à mon cas particulier : « Qu'on
 ne vengle par l'éclat de la fortune ; nul ne
 se compte sur son bonheur ; ce n'est que
 la vanité , & la catastrophe est à la porte.
 » Le jour de sa calamité devançera le
 terme qui lui étoit fixé. Il sera comme
 » une vigne dont les raisins coulent avant
 » la maturité , & comme un olivier qui
 » laisse tomber sa fleur. Job. XV , 31 & 32 , 33. »

Mais si je suis enterrée en cette ville ,
 qu'on dise simplement sur mon corps le
 service ordinaire pour les morts.

Que si l'on permet que mon corps soit
 porté au château d'Harlowe , je donne dix
 livres aux diacres , pour les distribuer aux
 pauvres de la paroisse qui en dépend ,
 quinze jours après mon enterrement.

Si j'ai orné quelque formalité nécessaire
 dans le présent testament ; si quelque chose
 y paroît équivoque ou contradictoire ,
 comme il est possible, vu mon inexpé-
 rience dans ces sortes de matières , & le
 mauvais état de ma santé. . . , je fais fort
 mal & fort foible , ayant toujours ten-
 voyé de mettre à cet écrit la dernière
 main , dans l'attente d'un dernier pardon
 de mes parens , auquel je me proposois de
 répondre par des expressions convenables
 de tendresse & d'amour , & par une

détermination satisfaisante de quelques endroits de mon testament, que j'avois différé de remplir jusqu'à la dernière extrémité, me flattant toujours de pouvoir le faire plus selon mon cœur, qu'il ne m'a été possible. . . si, dis-je, il se trouve dans le présent testament de semblables omissions & imperfections, je souhaiterois que mon cousin Morden voulût bien les prendre en considération conjointement avec monsieur Belford, & les comparer à ce que j'ai écrit plus au long; & si après cela il leur reste quelque doute, je voudrois qu'ils s'adressassent à miss Howe, qui connoît mon cœur tout entier. L'explication de ces trois personnes unanimes, sera tenue pour vraie & valable, ainsi que je la déclare vraie & valable, lui donnant même force & valeur, que si je l'eusse écrite, ou dictée moi-même.

Maintenant, mon bienheureux rédempteur, j'embrasse d'une foi vive ta mort & tes souffrances, espérant que ton sang précieux me lavera de tous mes péchés. Je trouvois mes épreuves grandes, mais elles me semblent légères quand je considère l'espérance à laquelle j'ai été appelée; & le poids éternel de la gloire excellente qui les couronnera dans le ciel.

CLARISSE HARLOVE.

Signé, scellé, publié & déclaré, le jour
& l'année ci-dessus, par ladite Clarisse
Harlove, comme son testament & der-
niere volonté, laquelle est contenue dans
sept feuilles de papier écrites de sa propre
main, chaque feuille signée & scellée par
elle-même, en présence de nous,

JOHN WILLIAMS.

ARTHUR BEDALL.

ELIZABETH SWANTON.

Fin du quatorzieme & dernier tome.

